

JOURNAL  
LITTÉRAIRE  
DE LAUSANNE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

---

Il emprunte d'ailleurs ce qui fait son éclat.

---

MOIS DE JANVIER.

N<sup>o</sup>. I.

---

TOME IX.



A LAUSANNE,  
De l'Imprimerie d'HENRI VINCENT.

---

1798.







# JOURNAL LITTÉRAIRE DE LAUSANNE.

---

## LE CHATEAU D'ORBE.

QU'IL est doux de voir les danses champêtres & les jeux rustiques des villageois ! Les prodiges des arts peuvent étonner, la magnificence éblouit au premier coup-d'œil ; mais tandis qu'on donne à prix d'or de tristes fêtes dans les palais , le son de l'agreste cornemuse est le signal de la joie pour les habitans grossiers d'un hameau.

Parées de leur fraîcheur & de leurs graces, les bergères des bords de l'Orbe se sont rassemblées le jour de la fête du lieu, sous un orme antique : c'est là qu'au sortir de l'église elles attendent le Patrice pour lui présenter suivant l'usage un bouquet de fleurs, & le prier d'honorer leur fête de sa présence. L'air est pur, le ciel sans nuage, & le plaisir brille dans tous les regards : Guibaut paroît avec la belle Alpaïde ; un murmure flatteur se fait entendre autour d'eux. Alors les bergères s'avancent ; la plus jeune d'entr'elles offre timidement le bouquet, & Guibaut en pâre à

l'instant son casque. " C'est des mains de la beauté que je reçois ces fleurs , lui dit-il , mais c'est l'innocence que je couronne. "

En prononçant ces mots , le Patrice pose une guirlande d'immortelles sur les cheveux bruns de la jeune Imagina , dont les compagnes applaudissent les premières à ce choix ; mais le teint de lys de l'aimable fille s'anime un instant de tout l'éclat de la rose , & son œil timide cherche dans la foule les yeux de sa mère pour lui renvoyer l'hommage qu'elle reçoit. Vertus précieuses de l'âge d'or ; telles furent sans doute vos récompenses lorsqu'une fleur suffisoit à l'ambition , & que le regard satisfait d'une tendre mère étoit le seul triomphe qu'osât se permettre la modestie. Hélas ! comment l'homme a-t-il méconnu le charme ou dédaigné la touchante simplicité des mœurs de ce premier âge , & quel démon envieux de son bonheur pût lui persuader d'y renoncer ?

Après cet hommage rendu solennellement à l'innocence , l'illustre couple fut conduit par les vieillards à l'estrade qu'il devoit occuper , & d'où l'on faisoit d'un coup-d'œil les groupes divers jettés au hasard sur une scène aussi mobile que riante. A l'instant où la danse vint les animer , lorsqu'aux premiers

sons de la corneuse toute la jeunesse se mit en mouvement sous l'ormeau, Alpaïde observa combien l'expression enchanteresse de la pudeur embellissoit ces jeunes bergeres, & sembloit ajouter encore au suprême pouvoir de l'amour. Point de couple qui ne parut soumis à ses loix : mais l'azur du ciel, ni les flots limpides de l'Orbe n'étoient pas plus purs que le cœur de ces amans fortunés.

“ Ah ! disoit tendrement Guibaut à sa charmante compagne, est-il un mortel plus heureux que ton époux ? Rois & bergers, soyez tous jaloux de l'amant d'Alpaïde, le ciel même n'a pas de bonheur au dessus du sien. ”

Vers le milieu du jour la scène changea : l'on s'assit *pêle-mêle* sur le gazon, & chacun prit sa part d'une collation champêtre. La fatigue avoit aiguïsé l'appetit, tous les mets étoient assaisonnés par la joie, & l'on entendoit à la fois rire, chanter & parler. Tout-à-coup ce murmure agréable cesse, les regards se portent comme de concert vers l'extrémité opposée de la place : “ c'est le Chantre de la Vallée, s'écrie-t-on, c'est le vieux Didier, qu'il soit le bien venu parmi nous ! Il n'est point de bonnes fêtes sans lui ”. Le Patrice & son épouse apperçurent alors un vieillard qui s'avançoit appuyé sur l'épaule d'un bel

enfant ; ce dernier, qui se faisoit remarquer par les graces de sa figure , étoit chargé d'une petite valise & d'un chalumeau. La présence du vieillard fut si agréable aux bergers que chacun d'eux en l'invitant à partager les reliefs du festin rustique , eut voulu lui céder sa place : entouré , servi , caressé , il consentit sans peine à s'asseoir ; & l'on eut cru que la fête ne commençoit que de ce moment.

Ce Didier qu'Alpaïde & Guibaut ne connoissoient point encore , étoit le plus fameux Chantre de la contrée , & la renommée avoit porté dans toute la France le nom du Ménestrel Trans-Jurain. Né dans une étroite vallée , sur les bords d'un lac dont les eaux après s'être engouffrées dans le fond d'une gaverne vont donner naissance à l'Orbe rapide (a) , son talent tenoit aux objets qui

(a) Tous ceux qui ont fait le voyage de Suisse connoissent la vallée du lac de Joux : la petite peuplade qu'elle renferme diffère autant de ses voisins par ses arts que par ses mœurs ; l'agriculture est pour elle un objet fécondaire , car on n'y sème que de l'avoine , & l'on n'y trouve d'autre arbre que le cerisier. Mais l'industrie supplée dans cette contrée à l'âpreté rigoureuse du climat ; elle

l'avoient frappé dès l'enfance. Tour-à-tour gai, mélancolique ou terrible, Didier chantoit les ravages de la foudre, l'impétuosité dévastreuse des torrens, les danses des filles de la Vallée, & le naufrage de deux amans engloutis ensemble dans les eaux dormantes de son lac. Il improvisoit sur tous les sujets avec la plus étonnante facilité; le bel enfant qui lui servoit de guide ou d'appui accompagnoit ses chansons de son chalumeau; partout on aimoit à les entendre; & tous deux parcouroient ainsi le pays. Jamais les portes des Cités, le pont-levis des châteaux, ni le fragile loquet des cabanes n'avoient arrêté leur course incertaine; l'attrait seul déterminoit leur séjour en chaque lieu; & leur appa-

---

est peuplée de forgerons, de lapidaires, d'ouvriers en utenciles de bois, & ses fromages de chèvres renommés dans tout le Pays-de-Vaud, sont une branche d'exportation d'un assez grand intérêt. Le voyage de la Vallée n'est point agréable avant le mois d'Août, ni après le mois de septembre: le printems, l'été & l'automne confondus dans cette montagneuse contrée, ne s'y prolongent pas au-delà de ces deux mois; & l'aspect riant & sauvage qu'elle présente pour lors, charme les étrangers que la curiosité y attire en foule dans cette saison.

rition sur les bords de l'Orbe excite des transports de joie.

A peine le vieillard de la Vallée a-t-il achevé son repas qu'on lui demande des chansons. A son âge on sent le besoin du repos bien plus que celui d'obtenir des louanges sur lesquelles l'habitude peut avoir blase ; mais comment se refuser au vœu général de ses hôtes , à l'empressement flatteur qu'un héros montre de l'entendre ? Peut-être même on le croiroit inspiré par Alpaïde si soixante hivers ne l'eussent soustrait au pouvoir de la beauté. Mais Didier est maintenant à l'abri de ces dangereuses émotions qu'un seul regard portoit jadis au fond de son ame : faiblement agité par les souvenirs les plus tendres , il retrouve à peine un soupir donné à ses premières amours.

Cependant les curieux se rangent en demi cercle ; & tandis que le bel enfant assis aux pieds du vieillard , prélude gaiement sur son chalumeau , celui ci , placé sur un banc de mousse , paroît un instant se recueillir , puis il entonne la chanson suivante.

*Pastorale du Chantre de la Vallée.*

En cheveux blancs j'inspire l'allégresse ,  
 Mon chalumeau plait aux bergers ;  
 Ainsi l'ormeau dans sa vieillesse

Attire les zéphirs légers.

Approchez, folatre jeunesse,  
Je chante les bois, les vergers,  
Innocence, amour & simplesse.

Bergers, dans votre obscurité,  
N'enviez point aux grands l'éclat qui les dé-  
core :

Tandis qu'en leur sommeil par la crainte agité,  
Un songe les poursuit encore,  
C'est pour vous qu'a brillé l'aurore,  
Et que l'alouette a chanté.

Heureuse & folâtre jeunesse,  
Dansez sous ces ombrages frais ;  
Ici, l'on trouve avec la paix,  
Innocence, amour & simplesse.

Quand les élémens déchainés  
Dans leur choc effrayant sont prêts à se dis-  
foudre,

Vos humbles toits sont épargnés,  
Mais ces Tours appellent la foudre ;  
Et leurs débris réduits en poudre,  
Frappent nos regards consternés.

Approchez, folatre jeunesse,  
Mon chalumeau plait aux bergers ;  
Je ne chante que les vergers,  
Innocence, amour & simplesse.

Orbe ! séjour charmant où se plait la beauté,  
Où l'innocence est couronnée,

Je laisse tes enfans célébrer la fierté  
 De cette reine infortunée  
 Dont un coup de la destinée  
 Brisa le sceptre redouté (a).  
 Ma voix inspire l'allégresse ;  
 Loin de moi les pleurs , les dangers !  
 Je ne chante que les vergers ,  
 Innocence, amour & simplicité.

Mais quoi ! ces remparts imposans  
 Dont la valeur défend l'entrée ,  
 Rappellent à cette contrée  
 Des jours , hélas ! trop différens ;  
 Et j'en ai l'ame encor navrée.  
 Sous ce bel orme où je vous vois  
 Fouler légèrement l'herbe tendre & fleurie ,  
 La mere de nos derniers rois  
 Par la fortune enfin trahie ,  
 Nous disoit d'une foible voix.  
 « Ciel, quel sort pour une princesse !  
 » Pleurez sur elle , heureux bergers ;  
 » Vos fils guident votre vieilleffe  
 » Sous l'ombrage de ces vergers ,  
 » Et les miens , espoir de la France ,

(a) Brunehaut fut prise au château d'Orbe, & livrée à Clotaire par Herpin, l'an 613 : voyez l'abrégé chron. de l'histoire de France, par Mezerai, Tom. I.

„ Les miens, les fils de Brunehaud ,

„ M'auront laissé pour récompense

„ L'exil, les fers ou l'échafaud ! „

En pleurant j'écoutai sa peine ;

Malheur au farouche mortel

Qui, l'œil sec, verroit une reine

En proie à ce destin cruel.

Mon cœur fut ému de tristesse ,

Je gémiss sur le sort des rois ;

Et ne chantai plus que les bois ,

Innocence , amour & simplicité.

Didier a cessé de chanter, & l'on entendoit voler une mouche. Pour l'applaudir, il faudroit s'arracher à je ne fais quelle douce sensation dont on s'est laissé pénétrer en l'écoutant : c'est Guibaut qui se charge seul de lui exprimer l'admiration générale ; & le chanteur de la Vallée flatté d'entendre si bien louer son talent, en sent le prix pour la première fois de sa vie.

Cependant la belle Alpaïde qui n'a pu s'attendrir sur les infortunes de Brunehaud sans se rappeler qu'elles furent l'ouvrage de son père, étouffe ses soupirs & cherche à cacher ses pleurs. Fille du Maire du palais des rois de Bourgogne, elle a besoin de se dire qu'elle est en même tems la compagne du vertueux, du noble Guibaut ; & dissimulant à peine ce

qu'elle éprouve , elle témoigne le desir de se retirer. " Cher époux , dit - elle au Patrice , laissons ces bergers s'abandonner à la joie , & rentrons ensemble au château : absente de mon fils depuis ce matin , il me tarde de le revoir. »

Le moindre desir de l'objet qu'on aime est une loi. Guibaut s'éloigne avec Alpaïde ; ils rentrent au déclin du jour dans leurs remparts , & la Herse qui s'abaisse sur leurs pas , met la place à l'abri de toute surprise. Alpaïde alors vole au berceau de son fils , & les caresses , le sourire de cet enfant dont l'âge & les traits sont ceux de l'amour , écartent les sombres pensées qu'ont fait naître les chants de Didier. Mais un bruit confus attire bientôt cette tendre mère à sa fenêtre ; elle voit les habitans du château se précipiter en foule à la porte , elle entend Guibaut donner l'ordre de l'ouvrir. L'instant d'après , un guerrier , suivi de quelques hommes à cheval , se présente la visière haute : Alpaïde à la foible lueur d'un reste de crépuscule distingue & reconnoit les traits d'Egila. Egila , l'un des plus grands Seigneurs de Bourgogne , Egila , l'ami , le complice de Garnier ! (a) " Quel motif

---

(a) Cet Egila étoit sans doute fils ou neveu d'Egila , Patrice de Bourgogne que Brunchaud fit perir l'an 602 , voyez Mezerai.

l'amene en ces lieux ; que se passe-t-il à Châlons, & de quelle commission est-il chargé ? Ah ! sans doute un grand intérêt. . . . »

Les genoux d'Alpaïde sont prêts à fléchir, mais elle rassemble toutes ses forces, & courant au-devant du Bourguignon, elle s'écrie d'une voix émue. « Mon pere . . . ? de grace Seigneur, ai je encore un pere ? par pitié terminez ce doute accablant. »

— Quoi, Madame, répond Egila, c'est vous qui me demandez des nouvelles de Garnier, à moi qui, le croyant depuis un mois en ces lieux viens le chercher près de vous, & lui amener un courrier chargé des dépêches de Clotaire ! ---

Tout s'explique enfin ; & la fille de Garnier apprend que, suivi d'Othelin & de Gildart, il a quitté Châlons depuis près de quarante jours pour se rendre au château d'Orbe. Elle apprend que Godin, chargé pendant son absence de l'expédition des affaires, & n'osant prendre sur lui de rompre le sceau royal apposé sur les dépêches du monarque, a fait partir le courrier pour la Trans-jurane avec Egila, pour que le Maire du palais put lui transmettre par cette voie les ordres qu'il craindroit de confier au papier, & charger le courrier de sa réponse à Clotaire.

Que croire? qu'imaginer cependant? disparu dans cette forêt qui sert de limite entre la Bourgogne & la Trans-jurane, que peut être devenu Garnier? Son escorte étoit peu nombreuse, il est vrai: mais quatre hommes dans la vigueur de l'âge, quatre hommes bien montés & bien armés n'ont pu succomber sans une résistance dont il doit rester quelques traces. Egila, Guibaut s'épuisent en conjectures, mais quelque puisse être le sort du Maire du palais, il ne peut demeurer long-tems un mystère; ils se promettent de l'éclaircir: & résolus de parcourir en tout sens cette fatale forêt, ils montent à cheval le lendemain dès le point du jour. Allarmée & tremblante, Alpaïde ne peut voir partir son cher Guibaut sans pâlir; elle conjure le ciel de veiller sur ce qu'elle aime, son cœur est rempli des plus tristes pressentimens; & la vue de son fils ajoute encore à ses craintes en lui rappelant les fils de Brunehaud, si cruellement trahis par Garnier. La tendre, la vertueuse Alpaïde enfin se croit menacée & poursuivie par la vengeance céleste; elle tremble pour chaque objet de ses affections.

*La suite au numéro prochain.*

## HENRI FREUDWEILER,

*Supplément à la biographie des artistes Suisses, par  
J. H. Meyer, avec figure & vignette.*

**L'**AUTEUR de cette biographie (écrite en allemand) étoit ami du défunt, artiste lui-même, & avantageusement connu par sa tournée dans la Suisse Italienne, & par de fort jolies vues. Le portrait de Mr. Freudweiler & la vignette dont il a décoré la notice qu'il nous donne sur son ami, sont bien dessinés, la gravure agréablement traitée; & quoiqu'on puisse desirer plus de concision & de simplicité dans le style, plus de goût dans les observations qui accompagnent le récit, on ne peut que favoir gré à Mr. Meyer d'avoir ajouté ce supplément aux artistes célèbres de la Suisse. Mais vu sa longueur, nous nous bornerons à l'extraire en faveur de ceux qui ne peuvent le lire en allemand.

Né à Zurich le 16 Octobre 1755, Mr. Freudweiler étoit le fils unique d'honnêtes parens, qui de la classe mitoyenne de la bourgeoisie lui apprirent de bonne heure, que parvenus par leur travail & leurs mœurs simples à une heureuse médiocrité de fortune, il ne devoit

espérer le bonheur de son existence future que de son mérite personnel & de son application à développer ses facultés morales & ses talens. Tout ce qu'ils purent lui donner pour atteindre à ce but, il le reçut d'eux, par une bonne éducation, fondée sur d'excellens principes, & appuyée de très-bons exemples.

D'un tempérament très-vif, d'une bonne constitution, le petit Freudweiler préféroit les exercices & les jeux du corps aux bancs de l'école latine, à laquelle succédoit des leçons privées de géométrie. Demeurant près de la Limat, ce voisinage l'invitoit tantôt comme batelier, tantôt comme nageur, à parcourir cette rivière. Hardi, courageux, les jours destinés aux exercices militaires, on le voyoit avec ses camarades d'école imiter les manœuvres, commander de feintes batailles, & ne tournant jamais le dos dans la mêlée.

Ces dispositions de son enfance se conserverent dans l'âge mur, où Mr. Freud. se distingua par la hardiesse, l'habileté, la présence d'esprit qui accompagnoit son zèle, lorsqu'il se présentoit quelque occasion d'être utile à des malheureux en danger de périr, par le feu, ou par l'eau.

Le goût des beaux arts se développa de très-bonne heure chez le jeune Freudw. ; la musique l'enchantoit ; la vue d'une gravure, d'un dessin lui faisoit oublier toute autre récréation. Si les parens faisoient toujours autant d'attention à ces avertissemens secrets des facultés intellectuelles, qu'aux convenances extérieures, le choix d'une profession ne contrarieroit pas aussi souvent le penchant & le talent des jeunes gens, l'on verroit chez eux moins de dégoût, d'oïveté, d'incapacité dans les occupations auxquelles on les destine. Freudw. choisit la peinture & les parens furent assez sages pour y consentir.

En commençant cette carrière, le jeune Freudw. eut le bonheur de tomber en de très-bonnes mains. Mr. Wust, son maître, connoissoit par expériences les obstacles capables d'entraver les progrès d'un écolier ; il avoit surmonté tout ce qui s'étoit opposé au développement de son talent porté à un degré de perfection admiré des connoisseurs, & ses tableaux étoient l'ornement des cabinets les mieux composés. Son genre étant le paysage, son élève l'étudia sous lui, il prit pour modele les ouvrages & la maniere de son maître, mais ses essais n'eurent pas toujours un succès égal, parce que le paysage

lui plaifoit moins que les scènes domestiques. La vue d'un tableau représentant des payfans hollandois autour d'une cheminée décida le genre de talent du jeune artiste dont la première composition annonça de l'originalité : le sujet de la seconde étoit une jeune couturiere apprenant à coudre à deux de ses compagnes ; le groupe des figures, & le reflet de la lumiere avoient toute la vérité de la nature, d'après laquelle le jeune Freudw. avoit travaillé.

Le genre auquel la nature paroissoit l'avoir destiné demandoit une application suivie au dessin de la figure. S'il eut acquis cette habitude indispensable pour la composition, il auroit pu prétendre à tenir un rang distingué parmi les peintres d'histoire ; mais quoiqu'il dessina d'après la ronde-bosse, chez Mr. Sonneschein, peintre allemand ; trop jeune encore, trop leger pour sentir toute la nécessité de cet exercice, il sacri`oit souvent ses le ons aux amusemens de la société qu'il trouvoit chez cet artiste. S n goût pour la musique nuisoit aussi à ses progrès en peinture. *Esier, poete & p intre, l a d t, ces deux arts ne vont pas ensemble, l'un & l'au re demandent en entier l homme qui veut y exceller.* Freudw. ne sento t pas encore cette vérité. Entre les récompenses futures que lui promettoit l'ap-

plication nécessaire à l'art qu'il avoit choisi, & les jouissances présentes qu'il retiroit de la musique, il étoit difficile à son âge de ne pas sacrifier à celle-ci. Il avoit une voix agréable, il donnoit bien du cor, talens qui lui ouvrieroient l'entrée des concerts publics, & celle des sociétés particulières, où l'on cultivoit la musique.

Parmi ces occupations, ces exercices, ces distractions, Freudw. atteignit l'âge où les voyages deviennent utiles, même nécessaires aux artistes Suisses, lorsqu'ils ne se destinent pas aux paysages; car tandis qu'elle offre dans ce genre les plus riches modèles, elle ne peut fournir au peintre d'histoire les secours qui lui sont nécessaires pour ses études, tels que des académies ou autres établissemens publics, & que d'ailleurs le génie observateur n'a point un champ aussi vaste dans le cercle des petites villes que celui que lui présente le grand theatre des residences toujours féconds en scènes variées.

Ce fut par Dusseldorff que Mr. Freudw. commença ses voyages; depuis le commencement d'Avril 1777, jusqu'en Octobre de l'année suivante, il y étudia sans relache dans la célèbre galerie qui fait l'admiration de tous les connoisseurs. Il se rendit de là à Man

heim, dont il fait à son ami Fuesli la description suivante :

“ Il y a tant de spectacles, de bals, de fêtes & d'autres occasions de perdre son tems avec honneur dans cette ville, que par honnêteté, il faut à chaque instant seindre une migraine. Mais que l'intérêt qu'inspire un voyage dans la Suisse est au-dessus de celui qu'on éprouve, lorsqu'en parcourant les contrées de Manheim, par le *Odenwald*, on vous fait observer une montagne que franchiroit une sauterelle. S'il n'y avoit pas quelque maison isolée, ou ce qui n'est pas rare, quelque château gothique, particulièrement celui de Heidelberg, qui attire & fixe l'attention du peintre, il n'y auroit rien de remarquable ; néanmoins les ruines multipliées, tristes monumens du passage des François, produisent des parties tres-pitoyables... Ce que je voudrois parcourir avec vous, mon ami, c'est la galerie ; je voudrois vous montrer *Beich & Pouffn* ; vous conduire auprès de *Berghems*, partager l'étonnement qu'inspire le paradis de *Glaubers* ; admirer l'art de *Werningx* ; nous arrêter près de *Huyfmanns*, & dire voila la nature. Nous passerions ensuite aux chevaux de *Wouwermanns*, aux brebis de *Roosens* ; nous considérerions les

19 vaches de *Vander Velde*, qu'on croiroit avoir  
 20 été créées par les dieux; le fini de *Gerard*  
 21 *Dau*, de *Mieris* & de quelques autres; le  
 22 coloris & les pensées de *Rubens*; la vérité  
 23 de *Vandyck*; le Sénèque mourant de *Spanio-*  
 24 *letto*, & le Christ conduit au Calvaire de  
 25 *Guido Reni*; le Caton mourant d'un des  
 26 *Pouffins*, tableau qui me glace d'effroi. Quel  
 27 contraste avec la tranquille mort de Séné-  
 28 que! ses écoliers s'efforçant à le coucher  
 29 doucement, l'un d'eux recueille ses der-  
 30 nières paroles sur ses levres mourantes, les  
 31 autres fondent en pleurs. De cette scène  
 32 touchante, nous passerions à d'Ostade,  
 33 qu'on ne peut regarder sans rire. Nous ver-  
 34 rions dans les figures de *Brauers* l'expres-  
 35 sion des plus grandes passions, & dans  
 36 celles du charmant *Netscher*, le coloris de  
 37 la santé du bien-être & du repos, avec les  
 38 graces & l'air de complaisance qui rend la  
 39 beauté aimable. Enfin, nous arrêtant au-  
 40 près du clair de Lune, de *Vanderncers*  
 41 nous croirions entendre le bruit des vagues,  
 42 & voir dans l'eau la réflexion de ce bel  
 43 astre. Ah! mon ami, qu'on se sent intimi-  
 44 dé en considérant ces chefs-d'œuvres!...

L'enthousiasme qu'ils causerent au jeune  
 peintre stimula son émulation, & le desir d'ac-

teindre à cette perfection qu'il sentoit si vivement. Un second motif l'aiguillonnant encore, sa bourse qu'il croyoit inépuisable lorsque sa mere la lui remplit, s'étoit vidée peu-à-peu ; il s'enferma donc avec son ami Sinzenich, graveur, vécut pendant quelque tems de pain & d'eau, & peignant du matin au soir ; il acquit par le produit de son travail, les moyens de s'entretenir sans contracter de dettes qu'il craignoit plus que la mort. Quelque défavorable que soit au talent l'obligation d'en faire une ressource journaliere, l'anecdote suivante, en prouvant que le jeune peintre n'en soignoit pas moins ses ouvrages, donne une idée de son talent à saisir l'esprit & la maniere des grands modeles qu'il admiroit.

Peu d'années après son retour à Zurich, un marchand de tableaux y apporta une copie d'après *Vander Velde* qu'il donnoit pour un original de Dietrich. Le génie & la hardiesse qui caractérisoient cette production, paroissoit constater la véracité du marchand. On fit appeller Mr. Freudweiler, pour lui procurer la jouissance de la vue d'un aussi beau tableau. Il arrive : comment, s'écrie-t-il, par quel hasard nous retrouvons-nous ensemble ? C'est mon ouvrage. Le marchand fixe l'inconnu, son regard paroît lui demander com-

ment il ose se permettre une telle impudence ? Convenez-en , ou n'en convenez pas , c'est égal , reprit Freudw. , c'est mon ouvrage. Si vous en doutez , ôtez un peu de couleur dans une place peu importante , je la remettrai , vous trouverez une femme peinte sur cette toile sous le sujet qu'elle représente actuellement.

Furieux de l'atteinte portée à l'originalité de son tableau , le marchand consentit à l'essai proposé par l'artiste , & qui fournit la preuve irrécusable de la véracité de son assertion.

Mr. Freudw. en revenant de Manheim , s'établit chez ses parens. Sa réputation le fit bientôt rechercher , non - seulement des marchands de peinture , mais des amateurs & connoisseurs. Ayant rapporté d'une course qu'il fit en 1781 ( avec son ami Hell sur les montagnes de la Suisse Italienne ) des portefeuilles richement garnis , Mr. Freudw. qui s'occupoit alors de paysage , eut l'idée de faire une spéculation de vues Suisses dans le goût & la manière d'Alberli. Mais ses essais n'ayant pas réussi , il abandonna ce projet. En général , il finissoit peu dans la détrempe & le dessin , son vrai genre fut la peinture à l'huile.

Entre ses meilleurs morceaux, on cite Lavater & son fils se promenant les bras entrelacés.

Landolt appuyé sur son cheval.

Le brigadier de Orell. Le Margrave régnant de Baden Dourlach, & le Prince héréditaire; enfin la S. famille de Dessau, qui séjourna quelques mois à Zurich l'année 1783,

L'année suivante, Freudweiler se rendit à Dresden avec son ami Conrad Gefner, recommandés l'un & l'autre au célèbre Graf de Vinterthur, peintre de la cour électorale, ils renouvelèrent leurs études dans la fameuse galerie qui par les soins de Mr. Graf leur fut toujours ouverte.

De Dresden, Mr. Freudw. alla à Berlin, où il fut accueilli du célèbre Chodowicki, comme un fils pourroit l'être de son pere; il passa dans cette famille les plus agréables momens, s'arracha avec peine à ses nouveaux amis, & reçut comme une preuve de l'estime que Chodowicki faisoit de lui deux tableaux à l'huile de ce grand artiste, présent d'autant plus précieux, qu'au prix de l'amitié il joignoit celui de la rareté, Chodowicki peignant peu à l'huile.

De Berlin il se rendit chez le Prince de Dessau qui l'avoit invité à venir le voir & qui chercha à l'attirer à son service & lui

propofa le voyage de l'Italie dont il lui payeroit les frais. En fentant tout le prix de cette faveur, Freudweiler aimoit trop fon indépendance pour l'accepter; il revint par Caffel à Zurich, où il arriva après fix mois d'abfence, enrichi de connoiffances nouvelles & s'occupant moins de la musique depuis qu'il s'étoit convaincu qu'il devoit tout fon tems à la peinture pour y atteindre le degré de perfection auquel fon talent pouvoit aspirer.

La follicitude d'une mere dans l'éternité, tableau qu'il compofa en 1785, à l'occafion de la mort de Mad. Wuff fon amie, eft d'une compofition auffi fublime que l'exécution en eft belle; on voit fur un léger nuage, s'élevant dans l'air, une figure déjà reflendiffante de la lumiere célefte, le repos & la férémité fe peignent dans fes traits, la draperie eft d'une blancheur éclatante, emblème de l'innocence: de la main droite, elle montre la terre où eft couché l'enfant dont la naiffance a caufé fa mort, & qu'elle recommande à l'Etre - Suprême. Ce tableau qu'on trouve gravé chez Mr. de Mechel à Bafle, & dont on defira beaucoup de copies en Angleterre, eut un fuccès fi grand, fi univerfel que ce genre devint pendant quelque tems pour Mr. Freudw. une nouvelle branche d'occupation. Perdoit-on un objet cher, on s'adreffoit à lui

espérant de son pinceau quelque consolation. Il s'épuisa en allégories d'une douce mort, de résurrection, de rapprochemens dans une autre vie; mais quelque ingénieux, quelque heureuses que fussent la composition & l'exécution de la plupart de ces morceaux, le premier eut toujours l'avantage d'être une inspiration de son cœur.

La quantité de personnages peints par Mr. Freudw., soit comme portrait, soit en tableau, la connoissance qu'il s'étoit acquise des armures antiques, & les études multipliées qu'il avoit faites de l'école flamande, l'avoit préparé au genre historique pour lequel il avoit toujours eu du penchant. Il eut néanmoins bien des obstacles à vaincre lorsqu'il s'y voua, & regretta de n'avoir pas acquis une connoissance plus approfondie du dessin par laquelle il auroit trouvé plus de facilité à rendre les idées qu'enfantoit son imagination. Au lieu que le premier plan de sa composition l'embarassoit souvent, une fois esquissé, rien ne l'inquiétoit plus. Tout ce qu'il faisoit d'après la nature lui réussoit toujours; il devoit à l'étude qu'il en avoit faite, la vérité, la beauté, l'expression qu'il donnoit souvent à ses têtes, sur-tout à celles des jeunes filles & des vieillards à longues barbes, qui lui réussissoient toujours. Un agréa-

ble coloris, une connoissance approfondie des effets de la lumiere & du clair-obscur caractérisoit le génie du pinceau de cet artiste; pour les costumes si essentiels à la vérité & au caractéristique du lieu, des tems, des mœurs, il avoit les conseils d'un ami, qui avoit fait une étude particulière des costumes Suisses (a).

C'étoit dans l'histoire ancienne de sa patrie que Mr. Freudw. puisoit ses sujets; on distingue entre ses tableaux historiques les morceaux suivans.

Le chevalier Waldmann de Zurich, regalé à Berne, lorsqu'il y vient en 1476, (époque de la guerre de Bourgogne) la lumiere des flambeaux éclaire la scène, le jeu & les effets des demi-teintes sont parfaits, & quelques groupes de guerriers & de filles occupées à servir le héros, sont admirablement rendus.

(a) Mr. Joh Ustéri de Zurich, s'est acquis une connoissance très approfondie & très-rare des costumes du moyen âge. Il esquisse à la plume avec autant de génie que de légèreté les sujets historiques ou de romans: son choix marque toujours du goût, de l'originalité dans quelque genre que ce soit. Mais il ne donne à son talent que le loisir que lui laissent les affaires du commerce.

Waldmann est à cheval. (Ce tableau est à Berne.)

Les femmes & filles de Zurich revêtues d'armures & manœuvrant sur la cour des tilleuls, en 1298, lorsque le duc Albert d'Autriche assiégeoit Zurich. On fait qu'elles mirent tant de vérités à cet exercice guerrier, qu'il leva le siège, croyant Zurich plus défendu qu'il ne l'étoit. La plupart des figures ont de la vie, de la grace; les arbres & le lointain forment un ensemble très-agréable.

Waldmann, bourguemaître, sur l'échafaud, accompagné de son confesseur & du bourreau; une multitude inouïable de peuple rassemblé sur les murs de la ville & autour de l'échafaud, au dessous duquel se distinguent quelques figures de femmes avec l'expression de la douleur; mais on voudroit trouver dans la figure du héros de la scène la dignité, le héroïsme & la beauté que l'histoire lui attribue.

Jean de Halweil, sujet tiré de la guerre de Bourgogne. Halweil marchoit avec l'avant-garde Suisse contre l'ennemi pour dégager Morat, le ciel étoit obscur, sa troupe tombant à genoux invoquoit l'Ange-tutélaire de la patrie; tout-à-coup, au milieu de la prière, le soleil perce les nuages, jette l'éclat le plus brillant sur les soldats, Halweil profite de

et incident. Il harangue sa troupe & l'enflamme par l'idée que c'est un signe de la protection divine. Tel est le moment qu'a choisi l'artiste ; le camp Bourguignon se voit dans le lointain , enveloppé des nuages de pluie. L'on admire sur le premier plan quelques dogues accessoires aux Sujets , mais supérieurement peints. Mr. Fischer , baillif de Kastelen , doit posséder ce tableau. Le dernier ouvrage dont s'occupoit Mr. Freudw. l'été de 1795 , a pour sujet le trait d'histoire intéressant du Prince abbé d'Engelsberg , lorsqu'après une insurrection de ses sujets , en 1488 heureusement terminée par l'assistance de Lucerne & d'Underwald , ce Prince fait grace de la vie au chef des révoltés.

On pourroit encore citer plusieurs autres tableaux de cet artiste , dignes par leur mérite des collections choisies où l'on les trouve , mais il ne reste que peu de dessin , à l'exception de quelques esquisses , d'après lesquelles on lui feroit du tort de le juger.

Après avoir fait connoître Mr. Freudweiler comme artiste , son biographe s'arrête avec la complaisance de l'amitié à des détails qui le caractérisent sous les rapports de citoyen , d'ami , d'époux , de pere. Il nous le dépeint comme ayant été généralement estimé & méritant de l'être par les qualités de son cœur

& celles de son esprit. Les hommes les plus distingués de Zurich furent ses protecteurs & ses amis ; il étoit un des principaux membres de la Société d'amateurs & d'artistes qu'ils avoient formée , & ou leurs ouvrages respectifs se soumettoient à une critique éclairée.

La carrière de cet artiste ne fut marquée d'aucun événement extraordinaire , d'aucune de ces circonstances qui font jouer un rôle ; ses vœux , ses desirs n'allèrent jamais au-delà des jouissances simples & innocentes d'une vie toujours partagée entre le cercle de ses occupations & de ses amis. Marié en 1790 avec une femme d'un grand mérite , il fut très-heureux par cette union. En perdant du feu de sa jeunesse , il n'en resta pas moins sensible à tout ce qui est digne d'intéresser une belle ame ; on le trouvoit toujours prêt à travailler avec zèle , des qu'il s'agissoit du bien public , & de contribuer au progrès de l'industrie & du goût. Il enseignoit gratuitement des écoliers dénués de ressources ; il donnoit de l'ouvrage à de pauvres ouvriers , il les dirigeoit dans leurs travaux pour qu'ils eussent des pratiques ; il contribua à un institut fondé par une Société particulière dans le but de former au dessin & aux beaux arts les jeunes gens , auxquels leur fortune ne permettoit pas de profiter des écoles publiques.

Il eut été à defirer qu'une vie auffi bien employée eut été plus longue, mais Mr. Freudw. atteignit à peine fa 40tieme. année. Une pleurésie termina fa carrière le 1 Décembre 1795, & les regrets univerfel qu'occasionna fa mort à Zurich prouvent fon mérite autant qu'ils honorent fa mémoire.

---

## C O U P - D' Œ I L

*Sur les vies & les écrits des femmes Poètes, depuis l'orig'ne du Parnasse François.*

---

## B E R C E A U D E L A P O É S I E.

SANS adopter en tout l'ingénieufe division que fe permet Clotilde, pour classer les différens âges de l'Art des Vers, nous ne lui ferons pas de nous en fervir, puisque la plupart de nos foibles tableaux seront tracés d'après ses œuvres. La forme de l'ouvrage périodique où nous les insérons ne permettant ni des renvois justificatifs, ni des notes marginales, on nous dispensera d'indiquer en quoi les savantes recherches de cet écrivain se rapprochent de celles des historiens, des glossateurs & des membres de l'Académie, des Inscriptions & Belles-Lettres; elle

les éclaircit toujours ; rarement elle les contrarie : souvent elle découvre ce qu'ils semblent avoir ignoré. Les sources où puisa Madame de Surville sont vraisemblablement tarries pour la postérité ; faudra-t-il s'étonner que les dépôts connus de nos antiques manuscrits ne puissent rigoureusement justifier les Mémoires ? Et parce qu'un si grand nombre de ses découvertes ont le double mérite de l'intérêt & de la nouveauté , doit-on les dérober à la curiosité des amateurs & les soustraire pour jamais aux regards de la patrie ?

Nous présumons que le beau sexe ne défavouera point la méthode que nous essayons pour faire passer successivement sous ses yeux tant de Muses encore sans réputation qui travaillèrent si long-tems à propager sa gloire. Nous croyons lui devoir épargner la fécheresse des dates chronologiques & l'ennui des fastidieuses discussions. Mais nous n'en supposons pas moins , dans cette classe aimable de Lecteurs , quelques connoissances préliminaires en littérature , sans lesquelles il lui seroit presque impossible de se plaire à certains détails , dont rien ne sauroit dispenser l'annaliste le plus frivole & le moins scrupuleux historien.

Clotilde entend par le *Berceau de la poésie française*, cet âge peu déterminé jusqu'ici , où

les articles déjà connus mais assez indifféremment employés, furent assujettis à des règles d'élocution & lièrent, avec une apparence de régularité, les périodes poétiques; où tant des mots entièrement latins, à l'exception de quelques pronoms, disparurent tout-à-fait de notre langue; où la phrase romane, enfin, sans rien perdre encore de son inflexible âpreté, sans devenir ou moins sourde ou plus noble, parut toutefois susceptible d'une construction claire & simple, & s'identifier en quelque sorte, avec l'élégance du caractère national. Tel n'étoit point assurément l'idiome vulgaire des Français, antérieurement aux croisades, dont les trois dernières années du onzième siècle virent la redoutable explosion. C'est alors qu'un jeune homme de dix-huit ans, en qui la nature se plut à réunir ses dons les plus rares, osa tenter une lutte sérieuse avec les derniers imitateurs du langage des Romains. Nous avons parlé dans l'introduction générale à ce coup-d'œil, de ce poème intéressant, premier essai de l'auteur d'Héloïse, ouvrage où la minéralogie, dans sa partie la plus brillante, fut agréablement embellie des graces de l'imagination. On auroit tort d'en juger par le manuscrit informe qui s'en trouve à la bibliothèque de

Roi. Mais cet essai n'étoit que le prélude des succès qui l'attendoient dans un genre devenu le plus exclusivement propre au génie des Français; genre ou lui-même ne trouva de vainqueur que dans la Muse hors de comparaison par qui sa verve fut inspirée.

### HÉLOÏSE DE FULBERT.

C'est le beau nom que rappellera toujours celui du Platon de la France au moyen âge. Leur histoire est trop profondément gravée dans le cœur de tous les êtres sensibles, & le monde littéraire a trop longtems réenti de leurs calamités, pour que nous suivions pas à pas les détails enchanteurs qu'en a donné Clotilde; pourquoi transcrire ici ce qu'on a vu par-tout? Il vaut mieux se borner à les présenter comme les fondateurs du Parnasse moderne; & sous ce point de vue où Madame de Surville les a très spécialement considérés, on chercheroit vainement ailleurs que dans ses aperçus, leurs titres à la reconnoissance de leurs compatriotes & des nations étrangères qui se sont enrichies de leurs inestimables conceptions.

Qu'Héloïse fût ou non de l'illustre maison de Montmorenci, c'est de quoi s'inquiète assez médiocrement Clotilde; les preuves en

étoient bien foibles , puisqu'el e n'a pas même daigné les approfondir; seulement il paroît certain que ce prodige moral nâquit à Paris , précisément avec le douzieme siecle de l'ère Chretienne. Elle avoit donc , au juste , vingt-deux ans de moins qu'Abeylard. Cette disproportion ne fut point un obstacle à l'invincible attrait qui devoit les unir , quoiqué l'une sortit a peine de l'enfance , & que l'autre atteignant sa quarantieme année , étoit déjà l'Europe savante par l'universalité de son érudition. C'étoient peut être , alors les deux modeles les plus accomplis de l'espece humaine; la France , au moins , ne étoit personne qui les égalât , soit par les avantages de la figure , soit par les facultés inépuisables de l'esprit. Mais leur cœur également inflammable n'étoit pas également susceptible d'activité: cette différence est le sceau dont furent marqués invariablement leurs ouvrages.

Les chanfons d'Abeylard , ces petits chefs-d'œuvres de sentiment , de graces & de poésie , dont Héloïse a fait si fréquemment un éloge où la prévention ne semble entrer pour rien , furent-elles écrites en français vulgaires? jusqu'à l'éditeur laborieux des œuvres du roi de Navarre , nul écrivain connu n'en

avoit agité la question. MM. Dubos (a) & Maffieu, ces deux Académiciens si versés dans nos antiquités poétiques, n'ont jamais soupçonné qu'il se fut servi du latin (langue savante & par trop corrompue à cette époque barbare) pour exprimer en vers destinés à voler de bouche en bouche, les transports indomptables de sa passion. Comment celui dont l'amour-propre étoit d'autant moins discret que sa maîtresse elle-même, flattée jusqu'à l'excès d'un pareil titre, en autorisant l'indiscrétion, comment celui-là, dis-je, eut-il choisi l'idiôme le moins familier à la France, pour en faire l'interprête de son bonheur? Rien n'est, certes, moins vraisemblable; & quelques spécieux raisonnemens qu'oppose à cette opinion M. de la Ravallere, une simple négative suffiroit à leur réfutation.

Mais à quoi bon discutez ce que décide aujourd'hui le témoignage irrécusable de Clotilde? Elle nous apprend, dans un récit plein de chaleur, la dispute assez vive qui s'éleva

(a) Abeylard composa aussi des chansons *en langue française* pour Héloïse; & d'autres petites piéces de vers que l'on recevoit avec des applaudissemens incroyables. *Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett.* T. 7.

sous les yeux d'Agnès de Navarre & de Gaston Phœbus, entre le célèbre Froissart & Madame de Vallon, son élève. Celle-ci, de très-bonne heure initiée dans les secrets de la Poésie par son aimable ayeule, Justine de Levis, soutenoit avoir vu des chansons d'Héloïse en réponse à des couplets d'Abeylard; Justine avoit traduit ces stances en Italien, à la sollicitation d'Amélie de Montendre; & Pétrarque s'étoit permis, ajoutoit-elle, de bien plus étranges larcins. Froissart n'osoit contester quelques chansons à la divine Héloïse; mais un préjugé de vieillard lui défendoit de croire aux stances romanes de son époux. Laissons, un instant, s'exprimer l'Auteur des Mémoires.

„ Tant & si bien ma mère devoit, qu'au  
 „ bon Froissart jà faulsoit la parole &, tou-  
 „ tesfois desmordre ne vouloit-il de son pre-  
 „ mier advis. Faute à raisons, maints termes  
 „ grommeloit insignificatifs; mais de tant  
 „ drôle & gesné maintien, qu'entretens son  
 „ beau chef branloit d'impatience Monsei-  
 „ gneur, tandis que se pasmoit la Comtesse  
 „ de rire. Sur ce, apparut céans ung vicil  
 „ Chevalier Britton, lequel encoire, à main-  
 „ tes achoison, volentiers exercitoit en  
 „ armes, comme il sacrisoit aux Muses fol-

„ les, d'iceux temps. A peine se fust-il en-  
 „ quiz du litige, qu'on le veist soustirant  
 „ d'une pochette en cœur, certain papier  
 „ liffé ne plus ne moins que de la soye; &  
 „ ne l'eut plustost déployé, que le baillant à  
 „ lire au poëte flamand, lui dict froid à gla-  
 „ cer : *tenez ! ores jugez sur pieces.* (Or, sur ung  
 „ coing dudict papier qu'il ne laschoit, la  
 „ sienne propre main demouroit apposée).  
 „ Lors aux Cieulx transporté sembloit l'in-  
 „ crédule Froissart, dont les yeux, à petit,  
 „ s'emplirent de plours sans mesure. Tantost  
 „ il trespignoit comme de jalousie & tantost  
 „ se recroit de surprise, d'aïse & d'admira-  
 „ tion. “ *Certes, fîct-il enfin, rien n'au-*  
 „ *roy dire de tant perdelitables chansons, s'i que*  
 „ *c'est l'Amour, le Diable ou moy qui les ont faic-*  
 „ *tes*”. Pas ung des trois, reprit encores plus  
 „ froidement le vieil Trouverre; *c'est Abey-*  
 „ *lard*”. Et retirant sa main, fist à tous regar-  
 „ dans considérer, au bas, le signe manuel  
 „ d'Heloïse, ensuite de cinq lignes d'escrip-  
 „ ture, où qu'alloit elle tesmoignant les  
 „ dictes stances être l'œuvre premiere de son  
 „ époux (a).

---

(a) Nous croyons devoir prévenir que, n'ayant point l'original de Clotilde sous les yeux, ce fragment presque entier est transcrit de mémoire. On ose demander grâce pour quelques autres transcriptions.

Il nous paroît fort extraordinaire que Madame de Surville ait négligé de transmettre ce petit monument à la postérité ; mais elle l'a connu parfaitement ; elle en a fait la comparaison avec les différens essais qu'elle nous a transmis de la verve d'Héloïse. Quant à ceux-ci, nous ne les exposerons point aux dédains irréfléchis d'une multitude ignorante, avant l'instant heureux où les circonstances nous permettront de les accompagner d'un commentaire explicatif ; alors nous défierons hardiment jusques à l'insouciance même d'y méconnoître un genre de talent dont la divine antiquité n'offre peut-être aucun exemple ; & dont les Muses plus modernes ont si rarement approché.

C'est là que l'esprit ou plutôt que le génie françois déploie ce caractère enchanteur qui devoit à jamais distinguer ses plus frivoles conceptions, dans l'immense & monotone amas des productions littéraires de l'Europe. Il fera facile de prouver quelle abondante moisson firent, un siècle après, les poètes de l'Aufonie, dans ces trésors d'esprit, de délicatesse & de sentiment. Trop heureux, mille fois, le Cygne de Vacluse, s'il se fut contenté d'y puiser ce tendre abandon, cette molle douceur, ce charme touchant qui se

communiqué si rapidement à l'ame du lecteur sensible à l'harmonieuse combinaison de ces vers érotiques ; s'il n'eut trop souvent substitué des métaphores alambiquées & l'amoureuse métaphysique de Cino de Pistoie, l'un de ses maîtres, au naturel sublime & gracieux, à la naïveté piquante &, pour tout dire en un mot, à la poésie saphique de la brûlante épouse d'Abeylard.

Clotilde a transcrit (plus ou moins fidèlement) treize odelettes d'Héloïse, qu'elle devoit, par l'intermission de sa mere Pulchérie, à la mémoire conservatrice de Justine de Lévis. Celle-ci ne doutoit point qu'on ne put en découvrir quatre fois autant dans les différentes Bibliothèques d'Italie & sur-tout aux bords du Pô, qui s'enrichissoit, disoit-elle, incessamment des dépouilles du Var, du Rhône & de la Loire. C'étoit l'opinion d'Amélie de Montendre & de Richarde Selvaggi, l'abbé Massieu pensoit de même ; & notre jeune ami, le M<sup>is</sup>. de V. V., toujours fidèle aux Belles-Lettres, avec des graces & dans un âge qui ne permettent guère que d'être fidèle aux plaisirs, s'occupe, en ce moment, de cette recherche avec une activité, des précautions & des connoissances qui nous en garantissent le succès.

Héloïse a servi de modèle à Clotilde, à

mille égards , entr'autres pour le sage emploi des articles dans la contexture des vers. A l'exemple de Virgile , elles savent à propos, l'une & l'autre , & s'en servir & s'en passer ; c'est pour leur style , d'ailleurs très - ressemblant , malgré la différence des siècles , une source de clarté , d'élégance & de justesse tout-à-fait étrangères à leurs contemporains respectifs. Héloïse a senti jusqu'au prix si long-tems méconnu de la coupe des hémistiches & de l'alternative des rimes , qu'on entassoit arbitrairement. La magie de ses pinceaux se sent beaucoup mieux , au surplus , qu'elle ne peut se décrire ; & l'on ne sauroit exprimer plus énergiquement le parti qu'elle a su tirer de son langage informe , qu'en répétant , d'après Clotilde , qu'*il coule de sa plume en vrais torrens de feux*. Trop libre , peut-être , en quelques occasions , sa Muse tient assez du genre de Pétrone , mais de Pétrone épuré par le sentiment. Rien ne respire la passion à l'égal des trois couplets où la jouissance est décrite. Ils ne suffisoient que trop à convaincre son odieux tuteur de ce qu'on n'exprimeroit un peu plus décemment aujourd'hui qu'en décolurant ses images.

Ses Lettres originales , qui sont par-tout , portent l'empreinte voluptueuse de son ame , dans une langue morte & dont elle a pour-

tant saisi le génie avec bien plus de finesse & d'aifance qu'Abeylard. Elle conserve sur lui la même supériorité dans ses rimes françoises. " Elle écrivoit , dit Clotilde, sur l'autel même de l'Amour , tandis que son amant ne chantoit que sous les portiques ". Combien ne dût-elle point le surpasser dans ce premier des arts , pour nous servir de l'expression de Voltaire ; & s'il est vrai qu'il l'ait formée en tout , combien ne dut-il pas se trouver inférieur à son ouvrage ? Les efforts de tant de Poètes récents pour créer un digne pendant à l'Héroïde enchanteresse de Colardeau , prouvent moins la suprématie de cet admirable versificateur , que l'impossibilité de trouver dans les Epîtres d'Abeylard un foible équivalent de cette éloquence du cœur , vrai partage exclusif des Lettres d'Héloïse. On sait combien lui répugnoit le joug austère de l'hymen ; elle n'en redoutoit pas moins qu'elle n'en dédaignoit les chaînes. Nous n'ignorons pas les inductions perfides qu'on a tiré de ce fait incontestable pour oser calomnier ses mœurs ; comme si l'excès même de son amour n'en justifioit point assez les délires. Mais ce que personne encore n'a soupçonné , nous l'apprenons dans ses dernières stances. Un pressentiment funeste ne cessoit de l'agiter. Cet hymen projeté ne lui sem-

bloit devoir être éclairé que par les torches des Furies. Son époux tout sanglant s'offroit continuellement à ses yeux. Ces lugubres penfers , que nous rendons presqu'à la lettre , ne font point une interpolation dans ses vers ; ils furent exprimés antérieurement au fatal sacrifice. Eh ! pourquoi se feroit-on scrupule de croire à la réalité de ses funestes pressentimens ? Ils fourniroient un chapitre de plus à l'histoire des illusions prophétiques : & quel homme sensible n'en a plus ou moins éprouvé ?

Son admiration continue pour le célèbre objet de sa passion , la garantit incessamment des poisons de la jalousie ; cela devoit produire un effet opposé ; mais elle s'identifioit tellement avec lui , qu'elle ne doutoit pas que la gloire de son amant ne fut inséparable de la sienne. Il n'en fut point ainsi depuis leur cruelle séparation. Tous les cris de la renommée en faveur d'Abeylard n'étoient plus que des coups de poignard pour la déplorable Héloïse ; & les seuls vers françois que lui prête Clotilde après la prononciation de ses vœux , laissent entrevoir sa situation ultérieure. On les trouve assez fidèlement rajeunis dans le dialogue poétique intitulé : *Clotilde & l'Avenir*.

De mon espoux jouit la terre entière ;  
 D'Aure à l'Hesper, les Peuples & les Rois  
 Vont accourant, du Sage ouïr la voix  
 Dont le savoir espend flots de lumière ;  
 S'il n'étoit plus, ha ! du moins, sans remords,  
 Leïst me seroit en la tombe le suivre !  
 Rien que pour moi n'avoit soucy de vivre ;  
 Rien que pour moi ne gist au rang des morts !

C'est à la sollicitation de Saint-Bernard qu'elle composa l'hymne superbe, en vers alcaïques latins, sur LE PARACLET auquel sa retraite étoit consacrée ; & dont le seul nom devoit souffler dans ce cœur de flamme, les transports qu'exigeoit la plus sublime de ses compositions. Jamais on ne chanta l'Esprit-Saint, cette source d'amour, de bonté, d'union, de zèle & de savoir, sur un ton plus digne en tout sens de la Majesté divine ; si jamais elle accompagna de sa voix ces strophes, sans contredit les plus éminemment lyriques dont nous ayons connoissance depuis Horace jusqu'à Santeuil, on dut croire être admis à ces ineffables concerts où les Chœurs des Trônes célèbrent, sur des harpes d'or, les merveilles de la Création & la Toute-Puissance qui les vivifie. Cet hymne admirable n'a point trouvé de traducteurs ; & c'est ce que nous ne saurions pardonner à Clotilde. Si Malher-

bes en eut été, comme elle, possesseur vraisemblablement exclusif, auroit-il dédaigné de naturaliser ces richesses patriotiques ?

Madame de Surville ne cite plus rien d'Héloïse ultérieurement à cette production, qu'elle regarde comme le premier titre de l'Auteur à l'immortalité littéraire. L'abbesse du Paraclet n'avoit guère moins de quarante ans alors ; & le foible intervalle qui s'écoula depuis cette époque jusqu'à la mort d'Abeylard, fut trop empoisonné par les persécutions violentes qu'on suscita à cet homme fameux, pour qu'elle s'occupât d'autres soins que d'en partager l'infortune. Toute correspondance avoit cessé pourtant entre ces illustres victimes de la tendresse ; l'une avoit cessé d'être *une épouse sans mari, une veuve sans veuvage, une mere sans enfans, une religieuse sans vocation, une désolée sans appui, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimoit encore ; & l'autre une ombre errante dans le séjour des vivans. Tous les deux, voués sans retour aux larmes de la pénitence, n'envisageoient plus que des consolations infaillibles, dans le port de l'éternité.*

La mort du Platon des François n'en éprouva pas moins cruellement la sensibilité de sa vertueuse épouse. A peine eut-il fermé les yeux, que Pierre de Cluny, supérieur du

monastère où ce grand homme avoit fini ses jours, se hâta d'annoncer à l'abbesse du Paraclet la perte qu'elle venoit de faire avec tout le Monde Chrétien. Elle s'évanouit à la lecture de cette lettre ; mais sitôt qu'elle eût repris ses sens, on la vit élevant les yeux vers le ciel, en poussant de profonds soupirs & sans répandre une larme. Le premier usage qu'elle fit de ses facultés, ce fut d'écrire au Saint Abbé pour le conjurer de permettre que le corps du fondateur de l'Abbaye du Paraclet fut transféré dans cette retraite où lui même avoit choisi son tombeau. Le vénérable personnage qu'elle sollicitoit n'étoit point, à beaucoup près, indigne de sa confiance ; il se fit un bonheur de concourir à l'accomplissement de ses vœux ; & se chargea lui-même de lui rendre, après la mort, celui qu'elle n'avoit possédé qu'instantanément durant sa vie. Elle lui survécut vingt-deux ans. L'esprit du jour peut démentir hardiment ce dont mille François, dignes de foi, furent témoins oculaires ; il n'en restera pas moins vrai que personne n'a contesté qu'au moment où l'on descendit Héloïse dans le cercueil d'Abeylard, les bras de ce fidèle époux s'étendirent spontanément & la serrèrent contre

1 Tant aux siècles à venir un

prodige à méditer non moins étonnant, peut-être, que les circonstances de leurs amours.

Nous en avons supprimé les détails étrangers à nos vues; il n'en fera point ainsi de l'histoire des femmes-Poètes dont un indigne oubli dérobe encore jusqu'aux noms. L'absence du manuscrit original de Clotilde ne nous permet pas d'analyser la Poétique françoise d'Heloïse, ouvrage rédigé, cent ans après elle, avec le plus grand soin, par la jeune Sainte des Prez; & dont nous parlerons à l'article de cette Dame. Il ne nous reste donc plus, pour compléter ce premier essai, que de donner rapidement une idée de quelques anciens rimeurs, dont les écrits disparus ou subsistans doivent se rapporter au berceau de notre poésie.

---

La plupart de ces antiques Trouverres sont autant de problêmes pour les savans. Ils ne sont nullement d'accord sur le premier traducteur des livres de Moÿse, que nous croyons avec Clotilde, être Guillaume de l'Oye dit Bellion, rimeur sans goût, mais non pas sans méthode & moins encore sans fécondité. Le second fut, à coup sûr, ce Beschadâ, Chevalier des Tours de Limoges, dont nous ne voyons pas qu'il soit fait men-

tion avec quelque étendue, ailleurs que dans la Chronique de Geoffroy du Vigeois, cité par M. de la Ravallère. Clotilde ne l'a mieux connu que par les passages intéressans du poëme de Charlemagne, ouvrage de Vincent de Viviers; & nous n'ajouterons à ce que nous en avons dit dans l'introduction préliminaire à ce coup-d'œil, que les vers qu'elle-même a consacré, dans un de ses dialogues, à ces deux Pères de l'Épopée en Occident.

Pourquoi lancer regards trop en arrière ?  
 Seul, à grands pas, nous ouvrit la carrière  
 Où jusqu'icy tant se sont fourvoyez,  
 Ce Beschada, dont œuvres, j'à noyez,  
 Ne flottant plus sur l'Océan des asges,  
 Plus n'ont espoir d'estre apprîsés des Sages,  
 Ny des héros dont chanta les exploits :  
 Champs Limosins où rétentit sa voix,  
 Chastel des Tours, toy qu'honora l'enfancé  
 Du Chevalier, l'Homère de la France,  
 Consolez-vous ! en teste escripts divers  
 Qui traceront rèigne de l'Art des Vers  
 En ceiz climats, ( y fût-il d'Iliades ),  
 On cistera le Chantre des Croisades. . . .  
 Et toy qu'on vist s'eslancer sur les pas,  
 Toy qu'ha trop-tost meyllonné le trespas,  
 Noble Vincent que Viviers a veu naître ;  
 O nis au nerf & ants traits d'un tel Maître  
 G e e ton heureux Printemps,  
 Porte

Porte sa gloire en l'abyfme des temps !  
 Qu'en Charlemagne , affrontant les naufrages  
 Son Godefroy vive par tes fuffrages !  
 Tel aux concerts du Peintre de Didon  
 Doibt Varius l'efclat de fon renom.

On chantoit les fragmens de Befchadà dans toute l'étendue de l'empire François , comme autrefois les Rapsodes grecs char-toient les poèmes d'Homère. Il s'étoit fait une réputation diftinguée fous les drapeaux du fameux Bohémond (a), héros Normand, de la race des conquérans de la Sicile ; & ce Prince ayant été fait Souverain d'Antioche par les fuffrages des Croifés , en conféra la préfecture au Chevalier des Tours , fon compagnon d'armes. Auffi pouvoit-il dire avec la noble fimplicité que Vincent dit avoir été le caractère de fon Epopée :

Et poète & héros je me chante en ces vers.

Deux romanciers contemporains de Vint-

---

(a) La poftérité de Bohémond existe peut-être encore ; de très-fortes préfomptions nous portent à croire qu'elle fubfiftoit en 1789 , dans la perfonne de Mr. le Comte Jofeph le Borgne , gentilhomme du Bourbonnois , Lieutenant - Colonel d'infanterie & Chevalier de l'ordre de St. Louis.

cent de Viviers , jouissent d'une réputation bien peu méritée. Ce sont Eustace & Gasce ou Vasce le Normand. On doit au premier le roman de Brute ou d'Angleterre ; au second, ceux du Rou , du Tage & du Lion. Ils n'ont d'autre avantage que la clarté ; ce n'est souvent que de la prose la plus abjecte , en vers de huit syllabes communément réguliers. Mais ils supposent infiniment de connoissances historiques & donnent mille éclaircissements précieux sur l'origine ou vraie ou fauleuse des peuples occidentaux !

Geoffroy de Charny , seigneur Picard , écrivit alors des élégies ; elles se ressentent moins du bégayement de l'Art ; mais qu'il restoit d'obstacles à franchir avant qu'Agnes de Bragelongne fit entrevoir la manière & le coloris des Tibulles & des Propertes !

C'est à l'enfance de la Poésie que sera consacré notre second essai. L'Ecole d'Héloïse se divisa pour lors en deux branches très-distinctes , dont l'une parut s'identifier avec le collège encore florissant des Troubadours ; jusques à ce qu'une Muse également nourrie de l'une & de l'autre romance , les confondit avec la hardiesse du vrai talent , pour en former ce langage harmonieux qu'une série de grands écrivains a rendu successive-

ment, sinon le plus poétique & le plus abondant, au moins le plus aimable & le plus répandu de l'Europe. On verra si les femmes doivent s'énorgueillir de son illustration.

---

## LITTERATURE ALLEMANDE SUISSE.

*Politische hand buch für die erwachsne Jugend der Stadt und landtschaf Zurich 1796, ou Manuel politique pour la jeunesse de Zurich, par David Wyffe.*

**L**E but de cet ouvrage est annoncé dans la préface par l'auteur lui-même.

„ Lorsqu'on veut, dit-il, combattre des  
 „ opinions destructives du repos, prévenir  
 „ le fanatisme politique, empêcher les dé-  
 „ magogues enragés de se servir du peuple  
 „ ignorant comme d'un instrument aveugle  
 „ de leur dessein ambitieux, il n'est pas de  
 „ moyen plus efficace que celui de présen-  
 „ ter dans leur ensemble les objets sous leur  
 „ vrai point de vue, en montrant à ses con-  
 „ citoyens les avantages dont ils sont rede-  
 „ vables à leur constitution, à leurs loix, & en  
 „ leur faisant connoître les dangers nécessai-  
 „ rement résultants de toutes les nouveautés.

» Chaque particulier peut coopérer à ce  
 » but important, & un ouvrage qui roule  
 » sur ces objets, est d'autant plus utile dans  
 » notre république, où il est essentiel que les  
 » devoirs des citoyens soient volontairement  
 » remplis, où chaque citoyen, sans distinc-  
 » tion d'état, peut participer au gouverne-  
 » ment, & en qualité de magistrat, s'occu-  
 » per des différentes branches de l'adminif-  
 » tration, où chaque membres de la régence  
 » employent leurs forces & leur tems entre le  
 » service de l'état, & les professions néces-  
 » saires à l'entretien de leur famille, & où  
 » par conséquent il importe que chaque jeu-  
 » ne citoyen puisse s'acquérir facilement les  
 » connoissances locales nécessaires aux affai-  
 » res publiques". On ne peut analyser cet ou-  
 vrage qu'on lit avec beaucoup d'intérêt par  
 les détails que donne l'Auteur sur chaque ob-  
 jet de la constitution & du gouvernement  
 de ce Canton; détails qui prouvent que le  
 haut degré de prospérité & de civilisation  
 qui y regne, reconnu & admiré même des  
 étrangers, sont une suite de la sagesse & de  
 la justice des principes qui servent de base  
 à cette constitution. Il seroit donc aussi in-  
 sensé que dangereux de vouloir blâmer ou  
 réformer un gouvernement qui depuis plu-  
 sieurs siècles fait le bonheur d'un peuple,

sous prétexte qu'il n'est pas établi d'après les nouveaux principes.

---

## LITTÉRATURE ALLEMANDE.

*Clémentine de Rachlitz, par l'Auteur des Jacobins.*

**C**LÉMENTINE, fille unique d'un gentilhomme aisé, a fait un mariage d'inclination désapprouvé par un oncle dur, égoïste, en possession par la mort du père de Clémentine de la terre où celle-ci est née. Forcé de la quitter par les improcédés de l'oncle, elle suit son mari, militaire, dans ses diverses garnisons. Après douze ans de l'union la plus heureuse, Mr. de Rachlitz mortellement blessé dans une bataille est enlevé à sa femme, qui par la mort de son époux perd de belles espérances, une existence honnête, & reste avec trois enfans, un fils & deux filles, sans autre ressources pour l'entretien du premier, déjà officier, & pour l'éducation des deux autres, que les rentes d'un très-modique capital qu'elle perd par une banqueroute. Réduite à vivre de son travail, elle éprouve tout ce que l'infortune a de dur, d'humiliant, avec cette résignation & cette grandeur d'ame, que donne la religion & la vraie

vertu. Au comble du malheur & de la pénurie, elle reçoit la nouvelle de la mort de cet oncle qui l'a repoussée, dont elle & ses enfans sont uniques héritiers. Cet événement la met dans la situation la plus heureuse, & elle jouit avec ses enfans, qu'elle marie selon leur inclination, d'un bonheur aussi pur que constant.

Tel est le fonds de ce roman, dont l'Auteur jouit en Allemagne d'une réputation méritée. Les événemens qu'il a imaginé, sans sortir de la vraisemblance, inspirent le plus grand intérêt : le caractère de l'héroïne toujours soutenu, présente le modèle de la piété, de la résignation, du courage dans le malheur, & conserve dans la bonne fortune les vertus par lesquelles elle a su le supporter. Des tableaux d'un coloris agréable, des comparaisons justes & brillantes, des portraits bien dessinés, l'éloquence du sentiment, rendent la lecture de ce roman très-attractive. Le morceau suivant donnera une idée de la manière de l'Auteur. Clémentine, contrainte de se retirer à la campagne, est témoin dans une auberge de village, d'une scène entre un homme & une femme qui paroissent des gens distingués.

Leur chambre est voisine de la sienne ; elle les entend parler ; la femme pleure,

l'homme est ému, mais ferme. Ils sortent, descendent, elle les suit de loin au clair de la lune. La femme belle, touchante, supplioit; l'homme inflexible, sans dureté, disoit: " je ferai toujours votre ami, mais je n'en reverrai jamais ". Clémentine curieuse, vivement intéressée plaint la belle affligée, & blâme son persécuteur.

Le lendemain, cet homme en surtout blanc est la première personne qu'elle trouve sur le chariot de poste. Prévenue contre l'inconnu, sa belle figure, ses manières nobles, distinguées l'étonnent. Elle est touchée de ses attentions. Avant le second jour, les voyageurs s'étoient avoués qu'ils avoient des peines. L'étranger devine & comprend celle de Clémentine. Les siennes sont renfermées au fond de son cœur, mais il en est pénétré: une petite aventure de voyage met l'inconnu dans le cas de se nommer. C'est un homme de qualité, un officier distingué. A la fin de la route, il est arrêté comme espion. Clémentine qui commençoit à prendre pour lui une amitié que ses petites filles partagent sans réserve, est ébranlée dans le jugement qu'elle portè de lui, lorsqu'il reparoit triomphant après avoir éclairci la méprise qui avoit causé ce désagrément.

Clémentine arrive à B., arrange ses affai-

res. Sur la fin de son séjour, l'homme au furtout blanc reparoit chez elle, avec la confiance d'une ancienne amitié. Décidé à lui faire part de son histoire, cette épisode singuliere est intéressante, il faut la lire dans l'ouvrage; & nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs, que ce charmant roman vient d'être traduit sous le titre de Clémentine de Lindau, & que cette traduction qui paroitra incessamment, a conservé tout le mérite de l'original.

---

*Algemeine blick auf Italien nechts einigen Geographischen Statistischen auffätzen die Sudliche theile dieses landes betreffen von E. A. W. von Zimmermann.* Ou coup-d'œil général sur l'Italie, avec quelques articles géographiques statistiques, concernant les parties méridionales de ce pays, par E. A. W. de Zimmermann, conseiller de la S<sup>m<sup>e</sup></sup>. Cour Ducale de Brunswick, avec une gravure, 1797.

**L**E peu de feuilles que renferme cette production contiennent plus de choses neuves, de relations importantes, d'observations approfondies sur l'Italie, que maint ouvrage volumineux n'en présente au lecteur. Et l'on

ne peut sur cet échantillon qu'attendre avec impatience un plus grand ouvrage qu'annonce l'Auteur ( sur les mêmes objets ) & dont il a rassemblé les matériaux dans son voyage d'Italie.

---

ARTICLE EXTRAIT DES FEUILLES  
ALLEMANDES.

AU moment où l'Europe peut espérer des soins du vainqueur de l'Italie , du héros pacificateur , une paix seule capable de guérir les playes politiques de l'Europe , les papiers littéraires allemands nous annoncent une guerre philosophique prête à éclater contre le réformateur de la philosophie Mr. Kant. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs , amis & adversaires de cet homme célèbre , en leur traduisant la lettre qu'il a fait insérer à cette occasion dans l'*Allgemeine litte Zeitung* , ou Gazette litt. de Jena.

---

Par une lettre datée de Greifwalde , le 14 Mai 1797. ( Lettre singulière quant au ton qui y regne , & qui est écrite dans l'intention de la publier ) Mr. Jean Auguf. *Se'lettwcin* me demande d'entrer en correspondance avec

lui sur la philosophie critique; il m'annonce qu'il a déjà préparé plusieurs lettres, dans lesquelles il discute différens points de mon systême, & il ajoute qu'il croit être en état de le détruire, ou d'anéantir du moins toutes les opinions qui me sont propres dans ce systême philosophique; entreprise, dit-il, qui sera très-agréable à tous les amis de la philosophie. Mr. Schlettwein est sans doute le maître de former un tel projet, mais quant à ce qui concerne le plan qu'il s'est formé pour l'exécuter, c'est-à-dire, celui d'entrer dans une correspondance imprimée, ou particulière avec moi, j'ai l'honneur de lui répondre en peu de mots qu'il doit y renoncer, & qu'il est peu raisonnable de prétendre d'un homme de 74 ans, une chose d'aussi longue durée que le seroit une correspondance pareille. Je publie ma réponse par la voie de l'impression, afin que vu l'authenticité qu'il compte donner à sa demande, ceux que cette dispute pourroit intéresser ne soient pas déçus par une attente vaine.

Il est vraisemblable néanmoins que malgré cette contrainte, Mr. Schlettwein n'abandonnera pas son projet d'attaque, & qu'il livrera même un assaut général, vu le grand nombre d'alliés dont il paroît s'être assuré; puisqu'en perdant par la déclaration que je

viens de faire un de ses principaux adversaires, il a la sage prévoyance de me demander, lequel entre les défenseurs de mes opinions est celui qui a le mieux saisi mon sens & mes idées, dans les points principaux de mon système.

Je répons sans balancer à cette question en nommant l'estimable Mr. Schultz, aumônier de la Cour, & professeur ordinaire en mathématique à Königsberg : Mr. Schlettwein n'a qu'à lire l'ouvrage de ce savant, intitulé, *Examen du système crit.*, &c. &c.

Je prévien cependant Mr. Schlettwein, qu'en faisant cette lecture, il faut s'en tenir au sens littéral du savant homme qui me remplace, sans chercher à en commenter l'esprit prétendu, & à en tirer des conséquences fausses. Et l'on ne peut se tromper au sens que Mr. Schultz attache au mot, par l'usage qu'il en fait dans l'ensemble de son livre.

Après cet éclaircissement, la guerre peut commencer, & celui qui l'a déclarée ne manquera pas d'adversaires.

Königsberg le 29 Mai 1797.

J. KANT.

---

 ART DRAMATIQUE.

*Continuation de la Notice des piéces nouvelles, représentées l'année 1797, sur les divers théâtres de Paris, extraite des Journaux Français.*

Opéra comique, rue Favart.

*La maison isolée, ou le vieillard des Vosges, en deux actes, représentée le 11 Mai.*

UN bon vieillard connu dans tout le canton par sa bienveillance, demeure à plus d'une lieue de tout village; cet isolement & son aisance tentent la cupidité de quelques brigands: ces scélérats se proposant de le massacrer & de le voler font causer Zozo, le valet du vieillard, & le quittent après avoir arraché à sa simplicité des détails sur la fortune de son maître.

Un hussard qui passe par cet endroit pour rejoindre son vieux père, est accueilli du vieillard qui l'invite à venir chez lui; le hussard refuse & continue sa route; un orage survient, les jeunes filles, Claire, amante de Zozo, à leur tête, reconduisent le bon vieillard chez lui: le premier acte finit par un très-beau morceau de musique, où la troupe

villageoise en haut, les voleurs en bas du rocher expriment les divers sentimens qui les animent.

Le second acte représente la maison du vieillard : il soupe avec Claire & Zozo ; on frappe , c'est le huffard qui demande un abri contre l'orage , on le fait souper ; il repart après que le bon Edward lui a fait accepter une bourse pour son vieux pere indigent : Zozo , resté seul , s'endort ; les voleurs s'introduisent , Zozo se réveille , les brigands le menacent , le pauvre Zozo crie , les voleurs lui mettent un mouchoir sur la bouche , se rendent chez le vieillard , le traînent sur la scène , sont prêts à l'affaffiner , lorsque le huffard arrive ; il s'étoit douté de cet événement ; il accourt , délivre son bienfaiteur , ainsi que Zozo. Tel est le sujet de cette piece remplie de traits heureux finement exprimés : quelques longueurs au premier acte , de l'in vraisemblance dans le dénouement. Malgré ces défauts cette piece a eu un grand succès par une foule de jolies pensées , des détails gracieux , un intérêt bien ménagé.

## Théâtre Français.

*Géta*, tragédie, par Mr. Petit, & représentée la première fois, le 15 Mai.

Ce sujet ingrat offroit beaucoup de difficultés : c'est faire l'éloge de l'Auteur de la pièce que d'annoncer le succès de son ouvrage.

Macrin, parvenu du rang de Gladiateur à celui de Prêteur, sous le règne de l'Emp. Sévère, veut à sa mort le remplacer sur le trône. Il sème la division entre ses deux fils, Géta & Antonin, qui doivent lui succéder. Les deux frères aiment Plautie : Géta, le modèle de la douceur, est aimé; long-tems brouillés, les deux frères s'étoient réconciliés sur l'urne funéraire de leur père; mais au même instant ils se reconnoissent pour rivaux. La haine en devient plus vive dans le cœur altier & féroce d'Antonin. Plautie craignant les suites funestes de la passion qu'elle inspire aux deux frères se fait vestale. Ils se reconcilient par les soins de leur mère & se rebrouillent par les artifices de Macrin, qui les accuse de vouloir s'assassiner mutuellement. Antonin fait assassiner Géta. Macrin est élu Emp. par les gardes Prétoriennes, & condamne Antonin à mort, comme assassin;

## L I T T E R A I R E. 63

mais le Consul Pomponius dévoile aux yeux du peuple & des soldats, les forfaits de Maerlin. Antonin reprend ses droits, abdique & se tue. Cet ouvrage a été applaudi : la scène du second acte, où les frères se réconcilient, annonce un grand talent ; mais on peut reprocher à la pièce un peu de froideur, de la foiblesse dans les moyens, le style a souvent de la couleur, on y trouve de beaux vers, tels que celui-ci ;

Et l'aspect de la mort est la leçon de l'homme.

De N<sup>o</sup>. 147.

Théâtre Feydau. *Le traité nul*, représenté le  
23 Juin.

Malgré ce titre politique, l'amour fait seul le fonds de l'intrigue ; une jeune fille est promise par sa mère à un riche vieillard, un dédit assure l'accord. Le neveu du vieillard aime la promise de son oncle ; défense aux jeunes gens de se voir ; ruse des jeunes gens pour enfreindre les défenses : tout s'arrange, le dédit se paye. Le sujet n'est pas neuf, mais des détails traités avec esprit, une musique pleine de grace ont assuré le succès de cette bagatelle.

D. N<sup>o</sup>. 176.

## Théâtre du Vaudeville.

*Honorine*, comédie en trois actes & en prose,  
par J. B. Radet.

C'étoit une chose hardie que de risquer sur la scène du Vaudeville une comédie en trois actes. C'étoit exposer un portrait en pied à des gens accoutumés à ne voir que des miniatures. Cette entreprise a réuffi. Mr. Radet, en présentant au public des détails piquants, une morale agréablement voilée, une gaieté franche & décente, a assuré le succès de son ouvrage, & les nombreuses représentations qu'a eue *Honorine* ont plutôt affermi que diminué la réuffite de cette charmante production, qui assure à Mr. Radet une des premières places entre les successeurs de Pannard.

D. N<sup>o</sup>. 200.

## Théâtre François, rue de Louvois.

*Médiocre & rempant*, ou le moyen de parvenir,  
comédie en cinq actes, en vers, par Mr.  
Picard, représentée en Juillet pour la première fois.

Le bon Firmin, pere de famille, d'un mérite recommandable, languit dans l'obscurité, quoiqu'il ait depuis maintes années consacré

facré ses journées & ses veilles à l'utilité publique. Dorival, au contraire, fourbe en talent comme en vertu, travaillent peu, se vantant beaucoup, a su, à force d'injustices, se faire une grosse fortune, & à force de bassesse, s'emparer si bien d'un Ministre en crédit, qu'il va obtenir les honneurs de l'Ambassade. Un certain la Reche, demi valet, demi commis, se charge d'ouvrir les yeux au Ministre. Rien de plus plaisant que les deux ou trois dénonciations maladroites qu'il vient lui faire; ses preuves gauchement présentées, il est toujours éconduit avec mépris, mais son obstination originale triomphe, Dorival est démasqué; le Ministre convaincu qu'il a mal placé sa confiance le renvoie ignominieusement, & donne l'Ambassade à Firmin, dont les talens & la modestie sont également reconnus.

Cette comédie, la meilleure qu'on ait donnée depuis le vieux Célibataire a eu un succès aussi brillant que mérité.

De N<sup>o</sup>. 202.

Théâtre François, rue de Louvois.

*Fernandès*, tragédie en trois actes.

Fernandès, héros Espagnol, mécontent de la Cour de Castille, se jette dans le parti des

Maures. Ses vertus & son nom entraînent dans sa désertion une foule de Castillans. Léonore, princesse d'Arragon, destinée à Don Sanche, l'espoir de la Castille, avoit rejeté les vœux de Fernandès qui l'aime encore sans espoir. Léonore, partie de Lamégo pour se rendre en Castille s'égaré, tombe entre les mains des Maures ; & Pharnax, leur chef, dont le pere a péri par les coups Espagnols, vient annoncer à Fernandès la prise de la princesse, la résolution où il est de lui donner la mort pour satisfaire aux manes paternels. Déjà le fer est levé sur Léonore ; Fernandès après s'être envain opposé à ce cruel dessein, ne voit de parti à prendre pour la sauver que de déclarer qu'il l'aime & qu'il veut l'épouser. Pharnax saisit avec joie cette occasion d'éterniser la haine de Don Sanche & de Fernandès, il ordonne que sur le champ la pompe de l'hymen se prépare.

Don Sanche, instruit du sort de Léonore, se hasarde à pénétrer dans le camp ennemi ; les deux amans sont surpris par les Maures & par Fernandès. Don Sanche feint d'être Ambassadeur du Roi de Castille & de venir offrir la paix & la rançon de Léonore ; mais Pharnax violant le droit des gens, le fait arrêter malgré les représentations de Fernandès & le destine au supplice. Cent Castillans

## L I T T E R A I R E. 69

que Don Sanche a laissé dans une forêt voisine du camp, instruits que Fernandès est parmi les Maures, désertent pour le rejoindre ; il exige d'eux le serment de lui obéir en tout ; & comme l'amour de la patrie regne toujours dans son cœur, il n'emploie leur zèle pour lui qu'à délivrer les prisonniers & à unir Don Sanche qu'il a reconnu avec Léonore. Les Maures irrités, s'élançant aux armes, un combat s'engage sur le théâtre, Pharnax est tué, & Fernandès rendu aux drapeaux de son roi, retourne avec lui en Castille.

Cette pièce, malgré des défaut (judicieusement relevés par les Journaux François) a réussi.

D. N°. 229.

### Théâtre du Vaudeville.

*Le retour du ballon mouffcau*, première représentation, le 18 Septembre.

Cette petite pièce ne présente aucune intrigue, c'est une charmante bluette, qui a réussi par quantité de calembours, de plaisanteries & de jolis couplets.

*Mag. Encycl.* N°. 13.

## Théâtre de la République.

*Les véritables honnêtes gens*, par la Cit. Ville-  
neuve, le 28 Septembre.

Cette comédie ne peut être mise qu'au rang  
des piéces de circonstances.

*Mag. Encycl. N<sup>o</sup>. 13.*

## Théâtre du Vaudeville.

*Le Pari*, divertissement à l'occasion de la paix,  
donné le 28 Octobre.

De jolies scènes, de charmans couplets en  
ont fait le succès, & plus encore les circon-  
stances. Un crieur de Journaux faisant allu-  
sion à Buonaparte, dit à la fin d'un couplet :

Ce qui nous vient de l'Italie,  
Certes, nous vient *de bonnepart*.

Le couplet qui termine le Vaudeville finit  
ainsi :

Et n'allez pas faire la guerre,  
A notre piéce sur la paix.

Elle a été vivement applaudie.

*Mag. Encycl. N<sup>o</sup>. 13.*

## Théâtre du Vaudeville.

*Belle & Bonne*, par le Cit. Léger, donné pour la première fois, le 26 Novembre.

Richard, habitant d'un canton de la Suisse, a deux filles, l'aînée n'est que belle, la cadette est à la fois belle, & si bonne, que pour ôter à sa sœur jalouse tout motif de jalousie & faire cesser les querelles qui naissent de cet odieux sentiment, elle feint qu'un accident l'a privée d'un de ses yeux : un bandeau cache cet officieux mensonge, & Bonne, sacrifie au bonheur de sa sœur & de son père tous les avantages d'une jolie figure. Linval, fils d'un ami de Richard, arrive pour épouser Belle ; son caractère impérieux, frivole, lui déplaît, il préfère Bonne, qui développe un cœur digne du nom qu'elle porte, mais Bonne ne veut point enlever Linval à sa sœur : celle-ci, touchée de cette générosité, la prend pour modèle, demande à son père d'unir Linval & Bonne, épouse elle-même un homme aimable qu'elle avoit refusé par caprice, & les deux sœurs deviennent également belles & bonnes.

Cette pièce dont le Cannevas est pris d'un conte Suisse, malgré plusieurs défauts a de l'esprit, & de jolis couplets qu'on a redemandés.

*L'ami des Arts*, N<sup>o</sup>. 4.

*ERRATA pour le numéro de Décembre 1797.*

**SUR** la couverture, Démembre, lisez Décembre.

Page 355, ligne 18, de la poésie françoise, lisez, sur l'ancien parnasse françois. Page 357, ligne 28, pays sans pudeur, lisez, geais sans pudeur. Page 358, ligne 17, ses guides; lisez, ses guides (sans le point virgule) ligne 18, ne se donnerent la peine, lisez, ne se donnerent pas la peine. Page 360, ligne 1ere., Cornue, lisez Corine; ligne 19, conjurés, lisez, conjuré. Page 361, ligne 2, diviser, lisez, diviniser; ligne 7, conservations, lisez, conservateurs. Page 365, ligne 7, n'aboutissent, lisez, n'aboutirent; ligne 12, Osfrid, lisez, Otfrid. Page 368, ligne 26, Namur, lisez, Laon. Page 370, ligne 26, Clotilde attribue, lisez, Clotilde en attribue; ligne 28, Medoc, lisez, Medor. Page 371, ligne 17, lygerine, lisez, ligerine; ligne 26, precoc, lisez, precor. Page 372, ligne 22, barde prisé, lisez, barde privé. Page 404, ligne 25, le monde qu'il s'étoit tracé, lisez, le modele qu'il s'étoit tracé.

*L'enfant , la mère & les chats.*

**A**Raminthe avoit quatre chats ,  
 ( Et peut-être encore plus de rats )  
 Ces animaux pilloient sa table ,  
 Nuit & jour la trouvoient affable ,  
 Brisoiént tout , pots , tasses & plats ;  
 Loin que le châtiment tombât sur le coupable .  
 Les valets , les enfans payoient tout le fracas ;  
 L'humeur pleuvoit sur eux , les faveurs sur ses chats .  
 Un jour un des enfans en larmes ,  
 Aussi beau que le dieu d'amour ,  
 Par ses pleurs augmentoit ses charmes ;  
 Sa mère attendrie à son tour ,  
 Le prend sur ses genoux , des plus doux nom l'ap-  
 pelle ;  
 Malgré ses soins l'enfant déplorait son état .  
 " Que veux-tu donc , mon fils ? dit elle , "  
 Maman , répond l'enfant , je voudrois être chat .

H. D.

## L O G O G R I P H E.

**D**ANS mes six pieds , à la nature humaine  
 J'offre l'objet de sa constante haine ;  
 Mon chef ôté , que reste-t-il de moi ?  
 Fantômes vains , enfantés par l'effroi  
 Et qui , produit d'un cerveau frénétique  
 Sont par leur nombre ainsi que leur emploi  
 De déraison la preuve sans réplique .  
 Mais le venin , dit un Adage antique ,  
 Git à la queue : ainsi donc à l'instant  
 Coupe la mienne ; ô prodige étonnant !  
 De la raison je suis la source unique ,  
 L'espoir du bon , la terreur du méchant ,  
 Et de tous deux le bienfaiteur pourtant .  
 Pourfuis Lecteur , & fâns que rien t'arrête ,  
 Remets ma queue & retranche ma tête ;

Eh ! bien , tu vois l'instrument précieux  
 Qui dans un point renfermant la nature  
 Sait mesurer & la terre & les cieux  
 Et donne à tout sa teinte & sa figure.  
 En est-ce assez ? Es-tu content ? Mais non :  
 Acheves donc ; de moi fais un pronom ,  
 Eh ! quoi lecteur , ce changement t'arrête ?  
 Pour l'opérer , retranche encor ma tête.

---

*Pour mettre au bas du portrait de Buonaparte.*

**Q**UE le burin précurseur de l'histoire ,  
 Nous présente à la fois sa gloire & ses bienfaits ;  
 Qu'il montre Buonaparte au sein de la victoire ,  
 A l'Europe à genoux donnant enfin la paix ?  
 D. P. W.

---

### E N I G M E.

**O**N dit que je suis dur , on n'a ma foi pas tort ,  
 J'ai le cœur d'un bourreau , je marche avec la mort :  
 Quoique attachée aux rois , au pouvoir monarchique ,  
 On ne sauroit sans moi , former de république :  
 Sans ailes , sans ballon , je plane dans les airs ;  
 Je reparois au soir , & l'on me met aux fers.

---

### C H A R A D E.

**T**ROIS plaisirs séduisans se disputent ma vie ,  
 Sous mon premier , j'aime à tenir ma mie ,  
 Dans les beaux jours d'été voguet sur mon dernier ,  
 Aux ennemis vaincus arracher mon entier.

---

Le mot du Logogriphe du numéro précédent est *zéro* ; celui de l'Enigme est *chemise* ; & celui de la Charade est *fougueux*.

## LE CHATEAU D'ORBE.

*Suite.*

**L**E soleil brillant de tout son éclat, dore le sommet des monts, mais la rosée étincelle encore dans le calice des fleurs, & l'allouette matinale se fait entendre, lorsqu'Egila découvre, ainsi que Guibaut, les sombres forêts qui séparent la Transjurane de la Bourgogne. Ils ont laissé derrière eux les remparts inexpugnables d'Esclées, (a) déjà l'aiguille du clocher de Joigne, s'élevant au-dessus des arbres qui l'environnent, a frappé leur vue, c'est le moment de faire une halte; & pendant que leurs chevaux se reposent, ils déterminent les mesures à prendre pour découvrir le fort de Garnier.

L'or eut de tout tems trop d'influence sur

---

(a) Le château d'Esclées, fameux dans notre histoire, & qui date, dit-on, des Mérovingiens, servit de limites dans des tems postérieurs, aux possessions des princes de Savoye dans le Pays-de-Vaud, & défendoit un passage important. Ce n'est plus qu'une mesure imposante, mais telle qu'elle est, elle pare encore le site environnant, & les paysagistes se plairont toujours à l'esquisser.

le commun des mortels pour négliger ce puissant mobile : Guibaut fait publier à son de trompe dans le pays , que celui qui donnera des renseignemens certains sur le Maire du Palais , recevra pour récompense une somme considérable. Le tems & le lieu de la disparition de Garnier sont indiqués dans cette proclamation solennelle ; & bientôt tous les habitans de la contrée sont instruits de ces circonstances.

Alors Egila convient avec le Patrice , de se séparer à l'entrée de la forêt , pour en parcourir les extrêmités les plus opposées , & de ne se réunir qu'après avoir fait quelque découverte , ou qu'après avoir épuisé toutes les recherches. Parvenus à la lisière du bois , ils suivent en effet cette marche ; Egila poursuit la route qui l'éloigne de la Transjurane : Guibaut s'enfonce dans un taillis. Il longe d'abord le cours d'un torrent , & , suivi d'une troupe nombreuse mais leste autant que guerrière , il franchit les ravins sans nombre dont ce pays sauvage est coupé : rochers , précipices , rien ne l'arrête : il a vu couler les pleurs d'Alpaïde , il veut en tarir le cours à tout prix. Au déclin du jour , Guibaut se trouve avec ses gens au pied d'un coteau dont la forêt a couvert les flancs en se prolongeant sur un sol aride ; & la seule habitation qui se présente à

la vue est un vieux château. Entr'ouverts en plusieurs endroits, ses murs couronnent des rochers taillés à pic, dont le torrent arrose le pied; on y voit briller par intervalle quelque lumière, & cette circonstance prouve qu'il est habité; mais pour y parvenir il faudroit gravir dans l'obscurité plus d'une heure. N'importe: le but que Guibaut se propose ne lui permet pas de rien négliger. Il laisse son monde au bord du torrent avec les chevaux; & suivi du seul Ogier son ami fidele, il dirige ses pas vers ces murs qui semblent prêts à s'érouler. „ Qui fait s'il n'y fera point quelque heureuse découverte? Le hafard, l'orage, ou quelque accident ont pu détourner Garnier de sa route, & le conduire près de ce château. ”

Les conjectures du Patricé sont interrompues en cet endroit par le cornet d'un berger qui se fait entendre à trois reprises, assez près de lui; mais il cherche en vain; il n'aperçoit ni troupeaux ni pâtres dans les environs; & l'instant d'après, cette sauvage contrée paroît consacrée au silence, ainsi qu'à la solitude.

Cependant la nuit devient à chaque moment plus ténébreuse; & les deux voyageurs font bientôt autant de chûtes que de pas: harassés, meurtris, vaincus de fatigue, ils ap-

perçoivent enfin une grotte dont l'entrée est offusquée par quelques broussailles. Ils se déterminent à y pénétrer dans l'espoir de s'y reposer jusqu'au lendemain; mais à peine en ont-ils franchi le seuil, une voix qui paroît fortir du fond de l'ancre, les interroge du ton le plus imposant. „Quels profanes osent porter leurs pas en ce lieu...? Malediction & mort sur leurs têtes, s'ils avancent sans avoir répondu à cette question.”

— Deux voyageurs égarés cherchent un asyle pour la nuit prochaine, répond Guibaut; ils vous le demandent au nom de l'humanité.

— „Entrez, replique la voix d'un ton plus doux, des solitaires qui fuyent les hommes sans avoir fait le vœu de les haïr, vous recevront volontiers pour cette nuit; c'est tout ce qu'ils peuvent vous accorder.”

En même tems, Guibaut sent une main qui s'empare de la sienne pour le guider dans l'obscurité qui règne en ce lieu. „Suivez-moi, lui dit-on, comptez douze marches, & descendez avec précaution.”

Les deux étrangers s'étant conformés à cette instruction, sont priés de se ranger l'un & l'autre du côté gauche: leur guide se place lui-même sur le côté opposé; & saisit, autant qu'il leur est possible d'en juger, un objet

avec effort. Dans le même instant, ils entendent un bruit semblable à celui que fait une trappe en se fermant; après quoi leur conducteur les avertit qu'ils peuvent le suivre, & qu'ils vont marcher de niveau. Ils font alors, dans une obscurité totale, près de deux cents pas; puis ils apperçoivent la lune qui vient de paroître sur l'horison; mais les plus épaisses ténèbres succédant presque aussitôt à cette clarté passagère, ils ne peuvent se faire une idée de la personne qui les précède, & n'ont qu'à peine le tems d'entrevoir devant eux un sentier étroit, frayé dans le sein de la montagne. Bientôt ce sentier commence à devenir plus rapide; & les voyageurs montent insensiblement depuis deux minutes, lorsque les échos souterrains de cette voûte rétentissent tout-à-coup d'un son aigu, semblable à celui du cornet dont les bergers se servent pour rassembler leurs troupeaux. Ce bruit, qui parût insupportable à Guibaut, ainsi qu'à son compagnon de fortune, se renouvela trois fois à courts intervalles; ensuite leur conducteur frappa distinctément neuf coups contre une piece de bois qu'ils jugèrent devoir être une cloison. A ce signal, une porte s'ouvre, & laisse voir un vaste appartement taillé dans le roc, éclairé par un très-grand feu, & pourvu de toutes les commodités desirables.

Bien que revêtu du même costume, & non moins âgé que le guide, celui qui venoit d'ouvrir cette porte paroissoit tellement fait pour lui obéir, que toute l'attention des voyageurs portât sur celui qu'ils jugerent être son maître. Ce vieillard, de taille majestueuse, avoit une de ces figures auxquelles on accorde involontairement toutes sortes de respects; ses cheveux étoient blanchis par les ans, sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture. Vêtu d'une longue robe de peaux, d'une main il tenoit une baguette de coudrier, à son côté droit étoit suspendue une énorme corne de bœuf; & le vulgaire avide de fables, l'eut aisément pris pour un de ces magiciens dont la crédulité populaire a peuplé les cavernes obscures des rochers.

Les deux solitaires préparèrent d'abord à leurs hôtes une couche de feuilles séchées, qu'ils couvrirent de peaux tannées: s'étant ensuite occupés des soins du repas, ils les invitèrent à le partager. Un quartier de chevreau rôti sur la braise, des œufs frais, des gâteaux & de l'hydromel exquis, composoient ce banquet de l'hospitalité, qui fut terminé par des fruits de la saison. Les voyageurs s'étoient attendus à moins d'abondance & de choix; ils oublièrent bientôt les fatigues de la

route; & l'entretien languissant d'abord, ne tarde guere à s'animer.

„ Si j'en crois les apparences, dit le vieillard, mes hôtes sont d'un rang élevé; mais ce qui me flatte encore davantage, c'est de présumer que j'ai accordé l'hospitalité à des mortels dignes de la recevoir.”

— Il se peut que mon nom soit venu jusques à vous : je suis Guibaut.... le Patrice de la Transjurane; & celui qui m'accompagne est Ogier, le plus cher de mes amis.

— „ Vous ! Guibaut ? mais pourquoi m'en étonner ? Tout en vous annonce le héros de la Tranjurane; & le *sceau de Dieu* est empreint sur ce front auguste.”

— Puis-je à mon tour hasarder une question ? dit le Patrice. Votre figure, votre langage, & le mystere. . . .

— „ Seigneur, interrompt le vieillard, ne cherchez point à me connoître ; c'est l'unique grace que je vous demande en retour de mon hospitalité. Sans doute mon sort est enveloppé de quelque mystere..... & ce n'est pas sans de bien pressans motifs que je me suis enseveli dans cette retraite : si je pouvois les révéler à quelqu'un, ce seroit à vous.... mais je n'aspire qu'à vivre & mourir ignoré des hommes.”

— Il suffit, réplique Guibaut : je reprime-

rai la curiosité qui me presse pour n'emporter d'ici qu'une éternelle reconnoissance, & le souvenir des instans que j'aurai passés près de vous.

— Mais vous, Seigneur, reprend le vieillard, par quelle étrange aventure êtes-vous égaré dans nos déserts? Quel but pouvoit attirer le puissant Guibaut dans cette partie sauvage de la forêt, où de misérables bucheçons pénétrant à peine, impriment seuls de tems à autre, l'empreinte du pas de l'homme, & qui n'a jamais servi de retraite qu'aux plus farouches animaux?"

— Il y a près de quarante jours, répond Guibaut, que non loin de ces lieux, & sur la route qui conduit d'Orbe à Châlons, le Maire du Palais des rois de Bourgogne disparut sans qu'on ait pu découvrir comment. En liant le sort de sa fille au mien, ce tendre pere avoit promis de la surprendre par une visite imprévue; & depuis quatre ans elle l'attendoit en vain, lorsque hier, un courier chargé des dépêches royales de Clotaire, vint le chercher au château d'Orbe, où son fils le croyoit près de nous, depuis un mois. Jugez des allarmes d'Alpaïde à cette nouvelle...! Pour moi, résolu à tout tenter pour découvrir le sort de son pere, je suis parti d'Orbe avant le lever du soleil. . . .

Quoi, s'écrie alors le vieillard, le maire du Palais des rois de Bourgogne, Garnier...? dites-vous, égaré, disparu dans cette forêt depuis plus d'un mois? Ah! Seigneur, c'est en vain que vous conservez l'espérance de le revoir; le ciel est juste, Garnier a péri. Pourquoi les nobles destins de Guibaut sont-ils liés au sang impur de ce traître? Puisse la perte du coupable apaiser le courroux du ciel...! Mais les loix de la justice divine sont plus sévères; & *le sang innocent retombe sept fois sur la posterité de celui qui l'a versé.*" (a)

A cette terrible sentence, à cette déclaration d'un homme qui paroît être inspiré, le Patrice ne répond que par un soupir; & le souvenir d'Alpaïde & de son fils se retraçant tristement à sa pensée, il tombe insensiblement dans la rêverie la plus sombre. Il en est tiré subitement par neuf coups frappés contre une porte qu'il n'a point encore aperçue, & qui le font tressaillir. Le vieillard lui-même paroît ému; il souffle trois fois dans sa

(a) Cette sentence, qui remonte à la plus haute antiquité, avoit passé de l'Egypte dans la Grèce; Bernardin de St. Pierre la cite dans son poëme de l'Arcadie ou des Gaules. Voyez le quatrième volume des *Etudes de la nature*, page 383.

corne de bœuf, & neuf coups frappés de nouveau sur la porte, lui ayant aussitôt répondu ;  
 » C'est lui... ! s'écrie-t-il, c'est lui-même ; ô ciel, protecteur de l'innocent & du juste, je te bénis ! "

En prononçant cette exclamation, il s'est levé pour ouvrir la porte : deux guerriers, l'un dans la vigueur de l'âge, l'autre à peine sorti de l'adolescence, & d'une beauté remarquable, se sont précipités dans l'appartement ; & ce dernier est dans ses bras.

» Enfin mon pere, je vous revois, lui dit-il, & nous ne nous séparerons plus, puisque mon sort est maintenant fixé sans retour.... Vous voyez que le sacrifice est consommé. "

Le bel inconnu, qui de même que son compagnon, avoit la visiere haute, prend ce moment pour ôter son casque.

— C'en est donc fait... dit le vieillard, après l'avoir quelques instans contemplé ; mais aurez-vous assez de vertu pour vous soumettre à la destinée ?

— » Hé quoi, mon pere, répond le jeune homme, suis-je donc malheureux de vivre pour vous, à qui je dois tout.... pour ces généreux amis qui m'ont sacrifié leur fortune ? Ah ! c'est un destin préférable à tous les trônes de l'Univers.... mais que vois-je ? des étrangers.... "

— Ces étrangers sont des hôtes, réplique

le vieillard, & des hôtes que nous devons regarder comme une faveur du ciel. Vous voyez Guibaut, mon fils, ce héros nourri dans les camps du roi Thierry, & dont les vertus sont si chères à la Transjurane. Il cherchoit les traces du maire du Palais, de Garnier, à qui cette forêt paroît avoir servi de tombeau : mais l'obscurité ne lui permettant pas de continuer sa route, il est entré dans la caverne extérieure, à l'instant où je me retirois tristement, après avoir fait réentendre trois fois les échos de mon cor agreste, & vous avoir en vain attendu jusques à la nuit.

— „ Mon pere, dit alors le jeune guerrier, vous m'expliquez la cause d'une méprise qui nous a jettés dans le plus grand embarras. Nous sommes arrivés près du torrent avant la nuit, & déjà nous appercevions ces roches escarpées où se trouve l'emplacement de notre caverne, lorsque nous avons découvert au bord de l'eau, une troupe de gens de guerre qui faisoient pâturer leurs chevaux en cet endroit.”

— Ce sont mes gens, interrompit le Patrice, ils comptent passer la nuit en ce lieu.

— Pour les éviter, reprit le bel inconnu, nous nous sommes vus obligés à changer de route ; & dans le dessein de chercher l'issue opposée de cette grotte, il a fallu tourner la

montagne : mais au moment de gagner le sentier mystérieux qui devoit nous y conduire, un homme dont le costume indiquoit la fervile condition, nous joignant avec l'air de l'empressement, s'est jetté à mes genoux. Il croyoit parler au Patrice de la Transjurane, & réclamoit la récompense promise à qui découvrira le sort de Garnier. Je n'en doute point, Seigneur, disoit-il, c'est le Maire du Palais des rois de Bourgogne que ma maîtresse retient prisonnier dans son château ; daignez m'y suivre, je m'engage à vous faire voir le détenu ; & vous jugerez par vos yeux de la vérité de ma conjecture."

— Vous avez sans doute profité de l'erreur de cet esclave pour contempler le châtimement du perfide ? — dit le vieillard.

« Non : grace au ciel, j'ai reprimé cet indigne mouvement. . . . après avoir déclaré à l'esclave qu'il se méprenoit, j'ai attendu qu'il fût hors de la portée de la vue pour gagner le sentier qui conduit ici ; & je me suis rapproché de vous, sans avoir à rougir de moi."

— O vertu ! s'écrie le vieillard avec l'accent de l'enthousiasme, tu n'es donc pas un vain nom . . . . mais quelle est ici-bas ta destinée ?

— Le plus âgé des deux guerriers, vive-

ment ému, n'ayant pû dérober ses larmes, le vieillard le surprit à les effuyer.

— Que vois-je ? dit-il ; ah ! puisque ces yeux, témoins de combats, sont mouillés de pleurs, ce n'est pas à moi de cacher les miens.

— „ Mon ami.... mon pere, dit avec transport le bel inconnu, épargnez-moi ! Je n'ai qu'une ame ; elle ne suffit pas aux émotions que vous lui causez.”

Frappé des grands mouvemens qu'il observe, Guibaut s'étonne de voir des mortels en apparence séparés du monde, aussi vivement affectés. Mais pendant qu'il cherche à deviner cette énigme inexplicable, le calme a déjà reparu sur le front ferein de ses hôtes, & le vieillard demande compte à son fils du voyage qu'il a fait. „ De quel œil sa respectable parente avoit-elle envisagé le funeste don... ? comment avoit-elle soutenu une entrevue aussi déchirante.... ?”

— C'est au pied des autels, répond le jeune homme, que je l'ai trouvée ; elle y sollicite sans cesse la résignation dont elle a besoin pour se soumettre à mon sort ; & ma présence a rendu ses combats plus douloureux. Quelle lutte, ô ciel, à l'instant du sacrifice ; & combien ses pleurs ont rehaussé le prix de ce dont j'allois me séparer pour jamais ! Elle s'est déterminée enfin, à présenter au ciel cette

offrande..... mais lorsqu'articulant une renonciation formelle, j'ai supplié le maître des rois de l'accepter, ses forces l'ont abandonnée, elle est tombée à mes pieds sans mouvement, & tous mes soins ont eu peine à la ranimer. Que vous dirai-je de plus, hélas! ses caresses m'ont rappelé celles de ma mere..... d'une mere que j'ai perdue, il n'est plus possible d'en douter : toutes les recherches ont été vaines, on n'a pû découvrir ses traces; & depuis le jour fatal on n'a rien appris.

— „ L'infortunée! interrompt alors le vieillard, elle a succombé à l'excès de sa douleur; puis-je en douter, lorsque non moins foible qu'elle, je n'ai pû me soumettre encore & plier mon ame à votre fortune présente? Oui, mon fils, je vous l'avoue à ma honte, si mon dernier soupir n'est pas un murmure, je sens que ce sera du moins un regret.

Cette conversation entrecoupée amenoit insensiblement l'heure du repos, dont chacun des interlocuteurs sentoit le besoin. Le vieillard observe que les nouveaux venus ont fait une route aussi longue que pénible, & voyant leurs paupières s'appesantir, suppose que déjà le sommeil les presse. „ Il succède aisément, dit-il, aux élans de la sensibilité la plus exaltée, dans les lieux habités par l'innocence & par la vertu; aussi reposent-elles en paix sur

la paille fangeuse des cachots, tandis qu'au sein même de la mollesse, le crime est condamné à veiller. „Mais avant de réparer par le sommeil leurs forces épuisées, les deux guerriers sont invités par cet homme vénérable, à prendre un léger repas.

Grace au ciel ! dit enfin Guibaut, qui jusqu'alors avoit gardé le silence, tu vois, cher ami, que le premier jour de nos recherches est marqué par l'espoir d'une découverte. Demain je vôle au château de cette femme ; & la délivrance de Garnier est certaine, s'il est vrai qu'il y soit gardé.”

— Il est permis d'en douter, Seigneur, répond Ogier ; l'appât du gain a pû donner lieu à la méprise d'un esclave : & quelle vengeance en effet l'habitante de cette maison peut-elle avoir à tirer de Garnier, d'un Maire du palais de nos rois ?

En avouant que rien n'est moins vraisemblable, Guibaut insiste sur l'obligation de ne point négliger l'avis de l'esclave. Il ira demain, iroit cette nuit même au château s'il étoit possible. „Comment s'introduire en ce lieu cependant, & à qui parler ? La moindre question peut y rendre des étrangers suspects.....”

Ogier convient qu'il seroit non-seulement dangereux, mais inutile, de rien tenter sans

s'être assuré de l'esclave qui cherchoit à lui vendre le secret de sa maîtresse, & que le fils de leur hôte peut seul lui faire découvrir cet homme vénal. „Mais, ajoute-t il, ce jeune guerrier ne refusera point de vous guider jusqu'à lui, & s'empressera sans doute à concourir avec nous à la délivrance de Garnier.”

A cette proposition, qui paroît exciter une vive émotion chez les habitans de la caverne, le bel inconnu semble chercher dans les yeux du vieillard la réponse qu'il peut hasarder. Et „ Suivez votre impulsion, mon fils, & ne me consultez point, lui dit celui-ci; il m'est plus aisé d'admirer que de déterminer vos résolutions.”

Le jeune homme alors tombe dans cette sorte de rêverie que cause une délibération importante lorsqu'on ne prend conseil que de soi : puis, se réveillant tout-à-coup, „ moi, s'écrie-t-il, contribuer à la délivrance de celui.... mais pourquoi non ? Soit magnanimité, soit orgueil, cette idée a de quoi me flatter..... Oui, Seigneur, vous pouvez compter sur moi; demain je vous accompagne au château, je vous ferai connoître l'esclave infidèle qui trafique du secret de sa maîtresse ; & s'il faut combattre pour soustraire Garnier aux chaînes de son ennemie, ce bras est prêt à s'armer pour vous.”

• Cette

Cette declaration parût causer au vieillard une surprise indicible : il joignit les mains & les eleva vers le ciel sans articuler un seul mot ; mais aucune parole n'eut pû avoir l'énergie de son silence.

„ De quoi vous etonnez-vous, mon pere ? lui dit le bel inconnu, le sacrifice n'est pas fait de ce moment, il n'a point été fait à demi..... & votre élève doit se montrer digne de vos soins. ”

Pendant il est tems de se séparer. Les solitaires, apres avoir souhaité un doux repos à leurs hôtes, se retirent à quelques pas d'eux, sous la voûte qui leur sert de dortoir ; & le sommeil s'empare bientôt de leurs sens. Protectrices constantes des malheureux ! célestes intelligences qui veillez auprès de leur couche, vous savez les dérober à la rigueur de leur sort ; & des songes favorables ne tarderont pas à leur présenter l'image d'un monde où la vertu trouve des autels, où l'innocence ne manqua jamais d'azyle, où le crime seul est contraint à s'exiler. Mais votre puissance est-elle bornée à ces bienfaits illusoires ? Ne pouvez vous interrompre le sommeil d'un amant, qu'une securité trompeuse environne ? Ou plutôt, l'avisant des dangers de l'objet aimé, voyez vous son secours avec lui ? Ah ! sans doute de tels services

surpassent votre pouvoir, puisque vous abandonnez un héros aux douceurs d'un repos funeste, à l'instant où de noirs complots sont prêts à détruire son bonheur. Pendant que, satisfait d'avoir obtenu quelques renseignemens sur le pere de sa bien-aimée, Guibaut se livre tranquillement au sommeil, un rival audacieux a choisi le tems de son absence pour exécuter un attentat détestable, qui lui ravit à jamais l'objet du plus tendre amour.

Alpaïde, avant d'unir son sort au Patrice, voyoit avec indifférence tous les amans que ses charmes avoient subjugués ; & lorsque son choix fût connu, aucun d'eux n'osa se plaindre en voyant *la plus belle* se donner au plus aimable, au plus généreux, *au plus vaillant*. Un seul, c'est l'impie, le farouche Flachoald, s'étoit cru lésé par ce choix, dont il conservoit le plus implacable ressentiment. Etranger à l'amour, incapable d'amitié, le cœur de Flachoald n'étoit que trop susceptible de haine ; & celle qu'il portoit au Patrice ne pouvoit s'éteindre que dans son sang. A l'instant où le ciel recevoit les sermens d'Alpaïde & de Guibaut, il juroit de porter la mort dans le sein de ce rival fortuné, & d'avilir quelque jour l'objet de sa flamme. Insensé ! on peut outrager la vertu, sans

doute, mais l'avilir, n'est pas au pouvoir d'un scélérat.

Depuis quatre ans que les deux époux sont unis, c'est en vain que Flachoald, domicilié près d'Orbe, épie l'instant favorable à ses noirs projets. Trop lâche pour tenter d'enlever Alpaïde à main armée, il dissimule sa rage, & cherche à profiter adroitement de la première absence de Guibaut; mais ces époux sont inséparables; & sans la disparition de Garnier, cette occasion si long-tems attendue, ne se fut point offerte encore. Flachoald, averti dès le matin du départ de son rival, ne perd point de tems, & dispose tout pour enlever Alpaïde dans la journée. Mais il n'a garde d'exécuter ce projet lui même; & pour détourner les soupçons, laissant le soin de sa vengeance à l'un de ces agens subalternes dont le métier est de flatter les passions des grands, il part pour Châlons avec fracas. Les instructions qu'il laisse à son confident paroissent aisées à suivre. „Alpaïde aime la promenade & la solitude, elle va souvent rêver dans un bois de hêtres voisin du château, il faut profiter du premier instant d'abandon pour s'en saisir. Sa beauté, qui n'admet aucune comparaison, suffit pour prévenir toutes les méprises; quels attrait dans

ces lieux champêtres pourroient être comparés à ceux de la fille de Garnier ?”

Muni de ces instructions, ayant à ses ordres quelques satellites remplis d'audace, l'agent de Flachoald croit pouvoir lui répondre du succès. Aussitôt qu'il voit son maître sur la route de Bourgogne, il va se poster autour du bosquet de hêtres avec ses gens ; & pendant plus d'une heure son attente est vaine : enfin il distingue une femme qui s'avance seule vers ce lieu. Sa taille svelte, sa démarche agile, tout caractérise cet âge charmant où l'on plait, même sans beauté : la simplicité de son costume a de l'élégance, & semble tenir à ce goût exquis, qui n'admet la parure que lorsque la représentation l'exige ; le zéphir agite les plis ondoyans de sa ceinture azurée, une couronne de fleurs pare ses cheveux. Plus l'objet s'approche, moins le confident de Flachoald a lieu d'en douter, c'est Alpaïde. Quelle autre seroit aussi belle ? La noblesse de ce port, la délicatesse de ces traits, ne peuvent appartenir en ces lieux qu'à l'épouse de Guibaut. L'odieux complice de Flachoald n'a garde de perdre l'occasion qui semble s'offrir, un coup de sifflet rassemble ses satellites ; & la jeune beauté, en proie aux ravisseurs malgré ses  
 a bientôt perdu de vue les remparts

d'Orbe. Placée entre les bras de l'un d'eux , la terre semble fuir sous les pas du vigoureux coursier qui les porte ; ils arrivent au soleil couchant dans la forêt. L'agent perfide de Flachoald va la conduire dans un château de son maître , situé dans le fond de ces déserts..... ô ciel , qui peux seul sauver l'innocence , si tu la protèges contre les attentats des méchans , tu sauras bien les rendre vains ; mais si tu permets quelle soit opprimée sur la terre , il y aura pour elle de meilleurs mondes , où le prix de la vertu lui est assuré.

*La suite au Numéro prochain.*

---

## C O U P - D' Œ I L

*Sur les vies & les écrits des femmes-Poètes , depuis l'origine du Parnasse Français. (Second extrait.)*

### ENFANCE DE LA POÉSIE.

**L**ES cinq dernières années du règne de Louis le Jeune virent déjà l'Art des Vers commençant à se dépouiller de ses langes , c'est à dire à se former un caractère déterminé. Mais la plupart des Poètes , très-indignes encore de ce nom , continuèrent à bégayer des sons presque insignifiants , jusques à la minorité de Saint-Louis , vers le quart du treizième siècle.

Alors seulement, cessèrent à la fois & la manie gothique d'entasser arbitrairement les rimes du même genre ; & cette licence effrénée, qui rendait le style mesuré dix fois plus intelligible que l'autre : alors seulement une ombre de méthode & d'harmonie parût affermir nos infatigables rimeurs. Un même ton n'en présida pas, avec moins de monotonie & d'insipidité, presque à tous les essais qu'ils tentèrent confusément, & qui n'eurent aucun rapport avec les genres connus dont les Anciens avaient laissé de si parfaits modèles.

On peut réduire à trois ceux à qui la Nation imprima le sceau caractéristique de son génie. Les *Fabliaux* qu'elle dû spécialement à ses rapports avec les peuples de l'Asie, semblèrent se naturaliser assez bien dans nos climats : comme ils exigeoient plus de simplicité que d'élévation, plus de naturel que de dignité, plus d'aisance que de poésie, ils s'adaptèrent facilement à l'incorrecte naïveté du langage, à l'esprit causeur & frivole des traducteurs. Les *Stances* qui prenaient des coupes régulières, se lièrent de cinq en cinq, dont trois étoient presque en général uniformément rimées ; ces réunions s'appellèrent des *chansons*, des *lays* ou des *tençons*. On distinguoit enfin, parmi la foule des *Romans* ou *Poèmes* de longue haleine, quelques écrits où

la fatyre allusive, la vérité des portraits & les tableaux gracieux de la Nature interrompaient la fécheresse des narrations. Mais à ces faibles traits doivent long-tems se borner nos éloges : & quel chaos, à cela près, de bassesse, d'incohérence & d'ennui !

Tels furent cependant, mais non sans exceptions, les ouvrages contemporains des six Muses Françaises dont nous allons entretenir nos lecteurs ; elles n'eurent réellement que leur âge de commun avec cette période poétique. Que ce malheureux siècle ait par trop influé sur l'usage qu'elles ont fait de leurs rares talens, cela doit être ; mais pouvaient-elles souverainement en maîtriser l'influence ? Et quatre, au moins d'entre ces Trouveresses, pouvaient-elles aller plus loin ? C'est ce qu'on peut nier sans doute, & nier affirmativement avec Madame de Surville, à la simple inspection des fragmens qu'elle nous en a transmis. Un tel hommage paraîtra toutefois impertinent & ridicule aux yeux rassasiés des chefs-d'œuvres de l'Art ; & qui, n'envifageant que ses progrès, dédaigneront aveuglément de consulter ses annales.

BEATRIX DE SAVOIE, CTESSE. DE PROVENCE,  
*Troubadouresse.*

Quelque supériorité de génie qu'il soit fa-

cile d'appercevoir dans les chansons d'Héloïse, sur tous les fruits qui nous sont restés de la verve de Beatrix, on ne sauroit les confondre dans le même age. Clotilde y fait remarquer des nuances, ou plutôt, des gradations de style absolument indépendantes du degré de talent dont leurs écrits sont empreints. Beatrix appartient à l'une & l'autre Romane; & dans toutes deux, elle est au premier rang.

Cette Princesse était l'unique enfant de Marguerite de Faucigny, seconde femme de Thomas, Comte de Savoye, lequel avoit d'abord épousé Béatrix de Geneve. Elle avoit à peine cinq ans, lorsqu'on l'unit à Raymond-Bérenger, depuis cinquieme du nom, petit-fils du Comte de Provence, Raymond IV, & petit neveu d'Alphonse I, regnant alors. Tout aussi jeune qu'elle, il ne put la voir sans éprouver le plus vif desir de ne jamais s'en séparer; mais ce ne fût que douze ans après, qu'elle vint embellir une Cour dont elle fit si long tems l'azyle des beaux-arts, des lettres & de la galanterie. Son tendre & vaillant époux, (quoiqu'il ne fût qu'héritier présomptif de celui qui devoit succéder au trône,) lui prodigua tout ce qu'il put amasser de trésors, pour qu'elle fondat des prix en faveur des Troubadours qui renonceraient à la vie

errante , & qui rendraient à leur patrie un éclat littéraire déjà trop prêt à se ternir. La ville d'Arles , séjour intermédiaire entre la Provence & le Languedoc , fut choisie unanimément pour la distribution de ces récompenses civiques. Mais on ne voit pas que ces Poètes dégénérés se soient empressés de seconder un établissement dont la moralité contraſtoit si fort avec la dépravation de leur *cosmopolitisme*.

L'aimable & généreux Bérenger n'héritâ du comté de Provence qu'à l'âge d'environ quarante cinq ans. Il en régna trente-fix avec autant de bonheur que de gloire : Béatrix lui en survécut au moins vingt. Elle vit, avant le terme connu de sa course plus que centenaire, la plus chérie de ses filles, & qui portait le même nom , élevée au rang de Reine, à l'égal des trois aînées de cette illustre maison. Charles d'Anjou, frere de Saint-Louis, plaça cette jeune Beatrix sur le trône des deux-Sicules ; heureux s'il n'eût pas deshonori sa fortune & la pourpre royale , par le double supplice de ces héros charmans , dont le seul crime étoit de soutenir , aux yeux de l'Europe indignée, des droits bien plus vrais que les siens.

C'étoit Béatrix, & nullement une Comtesse de Flandres , que Richard invoquait dans ses

indignes fers. Ce Prince Anglais, dès sa plus tendre enfance, n'en mérita pas moins le surnom de *bouche d'abeille*, dit Clotilde, que celui de *Cœur de Lion*. N'étant encore que duc de Guienne, il s'empressa d'aller en personne, témoigner son admiration à celle qu'il nommoit l'Euterpe de Provence. Il reçut d'elle son agrégation solennelle au collège des Troubadours; ce titre l'énorgueillit toujours à l'égal de la Chevalerie. Mais il emporta de ce voyage une passion sans remède & qui ne lui laissa plus aucun repos. La vertu de Béatrix ne s'effaroucha point de ses hommages: elle profita même de son ascendant sur ce héros, pour étouffer long temps les germes de la haine, ou plutôt, de la jalousie effrénée qui l'animoit contre Philippe-Auguste, enchaîné lui-même par les grâces de Béatrix, quoiqu'il ne l'ait jamais vue. A l'époque où ces deux terribles rivaux s'embarquèrent pour la Terre-Sainte, Richard se rendit à Marseille, pour y porter ses derniers vœux à la souveraine de son cœur. C'est là qu'il composa cette chanson pleine d'esprit & de verve, que M. Sedaine a rajeuni, mais non sans l'affoiblir, dans l'opéra charmant dont n'aguere retentissoit toute la France. Béatrix y répondit par ces couplets supérieurs à l'original du Trouverre couronné:

Sçay qu'est ung feu , corant de veyne en veyne  
 Feu que nuz hom puet n'estaingre ne fuyr ;  
 Qu'heur en soucy torné & déduit en peyne  
 Et sy , noz cuers ez tormens faict se duyrr...

Por voz paguier , trez-vaillant Sire ,

D'ung tel amors ,

Mon cuer & ma voix & ma lyre

Sont en discors.

Maiz se volciez , de vostre ancelle & Dame,  
 A feu plus dolz , le cuer tendre ployer ,  
 Dont , l'atyzant , gloire appurist la flamme  
 Et trove , en foy , noble & digne loyer...

Por sy voz amer , voz le dire

Jusqu'à la mors ,

Mon cuer & ma voix & ma lyre

Sont jà d'accors.

Nous bornerons à cette citation précieuse, l'échantillon de la maniere vive & simple de Béatrix. Elle suffit pour démontrer combien son extrême facilité se défendait du mauvais goût dont n'étoit point exempt son adorateur illustre. (\*)

---

(\*) Il est bon d'observer, qu'il ne fit point d'abord en romane française les stances qu'on lui attribue, tandis qu'il languissoit dans les chaines de l'Empereur. Nous avons entre les mains sa composition authentique; elle est en pur Languedo-

Nulle Princesse dans l'Univers, n'était aussi digne qu'elle, d'être ensemble & l'arbitre & l'idole des Rois. C'étoit la Muse prédominante alors, des quatre filles du langage Romain; car les vers espagnols, italiens, & surtout provençaux, étoient, au jugement de Clotilde & de ses amies, bien faites pour les apprécier, fort au-dessus encore de ce qu'elle écrivit en romane française. Un fragment de *la Faye Urgelle* ou du *Preux Chevalier*, fabliau

---

cien, comme on en peut juger par ce premier vers de la première stance :

Jamai, d'un prez, n'aouzirès la canzon, &c.

Début très-différent de celui qu'on lit, en vieux français, à la tête de ce petit ouvrage : le voici :

Jà nus hom prinz ne dira sa rayzon  
 Adreitement; se com'hom dolent, non;  
 Anz, per conort, pot-il faire chançon :  
 Prou ha d'amiz, maz povre sont li don;  
 Honte ilz auront se, por ma réançon,  
 Soit fait dez yver prinz.

S'il faut en juger par l'idée que donne Clotilde de la pureté du style de Richard, on ne pourra douter que ces stances n'aient souffert d'étranges altérations par l'ignorance des copistes. Peut-être ne sont-elles qu'une traduction étrangère à ce Roi.

L I T T E R A I R E.      101

allégorique sur l'institution de sa Cour littéraire & galante, ouvrage délicieux, que Clotilde & M. de Voltaire ont successivement rajouté; quelques lays d'amour à stances inégales, & deux plaintes sur la captivité de Richard Cœur de Lion; voilà tout ce qui nous en reste. C'en est assez pour justifier la haute opinion qu'a donné leur conservatrice de l'ame & des talens de leur auguste Auteur.

Rien, au surplus, ne lui fait tant d'honneur que la protection spéciale dont elle honora le poète Vincent de Viviers, qui marchoit, en qualité de Chevalier, sous la bannière du Comte de Provence. Richard voulut se l'attacher exclusivement; Vincent ne répondit qu'en lui montrant son bouclier, où se lisaient entrelacés les noms de Vivarez & de Philippe. Il mourut cette même année, à l'âge de trente-cinq ans. Son poème de *Charlemagne ou des douze Preux*, est tout entier en vers pentamètres; mesure, peut être, inconnue avant ce grand essai. L'alternative des rimes y paroît fréquemment observée; & c'est le monument le plus précieux, sans doute, qui survive à ces temps reculés. C'est moins au vieux Turpin qu'à ce génie heureux, qu'on doit les traits les plus saillans de l'extravagance poétique Italienne. Le Méodor de l'Arioste est moins intéressant que le

sien. Ni le Pulci, ni Boyardo n'ont certainement point approché de ses graces; & quant à la verve qui le caractérise, sur-tout dans le magnifique éloge qu'il fait, au commencement du poëme, de Beschada son prédécesseur, nous ne croyons pas qu'on puisse lui rien comparer (à l'élocution près) jusqu'à la Phélippeïde de Clotilde, si ce n'est l'étonnant Cyndorix. (a)

#### ISAMBERG DE DANNEMARC

On frémit de donner le nom de Reine de France à cette Princesse infortunée, tant elle paya cher ce titre glorieux. L'histoire qui s'est bornée à dépeindre assez peu fidelement ses malheurs, dont la cause est encore ignorée; l'histoire, en rendant justice à ses vertus autant qu'à sa beauté, n'a pas daigné s'occuper de son mérite littéraire.

Clotilde a frappé d'anathême les complices obscurs de cet indigne oubli; mais elle n'a pu recouvrer d'Isamberg que deux fragmens sans liaison de sa lettre au grand Saladin, Soudan de Syrie, pour le féliciter sur

[\*] Urgeline & Cyndorix, ou l'Orphée Gaulois, poëme épique de Barbe de Verrue, & dont nous parlerons dans le n<sup>o</sup>. d'Avril prochain.

(Note du Rédacteur.)

les vers Provençaux qu'on lui attribuoit à la cour. On peut, nous le savons, se permettre à cet égard une objection spécieuse; il n'en restera pas moins vrai, qu'Isambert écrivit cette lettre, & que Saladin avoit fait ces vers; les preuves en sont irréplicables; on sait, d'ailleurs, combien ce despote étoit passionné pour les Troubadours. Née au fond du Nord, cette Princesse n'a pu se familiariser avec sa langue adoptive, jusqu'à se voir en état de la perfectionner. C'est beaucoup qu'elle ait essayé de l'enrichir des poésies neuves des Scaldes, dont le nom même étoit inconnu parmi nous. Cloïlle en a fait l'analyse raisonnée, d'après une version Italienne, tentée sur la version autographe d'Isambert, qui l'écrivit pendant son étrange captivité dans le château royal d'Etampes. Cet exil, inouï jusqu'alors en Europe, dura l'espace de onze ans.

Nous aurions trop à nous étendre sur la déplorable fatalité qui poursuivit cette Reine; elle méritoit, sans doute, un époux plus susceptible d'amour pour elle ou moins digne d'en être aimé. Cependant il finit par lui rendre la liberté, peut être même sa tendresse, & vécut parfaitement avec elle jusques à la fin de ses jours. Louis le Lion l'honora depuis à l'égal d'une mere, & Saint-Louis en-

chérit sur cette vénération ; mais nous ignorons combien de temps Isambert de Danemarc survécut à Philippe-Auguste.

#### AGNÈS DE BRAGELONGNE DE PLANCY.

„ Nom charmant, s'écrie Clotilde ! nom qui me semble exprimer à lui seul, les grâces & la volupté, la finesse & le sentiment, la tendresse & la poésie ! La figure la plus enchanteresse s'unit donc une fois au cœur le plus sensible, aux talens les plus distingués, au génie le plus admirable ! Une Hélène parut enfin dans la glorieuse carrière des Saphos ! ” Rien ne justifiera mieux ce transport qu'un simple coup-d'œil sur les ouvrages & sur les personnes d'Agnès de Bragelongne, fille du comte de Tonnerre, & mariée aussitôt que nubile, au seigneur Jules de Plancy.

L'amour ne permit pas la consommation de ce mariage, si peu d'accord avec les inclinations de celle dont il avoit formé les traits. Son époux la quitta, le jour même de leurs noces, pour aller combattre les Anglais ; &, prisonnier dès le surlendemain, il fut conduit incessamment à Londres, où la jeune Agnès s'efforça vainement de l'accompagner. Elle épuisa toute sa dot pour en hâ-

ter

ter la délivrance ; mais à peine l'avoit-elle obtenue , par le crédit de la généreuse Confiance, ( veuve de Geoffroi , duc de Bretagne, ) qui la protégeoit , qu'elle perdit l'objet de tant de sollicitudes contradictoires. Le vaisseau de Plancy touchoit au port de Montreuil ; dans l'ivresse de revoir la terre chérie où respiroît Agnès , il s'élança trop impétueusement pour en gagner le rivage ; une lame terrible le repoussa sans connoissance & l'engloutit dans l'abîme des flots. Bragelonne le pleura long-tems , & ses pleurs ne furent que trop légitimes.

Au jour où l'on disposa de sa main , elle vit Henri de Craon , Chevalier Tourangeau , dont les charmes divins ne sembloient assortis que pour elle ; onze ans consécutifs , tous deux brûlerent sans espoir. C'est à l'amour tyrannique dont ils furent à l'envi consumés , qu'on doit , ( indépendamment de mille autres écrits délicieux de moins longue haleine, ) le roman-poëme de *Gabrielle de Verzy* , où furent entrelacés , pour la première fois , les vers masculins & féminins d'un bout à l'autre de la pièce. L'aventure étoit si nouvelle , que l'auteur n'eut à faire aucun fraix d'invention. Mais elle racheta ce défaut inséparable du sujet , par tout ce que la sagesse du plan , l'élégance du dessin , la vérité des caractères,

laric hesse du coloris & la mélodie d'un style inconnu jusqu'alors & beaucoup plus tard, spécialement au-delà de la Loire, peuvent ajouter d'intérêt à cette touchante narration; à l'exemple du Chevalier de Viviers, elle employa les vers pentamètres.

On se contentera, jusqu'au moment où nous publierons cette production originale, du seul échantillon que permettent d'offrir les bornes de cette notice; ce sont les derniers mots de Gabrielle à Fayel :

De voix estainte : „ Qui, re prit tans j'appaize  
 „ Preulx qu'adoray , Preulx qu'ores mesme  
 embraize

„ Ez noir sejour , ung cuer tot faict por luy!  
 „ Perd Gabrielle espoir , solace , appuy ,  
 „ Sol digne ayment , sol espouz véritable :  
 „ Dictes m'avez ..... ô crime espoantable !  
 „ Qu'auraz fervy , sinon haster la mors  
 „ Qu'osse trové di regretz & d'amors ?  
 „ Noble Coucy , chiete ombre , ne t'adole !  
 „ Vergy re çoi , dont l'ame à toy s'envole !  
 „ Pardonne-lui ! pardonne !.. ” Et tant d'appas  
 Jà , de son crespè , involvoit le Trespas.

L'élégance & la précision caractérisent en général sa manière dans ce poème intéressant. Ses lays d'amour ont presque tous une coupe différente : elle les affranchit de la servitude qui les fixoit à cinq couplets. Ils sont, pour

l'ordinaire, en vers de huit syllabes, coupés de petits vers de cinq. Exempts d'hiatus, d'enjambemens gothiques & d'e muets superflus, ils ne peuvent être lûs sans un indicible étonnement, que par ceux-là seuls qui ne tiennent compte d'aucun prodige, s'il ne leur donne un nouveau plaisir. Trop resserrés, nous ne transcrirons que trois de ces couplets; nous y joindrons un de ses tentons les plus foibles, mais aussi correct que ses lays, & le plus court des extraits de Clotilde.

## T E N S O N.

Ore en déduit, ores en lermes,  
 Vos pri me dire, ô cuers infermes,  
 Se tant en est comme est le mien,)
 Amors est-il mal, est-il bien ?

S'est mal, d'oû vient que nuz l'empesche  
 D'enchaèner tendre Jonesche ?  
 Sçay, contre lei siens carreletz,  
 Foiblent escuz, casques, borletz...  
 Malz n'est-il plante qu'en garisse,  
 Ny d'Encantor qui le jorisse ?  
 Le maugréer ?.. ha l'er si douz !  
 Le fuyr ?.. cort plus vifte que nouz !

S'est bien, porquoy tosors le creindre;  
 Et, mesme, quant sobrit, se pleindre

De son délicttable pover ?..

Ha ! ne gronce qui peult avoir

Deduits enmyeu paynes qu'endure !

Car n'est pas de gieu qui meins dure ;

Tote feyzon ne pond lei flours ;

Emprez lei riz , vieignent lei plours.

Ore en déduit , ores en lermes ,

Vos pri me dire , ô cuers infermes ,

(Se tant en est oomme est le mien ,)

Amors est-il mal , est-il bien ?

#### L A Y VII.

Par tendre Amors qui te jaloze ,

Par lei Graces qui t'ont parfaict

Et par Vénus qui te prespoze

A cilz qu'ha norry de son laict ,

Craon , bieu Craon que j'adore ,

Dieû de mon cuer , deffend ma foy !

C'est toy qu'elle ìmplore ,

Toy qu'elle implore encontre toy !

Que m'ot servy tenter lei charmes

Par quoi Circé domta lei Cieulx ?

Ot d'Achilles brizé leiz armes

Rays jaillissant de tei bieux yeulx :

Maiz , s'en despriz de ma lozange ,

Tant ne veulz croire a lor pover ,

Tu n'haz , mon bel Ange ,

Bel Ange , n'haz rien qu'à te voir !

Va , loing d'Agnès , portant la flamme

Au slyn d'Héleïna & Saphes ,

Del Paris, dei Phaon, soubz lame,

Consolter Filles de Paphos!

Non, Pheneix d'a'raits ! degne attendre

Que ciel, por l'heur de tei biaux-jors,

Ravive ez ma cendre

Ez ma cendre ung Pheneix d'amors!

( Que comparer à cette molle flexibilité de pinceau, dans tout ce qui nous est resté des douzième & treizième siècle, sans en excepter les chansons de Thibault? Le seul Craon, peut-être, auroit pu jouer contre son amante enflammée; mais, avec plus d'élévation, il eût bien moins de naturel, de correction & de souplesse. Il se crut triomphant, au moment où la chaîne d'Agnès fut brisée; elle eût la force de résister à tout ce qu'il employa de sollicitations pour l'empêcher de satisfaire, au moins durant une année, aux mânes de l'infortuné Plancy. Au bout de ce long terme, des obstacles ignorés les empêchèrent encore de s'unir; leur passion ne s'en irrita que mille fois davantage. Mais l'ingrat, après s'être enivré de plaisirs dans les bras de la Vénus adorable de l'Occident, lui fit éprouver les dédains dont Phaon accabla la Polymnie de Mitylene. Bragelongne ne s'humilia point jusqu'aux mêmes excès de reproches, de plaintes & d'importunité; sa conte-

hance, dans un si cruel abandon, ne cessa pas, un instant, d'être également philosophique & touchante; aussi l'infidèle amant, à son retour de Constantinople, revint-il tomber à ses pieds. Elle le reçut à Tours, plus que jamais amoureuse; &, tant de bonheur épuisant ce qui lui restoit de forces, (car elle étoit en proie à la plus affreuse langueur) elle mourut, en recevant le nom de son épouse, âgée d'environ trente-huit ans. Craon, désespéré, chercha la mort & la trouva bientôt à l'assaut meurtrier de Bellesme.

Clotilde a su, très-à-propos, faire paroître Agnès dans un des chants de sa Phérippéide; & dans un transport poétique, elle adresse directement ces beaux vers à son modèle, au sujet de la magique impression que fit cette Muse, dit-elle, sur les dames & les héros:

Tant & grace & beauté divinisoient tes charmes,  
 Tant d'esprit & de flamme estinceloient tes carmes,  
 Qu'on disoit: „Où, ravie ez Char bruslant du Jour,  
 „ Rougissant de pudeur & palpitant d'amour,  
 „ En ses flancs virginaulx, la conçut Harmonie  
 „ Sous les traits de Vénus, dans les bras du Genie.

On ne pourra guere concevoir la justice entière d'un tel éloge, sans avoir sous les yeux le portrait ravissant & l'ensemble de ce qu'on a conservé de cette Trouveresse, Nous

avons vu des jeunes gens s'éprendre d'amour à l'aspect d'une foible copie de ses traits voluptueux ; & nous défierions le plus froid connoisseur de ne pas éprouver un frémissement qu'on ne peut définir, à la lecture de son poëme. Personne, au reste, ne dut, à l'égal de Clotilde, apprécier une semblable réunion ; son génie & son miroir la lui retraçoient à toute heure. Puissent, au moins, les fleurs qu'elle offroit avec tant de plaisir à ce beau sang de Bragelongne, n'avoir pas tout perdu sous nos foibles crayons ! & puisse l'ombre chérie de celui-là qui dut les recueillir, pardonner à la tendre amitié de ne lui consacrer qu'un si frivole hommage !

---

Le Chastelain de Coucy, Blondel de Nesle & Thibault de Mailly, tous trois aussi Troubadours, fleurirent à peu-près dans le même temps qu'Agnès de Bragelongne. Les poètes Alexandre & Hélynaud se distinguèrent également sous ce glorieux regne ; celui-ci, par des vers sublimes quoiqu'incorrects, sur des sujets moraux, que l'Auguste des Français lui faisoit chanter à sa table ; & le premier, (qui nous apprend cette honorable particularité) par un poëme héroïque, pompeux à la fois & barbare sur Alexandre le conquérant ; symbole assez ingénieux du Mouarque.

Cette esquisse est toute en grands vers, à rimes irrégulièrement entassées; mais elle a quelques beautés de détail; & c'est depuis cette époque précise, que l'hexamètre se nomme alexandrin.

*La suite au No. prochain.*

## UNE FEMME PHILOSOPHE.

*Instruction de l'Editeur.*

UNE femme avoit séjourné environ dix-huit mois dans une ville du pays de Vaud, & vivoit fort retirée dans une bonne maison bourgeoise, où elle avoit trouvé un logement: sa figure, sans être fort conservée, étoit belle & agréable; elle avoit cependant plutôt de la physionomie que des traits, ses yeux étoient tres-vifs, & elle paroissoit avoir environ trente-six ans: sa vie avoit quelque chose de mystérieux; elle passoit la plus grande partie de son tems renfermée dans sa chambre, & fort occupée d'une petite fille de quatre ou cinq ans qui l'avoit accompagnée. La société des personnes de la maison ne lui paroissoit point désagréable; elle s'y livroit même dans l'occasion; elle avoit fait aussi quelques autres connoissances, qui la trouvoient très-aimable. Elle écrivoit beaucoup;

ses lettres n'étoient confiées à personne, elle les portoit elle-même à la poste, & retiroit de même celles qui lui venoient. Un jour elle en reçut qui l'obligèrent de partir avec beaucoup de précipitation. Elle fit venir un voiturier, auquel elle ne voulut jamais dire où il devoit la conduire, que lorsqu'elle seroit hors de la ville; le lendemain de son départ, la justice vint prendre des informations sur elle; on fit des recherches dans son appartement; elle étoit accusée d'être impliquée dans un grand crime qui s'étoit commis dans le Valais, & où un étranger voyageur avoit perdu la vie. On trouva dans sa table à écrire, un paquet de papiers chiffonnés & déchirés, qui paroissoient être destinés à être brûlés; on eut beaucoup de peine à rassembler les morceaux pour les déchiffrer; on ne trouva rien qui put instruire sur ce que l'on cherchoit; on rendit les papiers à ceux chez qui on les avoit trouvés, ils les ont communiqués à quelqu'un qui les a copiés, & en voici quelques feuilles:

---

### C O N F E S S I O N S.

Ah! ah! une femme philosophe, c'est plaisant. Ses confessions! Ce sera gai, diroient

quelques hommes, si jamais ce que j'écris tomboit entre leurs mains ! Est-ce l'idée que l'on a de la philosophie ? Est-ce le jugement que l'on porte des femmes qui donnent cette espece de prévention ? J'avertis qu'ici on seroit trompé ; je n'ai rien à dire de plaisant, & je ne suis disposée à aucune gaieté. Quelques hommes célèbres ont écrit leurs mémoires particuliers ; quelques-uns ont donné leurs confessions ; on a cherché à juger leurs caracteres sur ce qu'ils ont dit d'eux-mêmes ; on aime à connoître l'intérieur d'une belle architecture que l'on admire, & les livres ne sont guere que la façade du bâtiment, Rousseau a cru qu'il étoit assez grand homme pour pouvoir s'avoir lui-même, peut-être s'est-il plus élevé par les réflexions sublimes dont il a embelli ses confessions, qu'il ne s'est abaissé en faisant connoître ses actions condamnables. Avant lui, Mademoiselle de Montpensier & Madame Sthal, avoient parlé assez naturellement d'elles-mêmes, pour que l'on puisse regarder leurs mémoires comme des confessions ; on voudroit avoir celles de quelques femmes connues, leurs erreurs nous apprendroient de grandes vérités, & nous verrions comment il faut réduire à leur juste valeur, bien des choses auxquelles nous attachons un trop grand prix,

Je l'avoue, je meurs d'envie d'écrire mes confessions; il y a une certaine douceur à s'occuper de soi, à se peindre dans ce que l'on pense, à se retrouver dans ce que l'on a fait; on a toujours l'adresse de justifier ce que l'on se reproche; & quand on est obligé de se quitter pour s'occuper des autres, on fait bien s'en venger; je dois avouer cependant, que je n'ai pas trop de quoi justifier l'envie d'écrire de moi; je n'ai aucun droit à l'intérêt & à la curiosité; je suis une femme inconnue; ma vie a été jusques ici à peu près sans événemens; mon esprit & mon caractère n'ont rien de distingué; je ne fais pas même si j'ai de ce qu'on appelle de l'esprit. Je n'ai pas vu que l'on eut une grande opinion de celui que j'ai, & moi-même, je ne puis pas trop m'en louer, au moins pour le bonheur de ma vie, & là-dessus je dois même me trouver très-bornée. Il est vrai que je me suis plus attachée à chercher l'esprit des autres qu'à montrer le mien; il n'a jamais rien produit. Cependant j'ai là dans la tête une quantité de choses que je voudrois dire, & quand il se retrace dans ma mémoire quelques circonstances de ma vie, elles sont accompagnées d'un si grand nombre de réflexions, que je voudrois les mettre quelque part pour les retrouver dans le besoin, soit

désœuvrement, soit amour-propre, soit instinct, il me prend alors une envie extrême d'écrire, & je veux m'y livrer. Un si grand nombre de femmes écrivent pour le public; je veux écrire pour moi; mes Confessions auront le sort de celles de tant d'hommes subalternes, elles tomberont dans le néant. Il seroit possible aussi que je les lusse à quelqu'un. De quoi l'amour-propre n'est-il pas capable? Il est quelquefois si mal adroit.

Par une suite de circonstances, je suis vouée dans ce moment, à la retraite & à la solitude; elle peut durer encore long-temps; Je commence à craindre l'ennui; & s'occuper de soi est un assez bon-moien de ne pas s'ennuyer des autres. Je n'ai pas besoin de les aller chercher, & le cœur quelquefois en a un très-pressant de verser ce qu'il contient, d'exhaler les murmures & les sentimens qui l'oppressent. Les idées s'obstruent dans l'esprit, & c'est un soulagement de leur donner l'essor. On parleroit de soi aux murs, quand même ils retentissent; je parlerai à mon papier, j'en fais mon confident & l'ami de ma confiance; je le brûlerai lorsque je n'en serai pas contente; c'est un grand avantage. Ecrire sera mon occupation, pendant que ma petite fille joue autour de moi; je veux travailler à son éducation, & je crois qu'il

fait beaucoup réfléchir sur soi-même avant de penser à former les autres.

Je n'ai pas assez d'imagination pour faire un roman : forger des événemens, développer des caractères avec la rigoureuse prétention d'être lûe jusques au bout, est au-dessus de mes forces. Il m'est plus aisé, & même plus utile, de ne m'occuper que de moi, de rester avec moi-même, de me rappeler ce que j'ai pensé, d'examiner les réflexions que j'aurois dû faire dans de certaines occasions. Je connoîtrai les petites passions dont je suis susceptible, en retraçant la manière dont je me suis conduite dans les différentes circonstances de ma vie. Au risque d'être souvent mécontente, je veux me montrer à moi-même telle que j'étois & telle que je suis aujourd'hui. Quelle femme est toujours la même ? Et qui peut être sûr de se conduire comme il l'avoit projeté dans le sang-froid de la raison ? Revenir sur mes pensées, réfléchir sur mes actions, fera pour moi une assez grande occupation, quand le cœur & l'amour-propre veulent motiver, colorer, justifier, faire valoir, l'esprit a assez à faire, & la conversation entr'eux ne tombe pas.

Je fais l'aveu que j'ai toujours eu l'ambition d'être philosophe, je l'ai encore ; je m'en suis même imposée la loi. Afin d'être plus

astreinte à l'exacte vérité, afin de mieux écarteler l'adresse & la mauvaise foi de l'amour propre, toujours j'ai eu la folie de la philosophie. On a de la disposition pour la musique, pour le dessein, pour la déclamation. Je ne me suis senti de talent que pour la philosophie; c'est le mot qui, dès ma plus tendre enfance, a le plus frappé mon oreille & mon esprit; c'est à cette idée, quoique très-obscur pour moi, que mon inclination s'est attachée, c'est elle que mes facultés morales ont faisie. J'avois entendu dire que les philosophes ne cherchoient, n'aimoient que la vérité, que leur but étoit de la découvrir, & qu'ils ne s'en écartoient jamais; & dans mon caractère, la vérité avoit les plus grands charmes pour moi. Juger ce que je vois tel qu'il me paroïssoit, dire ce que j'en pensois étoit si commode, si facile, que je m'y livrois sans réserve. Cependant on ne cessoit de me donner des leçons de fausseté, on se fâchoit lorsque j'étois naturelle; on me grondoit quand j'étois naïve, & toujours je combattois pour devenir une femme philosophe; c'étoit ma passion d'aussi long-tems que je puis me le rappeler; je voulois que la philosophie me dirigeât sur tout, sur les modes, sur mon habillement, sur ma coiffure, même sur mes plaisirs. J'avois compris confusément

qu'il s'agissoit de raisonner, d'analyser, de réduire au vrai ; je voulois tout soumettre au raisonnement : je me ressouviens que lorsque l'on me donnoit des poupées , je les deshabillois, je leur ouvrois la tête, je les mettois en pieces ; elles ne m'apprenoiént rien, je les jettois. Je voulois être instruité avant d'obéir & convaincue avant que de me soumettre. J'aspirois avec ardeur à être une femme philosophe, j'en ambitionnois l'existence & l'éloge. Lorsque j'entendois accorder à une femme de l'esprit & de la philosophie, ce qui arrivoit assez rarement, j'avois l'envie extrême de la connoître ; j'écoutois, je m'informois, je faisois mille questions ; & si, en la voyant, mon attente n'étoit pas satisfaite, je m'en prenois à mon esprit qui n'étoit pas développé, à mon jugement qui n'étoit pas formé. Si peu de femmes portoient ce titre auguste de Philosophe, que mon ambition en étoit augmentée ! Dans l'instruction que j'ai reçue dans le courant de mon éducation, ma curiosité étoit particulièrement frappée par les noms des grands philosophes ; je voulois savoir leurs histoires, je me promettois d'étudier leurs systêmes ; mon imagination me les peignoit d'une figure charmante & d'une extrême amabilité. Je ne revenois qu'avec peine de mon erreur ; j'étois

bien plus frappée de la réputation d'un philosophe que de la gloire d'un héros; j'aimois mieux savoir ce que les hommes avoient pensé que ce qu'ils avoient fait. Entre Aristote & Alexandre, je préférois le précepteur au conquérant; une maxime étoit plus pour moi qu'une action héroïque. Dans l'âge où les jeunes personnes aiment la lecture, j'avois plus de plaisir à lire la vie d'un philosophe que les amours d'un être imaginaire. J'étois fâchée que les femmes connues de l'antiquité fussent plus fameuses par leur conduite que célèbres par leur philosophie. Pendant assez de tems, mon esprit fut occupé de Socrate; je n'avois pas moins de vénération pour les philosophes modernes, je lisois leurs vies, je mettois leurs portraits dans ma chambre; je m'attendrissois sur les persécutions qu'avoit essuyé Descartes; je m'attachai particulièrement à Malebranche, qui a fait un si grand ouvrage sur la recherche de la vérité, & dont cependant je n'ai jamais pu lire beaucoup. Dans mon jeune âge, & dans le cours de ma vie, j'ai bien eu occasion de voir quelques-uns des philosophes vivans, ils n'ont pas répondu absolument à l'idée que je m'en étois formée, & mon enthousiasme n'a pas toujours été satisfait; je les regardais, je les écoutois avec une avide curiosité:

riofité : je ne fais quoi d'amour-propre chez eux gâtoit mon admiration. Helvétius fut celui qui m'en inspira le plus. Je n'avois pas encore onze ans, lorsque mon pere me conduisit à Ermenonville : nous eumes beaucoup de peine à être admis auprès du Philosophe ; tout me parut extraordinaire chez cet homme célèbre. Il me fit l'effet d'un devin que nous allions consulter. Son habillement , son air sérieux & fâché m'en imposèrent d'abord ; ensuite sa voix & ses discours me rassurerent & m'inspirerent une espece d'intérêt & d'amitié pour lui ; il parla beaucoup plus de ma santé que de mon éducation : il voulut me voir courir. Il paroissoit ne pas entendre les éloges que mon pere lui adressoit , & il se plaignoit de la méchanceté des hommes : je ne fais ce qu'il dit sur mon éducation faite à Paris. En nous quittant , il dit d'un air un peu ironique , que sûrement je serois une charmante femme de Paris. Mon pere alloit le voir quelquefois, il en revenoit toujours pénétré d'enthousiasme & d'admiration , & en rapportoit quelque nouvelle idee sur l'éducation.

En avançant en âge , & à mesure que mes idées se formoient , j'imaginois qu'une femme philosophe , qui réduiroit en système, qui soumettroit au raisonnement les jouissances de la

vie, atteindroit mieux le bonheur dont l'amour-propre & le cœur sont susceptibles, qu'elle embelliroit son existence des lumieres de l'esprit & des forces de la raison, qu'elle réuniroit les connoissances & le goût, le bon sens & les graces, l'étude & le plaisir, l'amour du vrai & l'aménité; qu'elle mettroit dans sa vie plus de moiens de contentement, plus de ressources pour l'ambition.

Occupée de bonne heure de l'avenir de ma vie, je crus que la philosophie me fortiroit de la classe des êtres communs; je me sentoits de la répugnance à y être confondue. Sans savoir précisément ce que je voulois, je fouhaitois de n'être pas comme la plupart des femmes que je voiois dans le monde; je trouvois qu'elles mettoient trop peu d'ambition dans leur existence, & qu'elles étoient trop résignées aux circonstances du hafard. Mettre dans sa vie de l'activité sans action, de l'agitation sans résultats, se tourmenter de l'envie de plaire sans jouir du succès, faire ce que l'on appelle le bonheur de quelqu'un sans trouver le sien, arriver au milieu de sa carrière avec des regrets de ce que l'on a laissé échapper, ou de tristes souvenirs sur ce que l'on a mal conduit, sans savoir de quoi remplir le vuide du reste de sa vie, avoir à se débattre entre les en-

nus de la vertu , ou les erreurs de l'amour-propre. Voilà à peu près quelle étoit l'histoire des femmes que je connoissois : par instinct je souhaitois de m'écarter de cette route , & par ambition , je voulois m'en tracer une qui ne fut celle de personne.

» Je me trouve tres bien de l'occupation  
 » que je me fais d'écrire mes Confessions.  
 » D'abord j'ai eu assez de peine ; je me crai-  
 » gnois moi même, entre la défiance & l'amour-  
 » propre , j'étudiois mes phrases & j'exa-  
 » minois mes idées. Quoique très sure de  
 » n'écrire que pour moi , j'étois intimidée  
 » de confier au papier ce qui n'étoit jamais  
 » sorti de ma tête ; je ne fais quelle gêne  
 » embarrassoit & arrêtoit ma plume ; je m'ap-  
 » perçois que j'ai mis de la pédanterie dans  
 » ce commencement. La franchise n'est ja-  
 » mais pour les premiers momens ; je me suis  
 » a\_gu\_rrie ; j'ai acquis de la facilité ; j'écris  
 » mes idées comme elles viennent, sans m'em-  
 » barrasser d'y mettre beaucoup d'ordre. On  
 » verra bien que de l'âge des poups, j'ai  
 » fait à celui de la lecture & de l'ambi-  
 » tion ; je me demande s'il ne vaudroit pas  
 » mieux employer mon tems à lire ? Mais me  
 » suis occupée si long-temps des idées des  
 » autres , qu'il en est peu de nouvelles pour

» moi ; & j'aime mieux rappeler les miennes  
» que de retrouver celles que j'ai déjà vues. »

L'exemple d'une femme que je vis à peu près dans le tems que j'avois ce cahos de pensées dans la tête, me confirma particulièrement dans mon enthousiasme pour la philosophie ; c'étoit une parente de mon pere chez laquelle il me conduisoit quelquefois : Madame de Rosebel étoit une femme de trente cinq ans, elle avoit de beaux grands yeux bleus, tout le reste de sa physionomie, sans être bien distingué, portoit un air de douceur & de sensibilité, qui charmoit au premier abord : sa voix étoit douce, son habillement toujours simple, mais elle avoit des grâces & de la noblesse dans toute sa personne & des manières attrayantes dans sa politesse : d'une santé foible & délicate elle étoit souvent couchée sur une chaise longue ; auprès d'elle il y avoit ordinairement une assez grande table chargée de livres, de brochures, d'un écritoire, de papiers & de quelques ouvrages de broderie dont elle s'occupoit le plus souvent : autour d'elle il y avoit à peu près tous les soirs un cercle d'hommes, dont la conversation me parut extrêmement agréable ; les sujets en étoient intéressans, & chacun suivant son caractère & ses lumières, y mettoit de la gaieté, du savoir, du raisonne-

ment : on disputait avec chaleur, on discutoit avec sang-froid. Madame de Rosebel prenoit part à tout, & les traits de son esprit ou terminoient la dispute, ou animoient la conversation. Les histoires de la ville & les affaires des autres y tenoient une très-petite place : c'est là où j'ai vu quelques-uns des hommes qui jouissoient de la reputation de savant & de philosophe. La premiere fois que j'y fus, la conversation tomba sur la religion des femmes ; les hommes s'éleverent contre la superstition qui les domine, & tomberent sur les dévotes qui se vouent a les pratiques, & qui sont sans charite dans leurs jugemens, parce qu'elles achètent celui qu'elles esperent par des privations. Madame de Rosebel, en condamnant les abus, soutenoit que les femmes, pour leur bonheur & leur conduite, devoient rester attachées à la religion de leur enfance ; & que, sans se laisser détourner par l'esprit du moment, elles devoient adopter le dogme, suivre le culte & pratiquer les devoirs de la religion qui leur avoit été enseignée ; c'étoit ce qu'elle faisoit exactement, en sorte que son esprit étoit à la philosophie & ses actions à la religion. Elle ne permettoit aucune plaisanterie sur les opinions religieuses ; d'ailleurs tout le monde

pouvoit raisonner de sa croiance s'il y étoit appelé. Cette premiere visite fit une extrême impression sur moi. Madame de Rosebel me fit un très-bon accueil ; elle m'adressa des questions ; les hommes me dirent des choses agreables. Je crus voir que l'on étoit content de moi ; on dit à mon pere de me ramener ; je fus très contente de l'espece de debut que j'avois fait dans un monde qui flattoit autant mon amour-propre. Je n'avois point remarqué le mari de madame Rosebel ; on me dit que c'étoit un grand & bel homme qui étoit parti au commencement de la visite : il m'avoit paru que de tous ceux qui étoient là c'étoit celui qui avoit le moins d'esprit. Je fis là-dessus quelques questions à un homme dont j'aurai occasion de parler souvent , & que je ferai bientôt connoître. Il me dit que madame de Rosebel s'étoit mariée par philosophie : comment, dis-je, on peut se marier par philosophie ? On peut se marier, me dit-il , par toutes sortes de motifs. Votre parente a eu une très-violente passion dès l'âge de dix huit ans ; elle n'a rencontré que des obstacles & des traverses ; au bout de sept ans , l'homme qu'elle aimoit a épousé une autre femme ; madame de Rosebel en a été triste , malade , mélancolique ;

elle vouloit se jeter dans un couvent. A vingt-sept ans, elle s'est trouvée maîtresse d'une assez grande fortune ; elle a épousé, de son choix, un homme plus jeune qu'elle, d'une très-belle figure, qui n'avoit point d'esprit, mais d'un caractère doux & tranquille, quoique sans inclination ; ils ont vécu assez heureusement ensemble pendant cinq ou six ans, ils ont eu des enfans dont madame de Rosebel fait la plus grande occupation. Depuis quelque tems, son mari s'est livré à un train de plaisir & de galanterie auquel elle le laisse tout entier ; il est chez lui comme l'ami de la maison, dont madame de Rosebel est restée la maîtresse. Je la crois toujours fortement occupée de la passion qu'elle a eu avant son mariage, quoique l'objet soit éloigné. Quelques circonstances dans lesquelles je me suis trouvé m'en ont persuadé. C'est cependant, lui dis-je, une femme philosophe : elle ne passe point pour l'être, reprit-il, elle n'est point au nombre des femmes qui en ont la réputation & qui affichent la philosophie ; c'est moi qui l'accuse d'en avoir, & qui trouve qu'il y en a beaucoup à si bien calculer toutes les circonstances de son état, qu'il en résulte le bonheur possible, qui est le but de la vraie philosophie. Madame de Rosebel ne cher-

che aucune réputation : il est vrai qu'elle fait un Roman, mais c'est pour tracer un cours complet de morale. Personne ne l'a jamais vu que son copiste & deux de ses amis, dont elle a voulu avoir l'avis sur le plan qu'elle se faisoit à elle même, sur la morale. Pour l'instruction de ses enfans, elle rédige quelquefois les conversations qui se sont passées chez elle, lorsque les sujets sont intéressans ; elle en fait des dialogues très piquans, où l'esprit & le caractère de chacun est très-bien observé ; jamais ce qu'elle écrit ne sort de ses mains. Sa maison est infiniment agréable ; on y respire l'aisance & toutes les douceurs de la société ; elle voit très-peu de femmes, & elle n'admet chez elle que des hommes recommandables par leurs caractères ; elle ne permet aucun écart dans la liberté de penser. Voltaire, dont les ouvrages sont sa principale lecture, ne seroit peut-être pas admis dans sa société.

Tout ce que j'entendis alors sur madame de Rosebel se grava profondément dans mon esprit ; elle me fournissoit la réalité de la philosophie dont je m'étois fait le tableau ; je fus surtout frappée de l'idée que l'on pouvoit se marier par philosophie ; je la fis entrer dans mon plan, & elle se joignit à toutes celles qui s'introduisoient confusément dans ma tête. Cepen-

dant l'ambition d'être une femme philosophe étoit souvent combattue par ce que j'entendois dire de la philosophie à des personnes dont l'opinion ne m'étoit pas indifférente : on en faisoit un ridicule pour les femmes ; ce que l'on accordoit d'éloge à l'esprit de celles qui s'en piquoient , on le rabattoit sur l'estime de leurs caractères & de leurs vertus. Aujourd'hui je m'occupe encore de ce que l'on pensera d'une femme qui s'indique pour être philosophe , qui veut être philosophe , & qui prétend l'avoir été de très-bonne heure. Je me demande quelle est l'opinion que l'on aura de moi ? Je vois les hommes prendre un air gai ; j'entends qu'ils s'informent si j'ai quelques attraits ? si je suis conservée ? ce qui est rare avec l'idée que ces messieurs se font de la philosophie d'une femme. Je ne doute pas cependant qu'ils ne soient disposés à me trouver intéressante. Les femmes veulent savoir positivement ce que c'est que cette philosophie dont j'ai fait ma folie & dont je me vante encore ? elles demandent si elle m'a fait trouver les vrais moyens de plaire ? si elle m'a aidé à inspirer des passions ? si elle m'a fait trouver l'art de fixer ? si j'en ai profité ? si elle m'a rendue bien indifférente sur les succès des autres femmes ? si j'y ai trouvé, ce qui est si rare, le

contentement du cœur? Un moment, mes dames, je ne vous répondrai pas tout de suite; il faut d'abord tâcher de nous entendre, s'il est possible; je comprends qu'avec vous, une femme qui auroit vraiment de la philosophie devoit la cacher soigneusement, tant il est vrai que nous devons être fausses, même quelquefois sur nos vertus. Il y a peut-être une philosophie exprès pour les femmes; si je ne puis pas en tracer le système, je pourrai peut-être le faire comprendre, en montrant la pratique de la mienne. On éclaircit souvent un raisonnement en se prenant pour exemple, & l'expérience que l'on fait sur soi acheve de convaincre.

Mais encore qu'est-ce que cette philosophie, à laquelle il nous est défendu d'atteindre? Faut-il penser? eh bien je pense, je réfléchis, même très-vivement: est il besoin de raisonner pour tirer une conclusion, pour former une décision? Je me décide fort bien sans faire de longs raisonnemens, & ceux que je fais après me condamnent rarement. Est-il question de démêler le vrai d'avec le faux; réduire tout à l'exacte vérité? Je ne me rends qu'à ce qui est démontré, je ne m'attache qu'à ce qui est prouvé; je distingue parfaitement une illusion d'une réalité: si je me livre à une prévention, si je çareffe

un prestige, c'est parce que je le veux bien; je fais le détruire avec courage, quand il devient dangereux. S'agit-il d'avoir des principes? oh j'en ai & de très-sûrs, dont je ne m'écarte jamais : j'y ai attaché mes intérêts les plus chers : ils ne peuvent me tromper, ils sont le résultat de combats très-vifs entre le cœur, l'esprit & l'amour propre. Oh comme ils m'ont donné de la peine ces principes, je voulois éviter des erreurs toujours douloureuses, tant en privations qu'en jouissances : je voulois me garantir des faux calculs, & ne pas attendre mon expérience : celle des autres même me paraissent peu sûres ; je ne me sentoie aucune résignation pour les souffrances perdues & pour les regrets inutiles : j'ai remarqué que très-souvent dans le combat des passions, après s'être épuisé en conjectures, on se décide par instinct, on n'aperçoit le principe qu'après avoir souffert de l'expérience ; & ce sont les circonstances qui maîtrisent les pauvres humains. Dans le grand événement de notre vie, dans le mariage, combien de femmes après avoir obtenu ce qu'elles désiroient, se conduisent comme si elles n'eussent fait que des sacrifices, comme si elles n'eussent trouvé que des erreurs, & dans les détails de la vie, j'entendois bien plus parler de mécompte que de sa-

tisfaction. Dans mon système précoce, je voulois suivre une marche plus sûre, sans trop savoir cependant sur quoi m'appuyer: je voulois décider parce que je raisonnois, je voulois agir parce que j'avois décidé: lorsque je vis que les résultats s'accordoient si mal avec mes prétentions; je me demandois qu'est-ce que c'est donc que cette raison qui doit être le moyen d'atteindre le but, & qui le manque si souvent? Je me révoltois contre ma raison, par accommodement j'avois recours à celle des autres; j'étois bien étonnée en voyant que chacun avoit la sienne, que cette raison qui devoit être uniforme, absolue, suivoit toujours les nuances du caractère, que toujours on trouvoit les meilleures raisons du monde pour justifier ses défauts, & que l'on imputoit les inconvéniens à ceux des autres; comme il s'agit toujours de sacrifices le combat est perpétuel, & tout se réduit à sacrifier le moins possible, & à exiger le plus que l'on peut; en cherchant à m'éclairer, je me trouvois dans la nuit la plus obscure; je voulois me faire une existence, & je ne savois de quoi la composer; j'entassois les matériaux dans mon imagination, & je ne savois pas les employer; je voulois aller à ce qui avoit le plus d'attraits pour moi, je me trouvois embarrassée dans les épines qui

naïssent de tous côtés, & je n'arrivois pas : les enfans mettent la main sur la lumière qui brille à leurs yeux ; oh comme j'en ai souvent ressenti la douleur ; c'étoit une lutte continuelle, entre le sentiment, la raison, les sensations & l'amour-propre : j'étois fatiguée & j'étois loin du but, & c'étoit toujours le bonheur dont j'entendois parler avec tant de facilité : la possibilité d'être heureuse me parut d'abord être à ma disposition ; je croyois tous les moyens bien arrangés dans ma tête, & je ne voulois consulter qu'elle ; il me sembloit quelquefois que je n'avois qu'un pas à faire ; & comme ces feux follets qui sont bien loin du voyageur lorsqu'il croit les saisir, je rencontrois l'impossibilité au lieu des succès ; c'étoit une féerie dont je croyois avoir la puissance, & dont la baguette m'échappoit, à mesure que j'avançois : je faisois entrer tant de choses dans le château de mon bonheur, que la construction s'en perdoit dans les nues, & cependant ce que je desirois me paroïssoit parfaitement simple & naturel, je croyois avoir des droits à tous les objets de mes desirs, & j'imaginois que tout devoit répondre à mes pensées & à mes intentions. Comme les événemens se sont joués de mes certitudes ! bon Dieu que je suis él :-

ce qu'à 18 ou 20 ans, je pensois ne pouvoir m'échapper.

*La suite au N<sup>o</sup>. prochain.*

## LITTERATURE ALLEMANDE.

Von den Vortheile der deutschen Reichsverbinding , nebst einem kleinen beytrage hãm Staats Recht des mittel alters. Nach anleitung der Schwäbiffchen. Dichter von Christian Ernst Weisse 1790. *Ou des avantages de la Constitution germanique, avec un court supplément sur le droit politique du moyen âge, &c.*

**C**EST une entrepriselouable dans un moment où l'esprit prétendu philosophique veut tout détruire , de peser au poids de la justice & de la vérité, les avantages dont on jouit sous le gouvernement sous lequel on vit. L'auteur de cette production traite sa matière avec ordre & méthode, & après avoir discuté à fond la théorie de la Constitution de l'Empire, il conclut qu'entre toutes les formes de gouvernement existant en Europe, la Constitution germanique mérite une des premières places.

*Histoire du théâtre Allemand , depuis son origine jusqu'à nous , divisé en six époques.*

Premiere. Depuis les premieres traces de l'art dramatique jusqu'a Martin Opiz , ou jusqu'à 1625.

II. De Martin Opiz , jusqu'à Lohenstein , ou de 1625 à 1661.

III. De Lohenstein à Gottsched , ou de 1661 à 1731.

IV. De Gottsched à Lessing l'ainé , ou de 1731 à 1747.

V. De Lessing à Göthe , ou de 1747 à 1773.

VI. De Göthe , jusqu'à aujourd'hui , ou depuis 1773 à 1796 , époque dont les matériaux sont si abondans , qu'elle contiendra quelques subdivisions.

Cet ouvrage , monument de tout ce qui concerne en Allemagne l'art dramatique dans toutes les époques , se propose par souscription , & s'imprimera à Prigue chez K. Barth. Le prix de la souscription ouvert jusqu'en février , est d'un florin 48 creutzers d'Empire. Si le plan indiqué dans le Prospectus est bien exécuté , cette production fera d'un très-grand intérêt pour tous les amateurs de la littérature allemande.

Über die Redentheile ein Versuch gut gruend-  
legung , einer allgemeinen Sprachlehre von  
I. G. C. Neide Rector der Stadt Schule zu  
Magdeburg. *Sur les parties du discours, ou  
Essai sur les principes fondamentaux d'une gram-  
maire universelle, par M. I. G. E. Neide, Rec-  
teur du College de Magdebourg.*

DANS cet écrit peu volumineux, mais riche en matière, l'Auteur cherche à appliquer à la grammaire la philosophie de Kant, & il ajoute par cet Essai, un supplément étendu à cette philosophie. Sa préface développe les principes d'une grammaire universelle pratique : il démontre que cette grammaire doit avoir des bases invariables, lorsqu'on veut travailler avec certitude sur les grammaires particulières de chaque langue; & son but dans cet écrit, est de poser ces bases & ces principes. L'Auteur est trop modeste pour croire avoir fait tout ce qui peut se faire sur cet objet, mais il est néanmoins convaincu que la route qu'il indique, est la seule qui puisse y conduire. Ce qu'il y a de sûr c'est que son idée, ainsi que la maniere de la développer, nous paroît digne de l'examen & de l'attention du grammairien philosophe.

## LITTERATURE FRANÇAISE.

*L'homme des champs ; ou les Géorgiques françaises ;  
poème en IV Chants , par Jacques Delille.*

**P**OUR faire connoître le plan de ce poème , nous ne pouvons faire mieux que d'emprunter les paroles de l'Auteur lui-même. Le passage suivant est extrait de sa préface.

« Ces nouvelles Géorgiques n'ont rien de  
 » commun avec celles qui ont paru jusqu'à  
 » ce jour , & le nom de Géorgiques , ainsi que  
 » dans d'autres poèmes français , & particu-  
 » lièrement dans le poème des Saisons du  
 » Cardinal de Bernis , est employé dans un  
 » sens plus étendu que son acception ordi-  
 » naire. Ce poème est divisé en 4 chants ,  
 » qui , tous relatifs aux jouissances champê-  
 » tres , ont pourtant chacun leur objet parti-  
 » culier. Dans le premier , c'est le Sage qui ,  
 » avec des sens plus délicats , & des yeux plus  
 » exercés que le vulgaire , parcourt dans  
 » leurs innombrables variétés , les riches  
 » décorations des scènes champêtres , & mul-  
 » tiplie ses jouissances , & multiplie ses  
 » sensations ; qui , sachant se rendre heureux  
 » dans son habitation champêtre , travaille à

» répandre autour de lui son bonheur, & d'au-  
 » tant plus doux qu'il est plus partagé.

» Le second peint les plaisirs utiles du Cul-  
 » tivateur. Mais ce n'est pas ici l'agriculture  
 » ordinaire, qui sème ou recueille dans leurs  
 » saisons les productions de la nature, obéit  
 » à ses vieilles loix, & suit ses anciennes ha-  
 » bitudes : c'est l'agriculture merveilleuse,  
 » qui ne se contente pas de mettre à profit  
 » les bienfaits de la nature, mais qui triom-  
 » phe des obstacles, perfectionne les produc-  
 » tions & les races indigènes, naturalise les  
 » races & les productions étrangères ; force  
 » les rochers à céder la place à la vigne, les  
 » torrens à dévider la soye ou à dompter les  
 » métaux ; fait créer ou corriger les terrains,  
 » creuse des canaux pour l'agriculture & le  
 » commerce, fertilise par des arrosemens les  
 » lieux les plus arides, réprime ou met à  
 » profit les ravages & les usurpations des  
 » rivières ; enfin parcourt les campagnes,  
 » comme une fée qui prodigue les enchan-  
 » temens.

» Le troisieme chant est consacré à l'obser-  
 » vateur naturaliste, qui environné des ouvra-  
 » ges & des merveilles de la nature, s'atta-  
 » che à nous en faire connoître, & donne ainsi plus  
 » de plaisir à ses promenades, de charmes à  
 » ses observations, & de plaisir à ses loirs.

» se forme un cabinet d'histoire naturelle ,  
 » orné non de merveilles étrangères , mais  
 » de celles qui l'environnent , & qui , nées  
 » dans son propre sol , lui deviennent plus  
 » intéressantes encore. Le sujet de ce chant  
 » est le plus fécond de tous , & jamais une  
 » carrière plus vaste & plus neuve ne fut  
 » ouverte à la poésie.

» Enfin le *quatrième* apprend au poëte des  
 » champs à célébrer , en vers dignes de la  
 » nature , ses phénomènes & ses richesses. En  
 » enseignant l'art de peindre les beautés  
 » champêtres , l'Auteur a tâché d'en faire lui-  
 » même les traits les plus majestueux & les  
 » plus touchans.

» Le traducteur des georgiques de Vir-  
 » gile , en composant les siennes , s'est  
 » affligé souvent d'avoir avec son modèle  
 » la plus triste des ressemblances. Comme  
 » Virgile , il a écrit sur les plaisirs & les  
 » travaux champêtres , pendant que les  
 » campagnes étoient desolées par la guerre  
 » civile & la guerre étrangère ; comme lui  
 » il détournait ses yeux de ces amas de ca-  
 » davres & de ruines , pour les rejeter vers  
 » les douces images du premier art de l'hom-  
 » me & des innocentes délices des champs.  
 » Auguste , paisible possesseur de Rome encore  
 » sanglante , s'occupait de ranimer l'agricul-

» ture & les bonnes mœurs qui marchent à  
 » sa suite ; il engagea Virgile à publier ses  
 » Géorgiques ; elles parurent avec la paix &  
 » en augmentèrent les charmes. C'est un  
 » heureux augure pour son imitateur. Puisse  
 » ce poëme porter dans les âmes effarouchées  
 » par de longues craintes , ulcérées par de  
 » longues souffrances , des sentimens doux  
 » des affections vertueuses ! l'indulgence du  
 » lecteur , jugera moins rigoureusement un  
 » ouvrage composé dans des tems si malheu-  
 » reux. Il eut été plus soigné & moins im-  
 » parfait , s'il eut été composé avec un esprit  
 » libre & un cœur plus tranquille , & si dans  
 » cette terrible Révolution l'Auteur n'eut  
 » perdu que sa fortune. »

Il paroît diverses éditions & de divers prix  
 de ce poëme , qu'on peut se procurer chez  
 J. Decker à Bâle.

---

## P O É S I E

*Extrait d'une épître au plaisir.*

**Q**UAND pour s'aimer dans son ouvrage ,  
 Dieu construisit à son image  
 Le type des êtres divers ;  
 Toi seul , par ta chaleur féconde ,  
 Animas & peuplas du monde  
 Les mornes & trop froids déserts.

Avec l'astre , dont la lumière  
 Embrase la nature entière ,  
 Dieu te fit jaillir de ses mains :  
 Docile à ta voix salutaire ,  
 Par toi , des femmes la première  
 Charma le premier des humains.

Alors timide , alors sans ailes ,  
 Riche de graces naturelles ,  
 Et pur comme un rayon du jour ,  
 Tu fus placé par la nature ,  
 Sur une touffe de verdure ,  
 Auprès de l'innocent amour.  
 Las des travaux de la campagne ,  
 Auprès de sa chaste compagne ,  
 Abel te retrouvoit le soir.  
 Des fruits offerts par la tendresse ,  
 De leurs feux tempéroient l'ivresse ,  
 Lors qu'entr'eux tu venois t'asseoir.

. . . . .  
 Ah ! tu n'es pas ce que nos vices  
 Et nos erreurs & nos caprices  
 T'ont fait dans leur aveuglement  
 Fils & charme de la nature ,  
 Nud comme elle & sans imposture ,  
 Tu ne nais que du sentiment  
 Les alcoves mystérieuses ,  
 Où d'extases voluptueuses  
 Se bercent d'insensés mortels ;  
 Ces bals où la magnificence  
 Prodigue l'or à l'indécence ,

Ne furent jamais tes autels.

. . . . .

Dans une douce promenade ,  
 Rêver au bruit d'une cascade ,  
 A tous les heureux qu'on a faits ,  
 A ceux que l'on peut faire encore ;  
 A l'orphelin qui nous implore ,  
 Rendre l'allégresse & la paix ;  
 Sur les nuages qu'elle dore  
 Voir lentement peindre l'aurore  
 Qui va ranimer les forêts ;  
 S'environner de la nature ;  
 Voilà l'ivresse la plus pure !  
 O plaisir ! voilà tes bienfaits !

MERCIER (*de Compiègne.*)

*Extrait de l'ami des arts.*

. E N I G M E .

**J**E suis brillant & peu durable ,  
 C'est le sort de tout ici-bas ,  
 Aussi ne m'en plaindrai-je pas ,  
 D'ailleurs quoiqu'il soit périssable ,  
 Le mien n'est pas si méprisable  
 Qu'on ne lui trouve des appas ;  
 Je suis toujours dans les repas :  
 Mais lors qu'après trop de fracas ,  
 J'arrive au jour si redoutable ,  
 Au jour marqué pour mon trépas ,

—Je deviens alors intraitable,  
Je meurs, mais jamais sans éclats.

---

## L O G O G R I P H E.

**M**ON tout est l'enfer même, ou le bonheur  
céleste,

L'un me bénit, & l'autre me déteste,  
Mes quatre premiers pieds font en société,  
Tout au rebours du lion de la fable :

Contens de la propriété,  
Pour l'usufruit l'accord est admirable,  
Les trois derniers, chacun de nous les a ;  
Madame Urbain les cache avec adresse ;  
Mais tous les soins qu'elle emploie à cela,  
Ne peuvent sur ses pas, ramener la tendresse.

---

## C H A R A D E.

**J**E suis sur mes sept pieds un défaut dont sou-  
vent,

Sans raison, un amant ose accuser sa belle ;  
Car, mon chef de moins, cet amant  
A tout sujet d'être content

S'il peut, chez moi, se trouver avec elle ;  
Et c'est alors pour lui, le lieu le plus charmant  
Qui soit dessous le firmament.

## ERRATA DE JANVIER,

*Pour le coup-d'œil sur les femmes-Poètes.*

**P**AGE 35, ligne 27, jusqu'à, *l.* Jusqu'à f & ajoutez un point, au lieu d'une virgule à la fin de la dernière phrase.

Page 36, lig. 11, autorisant, *l.* autorisait.

Page 37, lig. 27, ahoison, *l.* ahoïsons.

Page 40, lig. 3, de ces vers, *l.* de ses vers.

Pag. 42, lig. 7, dans ce premier, *l.* dans le premier.

Page 44 & 45, lig. 1, Malherbes, *l.* Malherbe.

Pag. 50, *l.* 12, occidentaux ! *l.* occidentaux, sans point d'admiration.

*Explication du logogriphe & de l'énigme du No. précédent.*

**L**E mot du logogriphe est *odieux*, où se trouvent *dieux*, dieu, jeux, eux : celui de l'énigme est *R.*

## S U I T E  D E S  C O N F E S S I O N S

## D'UNE FEMME PHILOSOPHE.

**J'**ÉTOIS jolie à 18 ans, j'avois de l'embonpoint & une extrême fraîcheur; mon visage portoit un air de gaieté & de bonhomie que l'on disoit être attrayant : cependant j'avois une grande mobilité dans la physionomie ; ce que je pensois, ce que j'éprouvois se peignoit très-vivement dans mes traits ; j'en ai souvent été la victime. J'avois de même une grande flexibilité dans l'esprit & dans l'humeur ; je dépendois de ceux qui m'abordoient ; je riois avec ceux qui étoient gais , j'étois triste avec les moroses & férieuse avec les gens raisonnables. Quelquefois je tendois des pièges à ceux qui avec une confiante ostentation vouloient me montrer leurs avantages & leurs moïens de succès ; j'avois la méchanceté de rire de leur étonnement de se trouver si loin de ce que leur amour-propre leur avoit promis. Je voyois bien qu'ils se vengeoient par le jugement qu'ils portoient de moi ; mais la plus petite charité à leur vanité les consoloit & les ramenoit ; jamais je n'eus d'en-

nemis. Mon pere avoit de la fortune & ma famille jouissoit de quelque distinction. Si on veut savoir ce que je suis devenue avec ces avantages, je suis obligée de confesser que je ne suis pas mariée. Le feu de Vesta ne s'est jamais éteint entre mes mains, & je suis digne encore de servir ses autels : cependant j'ai été aimée, laissée, négligée, suivie, haïe, adorée; & aujourd'hui je dois croire que mon histoire est finie. Si c'est la philosophie qui m'a conservée dans cet état dont les femmes se soucient ordinairement fort peu, c'est ce que je ne déciderai point; ce que je puis seulement assurer, c'est que ce n'est pas la faute de mon cœur. Je ne devrois pas faire cet aveu, si je veux inspirer de l'intérêt. C'est du succès ou de la défaite dont on veut savoir l'histoire, & quand il n'existe ni l'un ni l'autre, il n'y a plus de curiosité; mais c'est pour moi que j'écris de moi; je veux raisonner & réfléchir bien plus que raconter; je me promène sur le passé de ma vie, & je m'arrête bien plus sur ce que j'ai pensé que sur ce qui m'est arrivé.

J'ai été assez long tems sans m'appercevoir d'un empire auquel j'étois soumise par habitude, & sans y avoir réfléchi; ce n'est même qu'aujourd'hui que je puis raisonner

sur la force qu'il avoit sur moi. C'étoit presque sans m'en douter que je portois le joug de l'opinion des autres; je croiois ne céder qu'à la mienne, & c'étoit celle des autres qui décidoit de mon existence. Je voulois avoir mes idées & ma façon de penser bien à moi, & je devois les soumettre à je ne fais quel respect pour le jugement d'autrui. J'avois de l'indépendance dans l'esprit, & l'opinion étoit un tyran qui m'affervissoit. A quoi sert-il, disois-je, d'avoir de la force dans l'ame & de l'énergie dans le caractère, s'il faut subir cet esclavage? Cette révolte s'introduisit chez moi dans une circonstance où je n'avois qu'un pas à faire pour parvenir à ce que je desirois vivement, mon cœur m'y entraînoit; j'allois faire ce pas facile, lorsque le spectre de l'opinion se présenta à moi sous la forme la plus effrayante. J'entendis le bruit terrible de tous les instrumens de ses supplices menaçans; ce ne fut plus un pas à faire, c'étoit un abîme à franchir; le dépit, l'indignation, la colère s'éleverent dans mon ame; je fus trois nuits sans sommeil; je me débatois dans les chaînes que je voulois rompre. Je succombai sous la fatigue, je passai pour malade; & en effet je tombai dans une espece de langueur & d'abattement, qui mit d'abord de l'anéant-

tissement dans mes pensées, & qui amena ensuite plus de calme dans mes réflexions. Je sortis de mon état de stupeur, en disant au phantôme qui ne m'avoit pas quittée : tu as vaincu cruel, prends mon bonheur ; cette victoire ou cette défaite ne fut pas sans effet sur mon caractère. Je cherchois la vengeance sans pouvoir l'exercer ; mon humeur en fut altérée pendant long-tems, je devins contrariante, difficile, condamnante. Je croiois que l'holocauste que j'avois offert à l'opinion m'élevoit sur son trône ; je voulois démontrer en même tems que je pouvois me mettre au-dessus d'elle & faire voir que si je me soumettois à la crainte du blâme ou à la peur du ridicule, ce n'étoit ni foiblesse de caractère, ni instinct d'esclavage, & que le mépris des sentimens vulgaires étoit une conquête que je tenois en ma puissance ; je m'apperçus que cette tournure de mon esprit, que cette montre de mon caractère me rendoient moins aimable ; ma conversation devenoit penible, on la fuyoit, on l'interrompoit brusquement : il se faisoit insensiblement un vuide autour de moi ; je restois seule, lorsque tout le monde paroissoit avoir des liaisons & jouir agréablement des douceurs de la société ; on préféroit s'entretenir gaiement sur des sujets

légers & frivoles , & je restois avec mes réflexions justes & profondes. Si mon esprit acqueroit quelque réputation , c'étoit aux dépens de la confiance & de l'amitié : je n'en eus que plus d'humeur ; mais je m'aperçus que l'indépendance de l'esprit, que le manque d'égard pour l'opinion étoient des attributs que l'on n'accordoit pas volontiers aux femmes , & que pour obtenir des avantages & conserver un ascendant quelconque , il falloit souvent cacher les moyens de les acquérir. Je calculai mieux mes intérêts, je substituai l'adresse à la force, je mis un voile sur les vérités que je croiois pouvoir prononcer : j'étois disposée à être franche, je devins politique ; j'étois vraie & confiante, je devins fausse & cachée ; je soumis toutes mes actions aux lumières recherchées de l'amour-propre ; malheureusement il ne s'instruit pas en raison de ce qu'il grandit, il devient un ennemi quand on le caresse, il ne sert que lorsqu'on l'enchaîne, & c'est par la défiance qu'on le guide ; ses erreurs sont cruelles & il craint la vérité ; ses jouissances sont toujours au-dessous de ses prétentions , & j'ai éprouvé qu'il payoit bien mal les sacrifices qu'il exige ; je l'avoue, il étoit l'écueil de ma philosophie, & la morale bien souvent avoit de la peine à s'ar-

ranger avec lui. Tout ce que j'ai pu obtenir de mon système, c'est de faire par raisonnement, ce que les autres faisoient bien plus facilement par instinct, par crainte, ou par habitude de soumission; il est vrai que j'en ai acquis plus de sécurité dans ma conduite, j'ai marché avec plus de sécurité dans les ornières de la vie; la mienne a commencé de bonne heure pour l'amitié. Disposée à aimer, j'ai eu des amies dès que j'ai eu des connoissances; je me livrois avec abandon au sentiment qui m'attachoit à elles; je ne sais ce que ce sentiment est devenu. A quatorze à quinze ans j'avois des amies; avec quelques-unes je vivois dans la confiance de l'intimité; à vingt-deux à vingt-trois ans je n'avois plus que des habitudes de société; ce n'étoit plus la douce amitié qui suffisoit au cœur; mille choses nous avoient séparées, éloignées, divisées; le besoin de société étoit devenu la base des liaisons; l'amitié pouvoit s'y tromper aussi long-tems que l'amour-propre pouvoit y consentir; il y eut même un moment dans ce tems de ma vie où je crus n'avoir que des ennemis plus ou moins cachés; je trouvois toujours quelqu'un qui croisoit le chemin de mes espérances ou qui trompoit mon attente; il m'arriva souvent de donner le nom de trahison à ce qui

n'étoit que l'effet naturel de la position où l'on se trouvoit. Comment, disois-je, la vie est-elle donc faite ? Comment la société est-elle arrangée, qu'il faille continuellement se défendre ou d'une erreur ou d'une jouissance ? Le cœur voudroit se livrer aux sentimens que la nature lui a départis ; & s'il a été inventé un amour-propre habile à former des obstacles, à opposer des barrières difficiles, impossibles à franchir, la philosophie échoue, & n'offre ni assez de secours, ni assez de consolation ; elle ne rend même que plus douloureuse cette fausseté dont il faut se faire une vertu ; voiler sa façon de penser, reprimer ses idées, arrêter les faillies de la franchise, éviter la naïveté, avoir l'air naturel lorsque l'on agit par contrainte ; Employer des moïens & paroître mépriser le but, est un travail trop pénible, trop fatigant ; heureux qui peut le soutenir avec constance ! J'ai connu une femme qui avoit abjuré ce système ; elle avoit beaucoup d'esprit, & se permettoit avec la même liberté l'éloge ou l'épigramme : elle passoit des écarts libres de l'imagination à la sévérité de la morale, de l'abandon des principes au langage de la raison, du sarcasme contre les opinions reçues au respect de la vertu sévère ; ses pensées étoient celles ou d'un es-

prit trop fort ou d'une femme trop foible : le plaisir de la plaisanterie l'emportoit quelquefois sur les droits de l'amitié ; elle savoit amener le plaisir & la gaieté dans la société ; elle y étoit recherchée , elle étoit belle , elle avoit inspiré des passions, elle paroissoit heureuse. Je n'aurois voulu ni de ses avantages, ni de son bonheur, ni de son existence ; elle disoit que la vie des femmes se composoit de l'envie de plaire & du besoin d'aimer, & celle des hommes de l'envie d'acquiescer & du besoin de jouir : cette idée est revenue souvent dans mon esprit.

On peut présumer, par tout ce que je viens de dire, que mon éducation n'avoit pas été tracée sur le plan ordinaire de celle des femmes : mon pere avoit une grande estime & une extrême considération pour l'Encyclopédie ; il la consultoit à peu-près sur toutes les affaires de la vie ; il étoit de plus admirateur jusqu'à l'enthousiasme de Rousseau ; il avoit adopté avec chaleur tous les systèmes, & particulièrement celui de l'éducation. Lorsque je vins au monde, mon pere fut au désespoir de n'avoir pas un fils, il l'auroit conduit exactement comme Emile ; il projetta de m'élever au moins comme Sophie, & de prendre de l'éducation d'Emile tout ce qui pourroit me convenir, dans l'es-

pérance que je pourrois ressembler à quel-  
 qu'une des héroïnes des romans de Rousseau.  
 On me donna les noms de Julie , Claire ,  
 Sophie , & ce dernier fut celui dont on m'ap-  
 pella ordinairement. Ce fut le livre à la main,  
 que mon pere suivit toute la conduite de  
 ma premiere enfance : ma mere tenoit aux  
 anciens usages ; elle combattoit autant qu'elle  
 pouvoit, les idées de son mari ; elle chan-  
 geoit & corrigeoit tout ce qui s'écartoit trop  
 de la route ordinaire. Elle ne vouloit pas  
 que je fusse gourmande : mon pere venoit,  
 le livre à la main , lui prouver que les fem-  
 mes devoient l'être, que Sophie l'avoit été ;  
 & il étoit content quand je faisois des fau-  
 tes qui tenoient à la gourmandise , il me  
 flattoit, il me caressoit, lorsque je montrois  
 quelque rapport ou quelque ressemblance  
 avec Emile ou avec Julie. Les premieres an-  
 nées de ma vie se sont passées dans cette  
 espece de contradiction sur mon éducation ;  
 il y avoit souvent des disputes très-vives à  
 cette occasion ; mes parens s'accusoient ré-  
 ciproquement des défauts qui paroissoient  
 dans mon caractère ; chacun employoit sa  
 maniere pour me corriger, je crois bien que  
 c'est ce qui me les a laissé. J'avois peu de  
 disposition pour apprendre à lire ; mon pere  
 voulut employer le moien qui est indiqué

pour Emile; on parla d'une fête de jeunes personnes qu'une de mes amies devoit donner; on m'en fit naître l'envie en parlant des plaisirs qu'il y auroit. Il vint une carte d'invitation, personne ne voulut la lire, j'en pleurai; on me laissa seule avec la carte & un bureau de lecture. Au bout de quelques heures, mon pere, bien persuadé que je faisois les plus grands efforts pour déchiffrer l'écriture, voulut venir à mon secours; il trouva que je découpois la carte pour en faire un jouet d'enfant : son chagrin fut extrême; il désespéra que j'eusse jamais de ressemblance avec aucun des personnages des romans de Rousseau. Ma mere me donna une maîtresse de lecture qui m'apprit fort bien à lire.

Bientôt vint le tems où je dus être instruite pour la religion; mon pere voulut suivre les idées & la maniere du vicaire Savoiard; ma mere s'y opposa absolument. Mon pere, se rappelant que Sophie ne devoit avoir que la religion de son mari, ne mit plus que de l'indifférence sur cet objet. Pendant quelque tems, on m'envoia dans un couvent près de notre maison; là, pendant quelques heures du matin, j'étudiois le catéchisme avec d'autres pensionnaires; j'apprenois sans croire, je recitois sans com-

prendre : ma mere ne fut pas contents de mes progrès. Je ne fais ce que je dis une fois sur la Providence , à l'occasion d'un mariage où il n'y avoit point d'enfant ; on me retira du couvent , & ma mere obtint que je serois instruite par un vieux abbé de ses parens : il avoit des cheveux blancs & une figure très-imposante ; il mit beaucoup de gravité & de solemnité dans ses instructions ; il m'enseignoit avec une autorité rigoureuse ce que je devois croire , & me traitoit avec sévérité sur les questions qu'il m'arrivoit de faire. Un jour qu'il s'agissoit de l'immortalité de l'ame , je crus qu'il me chasseroit de sa présence , parce que je demandai auquel de mon pere ou de ma mere je devois mon ame immortelle : ses leçons firent une très-grande impression sur moi , sur-tout parce qu'à la fin il mit beaucoup de douceur , d'éloquence & d'onction. Dans le moment de la communion , après m'avoir imposé par l'autorité , il me toucha & me persuada par le langage du sentiment : je remplis ce devoir avec beaucoup d'édification ; je fus remarquée par la maniere dont je m'en acquittai : ma mere en reçut des complimens qui ne furent pas perdus pour mon amour-propre. J'ai toujours été bonne catholique ,

ma philosophie n'a jamais entamé ma religion, & je m'en suis bien trouvée.

On vit assez long-tems sans s'appercevoir de son existence, sans y faire beaucoup de réflexion : j'avois atteint ma treizieme année que je n'avois pas encore bien distingué la mienne. Ceux qui m'entouroient ne me faisoient impression que par le besoin que j'avois d'eux ; mes affections n'alloient pas plus loin. En cherchant à me rappeler les premieres années de ma vie, il me semble que j'avois pour les hommes un mélange de crainte & de confiance ; je les regardois comme des êtres qui devoient m'être quelque chose & que je devois craindre : leur présence m'imposoit & m'intimidoit, & cependant j'aurois voulu faire quelque chose qui leur plût ; leurs éloges me faisoient plaisir, & cependant j'y paroissois indifférente. J'aimois mieux les femmes ; avec elles je me livrois à tout l'effort de mon caractère de gaieté & d'amitié : dans mes relations d'amies, je m'attachois aux plus jolies comme les pauvres s'attachent aux riches, & parce qu'ayant quelque'avantage par l'esprit, j'en jouissois mieux avec elle, & aussi parce que je n'étois pas sans quelque communauté d'intérêts avec elles : l'âge & les circonstances ont altéré ces premieres liaisons : tous les

premiers mouvemens de mon cœur ont été perdus : mon pere, dans son systême d'Émile, auroit souhaité que je connusse de jeunes hommes : il auroit voulu me faire courir avec eux & que je leur distribuasse des prix ; j'étois très-disposée à suivre ses intentions ; ma mere s'y opposoit, elle me tenoit dans la plus grande réserve. Je ne vivois familièrement avec personne : mon pere me conduisit un jour chez un de ses amis, qui avoit un fils de l'âge de quinze ans, environ deux ans plus que moi ; il étoit d'une très-jolie figure, il s'agissoit d'affaires entre nos parens ; la visite fut longue, nous fimes insensiblement connoissance ; il étoit doux, honnête & poli ; nous fumes bientôt affranchis ; nous courumes ensemble dans le jardin : il me fit voir des desseins qu'il avoit fait & des ouvrages en bois qu'il avoit tourné. Ce fut avec regret que nous nous quittâmes ; je ne l'ai jamais revu, mais son image est restée long-tems dans mon esprit ; il me parut d'une nature absolument différente de tous les hommes avec lesquels j'avois quelque relation ; jamais je n'avois été aussi long-tems & avec autant de liberté avec un jeune homme. Le vieux abbé m'avoit toujours traité rigoureusement. Une fois que, par espiglerie d'enfance, j'avois attaché à son

chapeau une plume de tête, que je trouvai par hasard sous ma main; il me traita de petite fille mal élevée, qui méritoit la punition des enfans : l'injure de petite fille m'humilia extrêmement : je me redressai, je me grandis autant que je pus; la menace du châtiment me donna plus de curiosité que de crainte : mon maître de musique étoit un homme mal fait & désagréable ; il me donnoit ses leçons sans y mettre aucun intérêt; ma mere étoit toujours présente; il ne fut pour moi que comme un instrument de musique : j'appris toute celle de Rousseau sans en sentir le prix; mon pere s'en plaignoit. Cependant je fis assez de progrès; mais je n'eus le goût de l'expression qu'avec l'âge du sentiment : j'étois plus contente de mon maître de danse; il étoit d'une jolie figure, toujours bien mis & parfumé; je prenois ses leçons avec plaisir : quand il me disoit de me tenir droite, d'effacer les épaules, je lui obeissois de toutes mes forces, & je tâchois d'acquiescer toutes les graces qu'il vouloit me donner; ses leçons me laissoient quelquefois des impressions qui portoient le trouble dans mon ame, & alors j'étois la nuit sans dormir.

Je commençois à sortir de l'enfance, & je paroissais dans la société qui se rassembloit chez

mes parens, avec un peu plus de conféquence & de maintien : ce monde fut affez long-tems fans intérêt pour moi, & ne me donna que l'idée de la gêne. Je n'attirois d'attention que celle qu'exigeoit la politesse pour mes parens; je n'avois de relation, je ne parlois un peu de suite qu'avec l'homme dont j'ai fait mention à l'occasion de Madame de Rosebel, & qui m'en avoit fait l'histoire. Le chevalier de Surbon étoit un ancien camarade de service de mon pere; beaucoup plus âgé que lui, il étoit resté son ami intime, & il venoit à peu-près tous les jours à la maison; il étoit estropié d'une jambe, de la suite de ses blessures à la guerre : il n'avoit pas changé le costume de son habillement, depuis environ vingt-cinq ans qu'il avoit quitté le service; le chapeau sous le bras, une perruque en bourse, qui joignoit mal à la tête, des yeux enfoncés, qui avoient encore du feu, un nez pointu & relevé, un menton avancé, toujours sa boîte dans une main & une prise de tabac dans l'autre : ses manieres étoient singulieres & pleines de vivacité; son humeur étoit extrêmement sociale & son esprit très éclairé : il raisonnoit parfaitement sur tous les objets; il aimoit instruire, & on le consultoit dans la diversité des opinions; d'ailleurs discret & officieux, sa société étoit

utile & agréable : il étoit l'ami de la maison & l'ami particulier de chacun : il tâchoit de rapprocher les sentimens de mes parens sur mon éducation , & je lui ai des obligations : je l'avois vu dès mon enfance ; il jouoit avec moi , lorsque je ne faisois que des jeux ; il raisonna lorsque je commençai à raisonner : il devinoit souvent mes pensées , & il en faisoit un sujet de gaieté : il a souvent éclairé ma raison , lorsque j'étois dans la sécurité de l'erreur. J'aurai quelquefois occasion de parler de lui : c'est à lui que je dois d'avoir appris à réfléchir sur moi-même. A peu-près dans ce tems-là , mon pere , peu content des progrès que je faisois avec une espece de gouvernante qui avoit fort peu d'esprit & dont je me moquois , voulut me donner un précepteur : ma mere s'y opposa , & j'entendis souvent le bruit des disputes qu'il y avoit entr'eux à cette occasion. A la fin , mon pere obtint que je recevrois des leçons de géographie , d'histoire & de philosophie d'un homme de vingt-cinq ans , qui étoit sorti du séminaire parce qu'il ne s'étoit trouvé aucune disposition pour l'état ecclésiastique , & qui étoit trop philosophe. Il étoit fort laid , mal mis , sans propreté ; seulement ses cheveux étoient poudrés à blanc ; ses manieres étoient désagréables & de mau-

vaïse

vaïse grace ; le premier jour je le rebutai extrêmement, je lui témoignai combien il me déplaisoit : je me refusai ensuite à toutes ses instructions, disputant & chicanant sur tout. Il soutint tout avec une grande douleur, & en donnant même des éloges à mon esprit. Ma mère me reprenoit souvent sur ce que je disois de brusque & d'humiliant pour lui : elle crut pouvoir se détacher de son assiduité à ses leçons ; un jour qu'elle revint, elle trouva que j'étois appuyée sur l'épaule de mon précepteur, pour suivre ce qu'il lisoit : ma tête étoit très près de la sienne, je crois même qu'il tenoit une de mes mains. Ma mère me reprit très-vivement de cette mauvaise contenance ; elle ordonna que je serois toujours assise de l'autre côté de la table. Huit jours après le précepteur fut renvoyé, je retournai aux leçons de ma gouvernante, qui ne m'apprirent rien : mon père voulut alors que l'on m'apprit à raccommoder le linge de la maison, & me faisoit lire assez souvent des articles de l'Encyclopédie : ce fut le tems de ma jeunesse qui se passa avec le plus de trouble dans mon esprit : peu de chose agitoit mon cœur : tous les objets étoient importants à mes yeux ; j'y attachois une moralité qui n'y étoit jamais : la moindre cir-

constance faisoit impression sur moi, & le plus petit événement faisoit naître une foule d'idées. Je prenois un grand plaisir aux conversations pleines de gaieté & d'instruction du chevalier de Surbon : il assaisannoit si bien ses critiques d'éloges & d'intérêt, qu'il avoit ma confiance, & qu'il donnoit l'essor à mon esprit. Ce n'est qu'aujourd'hui que je me rappelle tous les progrès que faisoit alors mon amour-propre.

Mon pere eut, dans ce tems-là, beaucoup d'affaires avec un banquier; il venoit souvent à la maison un de ses commis, qui étoit assés long-tems dans la chambre à manger : la première fois que je la traversai, pendant qu'il y étoit, je fus frappée de sa bonne mine, des jolis traits de son visage, de l'élégance de son habillement. Il me salua avec beaucoup de grâces : deux jours après, qu'il revint encore, je trouvai le moïen d'avoir quelque chose à faire dans le salon à manger, & j'y restai assés long-tems : la troisième fois, il y eut quelques paroles de conversation entre nous; mais je ne sais quelle frayeur me saisit; je m'enfuis avec précipitation, dès que je les eus prononcées : j'invantai de jouer au volant, dans le moment que je jugeai qu'il devoit venir : je faisois tomber le volant de son côté, il le relevoit

avec adresse & me le présentoit avec grace. Personne ne s'appercevoit de ce qui se passoit, & je manquois fort peu les heures & le moment de jouer au volan : une fois, en voulant le recevoir en l'air, le jeune homme renversa & cassa un fort beau vase de porcelaine qui étoit sur la cheminée ; on vint au bruit, je dis que c'étoit moi qui avois cassé le vase, avec un coup de raquette. Je fus grondée très-vivement par ma gouvernante & menacée de ne plus jouer au volan. Le commis reçut ce qu'il attendoit de mon pere ; il se retira en jetant sur moi un regard qui exprimoit tout ce qu'il sentoit pour mon procédé généreux. Je jugeai que je ne devois pas paroître sitôt ; il vint plusieurs fois sans que je le visse. Mon pere se plaignit un jour qu'Adrien de Clarens ne faisoit plus ses messages aussi bien : certainement, dit-il, il n'est pas de l'endroit dont il porte le nom : ce pauvre jeune homme est désagréable ; son pere, gentilhomme du Périgord, aura fait déroger son fils sans en voir le succès. Je rougis, je fus décontenancée ; heureusement on n'y fit aucune attention. Je voulus être quelque temps sans revoir le jeune Clarens, ce ne fut pas sans regrets : enfin je repris mon volan, je jouais lorsqu'il parut : j'éprouvai une si vive émo-

tion, que je laissai tomber la raquette & le volant : il s'empresse de les relever ; il se trouva à genoux devant moi : nos yeux se rencontrèrent ; sa main toucha la mienne ; nous fumes tous les deux émus & embarrassés ; il balbutia quelques paroles ; je répondis sans entendre ; mon cœur battoit bien fort ; je tombai sur une chaise ; on entra dans ce moment, & nous fumes séparés : ce que j'éprouvai alors me laissa une très-grande agitation dans l'esprit : je pensai souvent à Clarens à mes genoux, les yeux fixés sur les miens & tenant une de mes mains : cette idée vint souvent troubler mon sommeil dans la nuit ; dès ce moment le monde fut changé pour moi : les mêmes personnes ne furent plus les mêmes êtres ; les femmes avoient perdu à mes yeux ; je ne les levois sur les hommes qu'avec une certaine crainte, & une disposition à la tristesse & à la mélancolie s'empara de moi : Mr. de Surbon s'en aperçut ; il me fit des questions ; je ne répondis qu'en soupirant, & j'évitai de lui parler : dès-lors je pris plus de soin de ma personne, j'y mis un nouvel intérêt, & l'envie de plaire prit plus d'énergie chez moi.

Peu de tems après le banquier de mon pere fit banqueroute, je ne revis plus Clarens ; je le rencontrai dix ans après ; je fus

étonnée qu'il m'eut donné quelque émotion, tant il me parut un homme commun & peu agréable ; cependant tout avoit pris une nouvelle face pour moi ; ma sensibilité étoit si vive, que peu de chose portoit le trouble dans mon esprit & agitoit mon cœur ; tous les objets étoient importans à mes yeux, Dans mes dispositions philosophiques, je me faisois un plaisir de la réflexion ; j'en prenois de la considération pour moi ; j'analysois tout, je discutois tout ; je voulois toujours appliquer quelque système ; j'ajoutois des moralités à ce qui n'en avoit point ; je tirois des conséquences qui étoient bien loin de l'intention & du sujet : je lisois beaucoup, Mr. de Surbon m'appelloit penseuse ; il se moquoit de moi ; il se plaignoit de ce que le sérieux avoit pris la place de ma gaieté ; il s'aperçut de mon goût pour la philosophie, il voulut le combattre ; il en tira parti pour s'insinuer dans mon esprit & pour attirer ma confiance, que je lui accordai sur plusieurs objets, Il devint l'ami de ma raison,

J'avois montré quelque talent pour la musique, on le cultiva avec beaucoup de soin ; on suivit la meth de de Rousseau ; son dictionnaire dirigea les leçons, & bientôt je chantai toute la musique. Je savois

tout le Devin du village par cœur, & à quatorze ans je m'accompagnais assez bien. Mon père rassembloit chez lui des amateurs de musique & des musiciens; on faisoit des concerts où je chantois; quelquefois je recevois des louanges sur ma voix & sur mon chant; elles me faisoient une espèce de plaisir que j'aurois encore de la peine à définir: j'étois bien aisé de les recevoir, & cependant elles ne me satisfaisoient pas; j'aurois préféré d'entendre quelques éloges sur ma personne, sur ma figure, & l'on n'en disoit rien: à peine parloit-on de ma belle-santé. Lorsque j'entendois parler de la beauté & des attraits de quelque femme, j'écoutois avec une envie jalouse, je faisois des retours sur moi-même qui m'attristoient. Jamais on ne dira cela de moi, disois-je; jamais je n'inspirerai d'admiration par mes attraits; c'est que je ne suis point jolie, c'est que je suis laide. Et j'avois quelquefois les larmes aux yeux, lorsque l'on me combloit d'éloges sur la musique: je les regardois comme des consolations que l'on vouloit me donner, & on faisoit honneur à ma modestie de la tristesse que je laissois paroître: j'attribuai le silence mortifiant sur ma personne, à la simplicité de mon habillement; point d'ornemens, point de coiffure, des cheveux rangés simplement,

des robes, plus simples encore. J'attribuai le peu d'effet que je faisois par ma figure, à cette absence de parure; j'en pris le goût, j'étudiois les modes, & je les suivois autant qu'il m'étoit possible : ma mere ne s'y opposoit pas ; mon pere me le défendoit absolument ; il disoit que mes traits n'étoient point encore assez formés pour les ajustemens, & qu'ils m'alloient fort mal ; qu'à mon âge il ne falloit point déguiser la nature, & que c'étoit par la simplicité que Sophie avoit charmé Emile. La phrase que je retins fut, que mes traits n'étoient point encore assez formés : voilà pourquoi, pensai-je, on n'en dit rien. Eh bien, ils se formeront ; & cet Emile, je le verrai peut-être quand ils seront formés. Les paroles de mon pere porterent une lumiere dans mon esprit qui dirigea mon goût sur l'habillement & la parure. Emile devint une espece d'être qui tint une place dans mon imagination ; je le composai de tout ce qui m'avoit plu dans les différens hommes que j'avois vus jusques alors : j'y ajoutai toutes les perfections morales qui pouvoient me plaire & compléter son existence ; j'en faisois mieux qu'un homme, & cependant j'espérois bien de rencontrer la réalité de mon phantôme. Dans la suite de mes pensées philosophiques, je

réfléchis beaucoup sur ce que c'étoit que la beauté; je m'en fis une idée qui ne convenoit à aucune des femmes que je connoissois, à aucune de celles dont j'avois entendu louer la figure & les traits : je m'en éloignois bien aussi, mais je n'en laissois pas approcher les autres : je devins difficile sur les louanges que j'accordois ; & par une espèce de travail assez long & pénible de ma raison avec mon amour-propre, je convins de celles que je pouvois obtenir avec justice; sur quelques objets, je trouvois que l'on ne me rendoit pas toute celle que je méritois ; sur d'autres, je devins jalouse & d'une sensibilité difficile, & sur la manière de louer, & sur ceux qui louoient. Un jour il y eut un grand concert chez mon pere; Madame de R\*\* de la comédie italienne, y chanta plusieurs airs : sa voix étoit très-belle & son chant délicieux ; on lui prodigua les éloges, & elle excita l'admiration & l'enthousiasme : mon pere voulut que je chantasse aussi : j'avois étudié quelques morceaux de musique qui alloient très-bien; je me faisois plaisir de les chanter. Je ne fais quelle révolution se fit chez moi lorsqu'on me le proposa ; il me fut impossible d'y consentir ; mon pere traita mon refus de sottise timidité, de fausse modestie, & m'ordonna de chan-

ter. J'éprouvai un violent serrement de cœur, mes yeux se remplirent de larmes, j'avois de la peine à respirer. J'assurai qu'il m'étoit survenu un grand mal de gorge, & en effet ma voix étoit altérée, j'avois de l'oppression : on me pressa cependant encore d'essayer de chanter. A la fin on me laissa, & ma mere m'accompagna dans ma chambre, où je me retirai ; elle me fit prendre ce qui étoit convenable à l'état où je me trouvois. Mon pere vint, lorsque je commençois à être remise ; il ne savoit s'il devoit être en peine de ma santé ou en colere contre moi ; sa premiere question exprimant son courroux, je tombai à ses genoux : Mon pere, lui dis-je en pleurant, permettez que je renonce pour toujours à la musique, je ne veux plus des louanges qu'elle attire ; celles que l'on donne à Madame R\*\*, ne me conviennent pas ; j'ai vu dans la maniere de la louer, l'opinion que l'on a d'elle : je ne puis être flattée des éloges que l'on donne à une chanteuse ; cette communauté avec une actrice m'humilie : il faut laisser les talens à ceux qui en ont besoin : je ne saurois jouir des avantages qu'ils procurent : je chanterai pour vous amuser, pour vous distraire : mais que je ne chante plus, je vous en conjure, pour être jugée.

Mon pere, étonné de l'effusion & de la vivacité de mes paroles, me releva en disant : Je ne vous comprends pas, ma fille ; quelle fausse idée avez-vous donc dans l'esprit ? Quoi, parce que l'on donne des louanges à une chanteuse, vous ne voulez pas être louée, & vous renoncez aux éloges que mérite votre voix, qui est très-jolie : vous auriez été applaudie. — Je serois humiliée, repris-je très-vivement, de chanter pour obtenir des applaudissemens ; je ne veux pas, en les recherchant, donner à personne le droit de m'en refuser : que l'on batte des mains pour Madame R\*\*. à la bonne heure ; ce bruit me déplaît à moi. — Quelle singuliere idée, dit mon pere, en se promenant dans la chambre. Il fit plusieurs tours en aiant l'air de réfléchir profondément, & il s'en alla en disant : c'est bien extraordinaire ; je crois que Rousseau & l'Encyclopédie furent consultés là-dessus ; le lendemain je vis le dictionnaire ouvert au mot louange.

Mr. de Surbon qui étoit au concert, m'avoit bien suivie dans tout ce qui s'étoit passé, & j'avois remarqué son attention sur moi ; je pouvois juger à son regard qu'il ne m'approuvoit pas ; le lendemain il me suivit au jardin où j'allois me promener ; après avoir

coutu un moment avec moi en riant & en  
 boitant; je veux, dit il, en m'obligeant de  
 m'asseoir sur un banc, que vous me disiez  
 pourquoi vous n'avez pas voulu chanter  
 hier: je ne saurois, lui répondis-je, vous  
 rendre bien raison de mon sentiment là-des-  
 sus; je sens facilement que je ne me soucie  
 pas d'une communauté de louanges avec une  
 femme qui par son état est vouée aux plaisirs  
 du public. Il y avoit chez les hommes une  
 manière de l'approuver qui m'a dégoutée de  
 l'être; je n'ai voulu m'exposer ni à la com-  
 paraison, ni aux mêmes louanges: il y a  
 des nuances, reprit Mr. de Surbon, dans les  
 jugemens qui ne doivent pas vous échap-  
 per, & on fait bien rendre justice à la femme  
 à talens et à la femme de société qui en a;  
 vous avez bien vu que vous faisiez de la  
 peine à vos parens, au moins à votre père,  
 vous avez une très-jolie voix, & vous avez  
 vu souvent que vous faisiez plaisir. Je ne fais  
 pas, lui dis-je, pourquoi je suis obligée de  
 faire ce plaisir, on peut se le procurer avec  
 les chanteuses; la musique ne m'égaie point,  
 les airs chantés au clavecin m'attristent, les  
 paroles disent trop ou trop peu, quelquefois  
 je ne les comprends pas, & je suis souvent  
 comme un instrument qui rend des sons;  
 les éloges là dessus ne me flattent point, je

ne vois pas que mes amies, ni personne m'en aiment davantage, n'y ayent un sentiment de plus; je voudrois ne chanter que lorsque la gaieté m'y invite, & cela ne m'arrive guère que lorsque je suis seule. Mr. de Surbon me représenta que les talens embellissoient les qualités du caractère, formoient le goût & donnoient de l'éendue à l'esprit; qu'ils multiplioient les moyens de plaire & de se faire aimer: je lui demandai si c'étoit ceux qu'on louoit le plus que l'on aimoit le mieux; je me rappelle bien qu'il chercha à savoir si les idées que j'avois alors ne tenoient pas à quelque sentiment secret; il est bien vrai qu'alors j'aimois mieux une amitié qu'une louange; le plus souvent la louange m'inspiroit de la tristesse, & j'y répondois en soupirant: sans m'en appercevoir, le besoin d'aimer me faisoit négliger les soins de plaire; j'atteignois alors ma 18me. année, ma santé n'étant pas trop bonne, ma mere me ménageoit beaucoup, on ne me parla plus de chanter au concert, ni d'apprendre des airs de musique.

Dans ce tems-là nous changeâmes de logement; on me donna une chambre près de celle de ma mère, on y mit mes livres & mon piano; il me sembloit que mon existence avoit acquis de la considération & je vou-

lois y ajouter par toutes les ressources que mon esprit pouvoit me fournir: les mots de mariage étoient quelquefois dans la bouche de mes parens , & retentissoient dans ma tête ; j'étois occupée de mon goût pour la philosophie , & je m'y livrois avec l'ambition d'y acquérir quelque distinction ; je lisois , je faisois des extraits , j'écrivois même sur les sujets qui me donnoient le plus à penser : j'avois avec le chevalier de Surbon , des conversations très-intéressantes & très instructives ; c'est à lui que je dois les idées les plus claires , qui sont restées dans mon esprit ; elles n'ont cependant pas empêché les erreurs qui ont influé sur ma vie.

Il y avoit toujours des concerts chez mon pere & j'y assistois sans qu'il me fut proposé d'y chanter : il y vint un jeune homme nommé Primeroze : il étoit d'une charmante figure , il avoit de la vivacité dans l'esprit , & des graces dans les manieres ; il étoit gai & modeste , il aimoit passionnément la musique , il jouoit très-bien de la basse , & ordinairement il se contentoit de faire la partie de l'alto ; il avoit été officier de dragon , il avoit quitté le service depuis la mort d'un frère aîné : il chantoit des chansons avec beaucoup de gaieté & de graces ; cette maniere me plut infiniment , & quand

Primeroze chantoit les chansons, j'avois autant de yeux que d'oreille : comme il ne les chantoit qu'après le concert, je m'ennuyois extrêmement pendant qu'il duroit : on dit que j'avois une très jolie voix, mais que j'avois renoncé à la musique ; Primeroze offrit de m'apprendre les chansons qui me plairoient le plus, j'en avois la plus grande envie ; je n'osai le témoigner, je refusai d'apprendre les chansons, mais j'en retins quelques-unes, & je les chantois lorsque j'étois seule dans ma chambre : je me rappelle que lorsque Primeroze me pressoit de choisir des chansons pour me les apprendre & que je les refusois, parce que j'avois renoncé à la musique, le chevalier de Surbon me jeta un regard extrêmement expressif ; mes yeux rencontrèrent les siens, & je rougis extrêmement ; je vis qu'il y avoit un peu de méchanceté dans ses pensées ; lorsque nous fumes ensemble, nous disputames sur ce qu'il devoit que je commençois à changer de façon de penser sur la musique ; je crois bien que je fus fausse alors & qu'il avoit raison : ce jeune Primeroze étoit un charmant garçon ; un jour il apporta une romance que l'on jugea qu'il avait faite, c'étoit l'histoire de deux jeunes amans qui chantoient souvent ensemble,

mais qui ne pouvoient jamais se parler ; leurs voix se marioient fort bien, mais leurs parens ne leurs laissoient aucune espérance de l'être l'un à l'autre ; ils perdirent la voix pour le chant ; ils ne la retrouvèrent que lorsqu'ils purent se parler, & ce fut pour se dire qu'ils s'aimeroient toujours ; il y avoit cinq couplets fort bien faits ; l'air étoit connu & alloit mal aux paroles ; j'en composai un autre ; mon père entra dans ma chambre lorsque je le chantois à mon piano ; il voulut savoir ce que c'étoit ; je lui en chantai un couplet en m'accompagnant. Qui, dit-il, c'est assez joli, & il s'en alla sans rien dire de plus : on ne parla plus de la romance dont on critiqua beaucoup le peu de mots : & il ne fut jamais question de l'air que j'avois fait : j'en eus du chagrin & je crois bien qu'alors je me serois remise à la musique si d'on avoit voulu ; on souhaitoit que j'y revinsse sans le secours de personne, on auroit pu compter sur celui de Primerose.

---

## COUP - D' ŒIL

*Sur la vie & les écrits des femmes poètes, depuis l'origine du Parnasse François. Troisième extrait.*

## SUITE DE L'ENFANCE DE LA POÉSIE.

**I**L est aussi des règnes privilégiés dans les âges de barbarie ; des temps heureux où l'amélioration du gouvernement , l'affluence des grands hommes & la disposition spontanée de tout un peuple à seconder les vœux du Souverain concourent également à la gloire des mœurs, des armes & des lettres. Tel fut , en France , dès son aurore , le règne brillant de Saint-Louis. Ici, nous ne le considérons que sous l'aspect des beaux arts : il trouva la poésie encore dans son enfance ; mais elle n'attendoit que la minorité de ce grand roi , pour développer ces grâces légères qui firent entrevoir à l'Europe le crépuscule du siècle François. Béatrix de Provence , Agnès de Bragelongne n'avoient pas même des imitateurs ; elles en trouvèrent à cette époque ; mais leur sexe divin fut loin de se dessaisir du sceptre d'Héloïse , qu'il devoit conserver jusqu'à François I. Trois f m-

mes, dans la partie septentrionale du royaume, y remplacèrent successivement l'unique Agnès : les élèves premières de Beatrix ne firent revivre ses chants que dans les Provinces Troubadouresques. Il est fait mention de celles dont nous allons parler dans la Chronique du Président Fauchet ; mais outre qu'il paroît les avoir méconnues, personne, assurément, n'était moins fait pour les apprécier.

## M A R I E D E F R A N C E.

Elle étoit Carlovingienne, mais Clotilde, qui la croit née lors du mariage de Louis VIII, à Pulmor, en Normandie, où cet hymen fut célébré, Clotilde ne garantit ni sa généalogie, ni sa légitimité. " Le titre de fille d'Esopo ne la dédommage-t-il pas, continue notre annaliste, de l'incertitude où l'on est sur ses véritables ayeux ? Quant à nous, nous ne concevons point la rage des biographes à lui disputer, sans motifs, l'honneur d'appartenir à l'une des races royales ; tandis qu'expressément elle s'en glorifie à la fin du seul manuscrit, digne d'elle, qui survive à la nuit des temps. Pour abrégér la discussion, voici les vers de cet Epilogue si dénaturé dans la plupart des transcriptions

dont, jusqu'ici, nous avons eu connoissance (\*).

Au finement de cet escript  
 Qu'en françois, d'anglez, ay transcript,  
 Me nommeray par remerbrance ;  
 Marie ay nom ; je suis de France ;  
 En France née, aussy, me crois  
 Du sanc dont yssirent leiz Roys :  
 D'Esopus, tout cil présent livre,  
 Socrat, en vers grioux fist revivre :  
 Puyz en latins on le torna ;  
 Et ma rime, enfin l'aorna  
 Por l'amors du Comte Guillaume,  
 Le plus vaillant de cil Royaume ;  
 Miex en mon cuer, cent fois descript  
 Qu'au finement de cet Escrit.

On ne peut s'exprimer plus clairement.  
 Quel étoit ce Comte Guillaume, pour l'a-  
 mour duquel Marie traduisit ces fables d'An-

---

(\*) La plus détestable, sans doute, est celle que nous avons vue à la Bibliothèque du Roi. Il y manque, tout au moins, quarante fables de Marie & près d'un tiers n'en ont jamais été. Le seul manuscrit que nous ayons trouvé conforme aux leçons de Clotilde, appartenoit à feu Mr. Guérin du Rocher, qui l'avoit sauvé de la spoliation des Jesuites. Mais qu'il étoit encore incorrect !

glois en François ? Clotilde elle-même ne le devine point ; c'est tout dire. Il paroît seulement que l'Auteur le chériffoit beaucoup, soit par inclination, soit par reconnoissance ; peut-être à ces deux titres réunis. C'est, à peu près, tout ce qu'on fait du personnel de cette Dame. Elle vivoit encore à l'époque où Saint-Louis refusa noblement le royaume des deux Siciles, que Charles son frère eut la bassesse d'usurper. Pleine de grandeur, de sens & de loyauté, elle consigna ce fait, dans sa fable des *Larrons*, avec un courage d'autant plus étonnant alors, que l'offre partoît du Pontife de Rome. Sa mort précéda celle de Doëte de Troyes, d'environ cinq ans, suivant le calcul de Madame de Surville ; elle survécut donc à Sainte des Prez au moins vingt. Or nulle des trois n'existoit déjà plus, quand leur illustre dévancière Béatrix voyoit se prolonger sa trame séculaire.

M. L. G. n'a pas dédaigné de prodiguer à Marie les éloges les mieux fondés & de la traduire en prose avec cette élégance de style, aujourd'hui le partage d'un si petit nombre d'écrivains. Il agite la question, *si le manuscrit de Phédre, inconnu de ces derniers siècles, jusqu'à l'heureuse découverte qu'en fit à Rheims, Pierre Pithou, l'étoit également des siècles antérieurs à la*

*renaissance des Lettres?* Il présume, d'après ce vers :

Puys, en latins, on le torna,

que les fables de ce Romain pouvoient fort bien être l'original de la traduction Angloise d'après laquelle notre fabuliste a donné sa collection. Voici ce que nous osons lui répondre à cet égard, en conséquence des apperçus combinés de Tulie de Royan, de Clotilde & de Céphyse de Sainthré.

Céphyse, née dans la grande Bretagne, connoissoit effectivement une traduction angloise des fables d'Esopé, faite sous les Plantagenets, non sur la version latine de Phèdre, mais sur celle d'Aviènus, après le règne du grand Théodose. Tullie & Clotilde ne doutoient point, avant cet aveu de Céphyse, que Marie n'entendit parler de la version de Phèdre, qui se trouvoit dans la bibliothèque des comtes de Foix & de Béarn. Clotilde a fait trois fois mention de ce poète original &, dans son genre, inimitable. Elle le nomme dans un de ses dialogues, *l'affranchi du jeune César*. Il en étoit si bien connu, qu'elle va jusqu'à confronter l'élégante précision de cet Auteur avec la concision barbare de Marie, dans celles de leurs fables qui lui semblent offrir le plus de rapports. Mais ce

parallele est auffi par trop défavantageux à la Trouvereffe : il faut l'examiner feparement : alors , à de grands defauts près , on conviendra qu'elle eft véritablement étonnante.

Au refte, quoique nul écrivain , peut-être, n'ait à fe plaindre autant de l'infidelité dégradatrice de fes tranfcripteurs, Clotilde avoit raifon d'eftimer bien plus & la jufteffe des idées & la fimplicité du récit , dans cette fabulifte du vieux temps, que les agrémens de fa poéfie & que les fleurs de fon imagination. Elle la blâme fort de ne s'être pas conftamment aftenue, à beaucoup près , au mélange alternatif des rimes mafculines & féminines , recommandé fi pofitivement dans la poetique de Sainte des Prez (\*). Elle n'en a recueilli que treize fables affez correctes , y compris une allégorie en vers mêlés indiftinctement. C'eft ce qu'on appelle vers libres aujourd'hui ; peut être n'en eft il pas de plus ancien exemple ; les ftances , uniformément variées , ne peuvent faire une exception.

Là fe voit une réminifcence curieufe de l'aventure de Pfyché, peu conforme au fragment

(\* ) Marie a pu ne pas connoître cet écrit : puis elle avoit dix ans de plus que Sainte ; celle-ci prefqu'autant plus que Docte de Troyes.

l'Ane d'or d'Apulée; " Psyché s'ennuyera toute  
 Teule dans ce palais superbe , dit bonnement  
 l'Auteur : eh ! comment cela ? „ reprend-elle.

Tout n'est-il maiz , Amors , en ton pover ?  
 Ser homz & Diex n'haz tu maistrîe ?  
 Ez Cielx , terre , onde , abyfme & borts di flumenoir ,  
 Quoy respira , franc de ta feignorie ?  
 Parole ! . . . & , muant sien arroy ,  
 Nature engtière , à l'ediçt de fon Roy .  
 T'ira provant , de miracles fœconde ,  
 Que peut charmer , ung jor , l'ennuiçt d'ung foible  
 enfanz .  
 Cil qui , despuyz tant de mille anz ,  
 Charma touz *leix* ennuieçts du Monde !

Il a fallu beaucoup chercher , pour trou-  
 ver dix vers d'une correction suivie. Nous  
 allons choisir celle de ses fables que nous ne  
 voyons point ailleurs : citation d'autant plus  
 préférable ici , que , de toutes les fables d'E-  
 sope , aucune encore n'a tant exercé de tra-  
 ducteurs dans l'Europe ancienne & moderne.  
 Le laconisme des grands modèles eut-il ja-  
 mais de moins servile & , cependant de plus  
 fidèle imitateur ?

## LA MORS ET LE BOSQUILLON.

Tant de loing que de prez n'est layde  
 La Mors. La clamoit à son ayde,  
 Tozjors, ung povre bosquillon  
 Qui n'hôt chevance ne fillon :  
 " Que ne vienz , disoit , ô ma Mic ,  
 „ Fenir ma dolorouse vie ? „  
 Tant brama qu'ell' vint ; & , de voix  
 Terrible : " Que veulz-tu „ — " Ce bois  
 „ Que m'aydiez à carguer , Madame ! . . „  
 Peur & labeur n'ont mesme game.

La narration ne comprend , à peine , que huit de ces petits vers ; car le premier & le dernier font les moralités de l'apologue. La concision d'un pareil style ne peut se comparer qu'au grec. Marie Dais France , en général , fait avec beaucoup de vérité le ton du sujet qu'elle traite ; mais sa diction , trop fréquemment inégale , prouve qu'elle écrivoit sans méthode & qu'elle n'attachoit qu'un prix tres-médiocre à son travail. Sa fable de l'abeille & des freslons est parfaite , ainsi que huit ou dix autres que nous regrettons fort de ne pouvoir offrir. Nous dirons à quelle occasion Clotilde & ses quatre amies formèrent le projet de les réparer toutes à neuf. Qui mieux en eût été digne ? Il n'est pas

douteux que le *Fabuliste par excellence* ait médité cet antique Recueil ; lui seul, parmi les genies immortels du siècle de Louis le Grand, soupçonna quelque prix dans les essais de nos Trouverres.

### SAINTE DES PREZ.

Rien ne fait tant d'honneur à la mémoire d'Agnès de Bragelongne, première rivale des Saphos, que la gloire d'avoir formé l'ame & l'esprit de Sainte des Prez, qui fut, mais en raccourci, son image. "Ce qui n'est que joli, dit Clotilde, ne pouvoit guère aller plus loin : cependant, elle ne fefait que séduire ; Agnès embraisoit d'un coup-d'œil. „ Il en fut ainsi de leur reine : Sainte ne recueillit, de l'héritage de sa maîtresse, que le sentiment, les graces & la flexibilité. Corrine écrivoit autrefois : "je blâme fort Myrtis, à la voix douce, de s'être présentée dans l'arène, aux yeux des Grecs, pour disputer le prix à Pindare. „ Elle même n'avoit pas craint de rivaliser cet Orphée, & cinq victoires la couronnèrent sans l'aveugler sur le danger. " Or Sainte des Prez, ajoute le Cygne du Rhône, fut la Myrtis du vieux Français & reçut les mêmes avis de son adorable institutrice. *Fauvette agreable & légère*, lui disoit quelquefois

cette amante enflammée, *tu pourras soupirer ,  
mais non chanter l'Amour!*», Sa lyre est en effet,  
plus douce que nombreuse; & , très-commu-  
nément, ses vers plus tendres qu'expressifs.  
Clotilde en a recueilli sept ou huit lays amou-  
reux & de mesure diversifiée. Le début du  
second nous semble dire trop en faveur de  
Guillebert d'Erneville, fameux chansonnier;  
l'amant à qui cela s'adresse est infailliblement  
Seymour.

Bieau Guillebert, au riz tendre & perdelitable,  
Ne m'ha t-il donc, cruel, requiz d'amors?  
Qu'ay sceu respondre au plainct de son cuer lamen-  
table?

Las! que t'amoye... & que me dointz la mors!

Viens me ravyr à sons de sa voiz flatteresse;  
Au feu difert de seiz toufchanz regartz!...  
Maiz, non! por qui t'ha veu, Font d'amorose  
yvresse,  
N'ha, Cupido, plus onc ny feulx ny dartz!

Ces vers élégiaques sont les seuls que nous  
connoissons dans les œuvres conservées de  
nos anciens rimeurs avant Louis de Puyten-  
dre. Des Prez, qui n'en fit usage que dans  
ses stances, les croyoit, apparemment, sus-  
ceptibles d'être mis en chant; nous n'en ju-  
geons point comme elle: la seule élegie, &  
non la poésie lyrique, a droit de les reven-

diquer. On ne voit pas que, depuis Clotilde & Céphise de Saintre, son élève, aucun poëte Français ait essayé de ressusciter ce rythme antique ; assortiment heureux, qui sied si bien au langage de la douleur ; & qui prêtoit tant d'agrémens aux touchantes Epîtres d'Ovide. Il n'en sera plus question jusqu'à l'article de Justine de Lévis.

Mais le service le plus essentiel que Sainte ait voulu rendre à ses successeurs, c'est le perfectionnement de la poétique d'Héloïse. Ce génie presque universel ne crut point indigne du peu de loisirs que lui laissoit sa pieuse retraite au Paraclet, de tracer les règles d'un art qui fesoit encore ses délices. Son peu d'estime pour les essais de sa jeunesse, l'empêcha de dicter ces loix en vers : elle se contenta de les entremêler de quelques exemples, composés à mesure qu'elle écrivait, toujours en conséquence de ses préceptes. Madame de Créquy-Canaples hérita de ce manuscrit incomplet, dont elle fit présent à la jeune Bragelongne, sa nièce, qui se proposoit bien de l'étendre & de l'enrichir. Sainte des Prez, dans un âge où l'on ne pouvoit espérer d'elle autant de connoissances & de sagacité, accomplit, ou du moins, consumma l'utile exécution du projet de Brage-

longne. Clotilde analysoit cet estimable ouvrage à seize ans; elle avoué lui devoir la justesse, la clarté, la méthode, le goût & l'intérêt qui regnent dans ses poèmes.

La perte que des Prez fit, au même âge, (ou de très-peu s'en faut), d'une maîtresse qu'elle idolâtroit, commença de la précipiter dans l'abyme de l'infortune. L'exemple d'Héloïse l'entraînoit dans l'azyle sacré qu'illustra cette victime si chère aux cœurs de la trempe du sien. Elle s'y rendit effectivement, sous les auspices de Craon, dont la sœur avoit choisi cette maison de retraite. Déjà le jour étoit désigné pour la prononciation solennelle de ses vœux; on l'appelloit la jeune Héloïse; & deux ans d'édifications répondoient, en quelque sorte, de son empressement à l'imiter jusqu'au trépas. Mais un incendie aussi violent que subit, ayant enveloppé l'un des bâtimens extérieurs de l'Abbaye, sa destinée la fit retomber entre les bras de celui qui l'avait aimée. C'étoit cet Edwin de Seymour, jeune & vaillant Anglois, exilé de Cambridge; &, d'abord, l'insensible objet de la plus tendre passion.

Tout concouroit à renouer leurs chaînes, quoiqu'elle cherchât, peut-être, à les briser de bonne foi. Elle eut beau le conjurer de

la rendre à son Dieu dont elle outrageoit la grace : il ne lui répondit que par les protestations de sa fidélité ; les torrens de plaisir dont l'enyvra ce trop aimable ravisseur, triomphèrent bientôt de ses larmes. De séjour en séjour, il la conduisit à Troyes ; & c'est là qu'elle crut intarrissable un bonheur si longtemps inespéré. Sa crainte n'étoit que de ne pouvoir y suffire. Elle en prend les mânes de Bragelongne à témoins, dans ces stances dignes de son modèle charmant.

Agnès ! s'ez fond deiz reigne sombre ,  
 Tiens dolz regartz vaz levant jusqu'à moy ;  
 Veyant cil qu'ha reçu ma foy ,  
 Dy, quoy me fault , quoy plus me fault, chière  
 ombre ,  
 Se n'est d'amer si bien que toy ?

Quant Seymors desprisoit ma flame ,  
 Spéray-je, enfanz , feulx du sien asge meur ?  
 Ors m'yvrent tant , que tiens plus seur  
 Tel heur à moy n'onc faillir , ô belle ame ,  
 Que moy n'onc faillir a tel heur.

Après un certain tems d'yvresse & d'illusion , Seymour la quitta brusquement pour rejoindre Frédéric II, son héros, revenu de l'Orient ; & qui l'envoya gouverner, en qualité de Vice-roi de Sidon, cette clef de ses

Etats d'Asie. Une absence d'environ sept années fit ouvrir les yeux à la malheureuse des Prez. Pour charmer ses longs ennuis, elle s'attachoit la jeune Doëte, qui profita merveilleusement de ses leçons & la consola momentanément de ses peines. Des feux mal éteints ramenèrent enfin le volage Seymour : mais, rappelé dans sa patrie à la fin de l'hiver suivant, il commença de repousser ouvertement sa maîtresse ; elle n'en eût pas moins la constance de l'accompagner à Calais. La froideur & les mépris de ce perfide Anglois y cessèrent ; Sainte le crut plus tendre & plus fidele qu'auparavant. Il profita de l'un de ces instans de délire, pour la plonger dans un profond sommeil ; s'étant embarqué la nuit même, son navire se fracassa ; lui seul put regagner la terre. Comme il reparoissoit au port, des Prez accourut éperdue, en implorant au moins sa pitié. Le cruel ne lança sur elle que d'affreux regards, & la vit tomber expirante sur le rivage.

Tyrannisé de remords, peut-être aussi, réembrasé d'amour, il voulut ranimer les sens de sa victime ; elle ne les reprit que pour lui dire un éternel adieu. Quoiqu'en proie à l'indignation publique, on l'empêcha d'attenter à ses jours ; il déclara que Sainte mouroit

son épouse. A ce titre, il lui fit élever un mausolée dont Céphyse en a vu les débris. L'inscription prouvoit que leurs ossemens s'y confondirent dans l'année. Elle datoit de 1239.

Telle fut la fin de Sainte des Prez, Orléanoise, à l'âge de vingt-huit ans. Tullie de Royan écrivit en prose mêlée de quelques vers ingénieux, l'histoire des amours de cette législatrice du Parnasse. Clotilde, ( dont la maniere se reconnoît dans l'ouvrage de son amie ), en convenant que Sainte a mieux connu les règles qu'elle n'a sçu s'y conformer, assure qu'elle n'a manqué réellement que d'assez de confiance en ses forces pour exceller dans les hautes compositions. Etoit-ce, d'ailleurs, à son quinzième printemps qu'on pouvoit en exiger des chef-d'œuvres ? Si ce n'étoit, en effet, qu'une simple bergere qu'Agnès ravit toute petite à l'unique société de ses agneaux, son talent devait tenir du prodige ; une jeunesse orageuse en démentit les brillantes primeurs.

#### DOCTE DE TROYES.

Tout est confus dans les détails de sa vie privée : elle nâquit dans la ville dont elle portoit le nom. Sa naissance que l'on croit

senfément ne pas avoir été commune, ne l'empêcha point de se vouer au genre de profession dont s'honorioient encore exclusivement les Dames du Midi. L'Allemagne imitoit déjà leur exemple ; & le grand Frédéric de Souabe , ce Prince qui fut si longtems l'honneur de l'Empire & de la Chrétienté , comptoit plusieurs femmes de Chevaliers parmi les Bardes - héros associés à ses triomphes. Les Annales de Troyes , ( dépôt où Sophie de Lyonne puisoit mille connoissances précieuses , dont Clotilde enrichit ses Mémoires éloquens , ) rapportent que Doëte , à vingt-deux ans , étoit également fameuse par ses talens , sa voix & sa beauté ; mais , quoique modeste à l'excès , la fierté naturelle de son cœur dédaignoit toute sorte d'hommages.

Cette Trouveresse distinguée , onze ans après la mort de Sainte des Prez , accompagna Thierry le Vaillant son frère ou son époux , à Mayence , où le jeune Empereur Conrad , fils & successeur de Frédéric , reçut la couronne impériale ; Doëte s'y fit universellement admirer. C'est d'après le roman de Guillaume de Dôle (\*), que Fauchet & Pas-

---

(\*) Espèce de chronique bassement rimée de ce temps-là ; mais , à beaucoup d'égards , très-instruc-

quier ont prétendu qu'elle y chanta ce lay du printemps, traduit dès-lors en plusieurs langues, & que l'on nommoit par-tout le *bel-air* : cela peut être. Ils n'en citent que le premier vers ; mais Clotilde ayant transcrit cette chanson d'un bout à l'autre, nous croyons devoir en offrir le premier couplet :

Quant revient la seyson que l'herbe reverdoie ,  
 Que di fléons cleretz la terre alme s'ondoie ,  
 Qu'esjoïffent oysels , de lor gracieux chantz ,  
     Li bois & la prée & leiz champz ;  
 Ne soir , ne main , Filles , n'allez folettes ,  
 Quierre , ez gazons , derraines violettes :  
 Serpent y gift que ne mord leiz talons ;  
     Por-ça , n'est-il , tendres poulettes ,  
     Que plus felons !

Nous voudrions bien savoir quelle chanson du comte Thibault l'on oseroit mettre en parallèle avec ce couplet, qui n'est pas le meilleur de la plus foible chanson de Doëte ? On sent que nous l'avons choisi

tive. On y passe en revue une quantité prodigieuse de beaux-esprits. Voici ce que Fauchet en a cite sur la Trouveresse en question :

De Tr yes la belle Do te  
 Y chanta ceste cha on tte :  
*Quant revient la seyson que l'herbe reverdose, &c.*

pour

pour justifier le passage du vieux Roman-  
cier. S'il ne fait que la désigner, c'est parce  
qu'il la supposoit extrêmement répandue.  
Au reste, on ne peut se dispenser d'y remar-  
quer, dans le troisième couplet, indépen-  
damment du mot *teint*, qui ne fut que bien  
tard en usage, une épithète singulièrement  
expressive & qu'on ne voit point ailleurs.

Tain virginal, à roses pudorées...

Un certain nombre de pareilles observa-  
tions sur les écrits de nos anciens rimeurs,  
ébranleroit, à coup sûr, l'incrédulité peu ré-  
fléchie des critiques d'ailleurs éclairés, qui  
vont déjà niant l'authenticité des chefs-d'œu-  
vres de Clotilde. Parmi cent objections plus  
ou moins faciles à réfuter, ils trouvent in-  
concevables, dans ses vers, une foule de  
mots (\*) étrangers à son siècle : mais tous

(\*) L'adverbe *galamment* entr'autres, qui n'est  
sûrement pas dérivé du latin. Nous convenons,  
à la vérité, ne l'avoir vu que très-rarement : mais  
enfin, il fut employé, deux cents ans avant Clo-  
tilde, par le poète Robert de Rheims, auteur  
des *anthitèses d'Amour*, dans sa cha son on-  
zième, second couplet, vers 4 & 5, au f et de  
Florent d'Ailly, qu'on appelloit le *pipeur de filles* :

Devyze à doz plus *galamment*  
Que non soloit faire à ne qu'une.

ne l'étoient pas aux siècles précédents. Le docte & sage M. D. R. à qui nous devons, outre plusieurs odes dignes des le Franc & des le Brun, la meilleure traduction d'Horace, a dit très-positivement *qu'il étoit problématique si, depuis Clement Marot, le Français avoit acquis un seul nouveau terme* (\*\*). On peut avancer avec certitude, qu'il en a perdu des milliers, dont ne sauroient dédommager les insignifiantes créations du néologisme à la mode. Ce n'est pas ici qu'il nous est possible d'entrer dans ces discussions. Revenons à la belle Doëte.

Clotilde lui met dans la bouche, au couronnement de l'Empereur, trois septains plus analogues à la solennité qui l'appelloit à Mayence. Elle plût beaucoup trop à ce Prince, ami zélé des lettres &, quoique plein de mœurs, encore dans l'âge des plaisirs. Ses regards passionnés trahirent le secret de son ame : & la Trouveresse Française, ne pouvant se méprendre à leur expression, se hâta d'improviser cet apologue par où commence la chanson qu'elle entonna :

---

(\*\*) Discours à la tête d'une traduction en vers du Roland furieux, commencée par M. de Regenhac, de l'acad. des Jeux Floraux, page 1, l'g. 5.

L'A gle, ez haultz-cielx, oit do ce Colombe,  
 Ci-baz, en paix rouccoulant siens amors :

» Vien ça, d'cēt l'Oysel Diex, vien, fidele Pa-  
 lombe,

» Soubz mon esle, planer danz leiz celestes  
 Cors ! ”

— » No 1, roy des Airs, respond ; me duiēt  
 la terre ;

» Aux Mortelz portez le Tonnerre

» Et m'y laissez lor noncier leiz bieux-jors ! ”

Tant qu'à ma voix, j'accorderai ma Lyre,  
 J'iray chantant le plus bieu deiz Césarts:  
 Voz, diray-je, ô Beaultez qu'Apollo deigne eslire,  
 Corez ! sceptres romains tienēt Fils du Roy deiz  
 Arts:

» Mesme en sien ost, poinēt vous suyt paour  
 ny honte

, Et peult blanc ramier d'Amathonte

» Nyctier encors, danz leiz calques de  
 Mars ! ”

On peut voir, par les citations que nous  
 sommes contraints d'isoler, que certains mots,  
 tels que *roucculer*, *planer*, *accorler*, sont d'une  
 antiquité perdue dans notre langue ; & c'est  
 tout simple : la Nature les a créés. On s'ap-  
 percevra qu'affranchie de la rature de ses  
 contemporains ennuyeux, Dieu s'est don-  
 né à ses rythmes divers, une copie larmo-  
 nieuse & régulière, sans en exposer la va-

riété; qu'elle faisoit, sans pesanteur, sans ridicule & sans fausseté, de très-heureuses allusions à la Mythologie : qu'à la richesse, à la vigueur & au sage enlacement de ses rimes, elle joignoit un respect assez continu pour la mélodie, les césures & la construction si négligées de son temps, pour ne pas dire presque inconnues. Qu'on ne nous objecte pas les graces naïves & le mol abandon de Thibault ! Déjà le français se prêtoit à des graces sévères qui ne reprochent ni l'abandon, ni même la naïveté. Le plus naïf des poètes Grecs n'en est pas moins le plus sublime.

Pour ne point omettre le jugement que Madame de Surville a porté sur Doëte de Troyes : „ C'est Erinne, dit-elle; mais Erinne dans l'âge mur : tour à tour noble, aisée, brillante, enjouée & majestueuse, que lui manque-t il? l'accent impétueux des passions.” Le combat de la belle Doëte & de ce rossignol qui tomba d'épuisement sur son sein, où bientôt il reprit la chaleur & la vie, ne paroît être qu'une invention de Juliette de Vivarez, qui la dût vraisemblablement aux fables millésiennes. C'est un hommage ingénieux à la première musicienne, dont les van-  
s imats du Nord.

ne suffiroient pas à la nomen-

clature & sur-tout à la classification des Poëtes (qu'on nous permette de les nommer ainsi) dont le regne de Saint-Louis abonde. Qui le croiroit pourtant ? malgré cette effroyable multiplicité, le faux goût commençoit à faire quelques pas en arrière. Un esprit de gentillesse & d'amabilité, fruit infailible, nous le répétons, d'une administration paternelle, succéda, pour un moment, à cette roideur gauloise, à cette âpreté celtique dont furent empreints les meilleurs écrits, sous le gouvernement orageux & militaire de Philippe-Auguste. Louis le Lion ne vit guère briller à sa cour que le poëte Hebertz, auteur médiocre d'un roman dont il n'étoit pas même l'inventeur, puisque six étrangers l'accommodèrent antérieurement à six langues diverses ; il est intitulé : *Dolopathos ou les sept Sages* ; c'est un galimatias parasite, réchauffé du grec ou de l'indien : sa célébrité ne laisse pas que de surprendre.

L'homme qui la mérita le plus & qui l'obtint le moins, à cette seconde époque de l'enfance de la Poésie, ce fut l'aimable & valeureux Yvain de Royan, second du nom, l'un des ancêtres de Tullie. Son talent d'improvisateur ne le dispensa point de s'instruire & d'aller chercher jusqu'en Ecosse, patrie de ses ayeux, les modèles sublimes qui

nous manquoient alors dans le genre héroïque. Il en rapporta des trefors de verve, de sentiment & d'élevation. Il conserva, lui seul, à notre langue qu'il enrichit, ce ton de noblesse & de grandeur qu'une excessive naïveté, de jour en jour lui faisoit perdre; & que nul auteur de son sexe ne fit revivre avant Louis de Royan, l'unique précurseur de Malherbe. C'est amour pour les chants épiques & pompeux n'en laissa pas moins Yvain sacrifier aux Graces; elles présidèrent toujours à ses compositions; & Clotilde le nomme le premier des beaux esprits de France qui, dit-elle, *entrevirent de loin l'écharpe de Venus.*

Quant à la Bible Guyot, plus ancienne de trente ans, ce n'est qu'un répertoire ténébreux de médisance & de radotage. On nous dispensera de prodiguer un encens vulgaire aux chansons du comte de Champagne, Thibault V, & depuis roi de Navarre. M. de la Ravallere les a fait scrupuleusement imprimer; il auroit dû sentir que le Prince-Poëte n'étoit pas responsable du mauvais goût, de l'ignorance & de l'évidente trahison de ses malheureux copistes; & trop de respect pour des manuscrits vermoulus, en pareille circonstance, prouve moins la fidélité que la maladresse d'un Editeur. Nous

favons quel enthousiasme excita, dans tout Paris, la chansonnette imprimée sous le nom de Thibault, à la tête des *Annales Poétiques*. Elle est de M. de Montcrif; & nous oserons ajouter, plus indigne de sa fortune, que vingt à choisir dans le véritable Recueil. MM. les Éditeurs des *Annales* prévirent qu'ils ne la hafardoient que sur la foi de l'*Anthologie française*. Mais on la comprenoit sans peine; qu'importait l'époque & l'écrivain?

Raoul, comte de Soissons, le parent & l'ami de ce Souverain, lui disputa trop modestement la palme lyrique; il avoit à la fois plus de verve & de poli. Gafce Brulez étoit beaucoup moins fait pour les rivaliser l'un & l'autre: son vers est péniblement contourné; son élocution rarement exempte de sécheresse. Il n'en est point ainsi d'un Pierre de Craon, d'un Renaud de Sabeuil, d'un Hugues de Berey, dont la maniere offre généralement, & plus de traits piquans & des idées mieux relues. *Il en est jusqu'à dix que l'on pourroit citer.* Le reste n'est qu'un amas de minéraux grossiers, où quelques veines d'or, à peu-pres faux, ne brillent que par intervalles. C'est alors qu'écrivit Guillaume de Lorris: mais son joli Roman ne parut que vers la fin de ce règne; et com-

ne l'acheva-t-il point. On doit le rapporter à cet âge singulier, objet de nos essais suivans, & que Clotilde nommoit l'âge de puberté de notre Poésie.

---

## BOTANIQUE.

Tranquebar, le 23 Octobre 1796.

**Q**UOIQUE la Société des sciences établie dans le Bengale, soit très-déchue de ce qu'elle étoit sous la présidence de Sir Willams Jone, & quelque difficile qu'il soit de le remplacer, elle a cependant encore des membres aussi habiles qu'actifs, à travailler au progrès des sciences : entre ceux-ci se distingue le docteur Roxburg mon ami, avec lequel je suis en correspondance. C'est lui qui a sauvé l'insecte cochenille (1), apporté du Brésil par

---

(1) On a été long-tems sans savoir précisément si la cochenille qui sert à la teinture de l'écarlatte & du pourpre, appartenoit au regne végétal ou animal. Mais il n'est plus douteux que la cochenille n<sup>e</sup> soit un insecte; on la recueille sur des plantes nommées par Lineus, *Cactus oppuntia*, ou par le même *Cactus coccillonnifer* vulgairement appelés figuier des Indes, ou *nopal*. Les Indiens

le Cap Nelson , & prêt à périr dans ces contrées , parce qu'il ne pouvoit réussir sur les *Caetus* exotiques : il essaya de les semer sur les figuiers communs où ils se multiplièrent à l'infini , parce qu'ils n'y ont pas trouvé d'ennemi. Actuellement nos côtes de Coromandel & le Tranquebar , sont si remplies de ces insectes , qu'ils n'ont pas seulement presque dévoré toutes les plantations de nopal ou figuiers , mais que transplanté par les vents , il en croît beaucoup de sauvages. Il faut au bout de 24 jours recueillir la cochenille & tuer les petits , ou bien nous risquerions que la plante dont elle se nourrit , ne fut détruite dans quelques années. Quoique cette cochenille soit très-différente de celle du Mexique , & recouverte d'une espèce de laine blanche qu'on ôte difficilement ; enfin quoiqu'elle ne soit regardée que comme cochenille sauvage nommée silvestre , elle est fort estimée ; sa couleur est très belle ; on en envoie beaucoup en Angleterre , & j'en fais passer quelques échantillons accompagnés d'observations à Copenhague , à mon ami Mr. le Pasteur Chemnitz.

---

du Mexique en cultivent autour de leur habitation pour y recueillir la cochenille , & pour s'assurer cette récolte , ils les sement sur les plantes.

C'est aussi le docteur Roxburg, qui a découvert le *Switania febrifuga*, pendant qu'il étoit encore à Samulkottah, chez Coringo, botanicien au service de la Compagnie Angloise. Le docteur Duneau a écrit une dissertation sur cette plante, & lui a donné le nom de *Switenia soymida*. Enfin le docteur Roxburg a planté le muscadier, le giroflier apporté des isles Moluques & de la nouvelle Guinée, la gomme élastique, & une quantité d'autres arbres étrangers & utiles, de lesquels nous aurons bientôt un transport pour notre jardin de la mission, qui contient déjà beaucoup de plantes exotiques. Dans l'isle de Bourbon & l'isle de France, où nous avons pour correspondant un habile naturaliste, le docteur Mace, les girofliers réussissent très-bien, ils sont déjà un article de commerce, la noix muscade y croît aussi mais en petite quantité.

Les arbres à canelle de Ceilan ne réussissent point ici; de 36 plantes une seule subsiste encore. Mais à Palamkollah les plantations de canneliers sont excellentes; notre correspondant, le docteur Anderson de Madras, continue à encourager les plantations de coton de cochenille, le gouvernement protège ses travaux, il a obtenu des Directeurs de la Compagnie Angloise le remboursement de ses avances montant à 1,000 ecus, & il

est fort aidé par le docteur Bery chargé de la direction du jardin botanique, & fort habile dans cette science.

Mr. Heyne, allemand, qui a remplacé le docteur Roxburg à Samulkottah, en qualité de botanicien de la Compagnie Angloise voyage beaucoup; il a donné plusieurs dissertations intéressantes sur les mines de diamans, les fonderies de fer, les mines de cuivre, de grenats, de salpêtre, qui ont été favorablement reçues des directeurs, & il s'est offert à livrer autant de salpêtre qu'il en faudra à la Compagnie, à meilleur marché que celui qu'on tire du Bengale, ce qui épargneroit la peine & les dangers qu'on court en passant le Gange pour aller en chercher. Si comme on a lieu de le présumer, le projet du docteur Heyne est accepté à Londres, il est probable qu'on le chargera de la direction de cette fabrique de salpêtre.

J O H N.

( *Extrait des papiers allemands.* )

---

## LIVRES NOUVEAUX.

*Biographie de Suicides, par Chrétien Henri Spiess, traduites de l'allemand & augmentées de quelques réflexions philosophiques & morales, par Jules Henri Pott, 2 vol. Lausanne 1798.*

**N**OUS ignorons si l'Auteur de ces biographies s'est attaché à n'en donner que de vraies, ou si c'est à son imagination que nous devons les horribles tableaux qu'il nous présente.

Suicides par amour, par ambition, par indigence, par mélancolie, par mollesse, par crainte de la mort, de la honte, par remords, par fanatisme, par le dépit d'un tort reçu; tels sont en gros les motifs des divers suicides contenus dans ces deux volumes. La plupart de ces histoires nous montrent des êtres qui, durs, insensibles aux peines, aux besoins, aux passions des malheureux, les réduisent à finir les tourmens de leur existence. Dans quelque-unes de ces anecdotes, les grands, la noblesse, les riches sont nécessairement les causes de ces tristes catastrophes: & dans presque toutes ces biographies, le but de l'Auteur paroît être d'appeler l'indulgence sur le malheureux qui en

est le héros, & le jugement le plus sévère sur tous ceux qui, même innocemment, peuvent avoir été mêlés dans les circonstances qui ont précédé ces tristes accidens.

Il est sans doute moral de présenter aux hommes les fâcheuses suites de la dureté, de l'insensibilité aux maux des autres, de les exhorter à l'indulgence envers l'individu malheureux qui, dans un délire physique ou moral, s'est détruit lui-même. Il est utile de montrer que toutes les passions peuvent occasionner ce délire; mais pour le prévenir; l'auteur n'auroit pas dû négliger, entre les causes principales qui l'occasionnent, celle du manque total de confiance & de résignation en Dieu, dispositions qui sont seules capables de soutenir le courage dans l'adversité. Plus que jamais, Mr. Spiess auroit pu prouver cette vérité consolante, & la faire servir de contrepoison à l'idée dangereuse établie par quelqu'un de ses exemples, qu'il est des motifs qui excusent cette action. En général, la lecture de son ouvrage froisse l'âme plus qu'elle ne l'intéresse; les observations utiles qu'il présente, sont entremêlées des déclamations usitées de nos jours contre les moines, les grands, les riches, les pères & mères qui se refusent aux inclinations même irraisonnables de leurs en-

fans, les loix & l'ordre établi; en un mot, tout le monde a tort, excepté le suicide, qui n'est qu'à plaindre.

En reprochant ces défauts à l'original allemand, nous avons vu avec plaisir, que son Traducteur l'a souvent corrigé, embelli; qu'il a voilé des scènes rebutantes, qu'il auroit peut-être dû supprimer en entier. Mais avec le talent de Mr. Pott, sa connoissance de la langue allemande, on ne peut que désirer qu'il originalise en François des ouvrages plus agréables & plus vraiment utiles que ne l'est celui-ci.

---

*Sermons sur le prix des choses les plus importantes de ce monde, suivis d'exercices de piété, par Mr. Zolikoffer, pasteur de l'église réformée de Leipzig, traduit de l'allemand par Mr. le professeur de la Vaux, 2 vol. Lausanne 1798.*

**L**A réputation de Mr. Zolikoffer étoit faite dès son vivant, par les qualités de son cœur & celles de son esprit; & les regrets qu'on a donné à sa perte ont fait son éloge. On doit de la reconnoissance à Mr. de la Vaux d'avoir enrichi la langue française de ce ouvrage; les discours qu'il renferme, si simples & bien écrits, sont à la portée de tout le monde, & présentent une morale fondée sur les principes du christianisme & de la saine philosophie.

## L'AVEUGLE ET LES ÉTOURDIS.

## F A B L E.

**U**N aveugle portoit une lanterne en main ;  
 De jeunes étourdis d'en rire  
 A gorge déployée , & l'un d'entr'eux de dire :  
 Cette lumiere , à quoi te sert-elle ? soudain  
 Notre aveugle repart : elle frappe la vue  
 Des étourdis , & doit les arrêter :  
 Je les empêche ainsi de me heurter ;  
 J'affure ainsi ma marche en chaque rue.  
 La lumiere est pour eux ; elle n'est pas pour moi.  
 Jeune homme , beau rieur , elle t'étoit bien dûe  
 Cette leçon ! qu'elle ne soit perdue  
 Pour tes compagnons , ni pour toi.

---

## E N I G M E.

**J**E f is souvent d'un grand prix par devant ,  
 Je vaux toujours assez peu par derriere ,  
 Mais je suis haute , j'aime à briller par derriere ,  
 Et je me cache par devant ;  
 Tel gros fermier me garde par devant  
 Qui rou'roit de m'avoir par derriere ,  
 Et tel faquin m'étale par derriere  
 Qui voudroit bien me tenir par devant :  
 Chez que u'un je suis également  
 Et par de ant & par derriere ;  
 Chez la plupart on ne me voit souvent  
 Ni par devant ni par derriere.

## L O G O G R I P H E.

**S**OUVENT pour tes plaisirs, mobile avec ma queue,  
 Je suis toujours, Iris, immobile sans queue,  
 Cinq doigts me touchent ils, j'agis avec ma queue,  
 Et je vis de l'effort de cent bras, sans ma queue;  
 Sur moi-même je vais, je viens avec ma queue,  
 Et toujours, sans bouger, je reste sans ma queue.  
 Dans mon étui, par fois, je rentre avec ma queue;  
 Enfin, charmante Iris, six pieds avec ma queue  
 Composent tout mon être, & cinq pieds sans ma  
 queue.

## C H A R A D E.

**M**ON premier tous les jours, se donne à l'indigent,  
 Mon second du chêne superbe  
 Abaisse l'orgueil insolent,  
 Et mon entier est un adverbe  
 Dont on se sert souvent.

*Explication du logogriphe & de l'énigme du N<sup>o</sup>.  
 precedent.*

**L**E mot de l'énigme du N<sup>o</sup>. précédent est *verre*;  
 celui du logogriphe est *mariage*, & celui de la  
 charade est *cruelle*.

## LE CHATEAU D'ORBE.

## C O N T I N U A T I O N .

L'ÉTOILE du matin avoit disparu devant les feux de l'aurore, & les premiers rayons du jour pénétoient par plusieurs ouvertures au fond de la grotte; mais tout dormoit encore si ce n'est l'époux d'Alpaïde & le vieillard: ce dernier reveille bientôt Clodomir, tel est le nom qu'il donne à son fils.

„ Le Soleil, lui dit il à demi-voix, éclaire déjà l'horifon; & vous vous êtes engagé à delivrer aujourd'hui le Maire du Palais des Rois de Bourgogne..... Allez! Remplissez votre destinée; & cachez dans l'obscurité des ver us qui mériteroient les hommages de l'univers: mais que dis je? Les hommes n'en font pas dignes, & le Ciel en est le témoin“.

Le Patrice ne perd pas une des paroles du vieillard. Il voit le jeune homme d'un bout au premier mot de son père, se lever de ses ames; c'est à ce moment qu'il remplit cette œuvre rare & noble d'un courage qui ne se perd pas, ou l'héroïsme se présente avec tous

les charmes de la jeunesse. Sentimens généreux ! Vertus magnanimes ! c'est à vous qu'il appartient d'élever l'homme au dessus de l'humanité. Ce ne fut point dans les champs ensanglantés d'Arbelles ou d'Iffus , qu'Appelle peignit le maître du monde lorsqu'il voulût caractériser en lui le demi-Dieu fils d'Olympia ; ce fût au milieu de la famille captive & tremblante de Darius , rassurant les enfans de ce Prince infortuné , offrant à sa mère désolée les plus tendres , les plus respectueuses consolations. Embrasé d'un sentiment plus sublime encore que celui du héros Macédonien , l'objet qui fixe en cet instant les yeux de Guibaut , inspire cette admiration que la supériorité nous commande , & qui tient de près à l'étonnement ; mais il ne peut lui faire oublier que le père de sa bien-aimée est peut être accablé sous le poids d'indignes fers ; & brûlant du désir de les briser , il se hâte de réveiller le fidele ami qui doit féconder cette entreprise.

Honteux de se voir prévenu par la diligence de son maître , Ogier s'empresse de regagner les instans perdus ; le guerrier qui depuis la veille est de retour dans la caverne avec Clodomir se dispose à l'accompagner encore : & les libérateurs de Garnier terminant à la hâte un léger repas que le vieil-

lard les engage à prendre , s'éloignent de son azile à grands pas.

Une des issues de cette caverne aboutissoit à des escaliers taillés dans le roc : après les avoir franchis , les quatre guerriers parvenus dans une grotte moins spacieuse que la première ne peuvent la traverser qu'en se baissant. Tout auprès de la rampe qu'il faut gravir pour sortir de ce lieu où règne une obscurité profonde , le fracas d'une chute d'eau présente aux curieux l'image d'un gouffre qui menace de les engloutir , & repousse les plus téméraires. Mais rendu bientôt au jour en sortant de là , un vaste horizon se présente ; & le premier objet qu'on distingue est l'humble toit d'une métairie distante de trois cent pas du château.

Clodomir qui s'avance avec le Patrice ; fait avec lui le tour de ces remparts à demi-ruinés , & parmi plusieurs esclaves occupés de quelques travaux domestiques , reconnoissant au premier coup d'œil celui qui la veille, s'étoit offert à donner des renseignements sur le Maire du Palais , il saisit un prétexte pour l'appeller. „ Voilà , lui dit-il , le Patrice de la Transjirane à qui j'ai fait part de vos offres : si vous pouvez les réaliser , il fera pour vous plus qu'il n'a promis. “

A ces mots l'homme venal ne peut contempler sa joye ; il est convaincu que le prisonnier de sa maîtresse n'est autre que le Maire du Palais : en effet , le signalement qu'i en donne , son âge , ses traits , son costume , tout paroît se rapporter à Garnier. Il n'est qu'une circonstance qui porte au doute : le prisonnier s'est présenté au chateau avec un seul domestique ; & le Maire du Palais sur d'Eggon , devoit être accompagné d'Ohelin & de Gildart. Toutefois l'espoir de Guibaut s'est accru des details que l'esclave vient de lui donner ; il demande a voir le prisonnier à l'instant.

Ah ! Seigneur , lui répond ce misérable , effrayé de ce qu'il propose , hasarder de vous introduire en ces murs avant la nuit , feroit vouloir me perdre avec vous : mais si , lors que je viendrai baisser la herse au soleil couchant , je vous retrouve a ce poste , je m'engage à vous conduire jusques dans la tour qui sert de prison au malheureux étranger. Un pan de mur menace ruine dans son appartement meme , & j'employerai le reste de la journée à pratiquer une breche qui puisse laisser un libre passage à vos regards ; le captif n'aura garde d'y mettre obstacle si je fais briller à ses yeux l'espoir de sa deli-

vance..... Voilà l'unique moyen que je puisse tenter pour vous servir “.

— Il suffit, dit Guibaut, en laissant dans la main de l'esclave quelques pièces d'or, recevez ces arhes de mes promesses..... Je compte sur votre parole, & vous me retrouverez ici au Soleil couchant. —

On se s'pare après cet accord : le Patrice & Clodomir vont rejoindre leurs amis dans la métairie ; & c'est là qu'ils passent ensemble le reste du jour. Guibaut profite de ce tems pour faire avertir sa troupe de se rapprocher de lui, & de se tenir prête à marcher sous les ordres d'Ogier, au premier signal : enfn il prend le chemin de la heise en voyant l'ombre s'étendre sur les campagnes, Clodomir se dispose à l'accompagner.

„ La prudence, Seigneur, vous défend de vous exposer seul sur la foi d'un traître... Ogier demeure ici pour commander à vos gens ; & plus d'un interet me fait désirer de suivre vos pas. Apres vous avoir conduit jusqu'au moment d'une découverte importante, sou ez que e ne vo s quitte point sans pouvoir instruire mon p re du succès de la démarche que vous ten ez. “

Guibaut, qui consent volontiers à ce que lui demande le généreux inconnu, s' chemine

avec lui vers la herse, où déjà leur guide les attendoit ; ils traversent les cours sur les pas, & le suivent en silence jusques dans la tour : l'escalier est bientôt franchi, ils ont trompés tous les regards, ils sont enfin au sein de ces murs, habités par la douleur & par la vengeance.

„ Voilà, leur dit alors l'esclave à voix basse, l'appartement occupé par le prisonnier, que j'ai prévu sur l'arrivée d'un libérateur. Le mur entr'ouvert dans cet endroit, laissera tout à l'heure à vos regards un libre passage, lorsque ma maîtresse viendra visiter son captif ; & l'obscurité ne vous permettra pas de voir avant ce moment. Mais songez qu'une seule parole, que dis-je ? un simple accent échappé avant la retraite de celle qui commande en ces lieux, suffit pour vous perdre.... Voici l'heure ordinaire de sa visite, il faut en attendre la fin : lorsqu'elle aura descendu l'escalier qui nous a conduit ici, dès que vous entendrez fermer sur elle la dernière porte.... alors, mais seulement alors, vous pourrez entretenir sans crainte le prisonnier ”.

En achevant ces mots, que l'effroi qui le glace lui permet à peine d'articuler, l'esclave s'éloigne, & les laisse au fond d'un réduit

obscur pratiqué dans une tourelle adossée au mur extérieur. Les deux reclus se conforment aux instructions qu'ils viennent de recevoir, ils contraignent jusqu'à leur haleine : bientôt un soupir parti de l'appartement voisin attire leur attention ; un second soupir suit le premier après un court intervalle, le bruit des fers du prisonniers se fait entendre ; & Guibaut distingue ces mots prononcés par une voix qu'il reconnoît au premier accent.

„ Une délivrance..... Un libérateur ! ô ciel, puis-je m'en flatter ? Ombres illustres & menaçantes ! malheureux enfans, & toi, plus malheureuse Brunehaud, vous n'avez point trouvé de libérateur, & votre assassin..... ! ah ! jamais, non jamais..... C'est ici qu'il doit périr loin de ce qu'il aime, sous le poids accablant de ses remords ”.

— Ciel ! —

s'écrient à la fois les témoins secrets de ce monologue terrible. Mais cette exclamation n'est point articulée assez haut pour aller jusqu'à Garnier. Il continue à s'agiter dans ses chaînes, à pousser des gémissemens convulsifs.... tout-à-coup, on entend monter légèrement l'escalier, une clef tourne dans la serrure, la porte roule pesamment sur ses gonds rouillés, elle s'ouvre ! Un trait lumineux décèle

à Guibaut la brèche du mur, il y porte des regards avides ; & le tableau qui vient les frapper l'étonne & l'effraie également.

Désolé, pâle, & chargé de fers, le Maire du Palais des Rois de Bourgogne est couché sur un lit dont les rideaux entr'ouverts le laissent appercevoir en entier. Une femme dont le noble beauté survit à l'éclat de la jeunesse, & triomphe même de l'empreinte de la douleur, a posé sur une console la lampe dont la clarté vient de la guider, & s'est assise auprès du lit de Garnier : ses regards expriment la plus sombre mélancolie, son costume annonce le deuil. Guibaut n'imagine entre ces deux personnages aucuns rapports ; il ne conçoit rien à leur situation respective ; & toutefois cette scène inexplicable l'émeut & l'attache, elle captive impérieusement ses facultés. Il croit remarquer que l'attitude de Garnier est celle d'un criminel devant un juge inflexible ; le silence ajoute une teinte plus morne encore à l'effet de ce lugubre tableau. La triste inconnue enfin, laisse échapper un faible soupir, & d'une voix lente & sepulchrale, mais d'un air grave & solennel elle prononce ces mots en attachant ses regards sur le prisonnier.

» Voilà.... donc encore un jour d'école & le

Maire du Palais des Rois-de Bourgogne n'a vu ni ses amis, ni ses enfans.... Il ne les reverra jamais “.

Un gemissement profond est l'unique réponse du captif ; & la dame plaintive poursuit ainsi.

„ Grace au Ciel ! mon père n'est point mort sans vengeance ; il a pû contempler ton châtement pendant quelques jours “.

— Il est bien affreux , — dit Garnier.

“ Si tu crois que la vengeance surpasse le crime, reprend l'inconnue, parle... & je suis prête à rendre ton sort plus doux. Il faut être réduit au comble de l'infortune pour avoir le droit de se venger de son ennemi.... à ce prix, juge toi-même si ce droit funeste m'appartient. Réponds, Garnier, ferai-je venir tes amis pour te consoler ? Te rendrai-je tes enfans, perfide ? “.

— Ernelinde..... ! Faites grace..... ! — dit Garnier, avec l'accent le plus aigu de la douleur.

„ Qu'enten ls-je, s'écrie alors Clodomir, en déplaçant avec impétuosité le Patrice, Ernelinde ! Ah ! Dieu, je veux voir.... Oui c'est elle, je la reconnois ; je me meurs ”.

— Quelle voix prononce mon nom ? demande à son tour la mere de Childebert ,

quels accens vont jusqu'à mon cœur ? Inconnus, ils ne me sont point étrangers..... Au nom du ciel ! quelle est cette voix ? nommez-vous..... —

Le jeune homme vole à la porte de l'appartement, il s'élançe.... ! Il est aux genoux d'Ernelinde, il est dans ses bras ; & ses lèvres tremblantes ont prononcé le doux nom de mère. O mystères incompréhensibles de la nature de l'homme ! Pourquoi cette ame qui lutte si souvent contre la douleur, succombe-t-elle à l'atteinte imprévue de la joye ? Ernelinde qui trouva la force de survivre non-seulement au Monarque dont elle fut adorée, mais au seul gage qu'il lui eut laissé de son amour, à cet infortuné Childebert que, depuis huit ans, son imagination lui représente sans cesse atteint par un fer homicide, & souriant vainement à ses bourreaux.... la trop sensible Ernelinde ne peut supporter le bonheur de retrouver ce fils tant pleuré : elle s'est évanouie entre ses bras.

Pendant que Childebert, soutenant à peine ce précieux fardeau, baigne de pleurs les traits inanimés de sa mère, le Patrice est délicieusement affecté d'une réunion aussi admirable ; & le Maire du Palais faisant de vains efforts pour briser les chaînes qui le

captivent, voudroit se précipiter aux pieds du fils de Thierry.

„ O mon maître ! s'écrie-t-il d'une voix qui se perd dans les sanglots, ô Childebert, c'est donc vous qui avez couté tant de larmes à la France ! C'est vous que le Ciel a voulu lui conserver „!

— Vous n'avez d'autre maître que Clotaire, réplique avec mépris le jeune prince, foyez lui plus fidèle qu'à Childebert. En me dépouillant au pied des autels de la chevelure Royale, je viens de renoncer volontairement & pour jamais à ce sceptre que vous arrâchâtes de mes foibles mains dans la plaine de Châlons : & si je puis pardonner à ceux qui trahirent mon enfance, sachez que je dédaigne de leur commander. Que d'autres aspirent à l'honneur fatal du rang suprême.... Childebert qui l'abandonne à Clotaire le croiroit trop payé du sang d'un seul de ses fidèles amis. —

“ La Bourgogne & la Neustrie, dit le Patrice, pourroient hésiter, je l'avoue, entre Clotaire tout-puissant & Childebert détrôné ; mais les généreux habitans de l'ancienne Gaule eussent élevé des autels à Clodomir inconnu.... Fils de Clovis ! Auguste rejetton de la plus illustre des tiges, je suis, hélas !

forcé d'applaudir à cette abdication magnanime d'un trône qu'il faudroit disputer par des flots de sang ; & j'aime à voir combien la vertu dénuée du prest'ge de la gloire , est chère à celui qui devroit r'gner sur nous. Oh ! qu'il est sublime & touchant , ce mouvement de votre ame généreuse qui vous amene au secours d'un ennemi dans les fers..... ! “

— Ce n'est point au vertueux Guibaut à s'en étonner, interrompt le fils de Thierry , le fort en me dépouillant des droits que m'avait transmis ma naissance , n'a pu m'affranchir des devoirs qu'elle me prescrit. Un Roi malheureux doit être un héros ou un sage ; & Landemon qui me pénétra de cette grande maxime , ne place la gloire qu'après la vertu. —

Ici, le Patrice tombant aux genoux du Prince Français , ne peut que mouiller de ses larmes la main qu'il lui tend pour le relever ; & le jeune héros poursuit en ces termes :

— Prisonnier de ma mère ainsi que le Maire du Palais , par le plus étrange effet du hazard , vous ne craignez pas sans doute qu'elle veuille abuser de cet avantage : c'est à l'instant où le songe des grandeurs est fini

pour nous , que le Ciel a voulu lui rendre un fils ; & la rançon de Garnier ainsi que la vôtre , dépend d'un mot. Jurez pour le Maître du Palais un silence à toute épreuve.... jurez qu'il ne prononcera jamais le nom d'Ernelinde, ni celui du maître qu'il a trahi, du Monarque qu'il a détrôné. Oublié de la France entière, que dis je, effacé maintenant de l'univers, ce nom ne doit pas être profané par lui..... & s'il osoit enfreindre la loi que j'impose, j'ai conservé des amis fideles, le chatiment suivroit le crime de près. —

Pour toute réponse Garnier veut se lier ainsi que son gendre, lorsqu'un regard dédaigneux de Childebert arrête sur ses lèvres le serment qu'il est prêt à prononcer ; & tandis que ceux du Patrice sont reçus avec cette confiance que mérite la parole d'un héros, l'œil infligé du Prince exprime le peu de cas qu'il fait de ceux d'un parjure.

Cependant Ernelinde qui vient de recouvrer ses esprits, croit à peine au bonheur qui lui est rendu. Pour en peindre l'excès il faudroit avoir le cœur d'une mère, & se pénétrer des longs malheurs de celle de Childebert. Avec quels transports elle demande à le suivre au fond de cet antre qui lui sert

d'azile depuis huit ans ! Elle brûle d'exprimer sa reconnoissance à Landemond , (a) à ce Prélat vertueux qui , non content d'avoir nourri l'enfance du jeune Roi de Bourgogne , voulût se consacrer à lui par un feint trépas , & vint achever son éducation au feint

---

(a) Landemond étoit Evêque de Sion en Val-lais , & tout prouve qu'il étoit attaché à la malheureuse famille de Brunehaud. Il fut impliqué dans la conspiration du Patrice Aletée contre Clotaire ; & ce Patrice ayant été victime de son attachement pour cette illustre maison à laquelle il appartenoit on ne fait comment , Landemond lui-même n'évitât le ressentiment de Clotaire , qu'en se confinant dans le Monastère de Luxeuil fondé par St. Colomban. Voyez Mezerai , Abrégé de l'histoire de France , Tome I. page 108. L'Auteur de cette anecdote suppose que Landemond à l'aide d'un feint trépas , sortit de ce monastère pour aller joindre Childebert dans la caverne où Grimold & le fidèle Heurtale l'avoient caché ; & que ce Prelat s'y dévoua au soin d'achever l'éducation de ce jeune prince que le Roi Thierry son père lui avoit confié. Un pareil devouement est si bien dans la nature des belles ames , que , même en ce siècle , il ne passe point les bornes de la vraisemblance , & que tout cœur honnête en jugeant d'après lui-même , le trouvera véritablement dans la nature.

des rochers : au brave Grimoald , qui sauva les jours de ce malheureux enfant poursuivi par les soldats de Clotaire , & s'attacha pour jamais à lui sitôt que la fortune trahit sa cause : à ce fidèle Heurtale enfin , simple domestique autrefois , & maintenant l'amî du prince pour lequel il a tout quitté. Oh ! quels bienfaits Ernelinde n'a-t-elle pas à reconnoître ? Que de vertus elle aura désormais à chérir ! Errante & cachée avec son vieux père depuis la fin tragique de Brunehaud , elle avoit été recueillie en ce manoir par un guerrier octogénaire ; & devint bientôt l'unique héritière de cet hôte bienfaisant : l'azile qu'elle avoit trouvé dans ces deserts sembloit destiné par la nature à servir de retraite au malheur ; voisin d'une forêt ténébreuse , en butte aux vents , entouré de cascades dont le bruit monotone entretient la mélancolie , tout devoit nourrir cette douleur profonde qu'elle y portât , & qu'elle cherissoit comme un bien. Quelque lueur d'espoir avoit soutenu pendant quelque tems la malheureuse Ernelinde ; un nuage cachoit le sort de son fils ; & le Ciel protecteur de l'innocence , pouvoit l'avoir défendu des poursuites cruelles de l'usurpateur. Mais le silence de la France entière sur le jeu et

de Bourgogne, ainsi que la retraite de la Princesse Theudelinde (a) sa tante dans un Monastère, n'avoient pas tardé à détruire un si foible espoir; & tout sembloit lui confirmer depuis sept ans, la perte qu'elle croyoit avoir faite. Ernelinde enfin, n'avoit éprouvé aucune consolation jusqu'au jour où le Maire du palais vint de lui-même s'offrir à ses douloureux ressentimens. Eh ! quelles tristes jouissances encore peut on se promettre de

---

(a)Theudelinde, fille du Roi Childebert premier, sœur de Thierry, & petite fille de Brunehaud, fut prise avec elle dans le château d'Orbe. Mais Clotaire, cruel seulement quand il a un grand intérêt politique l'exigeoit, n'avoit garde de se souiller par la mort de cette princesse d'un forfait gratuit qui l'eût rendu avec justice, odieux à toute la France. Theudelinde, fille, sœur & tante des derniers Rois de Neustrie & de Bourgogne fut épargnée. Cette Princesse se retira dans un monastère après le désastre de sa maison, & la fin tragique de Brunehaud; mais il est plus que probable que, si le jeune Childebert survécut en effet à la fatale journée de Chalon, elle eut seule connoissance de son sort; & l'histoire offre même à ce sujet quelque trace des soupçons de Clotaire Mezerai, Abrégé Histor. de l'hist. de France, Tome I. page 106.

la vengeance? N'est-ce pas *s'abreuver de son amertume, & se nauter à plaisir de son propre dard,* que d'aggraver ses peines par le supplice d'autrui? Tel étoit, il n'y a qu'une heure, le sort d'Ernelinde ... un seul instant l'avoit bien changé. Comme elle applaudit au sacrifice qu'a fait Childebert de cette royale chevelure qui, désormais pourroit seule le trahir! Mais lorsqu'elle apprend que lui-même a remis à Theudelinde ce don fatal; & qu'arrosé des larmes de la princesse, il a été déposé sur l'autel ainsi qu'une offrande, elle se rappelle que le front de son fils fût orné solennellement du diadème.... & les pleurs qu'un tel souvenir lui coute inondent ce front auguste & charmant.

Le prince François oppose plus de courage à ces étranges vicissitudes; la vertu le met au-dessus des coups du sort, & le bonheur de retrouver celle dont il tient la vie, ce bonheur aussi doux qu'inespéré compense tous les revers dont il fût accablé dès son enfance. Ernelinde! mere digne encore d'envie, le disciple du vertueux Landemond t'offre avec les traits adorés du monarque à qui tu fus chère, l'ame d'un héros & le cœur d'un fils..... tu n'as plus le droit de te plaindre de la fortune, ce bienfait doit te faire oublier huit ans de malheur.

Après avoir donné les premiers instans aux transports qu'inspire une réunion si touchante, Childebert obtient du Patrice un ordre pour mander auprès de lui le fidele Ogier ; il en trace lui même un semblable pour Grimoald ; un ancien ferviteur de sa mere en est chargé ; & volant à la métairie voisine , il revient bientôt ramenant les deux guerriers avec lui.

En voyant son maître , en appercevant le Maire du palais , dont le jeune Clodomir détache les fers , Ogier s'abandonne à la joie. Il ignore les noms de Childebert & d'Ernelinde , mais il présume que le ciel vengeur a puni la maîtresse du château de l'attentat commis par elle sur la personne de Garnier ; il suppose que le jeune inconnu de la caverne a trouvé les moyens de s'en rendre maître ; & Clodomir a ses raisons pour lui laisser cette double erreur. Pendant qu'Ogier reçoit quelques ordres de son maître , qui trouve divers prétextes pour l'arrêter , une scene illusoire se prepare dans le but de lui confirmer ce qu'il imagine au sujet de la Dame du château. Grimoald n'a quitté un instant l'appartement que pour y reparoître bientôt avec Ernelinde voilée : il la presente silencieusement au jeune héros , & semble attendre la sentence qu'il va prononcer,

„ Allez, dit Clodomir d'un ton imposant, conduisez cette femme dans la caverne.... & que mon pere, en apprenant l'arrêt irrévocable qui vient de fixer son sort, soucrive, ainsi que nous, aux décrets de la justice céleste. ”

Ogier frémit, en voyant Grimoald sortir avec la victime ; il laisse échapper un soupir, mais il ne se permet aucune question. Convaincu qu'on médite une vengeance secrète & terrible de la captivité de Garnier, il retourne tristement à la métairie ; & l'impression qu'il y porte tient de la terreur autant que de la pitié. „ Il est donc, se dit-il, des crimes qu'il faut taire, & punir aussi rigoureusement ! ” Ce qu'il vient de voir & d'entendre doit être à jamais enseveli dans le silence, mais la vertu de Guibaut lui répond de sa justice ; & c'est le secret de ce bon maître qu'il croit garder.

A peine ce zélé serviteur s'est-il éloigné du château, que le Patrice en rassemble les habitans, & leur présentant Clodomir comme le maître absolu de ce lieu, leur déclare qu'ils ne doivent désormais obéir qu'à lui. Après cette investiture solennelle, le Patrice demande au fils inconnu d'Ernelinde, la liberté d'Éggon, ce fidele domestique de Garnier qui, l'ayant accompagné dans le châ-

teau, s'y voyoit détenu, ainsi que son maître, depuis le jour fatal de leur arrivée. Clodomir, après avoir accordé à Guibaut une demande aussi juste, prend le ton absolu d'un maître; & donnant la liberté à tous les esclaves du château, il les bannit à jamais de l'enceinte de ses murs. Quelques anciens serviteurs d'Ernelinde, dont la fidélité est éprouvée par le tems ainsi que par le malheur, & qui tous savent son secret, sont seuls exceptés de cette loi. Cette sage mesure répondant au prince François de la sûreté de son azyle, il attend le retour de Grimoald pour lui en confier l'exécution, & brûle d'aller rejoindre dans la caverne sa mere & le vertueux Landemon. Mais un nouvel incident va donner le change à cette impatience; la pitié fera bientôt tout oublier au sensible Childebert : jamais une ame généreuse ne fût inaccessible aux maux dont elle est le témoin.

Le Maire du Palais n'a joui de la liberté qu'un instant; les secouffes que vient d'éprouver son ame en ont rompu les premiers liens; brisé par une répentance tardive, son cœur est maintenant son premier juge, son premier bourreau. Guibaut, Eggon l'ont trouvé plongé dans une défaillance mortelle; vainement ils cherchent à le ranimer; leurs secours paroissent d'abord sans succès;

il revient enfin à lui, mais tout fait juger que sa fin s'approche, elle fera moins affreuse puisqu'il a revu Childebert.

Pendant que Garnier lutte douloureusement contre la mort, le Patrice expédie des couriers pour instruire le fils & l'ami du Maire du Palais de sa destinée : le lieu où il a été trouvé, le danger prochain qui semble menacer ses jours, le desir qu'il a d'expirer entre leurs bras, enfin tout ce qui peut émouvoir le cœur de Godin & d'Egila, se trouve consigné dans les dépêches dont Guibaut charge ses couriers. Mais le fils & l'ami d'un ambitieux sont bien rarement des êtres sensibles : loin de s'occuper à rendre au Maire du Palais les derniers devoirs, Egila, Godin ne songeront qu'à s'assurer l'éminente dignité que sa mort va laisser vacante. Devenus rivaux ou même ennemis, en lisant les dépêches du Patrice, l'un s'occupe à Châlons d'acheter les suffrages qu'il est loin de mériter ; l'autre, jaloux de s'assurer le choix de Clotaire, vole à Paris pour y calomnier son concurrent. C'est en vain que l'infortuné mourant les appelle, qu'il compte les heures de leur absence, qu'il espère leur dire un dernier adieu ..... mais abandonnons cet ingrat ami à l'ambition frénétique qui le domine, laissons ce fils

dénaturé courir à sa perte, (a) & voyons le prince que Garnier a trahi, remplacer l'un & l'autre auprès de ce lit de douleur. Qu'il est sublime le mouvement de cette pitié généreuse qui rapproche involontairement Childebert de son ennemi ! Il ne voit plus en lui le maire parjure de son palais violant les sermens les plus sacrés, oubliant les bienfaits reçus de son pere & de son ayeule, & trahissant enfin tous les devoirs en un jour, pour le livrer, ainsi que ses jeunes freres, au fils implacable de Frédegonde : il ne voit qu'un être souffrant, dont la dernière heure s'approche, & tous se sont employés pour adoucir ce qu'elle a d'affreux. Tantôt la main fécurable du jeune héros effuye la sueur qui découle de ce front glacé, tantôt il appuye cette tête défaillante, dont les traits portent déjà l'empreinte livide de la mort.

---

(a) Accusé par ses ennemis auprès de Clotaire, d'un crime que les loix punissoient de mort, Godin fût condamné par ce monarque à perdre la vie. Clotaire ne voulût point donner de successeur à Garnier, & la charge de Maire du Palais demeura vacante en Bourgogne pendant son regne. *Voyez Mezerai, Abrégé Chron. de l'Hist. de France, tome I, pag. 111.*

Tels sont les soins dont le généreux fils de Thierry s'occupe, quand le retour de Grimoald vient lui rappeler qu'il est attendu avec impatience dans la caverne. „ Il faut vous quitter, dit-il au Patrice, adieu.....! Oubliez le nom de ceux que le monde ne doit plus revoir, mais n'oubliez jamais Clodomir : si le destin le forçoit quelque jour à fuir cet azyle, il iroit chercher au château d'Orbe un ami fidele; & votre cœur doit vous répondre du sien.”

En parlant ainsi, le prince serre Guibaut dans ses bras, & celui-ci reçoit ses caresses avec ce respect que les grandes ames savent conserver aux illustres malheureux. Cependant la voix éteinte du Maire du Palais des rois de Bourgogne, mêle à leurs adieux ses foibles accents. „ Vous partez, & je ne vous reverrai plus.....! & quand mon crime vous a tout ravi<sup>1</sup>, je meurs sans avoir pu réparer rien....! sans oser implorer votre clémence....!

— „ Meurs en paix, répond le prince en se rapprochant de lui, meurs en paix.....! Clodomir te pardonne sa desti née. — ”

Après quoi, laissant le cha eau sous la garde de Grimoald, il en gagne avec le Patrice la dernière porte, lui dit un second adieu, & s'éloigne rapidement de ses murs.

Les premiers rayons de l'aurore éclairent

en cet instant la scène imposante & sauvage que domine l'antique manoir ; & cette scène s'annoblit encore du spectacle moral qu'elle offre aux yeux de Guibaut. Un héros fugitif, un monarque détrôné, cachant au fond d'un désert des vertus si propres à faire le bonheur du monde , & qui va regagner un antre au lieu de palais.....! L'époux d'Alpaïde essuye ses yeux pleins de larmes, un profond soupir échappe à sa poitrine oppressée ; & douloureusement convaincu du néant des grandeurs humaines, il se rapproche du lit de Garnier.

Si la vérité afflige le Maire du Palais en l'éclairant sur l'absence de ceux qu'il desire avec tant d'ardeur de revoir encore, il n'est pas moins tourmenté par les illusions qui la remplacent dans quelques momens ; & passer de la réalité aux prestiges , n'est pour lui que changer un supplice contre un supplice nouveau. Le délire qui le travaille le ramène sans cesse à la plaine de Châlons : tantôt il retrouve tous les combats qu'il eut à soutenir contre lui-même pour livrer à Clotaire les fils de Thierry ; tantôt cherchant à sauver ces jeunes infortunés qui lui tendent les bras, le nomment leur père..... il n'arrive que pour se voir couvert de leur sang : en d'autres instans, il assiste au supplice effroya-

ble de Brunehaud, & rapproche les bienfaits qu'il en a reçus, de la trahison dont il les a payés..... Enfin les angoisses qu'il éprouve sont indicibles, & son dernier soupir s'exhale au sein des remords.

Dès que le Patrice a rendu les derniers devoirs au pere de sa bien-aimée, reprenant avec ses gens la route du château d'Orbe, il abandonne celui d'Ernelinde au fidele Grimold : Mais combien le bonheur prochain de voir ce qu'il aime est troublé par la triste nouvelle qu'il lui apporte ! Il délibere avec Ogier sur la maniere de l'annoncer ; & se déterminant enfin à laisser son escorte sous les murs d'Esclées, il arrive seul à la porte du château. Un geste prescrit le silence à la sentinelle ; & le Patrice introduit furtivement, pénètre sans bruit jusqu'à l'appartement d'Alpaïde. Seule & pensive, elle est assise en silence auprès du berceau de son fils, la porte entr'ouverte permet à Guibaut de la voir sans en être vû ; il s'arrête pour contempler ce tableau charmant ; & bientôt les sons mélodieux de sa voix chérie enchaînent toutes les facultés de cet époux passionné. „ Alpaïde chante ! se dit-il ; ah ! laissons la chanter un moment encore .... bientôt, hélas ! ses pleurs vont couler. ”

Guibaut attendri, pénétré jusques à l'ame

juge bientôt, par le sens des paroles, que la fille de Garnier est encore en proie aux allarmes que le chantre de la Vallée avoit excité dans son cœur : telle est la mélancolie qu'une crainte vague, mais sans cesse renaissante de la vengeance du ciel, lui inspiroit auprès du berceau de son fils.

### ROMANCE D'ALPAÏDE.

Fruit chéri du plus tendre amour,  
Dors en paix tandis que je veille ;  
Et que ton teint au point du jour,  
Efface la rose vermeille. (*bis.*)

Quand l'enfant jouit du repos,  
Les noirs soucis sont pour la mere.....  
Mais le ciel au fils d'un héros  
Doit sans doute un destin prospere,  
Et pour redouter sa colere  
Je n'ai pas formé de complots.....  
Vain effroi d'une tendre mere !  
Mon fils est le fils d'un héros,  
Le ciel lui doit un fort prospere.

Fruit chéri du plus tendre amour,  
Dors en paix, &c.

„ Alpaïde ! ma chere Alpaïde..... s'écrie Guibaut en se précipitant dans les bras de sa compagne éplorée, tu crains pour ton fils.... ? Eh ! que crains tu ?

Surprise & presque rassurée en le voyant, Alpaïde voudroit ne lui parler que de ce bonheur, mais il lui demande compte de ses craintes, il veut partager toutes les peines ; auroit-elle pour lui des secrets ?

„ O mon bien-aimé , répond-elle enfin , c'est ici que Brunehaud a pleuré sa famille massacrée .... & tu demandes à la fille de Garnier ce qu'elle craint pour ce tendre enfant !”

— Que le ciel détourne de lui ces présages vains ! interrompt le Patrice d'une voix émue : Si les fils de Brunehaud ont été livrés à Clotaire , ce ne fût ni par Alpaïde ni par Guibaut , & l'innocent ne doit point payer pour le coupable. Hélas ! déjà la colere céleste en a fait justice .... Oui , mere trop craintive & trop tendre , rassure-toi. Pleure ton pere , mon Alpaïde , & cesse de trembler pour ton fils.

Alors Guibaut instruit avec ménagement sa triste compagne des détails qu'il lui est permis de révéler. „ Prisonnier d'une ennemie irréconciliable , Garnier n'a été délivré de ses fers que pour expirer en liberté ; & son gendre , quitte de tout devoir envers lui , après avoir déposé dans un tombeau sa froide dépouille , s'est hâté de voler ou son cœur le rappelloit. ”

Quelles terreurs ne s'évanouissent point à

la voix de ce qu'on aime ? Alpaïde dans les bras de Guibaut, pleure le coupable & se rassure sur le sort de l'innocent ; son ame semble partagée entre la douleur, le plaisir & la tendresse ; mais le tumulte qui se fait entendre vers la porte du château, vient bientôt l'arracher à ces impressions diverses. Ce sont les cris d'une mere au désespoir, qui demande avec instance à voir le Patrice, & qui veut le voir à l'instant.

» Justice ! justice..... ! s'écrie-t-elle , c'est au nom du ciel que je viens la réclamer. Ma fille, mon unique consolation m'a été ravie.... elle me fût enlevée il y a quatre jours pendant votre absence..... il falloit l'absence de Guibaut pour qu'un tel attentat pût être commis dans ces lieux..... les ravisseurs ont pris la route de la montagne, ordonnez qu'on suive leurs pas, ou vous me verrez mourir à vos pieds.

L'air & le langage de cette mere affligée paroissent fort au-dessus de l'état que semble indiquer son costume ; en lui accordant sa juste demande, Guibaut cherche à recueillir quelques renseignemens nécessaires à la poursuite des ravisseurs.

» Ah ! Seigneur, mon Imagina est aisée à reconnoître..... le jour qu'elle fût enlevée à ma tendresse, la guirlande d'immortelles dont

vous l'avez couronnée paroît ses cheveux ; & vous l'avez vue assez pour juger qu'il est difficile de s'y méprendre. Hélas ! le désespoir n'a plus rien à diffimuler. Fille du Patrice Aletée , (a) fiancée au jeune roi de Bourgogne, Imagina fût élevée pour régner un jour en ces lieux ; (& quels sont les jeux barbares de la fortune !) je cachois ici son rang & son nom. Loin du Vallais où je suis née , je pleurois en secret mon époux , j'élevois ma fille.... ma fille qui me

---

(a) Aletée , Patrice de la Transjurane, fut condamné à mort par Clotaire , pour avoir tramé une conjuration contre lui ; c'est la même pour laquelle Landemonf fût obligé à se renfermer dans le monastere de Luxeuil. L'Auteur de cette anecdote suppose que cette conspiration fût formée par les amis du jeune Childebert , avec l'intention de le placer sur le trône , & que la veuve d'Aletée étoit sœur de Landemonf. Toutes ces suppositions sont concordantes avec les faits. Aletée étoit du sang royal de Bourgogne , dont il descendoit probablement par les femmes ; il paroît qu'il étoit le plus grand Seigneur du royaume, ce qui , joint à sa parenté avec la maison royale, étoit plus que suffisant pour le rendre suspect à Clotaire , & faire supposer une conspiration quand elle n'auroit pas existé.

tenoit lieu de tout ce que j'ai perdu, & qui seule m'a fait supporter la vie....”

Sensible, généreux, ami de l'ordre & des loix, Guibaut promet prompte justice à la veuve d'Aletée, & fait poursuivre à l'instant les ravisseurs de sa fille. Il fait plus, il ne souffre pas que l'illustre infortunée ait déformais d'autre habitation que le château d'Orbe; & les larmes d'Alpaide, se mêlant à celles de la mere d'Imagina, adoucissent en quelque sorte une douleur que rien ne peut affoiblir.

Avec moins de magnanimité, Guibaut se fût dispensé sans doute de prendre la cause de cette mere infortunée : mais soit qu'il estimât trop Clotaire pour craindre de rendre justice à la veuve d'un conspirateur puni, soit qu'il fût moins attaché à la fortune qu'à la gloire, il ne craignit point de protéger le foible opprimé. C'étoit bien juger l'ame du Monarque : naturellement généreux, il falloit l'intérêt le plus puissant pour le porter aux mesures de rigueur, & pour lui arracher ces sanguinaires arrêts dont Brunehaud & ses fils furent les victimes. Clotaire applaudit en secret à la conduite noble du Patrice, & s'en crût bien plus dignement honoré qu'il n'eut pû l'être par celle d'un courtisan. Il abhorroit cette basse flatterie

qui, s'attachant uniquement au pouvoir, essaye de consacrer jusqu'aux crimes que peut commettre celui que le ciel en a rendu quelques instans le dépositaire; ce prince, doué d'une sagesse admirable, honora constamment l'époux d'Alpaïde de sa faveur, tandis que l'ambitieux Godin, prosrit dans son palais de Châlons, y périt tragiquement par ses ordres; & qu'Égila, frustré de la dignité de Maire, termina ses jours dans une profonde obscurité.

*La suite au No. prochain.*

### NÉCROLOGES ÉTRANGERS.

*Biographie d'Horace Walpole, comte d'Oxford, né en 1718, mort dans sa quatre-vingtième année, le 2 Mars 1797.*

**M**R. Horace Walpole étoit plus connu sous ce nom dans le monde littéraire, que sous celui du titre qu'il n'hérita que peu d'années avant sa mort. Fils cadet du célèbre ministre Walpole, il défendit en parlement l'administration de son père. (1) Sa mère, dont il étoit le favori, lui inspira le

(1) Chandlers debat.

mépris pour la cour, qu'il montra si ouvertement pendant la dernière moitié de sa vie, & il crut ne pouvoir mieux honorer la mémoire de sa mère qu'en faisant graver sur le monument qu'il lui éleva, dans l'abbaye de Westminster, à la fin de l'építaphe qui contenoit l'éloge de ses vertus, le jugement que Pope portoit d'elle : *The was untainted by Courts.*

Il se lia intimément à l'école d'Eton, avec le poète Gray, si célèbre depuis, & quoiqu'il eut déjà obtenu quelques places très-lucratives dans la trésorerie, se trouvant trop jeune pour être membre de la chambre des Communes, il entreprit avec Gray, l'année 1739, le voyage des pays méridionaux de l'Europe. Les deux voyageurs, quoiqu'amis, ne se convenoient pas. Mr. Walpole, toujours spirituel, gai & riche, prenoit quelquefois des airs de supériorité avec Gray, qui plus pauvre que lui, étoit d'ailleurs enthousiaste & mélancolique. Arrivé à Reggio, la méfintelligence déjà commencée entr'eux, en vint à une rupture formelle; ils se séparèrent : Gray retourna en Angleterre, où Mr. Walpole ne revint qu'en 41; un ami commun les reconcilia. Mais Gray conserva toujours un sentiment si pénible de cette affaire, qu'en mourant il ne donna pas à  
Walpole

Walpole, dans son Testament, ces marques de souvenir usitées en Angleterre entre des amis. Mr. Walpole, qui s'attribuoit tout le tort de cette rupture, parut vouloir le redresser, même apres la mort de Gray. Il fit imprimer, dans sa propre imprimerie, en 1757, la premiere & brillante édition des poësies de cet Auteur, & il faisoit toutes les occasions d'honorer sa mémoire.

La carrière politique de Mr. Walpole avoit commencé l'année 41, au retour de ses voyages. Depuis lors il fut quatre fois, à différentes reprises, membre des Communes, où il se distingua par sa fermeté & sa probité. Mais en 61, il résigna toute prétention aux emplois politiques, pour se livrer en entier aux occupations littéraires, objet favori de son gout. Il avoit composé, des sa jeunesse, quelques poësies qui se trouvent dans le recueil de *Dodsl y*; mais son premier ouvrage marquant est intitulé *Ædes Walpoliana*; il contient une Description des curiosités, particulièrement des tableaux qui se trouvoient alors à *Hampton* (dans le Norfolk) terre seigneuriale de la famille Walpole, & qu'elle vendit quelques années apres, à l'impératrice de Russie, pour payer une dette hypothécaire sur cette c. c. p. (1) Il pu-

---

(1) On trouve dans le *European Magazine*,

blia dans le même tems, un pamphlet politique sur l'administration de ces tems-là, qui eut un tel succès qu'on en fit cinq éditions en quinze jours.

Mr. Walpole avoit acheté en 1747, une maison de campagne nommée *Strawberry Hill*, très-agréablement située sur une colline; cette maison, bâtie à la fin du siècle dernier, par un cocher du comte de Bradford, avoit été successivement la demeure d'hommes célèbres par leurs talens & par leur esprit, tels que Colley, Libber, l'évêque de Durham & enfin lord Sackville, ce qui sembloit avoir consacré cette habitation aux Muses. Mr. Walpole voulut lui donner la tournure d'un bâtiment gothique; il employa vingt-trois ans à finir ce chef-d'œuvre de son imagination, & parvint à une telle perfection dans ce genre, que *Strawberry Hill* est compté au nombre des choses les plus remarquables & les plus dignes de la curiosité dans Londres & hors de Londres. On trouve la description de cette campagne dans la topographie la plus utile qu'on ait fait jusqu'à présent sur les grandes villes, (celle de Lysons) (1). Les ma-

---

T. 1, p. 95, le catalogue de cette collection & le prix pour lequel elle a été vendue.

(1) Environs de Londres, tome III, pag. 564 à 574.

teurs de l'architecture gothique peuvent y acquérir bien des lumières sur ce qu'étoit cet art dans sa perfection. Depuis la mort de Mr. Walpole, *Strawberry Hill* est encore plus remarquable, parce que, par son testament, Mr. Walpole a ordonné, qu'on y transporta tous les manuscrits & portefeuilles épars dans ses autres demeures, & qu'ils y fussent conservés comme des biens-meubles appartenants à la maison à laquelle il a légué un fonds de 2000 liv. sterl. pour que tout y fut maintenu dans l'état où les choses étoient à sa mort. Le catalogue raisonné de toutes les décorations & meubles de cette maison, que Mr. Walpole fit imprimer en 1784, pour la rappeler au souvenir de ses amis lorsqu'il n'existeroit plus, est un morceau véritablement instructif pour l'histoire des chefs-d'œuvres d'art & de goût; on y trouve quatorze gravures de *Godfrey*, destinées par Marlow & Pârs. Mais ce catalogue, dont il ne fit tirer que cent exemp. en petit, & six en grand format, est devenu si rare qu'on ne peut l'avoir à aucun prix.

Le goût de Mr. Walpole pour les lettres lui fit ajouter à toutes les jouissances qu'il s'étoit procurées à *Strawberry Hill*, l'établissement d'une imprimerie. Nous avons vu plus haut, qu'il fit imprimer en 1757, les

ouvrages de Gray. Il avoit eu le bonheur de s'attacher un très-habile imprimeur, nommé Thomas Kirkgate, qui le servit pendant quarante-sept ans avec fidélité, & contribua beaucoup à la célébrité d'Auteur de Mr. Walpole. Néanmoins dans son testament infolio, qui contenoit plus de 50,000 liv. sterl. de legs, son imprimeur ne fut nommé que pour la modique somme de cent liv.

Cet établissement, auquel Mr. Walpole employoit une grande partie de son revenu, ne vendant jamais les éditions qu'il faisoit, n'étoit cependant pas uniquement destiné à ses propres ouvrages. Il faisoit aussi imprimer ceux d'autres auteurs, lorsqu'il trouvoit leurs productions curieuses ou remarquables : & toutes les éditions de son imprimerie sont dignes de trouver une place dans l'histoire de la typographie, par leur beauté & par leur rareté. (1)

Nous ne nous arrêterons ici qu'aux ouvrages dont Mr. Walpole fut l'auteur ; le premier qu'il publia en 1752, fut un cata-

(1) Les éditeurs du *Gentleman Magaz.* se firent procurés du facteur de cette imprimerie, une liste complete de tous les ouvrages qu'on y a imprimé, ainsi que du nombre des exemplaires *Gentma*, Mars 1797, p. 258.

logue *of the royal and noble authors*, en 2 vol. in 12, écrit avec esprit, gaieté & beaucoup d'érudition. Le libraire Dodsley sollicita & obtint la permission d'en imprimer une seconde édition, revue & corrigée par l'Auteur, & celui-ci augmenta le dit ouvrage d'un supplément qu'il publia en 1786, sous le titre *a proscrip't to the noble authors*; on fait qu'il a ajouté d'autres suppléments aux manuscrits qui paroîtront avec ses œuvres posthumes.

Auteur de plusieurs piéces de vers, qu'on lit encore avec plaisir dans le journal intitulé le *World*, (1) Mr. Walpole fit imprimer, l'an 1758, une collection de ses piéces fugitives, dont il tira deux cents exemp. Il s'occupa ensuite, depuis 1762 à 1763, de l'édition de son principal ouvrage, intitulé: *of painting in England with some (2) account of the principal artistes, With incidental notes on other artes. Collected by the late Mr. George Vertue, and neu digested and published from his original Mfs. 3 vol. in-4<sup>o</sup>*. Il n'en fit tirer que six-cents exemplaires; mais en 1765, on

(1) N<sup>o</sup>. 6, 8, 10, 14, 23, 160, 195.

(2) *De la peinture en Angleterre*, avec une notice des principaux artistes.

en fit une seconde édition ; & quelques années après 1771, Mr. Walp. completa cet ouvrage par un quatrième volume, intitulé : *History of the moaerne tast in gardening* ; & par le catalogue des gravures apportées ou faites en Angleterre, & dans lequel se trouve l'excellente notice sur la vie & les ouvrages d'Hogart. Celui de Mr. Walpole méritoit d'être répandu ; Dodsley obtint de lui la permission de le réimprimer en 1782, & le duc de Nivernois ayant traduit en François l'*Essai sur l'art des jardins*, Mr. Walpole fit imprimer cette traduction à la suite de l'original, en 1785.

L'ouvrage qu'il avoit publié en 1768, intitulé : (1) *Doutes historiques sur le caractère, la conduite, la personne de Richard III*, lui attira des désagrémens. Il cherchoit à prouver que Richard étoit bien éloigné de ressembler aux monstrueuses fictions de Shakespear & aux représentations de Garrick ; on admira l'esprit, la subtilité, l'érudition avec lesquels il défendoit une mauvaise cause ; mais il fut vigoureusement relevé de tous côtés ; l'on lui prouva que l'ancien document (2) dont

(1) *Historie Doubtes respecting the character conauçt and personne of Richard III.*

(2) (The wardrobe roll.)

il tiroit sa preuve principale, étoit inadmissible. Le Dr. Miller & Mr. Masters lûrent sur cet objet deux mémoires (1) dans la société des antiquités, & ces réfutations étoient si mordantes, que Mr. Walpole, membre de cette société, ne voulut pas y retourner, & fit rayer son nom de ses régîtres.

Mr. Walpole avoit interrompu ses occupations littéraires par un voyage qu'il fit à Paris en 1785; à son retour, il publia le roman intitulé, (2) *the castle of Otrante à Gothic Story translated by Will, Marshall from original Italien of Onuphrio Muralto of the church of St. Nicolas in Otrante*. Cette production peut être regardée comme le plus grand modèle de toutes les scènes d'épouvante, d'horreur, d'apparitions d'esprits & de revenans dont fourmillent actuellement les romans Anglois. On fit plusieurs éditions de cet ouvrage, (3) après lequel Mr. Walpole publia la fameuse tragédie *the Mysterious Mother*, (4) dont

(1) Ils se trouvent imprimés dans l'*archeologie britann.*

(2) Le château d'Otrante, histoire Gothique, &c.

(3) La plus belle est celle de Parme, faite par Bodoni en 1791, & ornée de la perspective du château d'Otrante & de ses ruines.

(4) La Mere Mystérieuse.

il distribua cinquante exemplaires ; mais il ne put empêcher la contrefaçon qui s'en fit à Dublin. Depuis deux ans , on en a fait aussi quelques éditions en Angleterre , où l'on croit que le principal rôle a été composé pour Mrs. Pritchard. Mais les scènes d'horreur qui se succèdent dans cette pièce en ont empêché jusqu'ici la représentation. Il paroît que quelque sensible que fut Mr. Walpole à la critique des autres, qu'il ne la leur ménageoit pas , & qu'il s'étoit exercé dans le genre satirique , comme le prouve plusieurs de ses écrits, entr'autres sa lettre à un ami de la campagne , remplie des sarcasmes les plus mordans sur une annonce emphatique d'une découverte d'os de géant faite dans le Paraguai. La lettre si connue qu'il écrivit de Paris , à Rousseau , sous le nom du Roi de Prusse , quoi qu'elle eut pour motif de venger son ami Hume des imputations du Citoyen de Geneve, & le mépris froid & insultant avec lequel il traita le pauvre Chatterten, procédé qui contribua peut-être à la fin tragique de cet être original , sont des traits qu'on aimeroit ne point trouver dans la vie d'un homme célèbre ; & la lettre par laquelle il chercha à pallier ou excuser cette dernière affaire , n'anéantit pas le fait , qu'il partit

pour Paris sans rendre à l'infortunée Chatterten les papiers qu'il reclamoit.

En général l'esprit & la mémoire étonnante dont étoit doué Mr. Walpole, même dans l'âge le plus avancé, furent les côtés brillans qui distinguèrent cet homme singulier. L'Angleterre a perdu par sa mort une bibliothèque vivante d'anecdotes & de littérature angloise, qui s'alimentoit par la collection qu'il avoit faite à Strawberry Hill, de tous les pamphlets (sans exception) imprimés en Angleterre depuis George I. Au moyen de ce trésor, il étoit aussi amusant & instructif dans sa conversation qu'il étoit inépuisable ; il connoissoit d'ailleurs la chronique scandaleuse de toutes les Cours & capitales de l'Europe, & son privilège d'être le plus ancien célibataire de la Grande Bretagne le mettoit à même de s'égayer de ces souvenirs. Tourmenté pendant cinquante ans de la goutte, Mr. Walpole étoit devenu le squelette vivant d'un impotent estropié, mais il n'avoit rien perdu de ses facultés intellectuelles & de sa gaieté qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir. Il voulut se marier à l'âge de septante sept ans avec une Dlle. Berry ; elles étoient deux sœurs ; il leur laissa la liberté de décider laquelle, n'ayant d'autre

but que de reconnoître par ce mariage en leur laissant sa fortune, l'amitié qu'elles lui avoient témoignée. Elles refusèrent l'une & l'autre cette offre généreuse ; il se borna donc à les nommer dans le volumineux codicile de son testament, chacune pour la somme de 4000 L. Sterling, legs auquel il ajouta tous les manuscrits non imprimés, qu'elles ont vendus pour une somme considérable au Libraire Robinson, selon l'annonce qui en a été donnée. (1) Ces manuscrits seront publiés à la fin de cet hyver 1798, en 5 volumes in 4. avec les mémoires du Dr. Coxes sur la vie & l'administration de sir Robert Walpole, & 164 gravures, entre lesquelles se trouve le portrait dessiné de Lady Beauclerc, servant de frontispice à la Mère mystérieuse. Ces volumes contiendront, outre sa correspondance avec les hommes célèbres de son tems, & la description de Strawberry Hill, une riche collection d'anecdotes sur les Cours de George I & George II, un nouveau genre de contes satiriques, intitulé *hieroglyphic tales*, un Drame nouveau *natur prevaile*, des observations sur la comédie & la tragédie, les papiers de Chatterten; avec une quantité

---

(1) Monthly magazî july page 53.

d'autres morceaux intéressants. On a souvent peint & gravé Mr. Walpole, mais l'on n'a de lui qu'un seul portrait ressemblant fait par George Dance.

*Extrait traduit des feuilles Anglaises.*

---

## SUR LA PENSÉE.

Nous ne connoissons rien dans le monde de si rapide que la pensée; nous ne connoissons rien en même tems de si abondant. Si l'on pouvoit écrire tout ce qui passe en un jour par la tête d'un seul homme, cette lecture occuperoit la vie entière. Mais combien la parole suit mal cette incompréhensible abondance! combien de pensées s'envolent & disparaissent sous la lenteur de la plume! On dira peut-être: à quoi bon nous a-t-on donné tant de richesses qui nous échappent à chaque seconde, comme un déluge que nous ne pouvons ressaisir, & dont la plus grande partie va se perdre dans le néant?

La pensée porte avec elle je ne fais quoi de triste: de là cette maxime si répandue dans le monde, que pour vivre heureux, il faut peu penser. Les grands penseurs sont des hommes arabilaires & mélancoliques: mais ce n'est là que l'abus de la chose; en

effet, qu'est-ce que la pensée? C'est une idée combinée, arrêtée; c'est une méditation de notre esprit qui se replie sur lui-même. Il faut des bornes à tout, principalement à la pensée. En réfléchissant trop, on s'excede, on s'embarrasse, on s'éteint; en réfléchissant avec modération, on s'instruit, on s'éclaire, on se trace un plan de conduite qui peut rendre heureux. L'essentiel est de donner une base à la pensée, de partir d'un principe lumineux, honnête & sûr : la pensée est criminelle dans ceux qui ne calculent que leurs intérêts.

En pensant trop, on s'épuise; en pensant mal, on nuit aux autres pour se faire du bien; en assujettissant sa pensée à la saine morale, on reste dans l'ordre. D'après ce triple apperçu, il est aisé de savoir si c'est un bien ou un mal d'avoir tant de pensées. En creusant toujours, vous montez à la chimère où la foiblesse humaine ne sauroit atteindre; & quand elle pourroit y arriver, qu'y gagneroit-elle?

Tout être borné doit reconnoître des bornes. En approfondissant les choses pour votre seul intérêt, vous êtes l'ennemi de la société, pour laquelle vous ne travaillez pas, & pour laquelle cependant nous sommes tous obligés de travailler. Votre affluence de pen-

sées nous seroit donc préjudiciable alors. En n'admettant que des pensées honnêtes, c'est le seul cas où l'abondance en soit désirable : encore je n'en veux pas trop, car le bien même ne doit pas avoir d'excès.

Ce n'est donc pas un mal de ne pouvoir saisir cette multitude infinie d'idées qui s'envolent de notre esprit aussitôt qu'elles y paroissent : beaucoup de ces idées sont disparates, insensées, dangereuses.

Trop de lumière éblouit ; trop de pensées, en se croisant dans notre tête, nous jetteroient dans l'incertitude, dans le pyrrhonisme. J'ai connu un magistrat qui avoit beaucoup vécu avec notre immortel d'Aguessau, & qui m'a assuré que ce vertueux chancelier restoit indécis toutes les fois qu'il falloit prendre une résolution, parce qu'alors il voyoit, de part & d'autre, une foule de raisons qui tenoient son esprit en balance, & qui lui monstroient l'inconvénient à côté de l'avantage.

Je regarde comme un bienfait la déperdition continuelle de tant de pensées vaines qui meurent aussitôt ; & l'on est trop heureux quand on n'a point cette fatale abondance. Le célèbre cardinal de Lomenie né avec ce flux d'idées discordant prodiguoit par torrens jusqu'à ex

& les débitoit en compagnie : il les débitoit seul. Jeune encore, on l'entendoit déclamer & se promener à grands pas dans sa chambre, la nuit comme le jour. Une femme de ma connoissance, rendant visite à sa mere, & entendant un bruit énorme au-dessus de sa tête, en demanda le sujet ; C'est mon fils, lui répondit madame de Lomenie, qui me fait ce train habituel ; il se croit un petit Richelieu, il s'estramaçonne.

Perfuadé que le plus beau don du ciel étoit cette fécondité d'idées, ce prélat fit deux expériences, dont le résultat fut à peu près le même, & qui eussent bien dû le corriger, s'il n'eût été incorrigible. D'abord il voulut se faire un apperçu juste de tout ce qu'on pouvoit dire dans une chambre en un jour. Il prit, pour arriver à ce but, non pas seulement quatre secretaires, comme César, mais il en prit huit ; & avec eux, par le moyen d'abréviations convenues, il se mit à intercepter toutes les paroles à l'instant qu'elles voleroient ; il en saisit beaucoup, mais la plus grande partie lui échappa encore. Le soir il y avoit des volumes d'abréviations : notre observateur eut la curiosité d'en faire la récapitulation : il jetta ensuite ce travail parmi ses manuscrits. Au bout de vingt ans il le retrouva ; & reconnoissant son

écriture sans le souvenir de son projet, il crut, à la lecture de toutes les disparates de tant de conversations, qu'il y avoit eu un tems dans sa vie où il avoit été fou; enfin il se rappella la chose, & fit la réflexion que non-seulement il lui avoit échappé bien des paroles, ainsi qu'à ses huit secretaires, mais une bien plus grande quantité encore de pensées de tant d'interlocuteurs, les paroles ne pouvant pas suffire, & supprimant encore beaucoup d'idées folles qu'on seroit fâché de montrer au jour.

Cette premiere expérience de Lomenie sur la volubilité de la parole, le conduisit donc à tenter la même chose sur la volubilité de la pensée. Il se prit lui-même pour le sujet de cet essai nouveau : il s'établit dans une chambre, non plus avec huit scribes, mais avec douze, auxquels il donna le mot : ce fut alors qu'il ouvrit la porte à toutes ses pensées : il ne les énonçoit qu'en un mot; mais c'étoit un volcan inépuisable d'où s'élançoient, avec une rapidité extrême, tous les contraires; la raison, la folie, la vertu, le vice; les choses les plus grandes & les choses les plus basses, l'extrême décence & la grossiereté la plus révoltante : chaque idée de ce chaos bisarre, monstrueux, infini, n'étoit exprimé que par un mot : l.

douze scribes n'en faisoient cependant pas la millieme partie. Lorsque l'apprentif Richelieu fut excédé de ses productions, on compta ce que l'on avoit pu surprendre à la volée : le nombre en étoit prodigieux ; mais en dernière analyse, & lorsqu'il fut question de faire le triage , pour une idée raisonnable & neuve, il y en avoit des millions d'absurdes & de detestables : c'étoient les petites maisons ouvertes.

On doit conclure de ces deux expériences, que ce n'est pas un avantage si désirable que la rapidité de la pensée & l'abondance des paroles. Cet avantage mène bien moins au bonheur encore que l'amas des richesses qui n'y mène pas. N'ayons ni trop de richesse, ni trop d'esprit ; élaguons bien des choses vaines qui peuvent être fort dangereuses : choisissons. Notre ame est comme une grande forêt, ou comme un parterre infiniment varié : dans ce nombre immense, cherchons le plus beau chêne pour nous reposer à son ombre, ou la plus belle rose pour en respirer l'odeur. Ayons la vraie philosophie, celle qui nous persuade que le ciel, loin d'être avare pour nous, est encore trop prodigue, & qu'il nous donne bien des choses que nous pouvons laisser de côté : laissons-y principalement tous les tourbillons de

de

dé l'esprit. Soyons aussi sages qu'une dame du siècle dernier, qui disoit ingénument :

„ Je ne vois que des gens qui vantent l'esprit ; moi je ne vois pas que ce soit une chose si nécessaire : il y a quarante ans que je m'en passe, & je ne trouve pas que rien m'ait jamais manqué. ” Une autre femme aussi raisonnable écrivoit à son mari : „ Je vous écris, parce que je n'ai rien à faire, & je finis, parce que je n'ai rien à vous dire. ”

Nous avons extrait cet article des Soirées littéraires, du N<sup>o</sup>. qui complète la dernière livraison de ce Journal, qui par la variété, le choix de ses morceaux, & l'agrément du style qu'ils réunissent à l'instruction, mérite le succès dont il jouit. Les traductions nouvelles des poètes Grecs, qu'on doit à Mr. L. Coupé, principal rédacteur des Soirées littéraires, sont remplies d'images agréables, de traits brillans, de beautés poétiques. Les articles sur la littérature du moyen âge présentent des morceaux très-curieux ; tel est entre beaucoup d'autres, le parallèle contenu dans ce N<sup>o</sup>., du cardinal de Richelieu & du cardinal Mazarin, traduit pour la première fois du latin de Keuchenius, auteur dont nul biographe n'a parlé, & qui est ce

pendant un des plus illustres professeurs de la Hollande. En général, les amateurs de la saine & bonne littérature trouveront à satisfaire leur goût dans les Soirées littéraires, pour lesquelles on s'abonne au bureau du Journal littéraire de Lausanne : prix pour l'année 13 liv. de France.

---

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

*Mémoires secrets des dernières années du regne de Louis XVI, par Mr. Ant. Bertrand de Moleville, alors ministre d'Etat, 3 volumes*  
 . 1797.

**C**ET Ouvrage, dont la première édition s'est publiée en anglois, quoique l'original soit français, est aussi important à l'histoire qu'intéressant par la nature des faits qu'il contient. Sans être à même de cautionner chaque trait du tableau mouvant qu'il présente, on sent que la plupart ont le cachet de la vérité, que l'Auteur parle de ce qu'il a vu, avec l'impartialité qui convient à l'historien, & aucun des ouvrages écrits jusqu'à présent sur ces matières, ne réunit un aussi grand nombre de faits aussi authentiques, ou du moins aussi vraisemblables & aussi caractéristiques de la conduite de Louis XVI, dans

cette période critique, dont les résultats ont été la dissolution de la monarchie Française,

L'Auteur de cet ouvrage, Mr. Bertrand de Moleville, fut trop peu de tems au ministère pour qu'on puisse décider s'il avoit toutes les qualités nécessaires à un ministre; mais sa position, ses relations avec l'infortuné monarque, l'ont mis à même d'observer, non-seulement la face extérieure des affaires, mais de pénétrer encore les causes cachées des phénomènes étonnans qui se sont succédés dans cette époque. Il parle des mesures prises par la Cour pour lutter contre la tempête, avec autant de franchise que de naïveté; & tout en rendant justice aux qualités éminentes de Louis XVI, qu'aucune ombre ne peut obscurcir, c'est plus en historien qu'en apologiste qu'il parle de ce prince.

Après avoir dépeint, dans le premier chapitre, l'état du royaume à l'époque de la convocation des Etats-Généraux, après avoir discuté les causes primitives de la révolution, trop souvent recherchées pour nous y arrêter, Mr. Bertrand rappelle l'observation du célèbre Malesherbes, *qu'un caractère sensible & tendre, qui rend un monarque si digne d'être aimé dans sa vie privée, en tems de paix, peut devenir dans un tems de trouble, plus dangereux,*

*Souvent même plus nuisible que ne le seroient certains vices.* Tel fut en effet, ajoute l'Auteur, le cas de Louis XVI; toutes ses fautes eurent leur source dans de bonnes qualités, » Je ne veux point cacher ses côtés foibles, » & je ne trouverai que trop d'occasions » dans cet ouvrage, de déplorer le peu de » fermeté de ce Prince infortuné." Son éloignement pour toute mesure hardie, au moment où seules elles pouvoient le sauver, sa défiance outrée en lui-même, son manque d'énergie, qualité indispensable lorsqu'on est appelé à régir la multitude toujours prête à ployer sous celui qui sait la commander avec fermeté & dignité, Mais en convenant ainsi des défauts de Louis XVI, Mr. Bertrand accuse le comte de Maurepas d'avoir été la première cause de ses malheurs, & de la révolution, parce que ce ministre, dans les premières années du règne de ce Prince, mit en œuvre tous les moyens pour rendre inutiles ses bonnes qualités, & pour augmenter sa timidité & l'excès de sa modestie.

Sans avoir été l'ami de Mr. de Calonne, Mr. Bertrand porte de lui un jugement plus favorable que celui du public, & il met au nombre des fautes politiques de Louis XVI, le soi de ce ministre ayant la conclusion

de l'assemblée des Notables; mais la haine que lui portoit Breteuil, l'influence de celui-ci sur la Reine, occasionnerent sa chute.

• Nous passerons sur l'histoire des troubles causés en Bretagne par les entreprises du premier ministre, & qui devinrent, comme on le fait, le prélude de grands événemens. Mr. Bertrand s'en occupe dans les chapitres 3, 4, 5; il remplissoit dans ce moment difficile la place d'intendant de la province, & le peu de capacité du gouverneur faisoit retomber sur lui toutes les peines & les épineuses de cette affaire. Il s'étoit rendu à Versailles en 1788, dans l'espoir de faire du bien à sa province. Déçu de cet espoir, il résigna, le 6 décembre de cette année, sa place d'intendant, & porta toute son attention sur l'ouverture des Etats-Généraux. Il donne à ses lecteurs, dans le chapitre 6, le plan qu'il présenta au Roi, en juin 1789, sur cet objet. Il paroît qu'il ne fut pas accueilli; c'est aux politiques à décider s'il méritoit de l'être. Peut-être peut-il servir de preuve que les hommes les plus éclairés se tromperent alors sur la vraie situation des choses.

L'épigramme du septième chapitre, qui roule en entier sur Mr. Neckér, suffiroit pour annoncer l'opinion de l'Auteur sur cet ex-ministre. Les circonstances principales de sa

vie publique sont passées en revue d'une manière peu favorable, & rapprochées de sa conduite au moment de l'explosion révolutionnaire. On connoît trop les imputations principales qui lui ont été faites pour les rappeler ; nous ajouterons seulement que l'Auteur, moins sévère à la fin de son chapitre que ne l'annonçoit le commencement, se rapproche davantage de l'opinion généralement prononcée sur l'administration de cet homme célèbre.

Le département de la marine étant vacant en 1791, par la retraite de Mr. Fleury, le Roi le fit offrir à Mr. Bertrand ; il le refusa & se félicita de ce refus, qui lui épargna la situation pénible où se trouverent les ministres à la fuite du Roi. Mr. Bertrand étoit dès-lors intimément lié avec Mr. de Montmorin, dont il dépeint le caractère avec tous les traits de la vérité. „ L'on a, dit-il, reproché à ce ministre sa liaison avec plusieurs membres du côté gauche ; quant à moi, j'ai regardé cette circonstance comme la plus sûre preuve de son dévouement au Roi. Je fais l'opinion qu'il avoit de ces députés, le mépris que lui inspiroit leur caractère, & qu'il n'eut d'autre but, en se liant avec eux, que de les gagner à la cause du Roi, qui approuva cette mesure faible,

ncertaine , parce qu'il avoit beaucoup de confiance dans ces sortes de moyens, par lesquels on obtenoit par ci par-là quelques petits avantages. Mais Montmorin les acheta trop cher , par l'opinion qu'on prit dans le public sur sa façon de penser. Il étoit naturel que sa conduite parusse douteuse, fut même suspectée de trahison à ceux qui ignoroient le degré de son attachement au monarque , & il l'étoit aussi que ce ministre , qui desiroit le servir , cherchasse à suppléer , par de tels moyens , à l'énergie qui lui manquoit. Si Montmorin avoit été Ministre dans des tems plus tranquilles, ou qu'il eut eu pour collègues des hommes fermes & bien pensants, ses lumieres étendues, son jugement, sa pénétration & sa probité éprouvées auroient richement compensé les mauvais effets que produisoient sa timidité.

Le ministere de la marine étoit encore vacant, Mr. de Montmorin fut chargé par le Roi de l'offrir de nouveau à Mr. Bertrand ; sur le refus de celui-ci , le Roi lui écrivit lui-même ; & l'Auteur s'excusant encore, Louis XVI dit enfin à Mr. de Montmorin : demandez à Mr. Bertrand où je trouverai des Ministres, & que deviendrai-je, si des hommes qui se disent mes amis m'abandonnent ? Ces mots touchants déterminèrent l'Auteur ; il accepta

& la manière simple & franche dont il décrit son entrevue avec le Roi a tous les caractères de la vérité. Ce fut le 1er. Octobre qu'il eut sa première audience, dans laquelle il supplia le Roi de lui dire ce qu'il pensoit de la nouvelle constitution, & le plan qu'il s'étoit formé à cet égard.

Votre demande est juste, lui répondit Louis XVI, voici ce que je pense sur ce sujet : “ Je suis très éloigné de regarder la  
 „ constitution comme un chef-d'œuvre, je  
 „ crois qu'elle a de grands défauts qu'on au-  
 „ roit pu corriger s'il m'eut été permis de  
 „ faire mes observations. Mais il ne s'agit  
 „ plus de cela, j'ai juré d'accepter la consti-  
 „ tution telle qu'elle est, je suis fermement  
 „ résolu, comme mon devoir me l'ordonne,  
 „ à tenir ce serment; je suis de plus convaincu  
 „ que l'observance de la constitution est le  
 „ meilleur des moyens de la faire connoître  
 „ à la Nation, & d'y amener les corrections  
 „ nécessaires. Je n'ai donc pas d'autre plan  
 „ que de m'y conformer, je ne puis même  
 „ en avoir d'autres, & je désire que mes  
 „ Ministres l'observent.”

La Reine est elle aussi dans les mêmes idées, demanda Mr. Bertrand? “ Parfaitement, ré-  
 „ pondit le Roi, elle vous le dira elle-même”.

L'Auteur conduit chez la Reine, celle-ci,

après lui avoir dit des choses obligantes sur son entrée au ministère , ajouta , “ le Roi vous  
 „ a fait connoître son opinion : ne croyez-  
 „ vous pas que son plan d'être fidele à son  
 „ serment soit le seul à suivre” ? Bertrand affirma la question : hé bien , dit la Princesse ,  
 “ foyez sûr que rien ne nous en détournera ;  
 „ ainsi prenez courage , avec de la patience ,  
 „ de la fermeté , de la persévérance , vous  
 „ trouverez peut-être que tout n'est pas en-  
 „ core perdu” .

Nous ne pouvons suivre l'Auteur , chapitre par chapitre , & nous ne nous arrêtons qu'aux traits appartenants à l'histoire secrète de cette période. Cahier de Gerville , nommé par le Roi ministre de l'intérieur , donna un diner à Bertrand & à ses collègues avec Pethion & plusieurs autres membres de la Municipalité. Je portois , dit l'auteur , toute mon attention sur Pethion , le Roi & la Reine en avoient alors une opinion favorable ; ils l'avoient choisis pour Maire préférablement à la Fayette. Nous jouions au billard & je fus quelque tems seul avec lui : sa physionomie ouverte , agréable au premier abord , devenoit nulle & sans expression à l'examen ; son peu de connoissance , son élocution embarrassée , commune lorsqu'elle n'étoit pas guindée ou ridiculement empoulée , m'induisirent à le regarder comme

un homme peu dangereux; je m'imaginai qu'on le gagneroit aisément par quelque flatterie; la suite m'a prouvé mon erreur, & j'ai souvent rougi depuis de m'être laissé duper par un semblable personnage.

Tous ceux qui ont approché & connus Louis XVI, sont unanimes dans les rapports qu'ils font de sa fermeté sur tout ce qui concernoit la religion; irrésolu, timide en politique; dès qu'il s'agissoit de cet objet, c'étoit un autre homme ou plutôt c'étoit un saint. Cahier lui représentoit à l'occasion du décret qui imposoit un nouveau serment aux Prêtres inconstitutionnel, qu'il seroit d'un très-bon effet, que le Roi & la Reine prissent pour confesseur un Prêtre constitutionnel. « Non » Monsieur, non, répondit le Roi avec fermeté, je ne veux aucune représentation sur ce point; la liberté du culte est généralement accordée, & j'ai les mêmes droits de l'avoir que les autres.

On savoit que le Duc d'Orléans prétendoit avoir reçu des outrages à la cour, qu'il attribuoit au Roi & à la Reine. Mr. Bertrand, témoin de cette scène peu connue, la raconte avec tous ses détails. On avoit, dit-il, promis au Duc sous le ministère de Thevenard mon prédécesseur, le grade d'Amiral; il l'accepta & vint me voir à cette occasion. Dans le

cours de sa visite il chercha à amener la conversation sur le Roi & sur la Reine, " je suis  
 » très-malheureux", dit-il, " & je n'ai pas  
 » mérité de l'être. L'on a mis cent horreurs  
 » sur mon compte, dont je suis absolument  
 » innocent, mais plusieurs personnes me  
 » croyent coupable, parce que j'ai trop mé-  
 » prise les imputations odieuses qu'on me  
 » fait pour m'en justifier: vous êtes le pre-  
 » mier Ministre auquel j'en parle, parce que  
 » vous êtes le seul dont le caractère m'a  
 » toujours inspiré de la confiance & vous  
 » aurez bientôt l'occasion de vous convain-  
 » cre si ma conduite contraire à mes discours".  
 Bertrand lui conseilla de manifester ses senti-  
 mens au Roi lui-même. Le Duc se rendit  
 à la cour le jour suivant, fut reçu de Louis  
 XVI, eut avec lui une conversation d'une  
 demi heure, & le Roi content de cet entre-  
 tien, dit à Mr. Bertrand: " je pense comme  
 » vous, qu'il revient sincèrement à nous, &  
 » qu'il fera ce qui dépendra de lui pour  
 » réparer le mal fait en son nom, & auquel  
 » il n'a peut-être pas autant de part que  
 » nous l'avons cru.

Le dimanche suivant, le Duc parut au  
 lever du Roi; les courtisans & royalistes l'ac-  
 cueillirent horriblement on le pressoit de  
 tous côtés, on lui marchoit exprès sur les

pieds, on le pouffoit vers la porte ; lorsqu'il entra chez la Reine où la table étoit mise , on cria : ne permettez pas que personne approche des mets, voulant faire entendre qu'on craignoit qu'il n'y mit du poison. Il fut forcé de se retirer sans avoir vu personne de la famille Royale ; on le poursuivit sur l'escalier, & pendant qu'il le descendoit on lui cracha sur la tête ; il se hâta de sortir du château, furieux, & convaincu que le Roi & son auguste épouse avoient ordonné les outrages dont on l'avoit accablé, & qui, dit l'Auteur, les affligèrent beaucoup lorsqu'ils les apprirent : de ce moment le Duc leur jura une haine éternelle.

*La suite au N<sup>o</sup>. prochain.*

L'AVEZ-VOUS VU ? Air : *Ainsi jadis un grand Prophète, ou la prise de tabac.*

**J**E cherche par-tout pour ma fille  
 Un jeune & fidèle mari ;  
 Je veux en lui que l'esprit brille ,  
 Et que son argent brille aussi ;  
 Vif en amour, joyeux à table ,  
 A la mode & plein de vertu ,  
 Toujours gai, toujours raisonnable :  
 Un tel mari, *l'avez-vous vu ?*

Mon fils n'est pas plus difficile ,  
Pour sa femme , il veut seulement ,  
Une beauté riche & docile  
Qui le chérisse uniquement ;  
Qu'à ses talens tout rende hommage ,  
Sans que son cœur en soit ému ;  
Qu'elle n'aime que son ménage :  
Un tel trésor, *l'avez-vous vu ?*

Mon fils veut un valet fidèle ,  
Qui veille à tous ses intérêts ,  
Qui soit prêt sitôt qu'on l'appelle ,  
Et n'aille point aux cabarets ,  
Que sa probité soit bien sûre ,  
Que jamais il n'ait rien perdu ,  
Qu'il ne mente point , ni ne jure ;  
Un tel valet, *l'avez-vous vu ?*

Ma fille veut quelques amies  
Dont le nom seul lui fasse honneur ;  
Point jalouses , point étourdies ,  
Et toujours d'une égale humeur .  
Que de leur cercle aimable & sage ,  
Où le méchant soit mal venu ,  
On bannisse tout commerage ;  
Un tel cercle, *l'avez-vous vu ?*

Mon fils craint la mélancolie ,  
Il cherche des amis joyeux ,  
Chantant , buvant toute leur vie ,  
Toujours unis , toujours heureux ,

Gaïment érigeant dans la ville  
 Un temple à Momus à Bacchus ;  
 Pour ces amis, *à l'in de Lille* ,  
 Chacun prétend *qu'il les a vus*.

*Par le C. SEGUR, Aîné.*

## LE LIERRÉ ET LE MÜR.

### F A B L E.

**L**AS de couvrir le sol humide  
 D'un rustique jardin ,  
 Le lierre, d'un ton timide ,  
 S'adressoit au mur son voisin....  
 Daignez souscrire à mon humble supplicque  
 Difoit-il ; soyez mon soutien ,  
 Considérez que je ne pèse rien ,  
 Et que mon humeur pacifique  
 Me dispose à trouver tout bien.  
 Loin d'abuser de cette grace unique ,  
 Mon feuillage épais  
 Semble fait exprès  
 Pour orner votre tête antique....  
 Point tant de discours , & montez ,  
 Répond le mur , un mur est laconique  
 Et n'aime point les propos apprêtés.  
 Le lierre donc se cramponne  
 Et s'insinue & se cambonne ,  
 Le voilà grandement logé.

Le mur trouva bientôt la bachique couronne  
 Un peu pesante & parla de congé,  
 Mais trop tard, l'humble protégé  
 Fortement avoit pris racine,  
 Et pour éviter sa ruine,  
 Le mur tristement décoré,  
 A mauvais jeu fit encor bonne mine,  
 Et l'importun resta bon gré, mal gré.

Tel chez les grands, se glisse & se faufile  
 L'intriguant souple & doucereux :  
 La prudence défend de lui donner azyle,  
 S'il commence par être utile,  
 Il finit à coup sûr par être dangereux,  
 Et le divorce est souvent difficile.

*Par M. D. V.*

B L A I S E E T L' O I E.  
 C O N T E.

**B**LAISE au marché pour sa fête, acheta  
 Un oison gras, & puis se fait écrire  
 Sur un billet la fausse pour le frire.  
 Ainsi muni, le fire s'en alla,  
 L'oison en main & le billet en poche.  
 Chemin faisant, certain croquant s'approche;  
 Miraut le chien, attiré par l'odeur,  
 Vous happe l'oie & s'en va : Serviteur.  
 Blaise le voit, n'en fait que rire:  
 Va, va, dit-il, tu n'as point le billet;  
 Que feras-tu de l'oiseau ? Ce benet  
 Ressemble assez à tel & tel messire,

Très-riche en parchemins & très-pauvre en deniers.  
Hé ! laissez-moi l'oïson & gardez vos papiers.

---

## E N I G M E.

**J**E charme tour-à-tour & désôle un amant ;  
Je porte les plaisirs & les maux sur ma route ;  
L'homme , par fois , me souhaite ardemment ,  
Et par fois aussi me redoute :  
Fantasque dans ma volonté ,  
Quand on me veut , je suis ; quand on craint j'ar-  
rive ;  
Et dans mon cours , lent ou précipité ,  
Je suis trop paresseuse ou je suis trop hâtive ,  
Quoiqu'exémpte de crime , on me met en prison ;  
Mais je n'y reste pas , grace à mon adresse :  
Je produis la folie & forme la raison :  
Je suis dans l'alcoran , & je suis dans la messe.

---

## L O G O G R I P H E.

**Q**UI ne me connoît pas me prend pour le ton-  
nerre ;  
Le François me chérit , souvent aussi me craint ;  
Car de guerre ou de paix je suis signe certain ;  
Mon chef à bas , je suis le plus sot de la terre.

---

## C H A R A D E.

**U**N Baudet porte mon premier ,  
Mon second porte mon entier.

---

Le mot de l'énigme du N<sup>o</sup>. précédent est *bourse*,  
celui du logogriphe est *arches*, & celui de la charade  
*souvent*.

---

**AVIS DU RÉDACTEUR**

*Du Journal Littéraire de Lausanne.*

**L**ES grands événemens qui ont changé la face de notre pays lui donnant un intérêt politique qu'il n'avoit pas autrefois, nous réunirons à l'avenir à notre Journal Littéraire un précis historique des faits principaux qui se passeront dans le cours du mois, persuadé que ceux de nos lecteurs qui par leur éloignement ou leur fortune, ne seroient pas à même de se procurer les divers papiers nouvelles établis à Lausanne depuis la révolution, trouveront avec plaisir le tableau politique succinct, extrait de ces mêmes papiers, sans aucun mélange de réflexions ou de jugemens.

---

*Précis historique des faits principaux de la révolution du pays-de-Vaud depuis le 24 Janvier, au 24 Mars.*

Les gazettes, les journaux, les pamphlets, de toute espèce, ont tant parlé de ce qui a précédé la révolution qui vient de s'opérer dans notre pays, que, soit pour nos lecteurs étrangers, soit pour nos compatriotes, nous ne commençons le précis histori-

que de ce grand événement que du 24 Janvier de cette année, où fut des lettres reçue la veille de Paris, & qui annonçoient que la France vouloit la liberté des Vaudois, la République Lémanique fut proclamée à Lausanne, les arbres de la liberté plantés, & des couriers dépêché dans toutes les autres villes du pays, pour y annoncer cette grande nouvelle. Chaque Citoyen prit la cocarde verte, couleur de Guillaume Tell : on promena en triomphe un Drapeau vert : bientôt ces signes de notre indépendance, & liberté, furent presque généralement adoptés. Les Baillifs ayant cédé au torrent, & quitté leurs châteaux, les patriotes en prirent possession comme propriétés Nationales, & dans l'espace de deux ou trois jours la plupart des Villes & des Communes du Pays-de-Vaud furent détachées de leur ancien Souverain.

Quelque rapide que fut cette commotion révolutionnaire, aucune violence ne souilla les premiers momens de notre régénération ; on laissa subsister jusqu'à nouvel ordre les magistratures établies : les Députés des villes & Communes qui s'étoient successivement rendus à Lausanne avant le 24 Janvier se constituèrent ce jour là en Assemblée Nationale provisoire ; son premier soin, après qu'elle eut organisé ses divers Comités, fut

d'envoyer le 26 Janvier une députation à Paris, composée des Citoyens la Flechère, Monod & Bergier, chargés d'exprimer au Directoire exécutif la reconnaissance du peuple Vaudois & munis de diverses instructions de l'Assemblée, qui avoient pour objet principaux, l'emprunt demandé par le Général Menard, à son entrée dans le pays ; les approvisionnementens de l'armée & une négociation relative aux sels.

Quoique les adhésions à la République Lémanique se multipliassent chaque jour, & quoique les Bernois parussent avoir abandonné ce pays, on conçut quelques allarmes ; plusieurs Communes moins éclairées que les autres, sur les avantages d'un tel changement, étoient restés fidèles aux Bernois ; ceux-ci avoient un corps de troupes avec de l'artillerie à Avenches ; Lucens, château où siégeoit le Baillif de Moudon, étoit occupé par un Corps de chasseur. Enfin, Mr. Weifs, nommé par les Bernois, général du Pays-de-Vaud, dans les derniers instans de leur autorité expirante, avoit établi son quartier général à Yverdon.

Pour prévenir les entreprises contraires à la liberté que s'étoit acquis les Vaudois sous les auspices de la France, les Patriotes n'avoient encore qu'un corps de Volontaires organisé le jour qu'ils se déclarèrent indé-

pendans. Ils députèrent quelques-uns des leurs au général Ménard, alors à Gex, pour demander des secours; & tandis qu'une partie des Volontaires marchoit contre Lucens, qu'ils trouvèrent évacué, le général Français envoya son aide-de-camp, Autier, au général Weifs, pour le sommer d'abandonner ce pays & de licencier ses troupes.

Comme nous nous bornons à l'indication des faits principaux, nous n'entrerons pas dans les details de la malheureuse catastrophe de Thierrens, village entre Moudon & Yverdon, auprès duquel les deux Hussards qui escorteient l'Aide-de-camp Français, furent tués dans la nuit du 26 au 27; mais on aime à rappeler la généreuse humanité avec laquelle le Citoyen Autier a disculpé les malheureux Paysans, auteurs de leur mort. Le 28 Janvier, surlendemain de cet événement, la division de l'armée d'Italie, commandée alors par le Citoyen Ménard, commença son entrée à Lausanne, & fut cantonnée dans les diverses villes du Pays-de-Vaud, surtout à Moudon, Payerne & Avenches, en attendant que les Bernois, sommés par les Français de changer la forme de leur gouvernement, eussent donné leur dernière réponse.

Protectrice du Peuple Vaudois, cette armée sous la conduite de ses dignes Chefs, observa

tant d'ordre, & une si exacte discipline, qu'elle s'attira la reconnoissance générale que nous nous plaçons à consacrer ici.

Pendant que cette force imposante contenoit les entreprises du dehors, & maintenoit l'ordre dans les Cités; que l'Assemblée provisoire établie au Château (actuellement Maison Nationale) continuoit les travaux importants & difficiles qu'occasionnoit dans ses premiers momens (où tous les anciens rapports & liens sont dissouts,) la nécessité de tout créer, qu'une Assemblée populaire qui s'étoit organisée dans le temple de St. Laurent, (sous le nom de Société des Amis de la liberté,) discutoit des intérêts de la Patrie, & que la généralité des Citoyens Vaudois étoit dans une attente pénible, de la tournure que prendroit cette crise révolutionnaire, la France qui nous avoit donné la liberté y ajouta le don précieux d'une constitution toute faite, par laquelle nous pourrions conserver l'ineffimable bonheur de rester Suisse.

Ce projet conçu par Mr. Ochs, de Bale, approuvé par le Directoire exécutif, fut envoyé de Paris le 8 Février, aux généraux Français & à l'Assemblée provisoire, répandu par toute la Suisse, & non-seulement les Députés representans du Peuple, mais tous les

bons Citoyens Vaudois, acceptèrent avec joie cette constitution qu'ils regardoient comme le seul moyen d'échapper à l'anarchie hideuse, produite par le choc des passions, des intérêts ou des volontés divergentes.

L'acte d'adhésion individuelle des membres de l'Assemblée provisoire du Pays-de-Vaud, fut dressé dans la séance du 9 Février; le jeudi 15, elle fut présentée aux Assemblées paroissiales, convoquées dans tout le Pays, pour son refus ou son acceptation: le vœu général s'étant prononcé pour elle, les Assemblées Primaires s'ouvrirent le 26 Février. Le 5 Mars, les Electeurs nommés dans ces Assemblées, se réunirent à l'église cathédrale de Lausanne, pour procéder à la vérification de leurs pouvoirs & pour nommer selon les réglemens de la Constitution, les autorités qui doivent nous gouverner, en attendant que la Suisse entière, ou du moins sept Cantons, acceptent ce projet de Constitution Helvétique qui doit faire de la Suisse un Etat républicain un & indivisible.

Tout cependant paroïssoit annoncer que les Cantons Suisses ne verroient pas dans cette Constitution les mêmes avantages qu'y trouvoient les Vaudois, le bas Vallais & la partie du Canton de Fribourg, qui s'étoit

séparé de la ville & s'étoit constitué Département de Sarine & Broye, dont les députés formoient à Payerne une Assemblée provisoire.

En vain le Citoyen Mengaud, ministre de la République Française en Suisse, chercha-t-il dans plusieurs lettres & notes adressées de Bâle aux divers Cantons, à les convaincre que la France n'avoit aucun projet d'envahissement, que son but dans la reforme qu'elle proposoit, étoit de resserrer les liens qui unissoient les deux Nations, que le Directoire Exécutif feroit retirer les troupes Françaises du moment où les Cantons lui offriroient l'assurance d'une Constitution démocratique représentative ; établissement que devoit précéder l'abdication des magistratures actuelles de Soleure & de Berne, ces deux Cantons consentoient à se démocratiser, mais ils vouloient faire cette opération à leur mode, & conserver une indépendance qu'ils regardoient comme compromise par le projet de la Constitution Helvétique, & qu'ils étoient décidés à soutenir au péril de leur vie. Ainsi les Bernois convaincus que les autres Cantons, Bâle excepté, embrasseroient leur cause, se préparèrent à soutenir un choc aussi glorieux qu'il étoit inégal.

Le citoyen général en chef Brune, avoit été envoyé par le Directoire Exécutif pour

protéger notre révolution & celle de tous les Cantons. Son esprit conciliateur cherchoit les moyens de les amener à correspondre au desir de la France sans effusion de sang. Et pendant que les armées françoises, cantonnées dans le Pays-de-Vaud & le Porentruy, présentoient l'appareil formidable de l'attaque, que les Bernois opposoient à ces dangers, les préparatifs d'une défense courageuse, & que, du côté des montagnes, les Communes Vaudoises des Croisettes, des Ormonds & plusieurs autres, s'armoient pour eux, les négociations entamées avec les Bernois, par le général Brune, les couriers expédiés à Paris, pour y porter leur réponse aux propositions du Directoire, faisoient esperer quelques arrangemens favorables, malgré les hostilités commencées dès le 25 février, entre les Allemands & les Vaudois, du côté des Ormonds.

Mais le 28 février, tout espoir de paix fut rompu : les députés Bernois, n'ayant pas eu les pouvoirs nécessaires pour répondre à l'ultimatum que leur avoit donné le général en chef Brune n'obtinrent, lorsqu'ils revinrent à P y r n accompagnés d'un député Zurichois, que la note explicative de cet ultimatum, qui contenoit les propositions suivantes :

» 1. Rappeller les troupes qui ont été  
 » envoyées par le canton de Berne, dans

» les autres Cantons, & lientier les militai-  
 » res qui forment l'armée Bernoise.

» 2. Créer à l'instant un gouvernement  
 » provisoire, qui soit autre pour sa forme &  
 » composition, que le gouvernement actuel.

» 3. Convoquer les assemblées primaires  
 » dans le terme d'un mois, à dater de l'éta-  
 » blissement du gouvernement provisoire.

» 4. Adopter les principes de la liberté  
 » politique & de l'égalité des droits, comme  
 » base de la constitution à établir.

5. » Adopter le principe de l'unité pour la  
 » république Helvétique, d'après le mode &  
 » les formes sur lesquelles les Cantons & Etats  
 » alliés conviendront librement entr'eux.

» 6. Mettre en liberté les détenus pour  
 » cause d'opinions politiques.

» 7. Résigner le pouvoir entre les mains  
 » du gouvernement provisoire.

» 8. Aussitôt que l'état de Berne aura donné  
 » connoissance de la retraite & du licenciement  
 » des troupes, les troupes Françaises  
 » cesseront d'avancer. Elles ne conserveront  
 » dans le pays où elles se trouvent, que des  
 » postes d'observations; elle se retireront  
 » entièrement du territoire Suisse lorsque la  
 » constitution nouvelle sera en activité.

Ces propositions, rejetées par les Bernois, dès le premier Mars des combats meur-

triers se livrerent. Les François eux-mêmes conviennent que dans ces diverses & sanglantes actions, ils avoient retrouvé l'antique valeur des Suiffes. Nous ne nous arrêterons pas à de tristes détails peu connus ou peu sûrs, malgré notre proximité du théâtre de la guerre. Les résultats en furent, du 1 au 5 Mars, la reddition des villages Vaudois du côté d'Yverdon, qui s'étoient prononcés pour leur Souverain, la prise de Fribourg, de Soleure & de Berne. Le 9 Mars, l'arbre de la liberté fut planté devant l'hôtel-de-ville; le général Brune, conduit par une députation de l'assemblée provisoire Bernoise, installée le 6, suivie des généraux de l'armée & de tout son état-Major, précédé de la musique & d'une escorte nombreuse à pied & à cheval, se rendit dans la salle du deux-cent, où étoit rassemblée toute l'Assemblée provisoire & nombre de spectateurs. Dès que le général fut averti que l'arbre étoit à moitié planté, il se rendit en procession sur le balcon: le citoyen Frisching, ci-devant trésorier, se plaça à côté de lui & félicita le peuple de ce que l'arbre de la liberté avoit été planté au milieu d'eux: il fit des vœux pour qu'il porta de bons fruits, & cria vive la république. On descendit du balcon, après que le général en chef Brune eut promis

au peuple la protection des François, & terminé son discours par vivent les deux Républiques ! Le citoyen Frisching jetta quelques pellées de terre sur les racines de l'arbre ; le général Brune en fit autant ainsi que ceux de sa suite ; & après une assez longue promenade dans la ville , la procession reconduisit le général Brune chez lui.

Des députés Vaudois, membres de l'Assemblée provisoire, les citoyens la Fléchère de Nion & Gex, Obouffier de Vevey, étoient arrivés à Berne le 8 ; ils y rencontrèrent le citoyen Begos d'Aubonne , leur collègue, envoyé à Bâle : sur l'invitation du général Brune, d'assister à la cérémonie du 9, & de fraterniser avec les Bernois, ils se rendirent à la salle du deux-cent, où le gouvernement actuel tient ses séances. Ils y furent reçus avec les démonstrations de la plus vive joie ; le citoyen Begos fit un discours analogue aux circonstances , le citoyen Frisching y répondit & donna l'accolade fraternelle à nos députés, qui accompagnant les membres du gouvernement, furent chercher le Général pour la cérémonie de la plantation, & l'entendirent avec la plus grande satisfaction, terminer son discours par les cris de vive la république Helvétique.

Pendant que les héros de l'Italie organi-

foient Fribourg, Soleure & Berne, les Vaudois continuoient la marche rapide de leur régénération avec d'autant plus de courage, que leurs députés, revenus le 4 Mars de Paris, leurs avoient rapporté les assurances les plus positives de la bienveillance dont le Directoire honoroit le petit peuple, qui par son secours venoit de conquérir sa liberté ; de sages directions sur les moyens de la conserver, & de profiter pour éviter l'anarchie & les malheurs d'une révolution, des grands exemples que la France a donné, & la promesse réitérée que le gouvernement François n'a pas la moindre vue d'incorporation de notre pays à la république Française, & que le plan est arrêté qu'il fasse partie de la république Helvétique.

La nouvelle de la prise de Berne, arrivée officiellement le 6, au général Pouget, commandant à Laufanne, depuis le départ du général en chef Brune, avoit occasionné les plus vives sensations dans tout le Pays-de-Vaud. A Laufanne, des réjouissances publiques suspendirent les travaux du Corps Electoral & de l'Assemblée Provisoire. Ces deux corps réunis formerent une procession dans les rues au son des cloches, des décharges d'artilleries, des cris & des chants patriotiques. L'Assemblée Provisoire déclara

la liberté Helvétique; sa marche étoit précédée de la musique, fermée par une foule de peuple. On se rendit chez le général Pouget, chez la citoyenne Brune, de là à la cathédrale, où le citoyen Bugnon, un des pasteurs de cette ville, montant dans la chaire auguste de la religion, fit un discours aussi religieux que touchant sur les circonstances, & l'accompagna de prières & d'actions de grâces à Dieu, suprême & seul moteur de tous les événemens. Le soir la ville fut illuminée, & le surlendemain il y eut un dîner de souscription sur la place du collège, auquel le général Pouget fut invité, & qui fut accompagné de réjouissances & de fêtes, & finit par des chants patriotiques.

Le 8 Mars, l'aide-de-camp François, Suchet, passa Lausanne, conduisant à Paris les drapeaux pris sur les Bernois, & accompagné de deux députés Bernois, le professeur Stapfer & l'avocat Luthard: peu de jours après, le 12, les citoyens Bay, commissaire des guerres, Fischer, capitaine de dragons, Balthasar Scheidegg de Thun & le banneret Sterchy d'Untersee, se présentèrent à l'Assemblée Provisoire de Lausanne, comme chargés des pouvoirs de l'Assemblée Provisoire de Berne pour fraterniser avec les Vaudois. Le citoyen Bay, qui portoit la parole, exprima l'inten-

tion du gouvernement Provisoire de Berne de renouer les liens qui doivent exister entre tous les peuples de l'Helvétie. Plusieurs Bernois possédés dans le Pays-de-Vaud, s'étant aussi présentés pour émettre leur vœu d'adhésion à la nation Vaudoise, & pour obtenir la levée du séquestre mis, en vertu d'un décret de l'Assemblée Provisoire du 24 Février, non-seulement sur les biens du ci-devant gouvernement, mais aussi sur ceux des individus; l'Assemblée, considérant que les circonstances avoient changé depuis le décret du 24 Février, décréta que, sans préjuger aucune des mesures prises sur les propriétés des bourgeois de Berne & de Fribourg, & en attendant qu'il fut autrement statué sur cet objet, elle accorderoit acte des réquisitions faites près d'elle, pour constater en tems & lieu, la date de ces démarches. En conséquence de ce nouveau décret du 12 Mars, toutes les réquisitions des réclamans furent insérées au protocole de ses séances: nous n'avons pu en donner le précis dans l'exposé rapide des faits historiques & principaux de notre révolution; mais on doit à la justice de dire que cette Assemblée s'est distinguée par le zèle & l'application avec lesquels elle a soutenu l'administration dans ces tems difficiles, & préparé les voyes aux autorités qui devoient lui succéder.

Quoiqu'il fallut au moins la réunion de sept cantons pour mettre en activité le projet de la constitution Helvétique, le Corps Electoral du canton Lemane, après avoir vérifié les pouvoirs de ses membres, s'étoient occupés des nominations prescrites dans l'ordre suivant, par l'acte Constitutionnel.

1°. Cinq membres d'une chambre administrative, qui sont: les citoyens Glaire de Romainmotier, Monod de Morges, Auberginois d'Yverdon, Perdonnet de Vevey, banneret Bergier de Lausanne.

2°. Les quatre députés du canton de Vaud au Sénat Helvétique: les citoyens Muret, avocat, de Morges, Frossard du Saugy de Moudon, la Flechere de Nion, Bertholet d'Aigle.

3°. Les huit députés du Canton au grand Conseil, qui sont: les citoyens Milliet de Chavorney, Desloes d'Aigle, Grivel d'Aubonne, avocat Secretan de Lausanne, Panchaud de Moudon, Bourgeois de St. Saphorin, Maulaz de Fiez & avocat Carard de Fay.

4°. Un Juge pour le tribunal suprême, auquel chaque Canton fournira un membre; celui du Canton de Vaud est le citoyen Polier de Lausanne.

5°. Les treize juges qui composent le tribunal du Canton.

6°. Enfin les suppléans à toutes ces charges.

Pendant qu'on s'occupoit de ces élections, l'espoir des Vaudois, d'être réunis à l'Helvétie, s'ébranla un moment, par un réglemeut du général Brune, pour constituer une République qui, sous le nom de Rhodanique, devoit être composée de cinq Cantons: 1°. le Lemane, 2°. le Valais, 3°. le canton de Sarine & Broye, avec les pays de Morat & de Nidau, 4°. l'Oberland & le Gesseney, 5°. les bailliages Italiens. Ce plan, envoyé par le général François à la chambre administrative du canton de Vaud, & qui fut publié par l'Assemblée Provisoire, la Chambre n'étant pas encore installée, étoit si contraire au vœu général de rester Suisse, que ce fut avec transport qu'on apprit le 20, par des lettres de Bale, que ce Canton avoit accepté la Constitution sous quelques modifications, qu'il enverroit ici ses Députés; que Soleure avoit assemblé le 19 ses Assemblées Primaires pour l'acceptation ou le refus, & qu'on eut la certitude; par une lettre du citoyen la Harpe, lue à l'Assemblée Provisoire, dans sa séance du 21, qu'après de mûres délibérations, le Directoire Exécutif avoit irrévocablement arrêté le grand plan de la république Helvétique une & indivisible, comme le seul digne de la Grande Nation & d'être offert aux Suisses ses amis.



## LE CHATEAU D'ORBE.

*Suite.*

**P**ENDANT qu'Ogier vole sur les traces des ravisseurs de la jeune Imagina , & que prosternée au pied des autels, la veuve d'Aletée y sollicite le retour de cette fille si chère , la nouvelle de la fin tragique du duc Godin (a) parvient de bouche en bouche jusqu'au château d'Orbe. C'est le prince Dagobert en personne que Clotaire a chargé de l'ordre fatal ; & la résistance du coupable n'a servie qu'à faire couler des flots de sang dans le palais de Châlons.

A ce funeste récit, Alpaïde sent renouveler ses allarmes : elle baigne de pleurs le

(a) Purement militaire dans le principe , ce titre de Duc désignoit alors le chef de la milice d'une nation ou de quelque grande Province. Après la mort tragique d'Herpin qui livra Brunehaud , Godin , fils de Garnier , est supposé avoir succédé à la charge de Duc des Trans-jurains , quoiqu'il paroît avoir habité Châlons , ce qui ne seroit pas absolument contradictoire en tems de paix.

visage de son fils, & gémissant sur le sort d'un père & d'un frère punis d'une manière si rigoureuse, se dit avec effroi que, peut-être tout le sang de Garnier est également condamné. Occupé à calmer les craintes de sa timide compagne, le Patrice a peine à se défendre lui-même d'une secrète terreur : l'élan prophétique de Landemond s'est gravé en traits ineffaçables dans sa mémoire, il croit l'entendre annoncer encore que, *le sang innocent retombe sept fois sur la postérité de celui qui l'a versé* ; il craint que la mort du coupable & la perte de Godin n'aient pu désarmer cette céleste justice dont on n'évitât jamais les décrets. Cependant un de ses serviteurs les plus fideles est parti du château d'Orbe avec ce billet adressé à Clodomir.

“ La fille qu'a laissé le déplorable Aletée  
 „ fut enlevée à sa mère il y a quatre jours,  
 „ & ses ravisseurs ont pris la route de la forêt  
 „ que vous habitez : je les fais poursuivre....  
 „ mais c'est à Clodomir qu'il appartient d'en  
 „ tirer vengeance. Veuille le ciel faire tom-  
 „ ber en ses mains la charmante Imagina !  
 „ Destinée au jeune roi de Bourgogne dès le  
 „ berceau, elle eut embelli ce trône où la  
 „ fortune sembloit l'appeller ; elle embelli-  
 „ roit de même un désert si l'amour l'y pla-  
 „ çoit avec le seul époux digne d'elle. . . .”

» Tout l'espoir de la veuve d'Aletée repose  
 » sur le généreux Clodomir, dont elle ne  
 » connoit encore que le nom.... Imagina  
 » est aisée à reconnoître : ses charmes , sa  
 » jeunesse & l'excès de sa douleur la décé-  
 » leroient au premier coup-d'œil ; mais il est  
 » d'autres signes particuliers. . . . Une échar-  
 » pe azurée arrête les plis de sa robe blan-  
 » che, une guirlande d'immortelles sépare  
 » les boucles ondoyantes de ses cheveux  
 » bruns. »

Au moment où le messager de Guibaut  
 s'annonce au château d'Ernelinde, cette heu-  
 reuse mère elle-même vient d'y rentrer avec  
 son fils ; mais Landemon d qui n'a pas cru de-  
 voir quitter sa mystérieuse retraite, continue  
 à l'habiter avec le vieux & fidèle Hurtale,  
 tandis que Clodomir & Grimoald passant à  
 leur gré du château dans la caverne, dispo-  
 sent au besoin de ces deux séjours. Le Prince  
 informé qu'un messager du Patrice est arrivé  
 d'Orbe avec des dépêches, ordonne à l'ins-  
 tant qu'on l'introduise, & se hâte de lire l'é-  
 crit dont il est porteur.

Nièce de Landemon d, fille d'Aletée, &  
 destinée à s'asseoir avec Childebert sur le  
 trône des rois de Bourgogne, quels droits  
 sacrés n'avoit point Imagina aux secours du  
 sensible Clodomir ? En lisant le billet de

Guibaut, les traits du prince François expriment tour-à-tour la surprise, la douleur & l'indignation : des la seconde ligne, il demande impetueusement ses armes & son cheval ; puis démêlant l'effroi qui s'empare d'Ernelinde : "Lisez, lui dit-il, & jugez si je dois, si je puis tarder un instant."

Ernelinde lit : elle soupire, & pressant Clodomir contre son sein :

— Non, s'écrie-t-elle, une mère ne trompera pas l'espoir d'une mère. . . . Pars ! j'y consens, puisqu'il le faut, mais songe aux allarmes qui vont être mon partage, ne prolonge pas des tourmens dont tu ne saurois imaginer l'excès . . . . Et toi, qui sauvas son enfance des poursuites d'en usurpateur barbare, ciel protecteur du sang de Clovis, ne souffre pas qu'il soit répandu par d'indignes mains, & protège contre de vils scélérats, des jours envain menacés par le fils de Frédégonde ! —

Clodomir rassure sa mère, il l'embrasse, promet de n'être pas absent plus de trois jours, & prononce en la quittant le plus tendre adieu. Blanc comme la neige des Alpes, & digne présent du Patrice, un coursier superbe l'attend en frémissant d'impatience. Jamais les plaines de la fertile Neustrie ne virent bondir de plus fier animal : Aquilan,

c'est le nom que lui donna la belle Alpaïde , paroît s'énergueillir du fardeau qu'il doit porter ; le héros s'elance , & presse ses flancs vigoureux . . . . il part comme un trait.

Unique & précieux rejetton d'une tige infortunée ! te voila donc encore une fois à la merci des événemens ; errant sans amis , sans soldats sur cette terre inhospitalière où tu nâqu'is pour régner un jour ! Ah ! gardons-nous d'en douter ; ignoré de l'univers & caché sous un faux nom , mais attendu par d'héroïques destinées , Chidelbert est toujours l'objet de l'amour du ciel. Ce n'est point pour l'abandonner en ces déserts , que le génie de la France l'a sauvé dans les plaines de Châlons ; & planant encore sur ce vaste empire , des sources du Rhône aux bords de la Seine , ce génie veille sur la postérité de Clovis.

Incertain de la route qu'il doit suivre , le fils de Thierry s'abandonne à l'instinct de l'impétueux Aquilan ; ou plutôt , plein de confiance en cette Providence suprême qui , souvent dirige nos pas malgré nous , il aime à se croire guidé par elle , & s'engage dans le premier chemin qui s'offre à sa vue. Ce chemin frayé dans la partie la moins sauvage de la forêt , conduit le Prince au bout de trois heures , & peu d'instans avant le cou-

cher du soleil , au milieu d'une riante clairière. Dans le lointain on aperçoit la mazure d'Ernelinde ; plus près , une grosse tour flanquée de quatre tourelles , s'élève au-dessus des chaînes antiques dont cette clairière est environnée au Midi.

L'aspect agréable de ce lieu , d'où l'on peut découvrir le toit de sa mère , le murmure d'une fontaine , tout engage Clodomir à s'y reposer : il met pied à terre , laisse pâtre son cheval ; & s'approchant de l'onde qu'il voit étinceller sous la verdure d'un faule , il voudroit étancher la soif dont il est pressé. D'une main il écarte quelques rameaux de clématite & de chèvrefeuille suspendus aux branches du faule ; de l'autre , il essaye de puiser l'eau que ses lèvres brûlantes cherchent à saisir. O miracle ! il a peine à croire ses yeux. Mollement balancées par le souffle du zéphyre , ces tiges odorantes offrent les débris voltigeans d'une écharpe couleur d'azur , avec une longue tresse de cheveux bruns , ou quelques touffes d'immortelles sont entrelacées.

« Je n'en puis douter , s'écrie le jeune héros hors de lui-même , c'est... mais , ô Dieu , j'aperçois des caractères tracés sur le sable. »

Clodomir ne s'abusoit point ; ces caractères étoient au nombre de sept & paroissoient

former un mot qu'il étoit difficile de retrouver parce que, plusieurs lettres avoient souffert, & ne pouvoient guère qu'être devinées. En les examinant avec soin, il distingue d'abord un grand I, parfaitement conservé : assez légèrement indiqué, mais placé sur la même ligne à distance égale, trois points lui présentent ensuite les vestiges d'un M : puis il voit très-distinctement un A : la lettre qui le suit est presque effacée, mais l'espérance apperçoit dans ses fragmens quelques traits qui peuvent se rapporter à un G : après lequel, deux lignes perpendiculaires qui correspondent exactement l'une à l'autre offrent évidemment un I semblable au premier, mais défiguré vers le milieu, par l'empreinte légère d'une insecte ou d'un oiseau : une N enfin console le Prince de l'impossibilité de retrouver la dernière lettre, qu'il présume devoir être un A.

“ Bonté céleste ! dit Clodomir à genoux, puis-je me méprendre à ces signes incontestables ? Ah ! puisque tu daignes guider ma marche incertaine, tu m'as réservé le bonheur de délivrer celle qui fut dès le berceau liée à mon sort. Ces caractères tracés de sa main, ne semblent-ils pas s'adresser à moi ? Cette ceinture, ces cheveux enlacés avec ces fleurs, furent-ils placés en ce lieu pour

quelqu'autre . . . ? Ainsi donc sans nous être jamais vus, mais liés par les sermens sacrés de nos pères, la plus miraculeuse correspondance s'établit entre nous au fond d'un désert ! Imagina, fille charmante, le cœur qui te fut promis vole tout entier au-devant de toi . . . ton époux t'adore sans te connoître . . . chère & malheureuse Imagina, reçois les sermens de Clodomir, & permets qu'il ose prévenir les tiens en s'emparant de ces gages mystérieux. »

A l'instant où le fils de Thierry prononce ces dernières paroles, le zéphir ramène à ses yeux l'écharpe azurée, & la tresse flottante effleure sa joue . . . Quels mots pourroient exprimer ce qu'il sent alors ? Il saisit la branche où l'écharpe est suspendue, & s'approprie sans balancer ce trésor, qu'il envisage moins que jamais comme une faveur du hasard, mais lorsqu'il en vient à la tresse de cheveux, c'est avec une sorte de frémissement qu'il y touche ; il s'en empare en tremblant, & finit par la placer enfin sur son cœur. « Le ciel m'est témoin à quel titre je la crois mienne ! » s'écrie-t-il, puis se livrant à ses transports, il répète vingt fois le nom charmant de l'objet auquel il vient de se consacrer.

Mais laissons Clodomir se pénétrer d'émotions si nouvelles & si délicieuses , pour en revenir au farouché Fachoald , dont la marche est liée aux destins de notre héros & d'Imagina. On n'a point oublié qu'après avoir ordonné l'enlèvement de la fille de Garnier , le perfide s'est rendu à Châlons pour éviter jusqu'au soupçon d'avoir quelque part à cet attentât. Il étoit auprès de Godin quand ce duc ambitieux , reçut par le courrier du Patrice , la nouvelle du danger qui menaçoit les jours de son père ; il fut témoin des premières mesures qu'il prit pour s'assurer la dignité de Maire du palais après sa mort , & s'occupant aussitôt à les traverser , il différa de jouir du fruit de son crime pour travailler mieux à l'abaissement de la maison de Garnier : l'agent de Fachoald croyant Alpaïde en son pouvoir , en avoit avisé son maître , mais la ruine incertaine du frere , doit précéder la honte immanquable de la sœur. Tel est le plan qu'adopte leur ennemi : & la perte de Godin lui ayant donné bientôt cette joie atroce , rien ne peut désormais le retenir à Châlons. Il quitte la cour brillante de Dagobert pour voler à la tour qu'il croit être la prison d'Alpaïde ; c'est la même que Clodomir entrevit à travers les arbres de la

forêt. Guidé par la haine & la vengeance, on croiroit ce monstre porté sur les ailes de l'amour; il est arrivé....! mais au lieu de l'épouse du Patrice, il trouve un jeune & charmant objet dont les traits lui sont absolument inconnus.

A cet aspect, sa fureur est égale à sa surprise; il se répand en reproches, en imprécations: le complice de son crime justifie sa méprise en tremblant. Tous les renseignemens que son maître lui a donné sur l'épouse de Guibaut conviennent à la belle prisonnière, il ne peut en disconvenir. Elle joint une fierté noble aux graces timides de l'innocence; sa négligence est le désespoir de l'art; sa fraîcheur, celle de la rose; Alpaïde elle-même a moins d'attraits: Fachoald admire, il est défarmé. En perdant l'espoir de se venger de Guibaut, le lâche entrevoit celui de faire servir à d'autres fins une méprise qui le désespère; & la prisonnière est si belle, qu'il la juge digne d'être présentée à Dagobert.

Ce jeune prince, espoir de la France, sur laquelle il devoit un jour régner, étoit digne de ses hautes destinées: une figure charmante, une ame élevée, un cœur sensible paroïssent l'excuse de quelques défauts qui sembloient tenir à son âge; & l'on se disoit que, puisque les rois sont des hommes, on

n'a pas le droit d'en attendre une perfection au-dessus de l'humanité. Loin d'en offrir la fausse apparence , Dagobert s'oublioit par fois , jusqu'à donner prise au blâme : un caractère fougueux , des passions ardentes l'emportoient souvent au-delà des bornes qu'un prince qui se respecte a dû se prescrire ; & rien n'égaloit alors sa honte ni son repentir, Idolâtre de la gloire , il ne respiroit que la guerre où quelques succès firent de bonne heure présumer ses talens ; & la chasse n'étoit son amusement favori qu'autant qu'elle en rappelle l'image ; mais son cœur étoit sur-tout ouvert à l'amour (a).

Flachoald voit d'un coup-d'œil la fortune qu'il l'attend s'il fait profiter de la méprise de son complice : courtifan dans l'ame sans

---

(a) Les adieux du roi Dagobert à ses chiens ont pris consistance de proverbe. “ *Il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare* ” , leur disoit-il ; ce fut encore une aventure de chasse qui , dit-on , inspira à Dagobert cette singulière dévotion à St. Denys , devenue en quelque sorte héréditaire chez les rois de France de toutes les Dynasties. Tout enfin prouve combien Dagobert aimoit la chasse ; il portoit de même jusqu'à la fureur son penchant pour l'amour.

avoir habité la cour, la bassesse est l'instinct primitif d'une ame comme la sienne ; & pour substituer la turpitude d'un plan secondaire à la scélératesse de son premier plan, il n'a nulle répugnance à surmonter. Changeant donc aussitôt d'air & de langage, tout en lui devient l'expression des égards les plus recherchés : la métamorphose est soudaine, elle est complete ; sa prisonniere n'en peut deviner le motif.

“ Pardonnez, Madame.... votre présence eut dû réprimer des transports dont je n'ai pas été maître. Hé ! comment se modérer en effet, lorsqu'on peut se reprocher d'avoir fait couler les larmes de la beauté ? Vous avez été l'objet d'une cruelle méprise, tout mon zèle suffit à peine pour m'en faire espérer le pardon ; mais je me flatte de le mériter avec le tems. Il eut été désolant sans doute de vous voir enlevée à votre famille pour ne faire que le bonheur d'un sujet. Tant de charmes méritent un plus digne hommage, & ne doivent briller qu'au séjour des rois ”.

Imagina, ( car c'est elle, ainsi qu'on a dû le présumer, que l'agent du perfide Flachoald enleva lors qu'il crut surprendre Alpaïde ) Imagina frémit de s'entendre louer en ces termes : & d'un ton où l'indignation perce

encore à travers les ménagemens qu'exige sa position, elle répond en baissant les yeux.

“ Je n'aspire qu'à revoir ma mère, Seigneur. . . . ordonnez que je sois rendue à ma mère qui n'a d'autre consolation que moi. Si vous rejettez les prières d'une veuve & d'une orpheline, le ciel peut rejeter la vôtre au jour du malheur. „

— D'une veuve & d'une orpheline ! répète l'impie, avec le sourire amer de la dérision. Voilà pour le ciel des titres incontestables ; dans le monde ils sont peut-être moins imposans, mais croyez qu'ils sont à mes yeux du plus grand poids. Daignez donc m'apprendre quel est le château où l'on doit chercher cette mère respectable, l'objet de vos soins & de vos regrets. —

“ Ma mère habite une chaumière sur les bords de l'Orbe . . . . c'est dans une chaumière, & non point dans un château que je vous demande de me renvoyer. „

— Dans une chaumière ! puis-je le croire ? quand tout en vous annonce l'origine la plus distinguée ? —

“ Hé ! qu'importe où j'ai pris naissance ? Je n'aspire qu'à revoir l'humble demeure où me relégua la fortune de ceux dont je tiens le jour. „

— Quel délire ! des amours champêtres

sans doute... Comment le cristal de l'Orbe ne vous a-t-il pas appris à vous rendre plus de justice ? Le chef-d'œuvre de la nature seroit déplacé dans un désert. Adieu , Madame, comptez sur mon zèle , vous verrez bientôt à vos pieds un amant digne de vous. —

Flachoald ne donne pas à la triste Imagina le tems de lui repliquer ; & la laissant sous la garde de son vil complice , il monte à cheval pour se rendre à Châlons près de Dagobert. Mais à peine a-t-il fait un mille que le vacarme des chiens, le son des cors, & tout l'appareil d'une chasse royale annonce le Prince dans la forêt ; l'instant d'après, il l'aperçoit entouré, précédé, suivi d'un gros de Seigneurs Bourguignons. Flachoald met son cheval au galop, joint Dagobert ; & l'ayant supplié d'honorer de sa présence un manoir qu'il a dans les environs, il le laisse suivre la chasse, pendant qu'il va tout disposer dans son château pour le recevoir au déclin du jour.

Cependant Dagobert qui se laisse emporter par son ardeur, s'écarte insensiblement de sa suite, & ne connoissant point les détours de cette immense forêt, s'engage dans des routes peu battues où rétentissent au loin les cris des chasseurs. Bientôt des sons étouffés frappent par intervalle son oreille, il croit

distinguer plus près quelque bruit ; en effet, c'est un animal halettant , un formidable sanglier qui vient d'être relancé de son fort ; & dont la rencontre n'est pas moins dangereuse qu'inévitable. Séparé de ses chiens & de ses piqueurs , armé d'une simple javeline , le Prince qui contient à peine son cheval , s'oppose à la grandeur du péril que ce courage héroïque qui ne fauve pas toujours , mais qui seul peut sauver en pareil cas : sentant tout le désavantage d'être attaqué , il se rend maître de sa monture effrayée ; & pousse en avant le dard à la main. L'épouvantable Hure présente ses énormes défenses ; immobile & menaçante , elle semble lancer des jets de feu : quelques sons rauques , sauvages , terribles , échappent à cette gueule béante qui semble vouloir engloutir son ennemi. La javeline part enfin ; elle va bleffer légèrement le sanglier , dont la fureur s'accroît par cet incident ; & Dagobert qui , désormais ne peut fuir ni se défendre , invoque machinalement Saint Denys , lorsqu'un bras secourable plongeant son épée dans le flanc de l'animal , s'oppose à l'élan meurtrier qu'il méditoit.

Bien que la visière baissée de ce courageux libérateur , ne permette pas de reconnoître ses traits , une taille svelte élancée , cette agilité qui ne tient d'ordinaire qu'à la jeunesse ,

tout semble indiquer qu'il est dans cet âge heureux où l'action la plus héroïque n'est presque jamais autre chose qu'un sentiment. En effet, conduit par le hasard sur la même route que le Prince dont un casque couvroit alors la chevelure royale, l'inconnu n'a pu demeurer spectateur tranquille de ses dangers ; & mettant pied à terre, il a volé, l'épée à la main, pour le secourir.

“ Guerrier, qui venez de sauver la vie à Dagobert, & que le ciel semble avoir envoyé miraculeusement à son secours, apprenez-lui, s'écrie le fils de Clotaire, comment il peut reconnoître un si grand service. „

— Vous, Dagobert... ? répond le jeune homme, je voudrois l'avoir sçu plutôt. —

“ Vous m'étonnez... votre action en seroit moins belle aux yeux du monde. „

— Elle en auroit plus de prix aux miens. —

“ Je ne vous entends point... N'importe ! ce que j'ai besoin de savoir, c'est votre nom, votre rang, & sur-tout ce qu'il est possible de faire pour vous. L'anneau royal de Chilperic, que m'a confié mon père à l'instant où je partis pour Chalons, me donne tout pouvoir dans ses Etats ; & si la puissance de Clotaire peut remplir vos souhaits, parlez, je suis trop heureux. „

— Je

je n'ai point de nom, point de rang... & le puissant Clotaire ne peut rien pour moi. —

“ Quoi, vous me priveriez de la satisfaction de connoître, d'honorer, de servir mon libérateur... ? Si c'est à ce prix que vous m'avez conservé la vie, c'est vouloir empoisonner votre bienfait. »

Dagobert prononce ce peu de mots avec une telle véhémence, avec tant de sensibilité que l'ame de l'inconnu en est ébranlée. “ Ne vous en prenez point à moi, repiiquet-il d'une voix qui décèle son émotion, ne vous en prenez qu'à la fortune... vous voulez savoir mon nom, & contraint à vous le taire, je ne puis me résoudre à vous en dire un qui n'est pas le mien : vous voulez connoître mon rang ; je n'en ai point : vous voulez récompenser un service que le hazard seul m'a permis de rendre au fils de Clotaire ; & la puissance même de Clotaire ne sauroit maintenant changer mon sort. »

“ Un mystère impénétrable enveloppe donc votre destinée ?

— Oui. —

“ Mais ne puis-je au moins contempler les traits de celui qui m'a conservé la vie ? Me refuserez-vous aussi ce bonheur ? »

L'inconnu ne peut résister à cette prière ;

& levant la visière de son casque, il enchante Dagobert en se montrant, il l'éblouit. Attiré par cette figure charmante, le Prince a bientôt mis pied à terre, il est dans les bras de son jeune libérateur qui, confus de cet excès de reconnoissance, semble vouloir se soustraire à ses transports.

“ Des soins importants exigent ailleurs ma présence, lui dit-il en se dégageant d'entre ses bras, souffrez que je vole où m'appelle mon devoir..... Vous venez d'exciter d'étranges mouvemens dans mon ame, vous avez vaincu des préjugés bien puissans, & je ne vous quitte point sans effort..... Adieu, fils de Clovis, adieu pour jamais..... Vous avez prononcé le mot de reconnoissance.... Il est un moyen de vous acquitter envers moi,,

— Et comment puis-je vous prouver ma reconnoissance? par quel moyen? —

“ Par la félicité de vos sujets..... François, j'aime à penser que le bonheur de la France tient à cette vie que j'ai sauvée..... Oui, que le sang de Clovis fasse le bonheur de cet Empire, & le premier de mes vœux sera rempli „

— Par tout ce qui vous est cher! s'écrie avec émotion le fils de Clotaire, écoutez-

moi, & ne me refusez pas ! s'il le faut, je renonce à connoître le rang & le nom de mon libérateur, mais je ne puis renoncer à le revoir. Seroit-ce donc aujourd'hui la première & la dernière fois ? Ah, cette idée est insupportable.... dites, où puis-je aller vous chercher ?.... Où pourrai-je vous revoir encore ? On ne peut-être à la fois & si généreux & si cruel. —

“ Quelle tyrannie ! reprend l'inconnu, je suis plus sensible que je ne dois l'être.... vous m'arrachez ce que j'avois résolu de vous refuser ; & j'ignore toutefois comment je pourrai vous satisfaire. Une entreprise où le devoir & l'honneur m'ont engagé exige ma présence deux jours encore : après ce tems j'ai promis à ma mère de la revoir.... ”

— Hé bien ! donnez-moi rendez-vous chez votre mère.... —

“ Vous recevoir chez elle ne m'est pas possible : mais si vous me promettez le silence le plus absolu sur l'unique rendez-vous que je puisse vous indiquer, si vous me jurez de venir m'y chercher seul.... ”

— Je vous le jure —.

“ Je reçois votre ferment, & je vous promets à mon tour que, me déroband à ma mère vers le soir du second jour après celui-

ci, je vous attendrai dans une caverne où mon enfance fut élevée. »

Dagobert qui compte passer chez Flachald les deux jours suivans, accepte avec transport ce que son libérateur propose, & demande quel est l'emplacement de cette caverne désignée pour le lieu de leur rendez-vous. Alors montrant dans l'éloignement la mazure d'Ernelinde, l'inconnu lui dépeint les rochers qu'elle domine, le torrent qui roule son onde écumante au fond du ravin, les cascades qui tombent avec fracas de la montagne.... Il lui désigne à mi-côte, un frêne auprès de deux pins dont la cime surpasse tous les arbres des environs.... Il lui explique le chemin à suivre.

» Soyez en ce lieu, lui dit-il, au déclin du jour, vous trouverez une corne de bœuf suspendue aux branches du frêne, faites réentir à trois reprises l'écho de ses sons rustiques & vous me verrez accourir à ce signal.

Après avoir donné cet étrange rendez-vous au fils de Clotaire, l'inconnu qui s'est rapproché d'un superbe cheval blanc attaché à l'un des arbres voisins, saute légèrement en selle, baisse la visière de son casque, disparoît comme l'éclair, & le laisse dans l'étonnement de cette aventure. Bientôt il

est tiré de sa rêverie par les chiens & par les piqueurs; ces derniers qui poursuivent un sanglier, voyent avec surprise à côté de celui qu'on a terrassé dans cet endroit, leur maître seul & démonté : tout semble dire qu'il a triomphé de cet animal terrible, mais comment a-t-il triomphé? Le Prince explique ce mystère inconcevable; & le courage de son libérateur devient le sujet de l'entretien de ses gens, tandis qu'il rêve en suivant la chasse. Ce libérateur si fier, si sensible qui veut lui demeurer inconnu; son beau dextrier; cette mazure lointaine; ce torrent; ces cascades; ces rochers qui doivent lui servir de point de raliement; ce frêne auquel une corne de bœuf fera suspendue, & qu'il faut chercher auprès de deux pins; toutes les circonstances enfin de ce rendez-vous bizarre dont il a promis de ne point parler, l'occupent pendant le reste de la journée, & la chasse n'a plus pour lui le même intérêt. Plus le fils de Clotaire cherche le mot de l'énigme moins il en approche : & comment en effet, ignorant jusqu'à l'existence du fils de Thierry, soupçonneroit-il que c'est son libérateur.

Pendant que Dagobert s'épuise vainement en conjectures, & qu'il prend la route du

manoir de Flachoald , suivons Clodomir dans la recherche d'Imagina. Depuis la fontaine du Saule, il n'a fait aucune nouvelle découverte ; mais le hazard qui l'a mis à portée de sauver les jours d'un Prince, ennemi né de sa famille , est pour lui un de ces événemens qui fait entrevoir les objets sous des rapports qu'on n'eût jamais soupçonnés ; si le sort l'eut permis , Dagobert seroit l'ami de son choix ; il soupire en faisant cette réflexion. « Quelle chaleur, quelle véhémence dans les sentimens de ce Prince généreux ! Ah ! si le sang de Fredegonde ne couloit pas dans ses veines ! s'il n'étoit pas le fils du cruel Clotaire..... ! Mais leurs crimes sont-ils donc les siens ? La fortune a-t-elle le droit de rendre ennemis ceux que la nature forma pour s'aimer ? Et le doux, le puissant lien d'un bienfait reçu, ne devoit-il pas l'emporter sur l'affreux préjugé d'une haine héréditaire ? Quoi qu'il en puisse être, il a promis de revoir Dagobert... il le reverra. Que ne peut-il de même se livrer à l'espoir d'en être connu, d'en être aimé ! »

Agité par ces sentimens divers , le Prince François n'en poursuit pas avec moins d'ardeur la recherche de la fille d'Aletée ; mais c'est vainement qu'il s'en occupe le reste du

jour. Vers le soir du lendemain il est plus heureux; & trouvant un bucheron sur la route, il se flatte qu'il pourra lui donner de nouveaux renseignemens; son espérance n'est point déçue. Ce bucheron peu de jours auparavant avoit buï quelques cris dans la forêt, s'étant avancé pour prêter secours à l'opprimé, il aperçut une jeune femme qui paroïssoit se débattre entre les bras d'un cavalier bien monté, & sembloit implorer de l'assistance. Il se préparoit à la défendre lorsque trois hommes armés à la suite du premier, lui firent perdre l'envie de se mêler de cette querelle: & les quatre cavaliers poursuivirent alors sans obstacle cette même route où le fils de Thierry se trouve engagé.

Pendant ce dialogue la nuit s'approchoit, un gros vent se levoit de la montagne; & Clodomir ne pouvait espérer de découvrir rien de plus jusqu'au lendemain. Il prie son interlocuteur de lui indiquer quelque toît hospitalier où il puisse trouver un abri, & le bucheron lui montrant à peu de distance un hameau, lui conseille de chercher azyle dans le presbytère. Aussi tôt le fils de Thierry prenant la route de ces champêtres habitations, presse sa monture, & paraît avant la nuit au pied

d'un côteau sur lequel elles s'élèvent en amphithéâtre ; il met pied à terre pour les traverser ; il conduit son cheval au petit pas. Au sommet de cette colline, & non loin du presbytère, une métairie de grande apparence attire les regards du voyageur. Enclose d'une haye vive, ayant pour promenoirs de rians vergers plantés sur une vaste pelouse, cette agréable demeure est garantie des vents du nord par une sombre forêt qui fait le fond du tableau & présente l'image de ce bonheur que la nature seule peut offrir à l'homme. Une femme assise auprès de la porte s'occupe à filer, en suivant de l'œil de nombreux troupeaux qui vont rentrer au bercail ; l'opulence rustique brille autour d'elle ; c'est là qu'on peut voir la joie & le travail qu'elle semble inspirer & régler d'un regard. Près d'elle, Clodomir remarque deux jeunes filles dont les traits serviroient de modèles pour peindre les graces ou personnifier la fraîcheur : l'une & l'autre sont vêtues de blanc, & toutes deux ont également de quoi fixer les regards ; d'où vient qu'une seule captive son attention ? La négligence ou le désordre de sa parure contraste avec la noblesse de son maintien ; ses longs cheveux bruns, sa taille svelte, mille charmes enfin

qui n'ont point de nom , font sur le fils de Thierry une impression si rapide qu'il en oublie tout ce qu'il a vu , tout ce qu'il a senti jusqu'alors. Cette jeune beauté sourit en voyant sa compagne couronner de fleurs un agneau chéri , mais ce sourire est l'expression de la complaisance plutôt que celle de la gaieté ; on devine que la douleur n'est pas étrangère à son ame : & Clodomir en faisant cette observation soupire involontairement.

Pendant qu'absorbé dans la contemplation de cette bergère , il s'éloigne d'elle le plus lentement qu'il peut , il attire l'attention de tous les habitans de la métairie ; ces pasteurs ne voyent pas sans étonnement un guerrier dans leurs cantons ; & son aspect paroît inspirer de la terreur à celles dont les charmes l'ont si vivement frappé. Clodomir s'apercevant à quel point il fait spectacle se dérobe à ce genre d'admiration peu flatteur ; & doublant le pas pour se rendre au presbytère , il lui tarde de satisfaire une curiosité qui déjà porte tous les caractères de l'intérêt. Reçu par le vénérable Pasteur avec cette hospitalité sans faste, heureux partage des premiers siècles , il trouve bientôt le moment de placer la question qui l'inté-

resse; & parlant de cette métairie où tout le ramène en dépit de lui, il demande quel est le possesseur d'une habitation si charmante. « Hé! quoi, lui répondit son hôte, n'auriez-vous jamais ouï parler de Plectrude, la veuve du riche Ebroïn? »

— Non, dit Clodomir, mais j'ai remarqué trois femmes de noble apparence..... quelle est cette veuve du riche Ebroïn? —

Le vieillard aimoit à s'étendre en longs discours; il reprit le fil du sien avec complaisance. „ Plectrude, dit-il, étoit fille d'un Seigneur voisin.... Elle étoit belle, sage, heureuse; son père mourut: & dès cet instant elle connut le malheur. Soumise à la tutelle d'un frère, asservi à ses impérieuses volontés, il fallut apprendre à supporter ses caprices les plus révoltans; & plus d'une fois le sort des esclaves attachés aux fonctions les plus serviles chez un maître doux & bienfaisant, lui parût préférable au sien. Flachoald, c'est le nom de ce frère dénaturé, étoit détesté autant que Plectrude étoit adorée; & chacun eut voulu punir les rigueurs dont il l'accabloit. Tant de malheur enhardit enfin une ame sensible. Ebroïn simple vassal, mais aimable, mais opulent, osa lever les yeux sur la sœur de son Suzerain, &

je fus chargé de mettre sa fortune aux pieds de Plectrude. Vous croyez sans doute que Flachoald en fut offensé? Nullement. Flachoald d'une avarice sordide, mit à prix la main de sa sœur; & le plus tendre, le plus délicat des amans, se vit réduit à traiter de son bonheur comme s'il se fut agi du plus vil marché. Cependant cette union fut heureuse, mais elle ne dura que peu; Ebroïn mourut à la fleur de l'âge, laissant à Plectrude pour gage de son amour cette belle Nantilde que vous avez pû voir auprès d'elle, & dont tous nos jeunes Seigneurs brîquent la main. Chérie, honorée en ces lieux & faisant le plus digne usage de ses richesses, Plectrude voit toute la noblesse du Canton rechercher le bonheur de s'allier avec elle....

— Et Nantilde? interrompt vivement Clodomir, quel choix a fait Nantilde entre ses rivaux? —

« Nantilde a refusé jusqu'ici de les écouter : une prédiction qui lui fut faite dans son enfance lui persuade qu'elle doit subjuguier le cœur d'un Monarque; & l'ambition a fermé le sien à l'amour ».

Depuis une heure, le vénérable Pasteur raconte à son hôte tous les détails qui peuvent concerner le veuvage de Plectrude, mais son

hôte ne l'écoute plus. " Nantilde ambitieuse ! se dit-il , qui l'auroit cru ? Comment concilier un tel caractere avec la douceur, la noblesse de ses traits ? Il est vrai qu'ils sont voiles par une ombre de mélancolie.... ô Ciel , quand on soupire à cet âge , se peut-il que l'ambition fasse soupirer ? Ses desirs secrets ont donc pour objet une couronne.... combien son cœur differe du mien ! Un Roi détrôné seroit bien vil à ses yeux sans doute.... Mais pourquoi songer à Nantilde ? Qu'importent les dédains de Nantilde à l'époux d'Imagina ? „

Au nom d'Imagina , le fils de Thierry se retrouve enfin : mais semblable à celui qui se réveille en sursaut au milieu d'un songe pénible , l'impression qu'il conserve opresse son cœur quoique sa raison ait repoussé les images fantastiques qui l'ont assiégré pendant le sommeil. Agité par des mouvemens dont il ignore la cause , & cependant religieusement soumis au devoir , il se retrace avec force le motif de son voyage , il repare tout le tems qu'il a perdu , & met un zèle extrême à questionner le vieillard au sujet d'Imagina. „ N'auroit on point apperçu dans la contrée une jeune fille que quatre hommes bien montés & bien armés ravirent à ses parens il y a peu de jours ? „ Clodomir

donne tous les renseignemens qu'il est en état de donner; il parle des cheveux bruns, de la robe blanche....

Le bon Pasteur a bien quelques notions vagues d'un enlèvement, mais les débrouiller sans faire des enquêtes chez ses paroissiens seroit impossible : il promet à son hôte les recherches les plus exactes; il ne demande que deux jours pour éclaircir tous les doutes, pour recueillir tous les faits...

Clodomir, dont le rendez-vous avec le fils de Clotaire est fixé au jour suivant, trouve cette marche adaptée à ses propres circonstances, & ne pense pas sans plaisir qu'après avoir tenu sa parole, il sera rappelé dans le lieu qu'habite l'ambitieuse Nantilde, par l'espoir d'y découvrir les traces d'Imagina; mais c'est un plaisir qu'il n'a garde de s'avouer.

L'étoile du matin brille encore lorsque Clodomir s'éveille le lendemain : courir au bel Aquilan, se jeter en selle & reprendre la route de la forêt n'est qu'une même chose pour lui. Tout dort encore dans la métairie; il soupire en fixant la place que Nantilde occupoit la veille; hélas! ses yeux l'y cherchent en vain. „ Quel délire?... s'écrie-t-il, ô Nantilde ! L'ambition n'est pas l'erreur de

vosre âge.... Il en est de plus douces... Je le sens bien ».

C'est en s'entretenant de ces diverses pensées que le fils de Thierry a traversé une partie de la forêt. Il apperçoit enfin la fontaine du Saule; il met pied à terre, il cherche.... O douleur ! le nom d'Imagina se trouve effacé : le sable n'a donc pu conserver cette foible empreinte ? se dit-il, & gravée dans mon cœur en traits de feu, une image étrangère, importune.... Ah ! n'importe ! A l'aspect de ce lieu où le Ciel reçut mes sermens, où m'emparant de ce gage, j'osai prévenir ceux d'Imagina, je crois sentir qu'elle seule fera mon destin.

Alors tirant de son sein la tresse qu'il trouva suspendue aux rameaux du chevre-feuille, Clodomir éprouve de nouveau l'espèce de frémissement qu'elle lui causa la première fois qu'il ôsa y toucher : lorsqu'il veut presser de ses lèvres cette tresse mystérieuse il est presque atteint de l'effroi qui s'empare d'un sacrilège ; & le souvenir de Nantilde se mêlant en dépit de lui à cet effroi, il observe que ces cheveux sont bruns ainsi que ceux de la fille d'Aletée. « Pourquoi faut-il que l'ambitieuse Nantilde ait avec Imagina des rapports même si légers ? ».

Cependant le jour est sur son déclin : si le fils de Thierry veut voir sa mère avant d'aller joindre Dagobert, il n'a pas d'instans à perdre ; mais il se repose sur l'agileté d'Aquilan. En effet, ce bel animal semble deviner ses desirs ; & se prêtant à l'impatience de son maître, il paroît avoir des aîles pour se rapprocher du château. Ernelinde oublie bientôt les vaines allarmes qui l'ont agitée : elle serre dans ses bras un fils adoré, elle écoute avec le plus vif intérêt le recit rapide de son voyage ; & fière pour lui de la délivrance de Dagobert, elle consent qu'il s'éloigne encore une fois pour voler à son rendez-vous.

Le premier soin de Clodomir dès qu'il se trouve dans la caverne de Landemond, est d'aller suspendre la corne de bœuf aux branches du Frêne ; plus tranquille après s'être acquité de ce soin, il revient au vénérable Prélat ; & le trouvant instruit par Grimoald de l'enlèvement de sa nièce, il ne lui reste à raconter que ce qu'il fait de plus à ce sujet. La découverte de la fontaine, le serment par lequel il s'est lié aux destins d'Imagina, l'espoir qu'il a d'obtenir de nouveaux renseignemens dans le hameau de Plectrude, la rencontre qu'il a faite de Dagobert, tout

enfin trouve place dans ce récit.... excepté Nantilde , dont le nom est sans cesse sur ses lèvres, quoiqu'il n'ose le prononcer.

Pendant que Landemon, tout entier aux discours de son élève, croit le voir tantôt à la fontaine du Saule, détacher la tresse flottante d'Imagina, tantôt volant au secours du fils de Clotaire, percer le flanc du terrible sanglier, les sons de la corne de Bœuf se font entendre, & Clodomir vole à ce signal.

A peine l'impétueux Dagobert apperçoit son libérateur qu'il se précipite dans ses bras; & des étreintes redoublées expriment le plaisir qu'il a de le retrouver. Plus calme, mais non moins sensible, ce libérateur reçoit ses caresses sans les rendre: une telle réserve est attribuée au respect.

« Seigneur, dit Clodomir en écartant les broussailles qui masquent l'entrée de la caverne, voici le lieu où mon enfance fut élevée par les soins d'un sage; soyez y le bien venu; & si l'apparence choque votre vue, songez qu'un antre n'est point un Palais. »

— Qu'importe le lieu qu'on habite? dit en soupirant le fils de Clotaire, si vous êtes plus heureux dans ces rochers que je ne le suis sur les marches du trône qui semble m'attendre, c'est

t'est à moi d'envier votre destin. La paix de l'ame est un bien au dessus du pouvoir suprême..... heureux celui qui sauroit la conserver au milieu de l'orage des passions ! ô vous à qui je me plais à donner les noms les plus chers , mon libérateur , mon ami , guidez-moi dans cette obscure demeure ; & puissai-je retrouver auprès de vous cette paix précieuse qu'un instant vient de me ravir ! —

„ Et c'est près de moi que vous la cherchez.... ! mais je saurai du moins partager vos peines.... Qui le fait , hélas , mieux que moi ? Il suffit d'un instant pour troubler à jamais la paix du cœur ; & les plus malheureux sans doute sont ceux qui n'osent s'avouer leurs tourmens “.

Clodomir qui s'est emparé de la main de Dagobert en parlant ainsi , lui sert de guide dans les ténèbres ; & son discours est interrompu par le bruit que fait la trappe en se fermant sur leurs pas. L'instant d'après , il fait réentendre la voûte du son de la corne de bœuf , une porte s'ouvre , la lumière frappe leur vue ; & Landmond s'offre à leurs regards.

A l'aspect vénérable du Prélat , le Prince se sent subjugué par un attrait irresistible , qui tient à la fois de la confiance & du respect , & qu'on pourroit nommer le pouvoir

magique de la vertu. Landemond parle; & le fils de Clotaire qui croit entendre la sage même emprunter la voix persuasive de l'éloquence, éprouve bientôt le besoin de lui confier ses peines, celui de l'intéresser à son sort.

“ O sage vieillard, lui dit-il, je dois la vie à la générosité de votre élève; mais je vous devrai bien mieux que la vie si vous m'apprenez à supporter les tourmens réservés aux cœurs sensibles, à souffrir en Roi les revers attachés à l'humanité..... les instans que je passerai chez mon libérateur doivent être marqués par la confiance; daignez écouter avec intérêt le recit des peines de Dagobert. Malheureux, dédaigné dans le rang suprême, il a besoin de vos consolations & de vos conseils. „

Un signe de respect & d'approbation ayant exprimé le consentement du vertueux solitaire, Hurtale & Grimoald sortent alors de l'appartement; & le Prince commence en ces termes la confidence des chagrins dont il paroît accablé.

“ Mon libérateur après m'avoir sauvé d'une mort certaine, venoit à peine de me quitter quand je fus rejoint par quelques-uns de mes gens; & je me rendis vers le soir

dans un château dont le maître m'attendoit. Flachoald , c'est le nom de ce Seigneur, m'avoit préparé le festin le plus splendide ; la joie anima bientôt des convives dont la fatigue avoit aiguisé l'appétit ; de bruyans éclats firent rétentir les murs du château , & la fête prit le caractère d'une orgie. Je louois la magnificence de mon hôte , j'admirois sa vaisselle , ses joyaux , les vases précieux qu'il étaloit devant moi ; & je le félicitois sur la possession de tant de trésors , lorsqu'il me dit à voix basse : il en est un qui n'est réservé qu'à vous seul ; & dont le prix surpasse tous ceux que je viens d'offrir à votre vue : daignez me suivre , & vous en jugerez par vos yeux. Alors me conduisant dans un appartement éloigné de la salle du festin , il me presenta l'objet le plus ravissant que la nature ait jamais formé pour offrir à l'adoration des hommes.... & je me crus ébloui par quelque céleste vision. Une femme.... Que dis je , un ange.... Je suis trop ému pour essayer de vous en donner l'idée : y penser suffit pour s'en ôter le pouvoir... »

Pendant que l'aveugle Dagobert s'interrompt en cet endroit pour mieux recueillir des souvenirs qui l'enchantent , les sensations secrètes de Clodomir , vont au-delà

de ce qui peut s'exprimer. Comment douter que cette beauté offerte aux regards du Prince par le lache Flachoald, ne soit la fille de sa sœur Plectrude ? & que l'ambitieuse Nantilde elle-même n'ait voulu hâter par cette entrevue, l'effet de la prédiction qui l'a destinée à faire le bonheur d'un Roi ? Il croit n'éprouver que l'indignation de la vertu, mais le tourment indéfinissable qui le déchire, est le plus affreux des tourmens : il brûle & tremble d'apprendre la fin de l'histoire : & le fils de Clotaire en reprend ainsi le fil.

„ Voilà le trésor dont je réservoais la possession à mon maître, me dit Flachoald ; l'ai-je trop vanté ?.... Ma seule réponse fut de tomber aux pieds de l'enchanteresse ; & j'allois employer le langage de l'amour pour lui peindre mes transports, quand je m'aperçus qu'elle résistoit à Flachoald, & sembloit vouloir éviter jusqu'à mes regards : mais cette observation n'allarma point ma passion naissante. J'aime, je ne me croyois pas fait pour déplaire... & l'héritier d'un puissant Monarque ne soupçonne pas même qu'un refus puisse être le prix de ses feux. Flachoald en jugeoit autrement sans doute, puisqu'il lui dit du ton le plus dur, songez, Madame, que celui que je laisse à vos genoux est le prince Dagobert....

& s'éloignant il me laissa seul avec elle , étonné & presque désenchanté par la manière dont ce peu de mots avoit été prononcé. Cependant j'employai tour-à-tour le respect & la tendresse auprès de cette beauté silencieuse; je n'épargnai rien pour la rassurer ou pour l'émouvoir.... Enfin elle daigna me parler. S'il est vrai que vous soyez Dagobert, me dit-elle avec dignité, je n'implore que votre justice ; enlevée à ma mère par le plus lâche des ravisseurs..... »

— Enlevée à sa mère.....! ô Ciel! — s'écria Clodomir.

— A sa mère? répéta Landemond, mais Seigneur , achevez de grâce —.

— Vous étiez à ses pieds.... reprit Clodomir, avec l'air de l'intérêt.

“ Oui : poursuivit Dagobert, j'y fus entraîné par un transport qui tenoit à la fougue de mon âge.... Le sentiment qu'elle m'inspira m'y retint. Pénétré d'une timidité que je n'avois jamais éprouvée , & craignant pour la première fois de déplaire, je la suppliai de dicter des loix, Mais loin d'être fière de sa conquête, elle parût se l'envisager qu'avec effroi ; & se bornant toujours à implorer la justice du Prince, elle rejeta avec l'inflexibilité la plus étonnante les vœux de l'amant. »

— La beauté qui se respecte, dit Landemond, doit rejeter un hommage illégitime...

» Je le sens, reprit le fils de Clotaire, & j'offris tout ce que je pouvois offrir... Enfin, le dirai je, & le croirez vous ? la main de Dagobert fut offerte & refusée.... Cette fille étonnante m'alléguait des liens projetés, des obstacles invincibles, une haine innée... & l'estime est le seul sentiment flatteur dont elle daigna m'offrir l'espoir. Désespéré de la trouver insensible, je lui donnai jusqu'au lendemain à pareille heure pour décider de son sort ; & la laissant maîtresse absolue dans le château, je la quittai pour rejoindre Flachoald, qui me surprit en m'apprenant qu'il ne la connoissoit pas lui-même, & qu'il la croyoit de la naissance la plus obscure «.

— Sa chevelure n'est-elle pas brune ? dit Clodomir, son vêtement blanc n'est il pas ceint d'une écharpe bleue ? —

» Ah ! je suis perdu ! s'écria Dagobert, nous sommes rivaux.... Et voilà le dernier coup ! c'est donc vous qui l'avez ravie à mon amour ? Mais si vous ne voulez m'ôter la vie que je vous dois, apprenez - moi quel peut-être le lieu de sa retraite «.

— De sa retraite ! répéta Clodomir, elle n'est donc plus en votre pouvoir ? —

« Non ; reprend avec désespoir le fils de Clotaire; joignant aux rigueurs le mépris, & la défiance à l'aversion elle a trouvé le moyen de m'échapper , & de s'enfuir avant l'aurore d'un lieu où je la laissois plus libre que moi. C'est en vain que je la fais chercher depuis hier.... accablé de douleur , pénétre de honte, outré de dépit , j'espérois... je venois chercher des consolations près de celui à qui je dois une vie aussi déplorable.... & je trouve en lui un rival ,»

—J'ai lieu de le croire , il est vrai. L'objet de vos regrets paroît être celui de mes vœux & de mes recherches. Enlevée à sa mère il y a peu de jours , & liée à mon sort dès le berceau..... —

« Elle vous aime ? ,»

— Non , Seigneur..... elle ignore mon existence —.

» Pourquoi donc suis-je refusé, dédaigné?... Pourquoi me fuit-on ?

— Que fais-je? fierté , déhiance , haine... ou vengeance peut-être. Vous sortez d'un sang qu'elle doit sans doute abhorrer. Mais quelque puisse être le motif de ses refus je le respecte. Tout mon cœur vole au devant de celle qui vous a vû à ses pieds sans s'émouvoir , je veux la chercher, je brûle de

Il connoître, & je lui consacre à jamais des jours qui lui furent destinés —.

“ C'en est trop, téméraire, n'abusez pas... quoi, vous osiez? „

— J'os rai tout ! je saurai disputer ce que je n'ai pas cédé.... & je ne reconnois ici d'autre loi que la volonté de celle qui nous est chère. Elle seule fera mes destins —.

“ Mais quand je pourrais oublier la distance qui nous sépare, puis-je oublier que vous venez de sauver mes jours? „

— En les attaquant j'abjure mes droits à votre reconnoissance; oubliez le libérateur pour ne voir que le rival.... & fiez-vous à moi du soin de lever tout autre scrupule. —

“ Insensés que nous sommes ! dit Dagobert, l'objet de cette vaine dispute est peut-être à jamais perdu pour vous & pour moi. Ah ! loin que l'amour doive séparer ceux qu'il désespère, qu'il respecte plutôt deux cœurs unis par le puissant lien d'un bienfait ! „

— Mon fils, dit alors Landemond à son élève, ferez-vous moins généreux que Dagobert? Songez qu'il faut découvrir l'objet de vos vœux communs, pour vous croire rivaux l'un de l'autre ; & que, jusques là vous n'êtes qu'amis. Je ne vous invite point à céder celle que le sort sembloit vous réserver

pour compagne, mais avant de la disputer il faut la chercher, la découvrir, & la mériter —.

Heureux de reculer une rupture avec le fils de Clotaire, Clodomir se soumet sans peine à ce que propose Landemon. Les deux amis conviennent de partir au point du jour, de se rendre au hameau de Plectrude, & de chercher ensemble les traces d'Imagina.

Le Prélat alors fait servir devant son hôte des mets rustiques, mais favorables; & le voyant accablé de fatigue & de tristesse, il mêle à l'eau qu'il boit à longs traits quelques gouttes d'un élixir bienfaisant qui provoque le sommeil. En effet, Dagobert vaincu par le besoin du repos, se jette bientôt sur la couche qu'Hurtale lui a préparée, & ne tarde pas à s'endormir profondément.

Clodomir attendoit cet instant avec impatience : il s'approche du fils de Clotaire, s'empare avec précaution de sa main; & substitue à l'anneau royal de Chilperic, l'anneau royal de Gontran (a). Transmis à l'élève

(a) Chilperic roi de Soissons, étoit frère de Sigebert roi d'Austrasse, & de Gontran roi de Bourgogne. Ce dernier n'ayant point d'enfant mâle

de Landemond par Thierry son père, & par son ayeul Childebert, successeur immédiat de Gontran, ce noble héritage est la seule marque de royauté qu'il ait conservée : & l'on sent à combien de titres il doit être précieux & sacré pour lui. Clodomir ne l'auroit cédé qu'avec la vie ; comment lui-même peut-il l'échanger ? Entre ses mains, cet anneau prouve sa naissance ; dans celles de son ennemi, il peut servir de preuve à sa mort. Oui, c'est là le froid calcul d'une ame commune ; mais

---

adopta Childebert fils du roi d'Austrasie & de Brunehaud ; & sans doute Childebert hérita de l'anneau royal de Gontran ainsi que de ses Etats. Il n'est pas moins vraisemblable que cet anneau passa de Childebert à son fils Thierry, lequel succéda au royaume de Bourgogne ; & fut transmis depuis au jeune Childebert lorsqu'après la mort du même Thierry son pere, il fut proclamé successeur de cette partie de ses états. De tels anneaux servant alors de sceau royal, étoient regardés comme meubles de la couronne, & se conservoient de générations en générations. L'échange que l'auteur suppose ici, étoit donc pour le fils de Thierry un noble moyen d'instruire de son nom & de son rang le fils de Clotaire, afin qu'il ne craignit pas de se mesurer avec lui.

est-ce l'inspiration d'un héros ? Clodomir risque tout, & ne craint rien. Jugeant d'après lui le fils de Clotaire, il ne voit que justice dans la confiance la plus hasardeuse; un échange si dangereux n'est pour lui qu'un échange momentané, qu'un moyen d'instruire le rival qu'il se prépare à combattre du droit qu'il a de se mesurer avec lui.

Héroïsme ! Flamme céleste ! Que ceux dont l'œil demeura toujours sec au récit des grandes actions, que ceux qui ne peuvent concevoir une noble confiance soient condamnés à te méconnoître, à t'ignorer ; hélas, le plaisir ravissant de l'admiration leur est à jamais interdit : mais leurs froids raisonnemens régleront-ils les élans sublimes des belles ames ? Ce n'est point à l'animal aveugle qui vit sous la terre à juger le vol audacieux du roi des airs.

*La suite au No, prochain.*

---

---



---

 COUP-D'ŒIL

*Sur la vie & les écrits des femmes-poètes, depuis l'origine du Parnasse François. Quatrieme extrait.*

BARBE DE VERRUE,

TROUBADOURESSE.

« **P**OËTE le plus distingué de tout l'antique Parnasse; & le talent le plus original, dit Clotilde, que la France ait produit jusqu'à Célinde & Louisa (\*). C'étoit un abrégé des caprices de la nature, lorsqu'elle ne franchit ses propres loix qu'autant qu'il en faut pour ne pas cesser de plaire. Nulle mortelle ne prouva mieux la maxime ou plutôt le proverbe ancien que *cette vie n'est qu'un voyage*: elle parcourut à-peu-près un tiers de l'Europe occidentale, durant l'espace de soixante ans. Comment n'est-elle pas mieux connue? Pourquoi ses ouvrages même n'ont-ils guère

---

(\*) Celinde Millaflor & Louisa Thibeault, dernières élèves de Clotilde; l'une & l'autre écrivirent sous François Premier; la suprématie des charmes & des talens n'a sauvé de l'oubli ni leurs personnes, ni leurs ouvrages.

parù qu'anonymes? D'où vient que tant de poètes, enchainés à son char, ne l'ont presque jamais nominativement célébrée? Il seroit trop ennuyeux d'en approfondir les raisons. Commençons d'établir son authenticité par la scrupuleuse transcription du Prologue ignoré d'*Aucassin & de Nicolette* (\*\*), le plus

---

(\*\*) Je *qui fiz* Guillaume au Faulcon,  
 Grifelidys & le Flasquon  
 Et le Palaiz Dame Fortune,  
 Oû que nuz aultre ha part aucune,  
 Ung novellet j'ay d'hier emprinz  
 Qu'entre leiz miens ne soict comprinz  
 Car l'ay tiré de Jéronyme  
 Dict l'Africain : *en belle rime*  
*De noz pays*, ung siècle en ça,  
*Le mist*, devant qu'il trespassa  
 Per l'amour d'ugne Vicomtesse  
 Qui moult ama sa gentillesse,  
 Despuiz qu'icel, d'ung fol espouz,  
 Eust faict le Sire le plus douz,  
 Le plus discret & le plus faige  
 Que vist Marseille en si josne caige;  
 Sy qu'en feiz loncs, maiz très-biaux jours  
 Fol onc ne fust plus que d'amours;  
 Or donc, je *Barbe de Verrue*,  
 D'ung mesme cop au cueur ferue, &c.

---

(\*) Nous ignorons quel etoit ce Jérôme, surnommé

intéressant de tous les fabliaux que M. L. G. n'a pas dédaigné de traduire.

Ce fragment , si précieux pour les Annales des Troubadours , prouve invinciblement qu'ils peuvent révéndiquer à bon droit la fleur de cette collection si justement vantée ; combien l'ignorance & l'incorrection des copistes de la *langue d'Oïl* défigurèrent , à sa naissance, l'ordre & le style de ce petit Roman , dont les rimes sont régulièrement alternatives , & qu'il faut rendre , enfin , à son véritable Auteur , indépendamment des fabliaux du *Palais de Fortune*, du *Flasquon*, d'*Eglantidor*, &c. que Verrue n'emprunta de personne , ceux de *Griselidys* & de *Guillaume au Faucon*, trop long-temps disputés aux Provinces Troubadouresques ; on s'offre à le démontrer.

Barbe de Verrue , dont Clotilde elle-même n'a pu deviner les parens , nâquit aux bords du Gardon , sur la montagne fertile de Brienne & parmi les décombres épars d'une très-grande ville , qu'elle dit avoir été fondée par le premier des Brennus. Clotilde en a fait le sujet d'une dissertation très-curieuse. Barbe

---

l'Africain , auteur original d'*Aucassin & de Nicolette* , ainsi que l'anecdote sur une Vicomtesse de Marseille , à quoi Verrue fait allusion.

étoit fille naturelle; vingt de ses passages l'attestent formellement, & notre aimable critique l'a consacré par ce beau vers :

“ Vierge, ainsi que Pallas, & sans ayeux comme elle. „

Jamais elle ne fut ni belle, ni jolie, quoi qu'en prenant à la lettre certains hémistiches de ses Poëme, il soit possible de le présumer: elle n'en fut pas moins l'objet des passions les plus indomptables; parce qu'en effet, & de son aveu, l'extraordinaire dans une physionomie est bien plus rare & bien plus frappant que la perfection. Du reste, voici son portrait fidèle, dont nous ne retranchons que les stances relatives à quelques singularités :

Du chief alz piedz j'ay de haltour  
Plus qu'est besoing, pour n'être briefve;  
B en que chemeine en sénatour,  
Per ça, ne m'en cuydez plus griefve.

N'est fait mon tain per esbloyr;  
Rose onc ne m'ha floury leiz génes;  
Et sienne Hebé, ( s'ay peu l'ov ),  
Choisy n'eust, en moy, Protogénes.

Feurent mes yelx trop petillanz  
De veyne & d'amorouze flamme;  
Ors, plus dolcets, meins scinti'anz,  
Disent la paiz qu'est en mon ame.

J'ai nez romain & front appert ,  
 Grant, ferain, sy que belle aurore ;  
 Bouce riante , à rose oppert  
 Du phyltre qui mes sens irroré.

Per mon seyn , ( ne soict blanc de neix ) ;  
 Qui n'arfit , rien qu'à sa paincture ?  
 Donc est bieau ?... Non ; maiz , com Phéneix,  
 Croy n'ha de pair en la nature.

A moltz feut ma cosme ung lien ,  
 Jaçoit ne cheust négre ny blonde ;  
 En quoy se meue ? ha ! scay trop bien ;  
 Maiz ne le vay conter au monde.

Brief, face auguste , à l'er benin ,  
 Taille ny grésle ny membrue ;  
 Bras ronds , col direct , pied féminin ;  
 Cy veyez Barbe de Verrue.

Troubadouresse par état, dès l'âge de cinq à six ans, elle quitta le château du seigneur de Lascours qui commença de l'élever<sup>1</sup>, & dont la mort lui fit éprouver des humiliations peu compatibles avec la fierté de son caractère. S'abandonnant à sa destinée & douée d'une très-jolie voix d'enfant, elle alla parcourant, une vielle à la main, les châteaux, les villes & les monastères, sans jamais s'arrêter nulle part, à moins qu'elle n'en fut

fut priée avec instance ; & n'acceptant rien de personne , à l'exception du vivre & du couvert. Très-délicate sur le choix de ses amis & de ses hôtes , si quelquefois on l'entraînait forcément ailleurs , son silence obstiné punissoit les tyrans de sa foiblesse ; & leurs traitemens les plus barbares ne pouvoient même en arracher un soupir. Marchant toujours seule , à l'égal du lion dont elle avoit le courage , on la vit parcourir successivement le bas Languedoc , le Dauphiné , la Provence & la rivière de Gênes ; d'où , cédat aux sollicitations de son premier amant , ( car elle atteignoit sa quatorzième année ) , elle consentit à se rendre chez le marquis de Montferrat.

Là , trente mois lui parurent bien courts dans l'ivresse d'une passion fortunée. Mais cet amant , qui n'en pût obtenir que des aveux brûlans pour toute jouissance , l'ayant rendue à son ancienne liberté , Barbe en profita pour aller visiter l'Université de Boulogne. Bientôt assaillie de nouveaux dangers , elle se sauva précipitamment à Florence , traversant l'Appennin dans le cœur de l'hiver. Après quelques excursions à Spolète & dans toute l'Ombrie où chacun de ses jours fut marqué par d'incroyables événemens , elle parut avec éclat dans les environs de

Livourne. C'est alors qu'elle fut réclamée par l'illustre Béatrix, comtesse de Provence, qui desirait ardemment de la voir. Une Dame de Roscoli, que le Dante, jeune encore, a célébré comme une dixième Muse, daigna la recommander vivement à César, Patron Génois; celui-ci s'engagea de la ramener incessamment à Marseille.

Mais le premier soin du Forban fut de relâcher à l'isle de la Gorgone, où, sous le vain prétexte de soulager sa pupille des angoisses de la mer, il se hâta de la mener dans une forêt voisine pour assouvir en paix son impudicité. Barbe, hors d'état de lui résister long-tems, l'éventra d'un coup de poignard, fitôt qu'elle se vit sans ressource; &, dans la sécurité de la vertu, ne craignit pas d'appeler l'équipage à témoin de la justification qu'elle osoit attendre de la bouche même de cet Italien. César, se croyant blessé mortellement, fit l'aveu public de son crime: il se crût trop heureux de l'expier en sauvant la vie à son généreux meurtrier. Celle-ci, très-habile dans l'art de guérir les playes, (art que les Troubadours ne cultivoient pas avec moins de zèle & de succès que l'art des vers), mit, sous très-peu de jours, son conducteur en état de continuer le voyage; & se fia noblement aux protestations de son repentir.

A la vue du Cap-Corse, ils furent accueillis par une horrible tempête & forcés de se rendre à trois petits navires d'écumeurs. César combattit en héros, moins pour défendre son bâtiment que l'honneur & la liberté de la jeune Troubadouresse. Elle sentit tout le prix de ce dévouement; &, bientôt, ayant désarmé, par ses regards, les chefs des pirates insulaires, elle épuisa la magie de ses talens & de sa voix pour les asservir. Ils consentirent unanimement à la délivrance des Génois, si Barbe s'engageoit à ne jamais abandonner leur isle. Ce sacrifice lui coûta d'autant moins qu'elle vouloit en observer les sites pittoresques & sauvages, & visiter la Colonie antique des Grecs.

Filz sans renom des filles de Bellone  
 Qu'ez Thermodon, jusqu'en ce loing séjour,  
 Guida Cyrno, la royale Amazone;  
 Jeune Cyrno, dont race, tour-à-tour,  
 ( Comme elle sceut Alcides & Neptune )  
 Brava, mille ans, & nature & fortune,  
 Carthage & Rome, & l'hymen & l'amour.

Nous ne pouvons la suivre à travers les périls sans cesse renaissans qu'elle courut pour s'arracher à ces hommes passionnés & féroces, qui se la disputèrent avec les transports de la jalousie & les fureurs de la lubricité.

Il suffira d'ajouter ici qu'après un séjour de neuf à dix mois en Corse, où ses connoissances de la nature s'augmentèrent prodigieusement, elle trouva le moyen de s'embarquer pour Aiguemortes, dans un vaisseau Français que la tempête avoit contraint de relâcher au Port d'Aiazzo. Deux jeunes Grecs, épris d'amour pour cette enchanteresse, se précipitèrent ensemble dans la mer, pour tâcher de l'atteindre à la nage; ils la rejoignirent au bout de cinq lieues; mais quelque secours que sa pitié désintéressée leur prodiguât sur le champ, ils expièrent en embrassant le fatal navire.

Ce spectacle déchirant devoit peser à jamais sur le cœur de cette fille des Muses; une mélancolie affreuse ne l'abandonna plus dans ses beaux jours; elle ne reçut quelqu'adoucissement qu'aux approches des bords aimés du Rhône, & du beau ciel par qui fut éclairé son berceau.

Les bijoux & les pierreries qu'elle n'avoit pu refuser des Princes & des Dames qui la fetèrent à l'envi, lui composoient, dès lors, une fortune honnête. Trop ardente pour en jouir paisiblement, à peine demeura-t-elle un an dans sa Patrie; après un voyage indispensable à la Cour de Raymond Bérenger, on la retrouve bientôt, (& pour la troisième

fois) à Marseille, puis à Forcalquier, à Castellane, à Draguignan; l'hyver suivant, chez son auguste protectrice, dont elle charmoit les vieux jours; ensuite à Turin, à Saluces & dans trois autres châ eaux du Piémont; mais, finalement, à Verrue, dont le comte septuagénaire l'adopta. Voila, jusques à son trentième printemps, l'apperçu généralisé de sa carrière.

Trois ans s'étoient écoulés depuis son adoption: l'on ne cessoit de l'inviter à faire choix d'un époux dans la foule de ceux qui soupiroient pour elle. C'étoit rien moins que son projet. Cependant, un jeune Valaisan, nommé Juillart, s'étant fait voir à Verrue où sa beauté peu commune excita la curiosité; Barbe en devint tellement amoureuse que, sans la disproportion de leur âge qui la fit un peu réfléchir, elle se fut aussitôt déclarée. Trois ans s'écoulèrent encore en irrésolutions; mais elle avoue franchement qu'ils furent les plus délicieux de sa vie. La mort du comte son Père la rendit à ses goûts les plus chers: elle n'en voulut point accepter l'héritage; un tiers pouvoit suffire à l'établissement qu'elle méditoit. Trop riche désormais pour craindre un hyver indigent, elle suivit, à Sion, l'objet de sa plus vive flamme. Elle s'y fit accom-

pagner par vingt-quatre orphelins, choisis parmi les habitans les moins fortunés & les plus honnêtes de la contrée ; mais dont les avantages physiques ne le cédaient qu'aux charmes de Juillart.

Lui seul ne gagna rien à ce changement de scène. Verrue apprit à le connoître, avant l'époque de leur commun départ. "S'il n'eût été qu'un sot, dit-elle en son langage, hélas ! il était mon époux ! tant il est vrai qu'on va renonçant à sa propre vue, sur la foi de l'aveugle amour !" Mais il étoit un fat : il tenoit plus au rang de sa maîtresse qu'il ne tenoit à sa fortune ; à sa fortune plus qu'à ses grâces ; à ses grâces, enfin, bien plus qu'à son esprit. Né de parens obscurs, il en rougit bassement & les méconnut devant elle : elle, au contraire, dissimulant son mépris pour lui, les combla de bienfaits, d'égards & de caresses ; mais ne se bâta pas moins d'échapper à de trop indignes liens. Dès ce moment, elle appella Sion son *promontoire de Leucade*.

Elle se rendit à St. Gall, en Turgovie ; & c'est là que l'héroïque & malheureux Conradin allant chercher la gloire & le dernier supplice à Naples, l'accueillit, ainsi que son beau cortège, avec la plus haute distinction. Ce jeune & vaillant rejetton de l'illustre maison

de Souabe lui fit promettre de venir embellir la solennité de son couronnement sur le trône des deux Siciles, comme Doëte de Troyes n'aguères embellit la cour de l'Empereur son père, à Mayence. " Qu'il étoit féduisant ! s'écrie le Poëte ; & combien sa tendre amitié pour le jeune Frédéric d'Autriche qu'il entraînoit à l'échaffaut, me retraçait les nœuds des Orestes & des Pylades ! hélas ! on ne lisoit que trop sur ces figures charmantes, le destin fatal qui les attendoit à l'aurore de leurs plus beaux jours ! L'affreuse empreinte du malheur déjà marquoit ces traits divins, où sembloient à la fois, respirer les vertus & les graces. „ Verrue cédant aux sollicitations de ces héros-enfans, consentit à laisser partir avec eux, douze des jeunes Piémontais qu'elle vouloit amener en France ; on ne fait quelle poursuite nouvelle la força d'y rentrer avec précipitation.

C'est peu de tems après qu'on la voit étonner la cour de Bourgogne par des succès inconcevables dans une langue qu'elle n'avoit jamais parlé. Et quel fut son début ? Un grand poëme, ou plutôt un roman en vers ; car le nom de poëme fut étranger à nos Trouverres, depuis la *Jérusalem* de Beschada jusques à la *Phéllippéide* de Clotilde. Voici le commen-

cement de cette espèce d'Épopée, intitulée :  
*l'Orphée Gaulois , ou Urgelinde & Cyndorix :*

Chante , ô Muse du Gard , en langage du Throsne.  
 Roy-Barde, antic honour de la Gaule & du Rhosne;  
 Dez quant, à l'heur & gloir' deiz Celtiques ingratz,  
 Hyméné mist , du Nort , la Vénus en seiz braz ,  
 Jusqu'emprez eust pery sy qu'Orphé du Rhodope,  
 Ung Genye , hault Régent de touz Peuples d'Eu-  
 rope ,

D'affle sien ranima seiz membres jà flottans ,  
 Per qu'en ravist l'estoire à nuict sombre deiz Tans.

. . . . .  
 Nymphé ! ô s'ay tant escript , for teiz fables dorez ,  
 Deiz tyrans de mon cueur leiz signes adorez ,  
 Se crystal rétentist de la grotte perfonde  
 Ez chantz dont résonna ma lyre vagabonde ;  
 Donn' moy prover au loing , comme entour nos  
 Chastels ,

Que , par fleons insceuz deiz profanes mortels ,  
 Vont tousjours s'immisçant tienne onde sy qu'areine,  
 Miex qu'a flots (\*) Pactolins , à forces d'hypo-  
 creme !

S'il est vrai , comme l'affure Clotilde (&  
 comme le démontrent , en quelque forte ,

[\*] On fait que le Gardon roule , dans ses flots ,  
 un or plus pur & , proportionnellement , plus  
 abondant que le Tage.

les fragmens qu'elle en a recueilli) qu'un même style va régner d'un bout à l'autre de l'ouvrage, compose de douze chants; on fera moins étonné qu'elle-même, avec un pareil modèle français, ait saisi la trompette épique & l'ait embouchée sur le ton qui lui convient le mieux. Le sujet de Cyndorix est entièrement patriotique; ce Prince fut contemporain d'Orphée & le premier Législateur des Gaulois (\*).

Comme l'Orphée de Thraces, Cyndorix métamorphosa des monstres en hommes, des hordes de brigands en des peuples de frères, & des nomades en Citoyens. La fille d'Odin & de Frigga dont il devint l'heureux époux (\*\*), acheva de combler sa gloire & la félicité de ses sujets. C'étoit Euterpe ou Calliope, qui sous les traits de Vénus même, partageoit le sceptre d'Apollon. Les Quatre Gaules, qu'ils affranchirent du culte horrible de l'Hæder & de l'Hyזור, s'alloient réunissant

(\*) Le Poëte entend, par ce nom, les peuples qui s'étendoient depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'à celle de l'Eridan; & depuis la presqu'isle de Brest jusques au lac de Constance, sur une hauteur égale à cette extension.

(\*\*) Anachronisme épouvantable.

avec transport sous leur adorable empire ; dont le siège fut à Lyon. C'est par la description de cet heureux séjour que commence tout le Poème , à l'exemple du Chantre Romain : *Urbs antiqua fuit* , &c. Une peste cruelle vint enfin ravager ces climats & frappa leur charmante Reine. Cyndorix sauva ses Peuples d'une entière destruction ; mais ne pouvant empêcher la terreur de les rendre à leur foi grossière , il se retira dans le fond d'un affreux désert ; & les Vierges de l'Hy-zour , irritées de ses douleurs l'y vinrent égorger , tandis qu'il embrassoit l'Urne adorée d'Urgelinde.

(Verrue osa lutter ici contre Virgile , avec assez de vigueur & d'audace , pour faire voir qu'elle n'étoit point indigne de l'essayer.)

Les Nymphes du Rhône réunirent les membres flottans du Barde-Royal qu'elles avoient inspiré : & le Génie souverain de l'Europe les ranima d'un souffle divin , pour qu'il écrivit les fastes primitifs de cette partie du monde. Cyndorix ayant consommé ce travail , tourmenté plus que jamais par le souvenir d'Urgelinde , employa son magique pouvoir à faire jaillir la fontaine d'Indifférence au fond de l'ancre qu'il habitoit. Il l'entoura d'une forêt impénétrable ; il s'énivra

de ses froides eaux , en évoquant l'ombre de son Amante ; il s'endormit enfin , jusqu'au jour des vengeances , ayant l'un de ses bras autour de l'Urne d'or & s'appuyant sur son livre de l'autre. L'Indifférence , planant sans cesse autour de cet azyle , en écarte au loin les mortels.

Voilà , non l'argument , mais le sujet en gros de ce Poème. Verrue en fit hommage aux Français ; elle resta dix ans à le composer , sans interrompre sa profession de Troubadouresse , qu'elle exerça tous ours avec dignité. Elle revit son pays natal , durant ce long intervalle ; c'est là que sa fortune fut consacrée à former un établissement aussi singulier que sa personne & ses ouvrages. Elle choisit douze Languedociennes également avantagées de la nature ; & les unit , d'après leurs inclinations respectives , aux douze Piémontais qui s'attachèrent à son sort. On éleva , sous ses yeux , dans un paysage enchanteur , l'azyle gracieux que devoient habiter ces heureux couples , dont les enfans ne purent s'allier qu'entr'eux. Nous ne nommerons pas l'endroit qui devrait s'honorer d'une telle origine ; mais , tout dégénérés qu'en sont les habitans , à l'élégance de leur tournure , à la vivacité de leur esprit , à l'expression de leur physiono-

mie & , sur-tout, à l'agrément d'un langage qui ne se conserve point ailleurs, il n'est pas de voyageur éclairé qui ne puisse aisément le reconnoître.

A son neuvieme lustre, on la vit sérieusement entrer en lice avec les propagateurs du mauvais goût. Un défi sans exemple l'appella dans Orléans, où s'étoient rassemblés neuf impudens Trouverres, entr'autres un Pierre de Mauclerc, (qui n'est point, à coup sûr, le duc de Bretagne, quoiqu'il fut tout aussi méchant rimeur,) Brunel de Tours & Perrin d'Angecourt. Leur animosité peu galante avoit rien moins que la poésie pour objet. Ils étoient amans maltraités de Verrue. Guillaume de Lorris qui ne l'étoit pas moins se vengeoit plus noblement, en la choisissant pour héroïne de ce roman de la Rose, déjà fameux alors; dont les étranges allégories ne peuvent guère s'expliquer que par les singularités qui la caractérisèrent. Un jeune homme très-étourdi, dont elle compare la figure à celle de Céphalo, ou d'Adonis, osa seconder la fureur des neuf champions dont elle confondit l'audace; mais ses attraits désarmèrent le vainqueur. Elle versa tellement la coupe du ridicule & de l'indignation sur ses indécents adversaires, qu'ils furent contraints

de se sauver à travers les huées & les coups d'une populace qu'ils avoient soudoyée pour insulter au vrai talent. Mauclerc fut obligé par les siens d'aller se faire Moine ; il ne reparut plus & l'on n'y perdit rien.

Mais le beau Lignecourt sentit parfaitement toute la générosité de Verrue ; & la flamme la plus ardente succéda, dans son cœur, aux dédains d'un moment. Elle, de son côté, n'y fut pas insensible ; & ne brûla désormais que pour lui, quoiqu'il put l'adopter ; tout au moins, pour sa mère. Si jamais elle a perdu ce qu'il n'est pas très-ordinaire de conserver aussi longtems & dont Lorris a célébré si ingénieusement la résistance, elle ne l'a perdu qu'en faveur de ce dernier amant ; toutefois elle convient que le Valaisan l'avait jadis & plus subitement & plus éperdûment enflammée. Son jeune ami se faisait gloire d'une passion qui l'exposa toujours à cent cruelles plaisanteries ; elles en attisaient la violence au lieu de l'affoiblir. Il ne cessa d'avoir des rivaux ; il en eut même de redoutables, " parmi ceux là, dit-elle, qui ne s'approchant de moi que pour s'égayer à mes dépens, tomboient ou retomboient dans mes chaînes :

Tel cettuy dont, envers Bacchus,

Blasphème la voiz mensongière ;  
 Tombe , yvre-mors , sur la fougère ,  
 En jurant qu'il ne boira plus.

C'est à cette occasion , qu'elle composa ses *Caprices de la nature* , la plus originale de ses productions. Ils sont en vers decasyllabiques réguliers & décéléroient , seuls , un génie hors de tout parallèle. Sa personne lui pût fournir le plus parfait modele de cet indescriptible tableau. Clotilde qui doit , à cet écrit , l'idée du cinquieme chant de son poëme philosophique *de la Nature & de l'Univers* , n'a point osé s'approprier les traits dont le rajeunissement eut fait le plus d'honneur à sa Muse.

La poétique d'Héloïse , rédigée par Sainte des Prez , ne fut pas inutile à Verrue , qui la reçut à Dijon , des mains de Guillaume de Lorris. Ce poëte aimable ne put tenir contre la fortune peu méritée de Lignecourt ; il le comparoit au Téléphe de Lydie & s'appliquoit à lui-même ce vers du Lyrique de Rome :

*Fervens , difficili bile tumet jecur . . .*

Plus sensible qu'Horace , il ne compara point sa maîtresse à la vieille Lycé , mais il mourût tout bonnement pour elle. Il ne pa-

roit pas que le continuateur ait faisi l'allégorie dont Lorris fit la base de son Roman; car la Rose finit par être bel & bien cueillie; peut-être aussi ne résista-t-elle point à Lignecourt.

Il eut quelque part à ces odes pindariques; souvent obscures aujourd'hui, mais étincelantes de poésie, que Verrue enfanta chez le duc de Brabant. Elle eût, dans ce bon Prince, un très-fidèle & très-ennuyeux adorateur; témoin cent vers latins qu'il a laissés à sa gloire, où le mot *barbara* (Barbe & barbare) est répété jusqu'au dégoût; mais qui, sans cela, n'en seroient pas moins médiocres. A peine reparut-elle à Paris qu'une foule de jeunes Dames se disputèrent l'honneur d'être admises à son école: il en est trois, sur-tout, qu'elle se plut à former. Adenez le Roi, favori de la Reine Marie, sœur de ce Duc que Verrue avoit abandonné, fit hommage à cette Fée du roman d'Ogier le Danois; Rutebœuf & vingt autres beaux esprits renommés s'accablèrent de complimens & de fatyres; ils n'en furent ni mieux, ni plus mal traités. On ne fait à quelle époque elle perdit le *gentil* Lignecourt, ni combien de tems elle survécut à sa perte. Mais il est constant qu'elle lui survécut & qu'elle cessa de chan-

ter & de vivre dans un château voisin de la ville de Sens.

On ne tarriroit point sur son éloge littéraire ; la manière enchanteresse d'Horace respire fréquemment dans ses nombreuses compositions. Jamais on ne sacrifia tant à l'harmonie , sans qu'il en coûtât moins à la clarté des pensées non plus qu'à la marche du raisonnement. A l'égal du génie de Clotilde , le sien n'eût point d'arrière saison : son fabliau charmant d'*Eglantidor* date de la cour de Bruxelles ; & ces stances de sa vieillesse ont conservé de la fraîcheur.

Void sien hyvert venir le saige ,  
 Comm'ez fin biaux jors , be les nuïcts ;  
 Scet que font roses per touz eaige ,  
 Se , per touz eaige , font ennuiçts.

De ma primevère tempeste  
 Ne me remembre sanz plézir ;  
 Mais qui dança moult à la feste ,  
 Au soir n'ha regret de gézir ,

D'ant qu'ay veu cheoir fœilles d'Altonne ,  
*Belle* tretouz m'ont p oclasmé ;  
 Tretouz , adés , me disent *Bonne* ;  
 Ne scay quel nom j'ay plus ame.

Heur ne despant de gentillesse ;  
 Contre le Tans n'ay de rancueur ;

L'hair

L'air m'ha changié; n'est de vieillesse  
Per de qui n'ha changié le cuer.

Bien foye, ung tantét, jà vieillotte,  
Meduict la Court deiz Jovancels;  
Ains n'ay regret gente fillotte  
M'emble, au sien tour, josnes ancels.

Me duiet veoir simples Bergerettes  
Braz-à braz pastourots gentilz,  
Cœillir aveline & flourettes  
En myen futayes & cortilz.

Me duiet ( bien qu'avecques lour Dames  
Gabent deiz miens rescits longuets, )  
Veoir, se discours d'antiques flames,  
Soubryar noz jolyz friquets.

Lour est advis que tien ne meue,  
Ont en pitie mes cheveux blans;  
Riottent, se leur conte esmeue  
Qu'heuz lour pairs à mes pieds tremblans;

Et, de ma part, me ris sans feindre  
Veoir ceiz parpeillons évoléz  
Narguier ainsy, tout prest s'estaindre,  
Flammel qui tant en ha bruslez.

---



---

 N O T I C E

*Sur les Nègres Caraïbes de St. Vincent ; compilé des papiers de Sir Willam Yung , 1795.*

**L**A plupart des écrivains Anglois, même un de leurs meilleurs historiens modernes, Mr. Edwards, n'ayant pas rapporté fidelement les causes des querelles qu'ont occasionnées les isles à sucre dans l'Inde Occidentale, Mr. Yung, dans les papiers dont il est ici question, s'est attaché à en rechercher l'origine; & cette notice intéressante a pour objet la guerre des Anglois contre les Caraïbes noirs jusqu'en 1773, leur assujettissement à la nation Angloise, & enfin les hostilités qu'ils ont commis depuis contre les colonistes Anglois.

Ces nègres, très-improprement appelés Caraïbes, firent naufrage en 1675, avec un vaisseau chargé d'esclaves, près de la petite isle de Bequia, éloignée de deux milles de celle de St. Vincent, & furent hospitalierement accueillis des Caraïbes, habitans indigènes de cette Isle. Peu reconnoissants de ce bienfait, ils se révoltèrent contre leurs libérateurs, parce que ceux-ci les faisoient travailler. Après en avoir massacré une grande

quantité, ils s'enfuirent dans les parties montagneuses de l'Isle, où ils se reunirent à d'autres nègres échappés des isles à sucre, & d'où ils firent une guerre continuelle aux vrais Caraïbes, leur enlevant leurs femmes, dévastant leurs possessions, & s'appropriant leur territoire. On les désigna alors sous le nom de Caraïbes noirs. Les Caraïbes indigènes, dont ces attaques continuelles avoient fort diminué le nombre, se trouvant trop faibles pour résister à leur ennemi, s'adresserent au gouverneur François de la Martinique, & celui-ci, au commencement de ce siècle, partagea l'isle de St. Vincent de manière que les nouveaux venus ou Caraïbes noirs, eurent la partie Orientale, & les Naturels ou Caraïbes rouges, la partie Occidentale de l'Isle. Les relations qu'avoient ceux-ci avec la Martinique, où ils vendoient les productions de leur pays, amenèrent parmi eux des colonistes François, qui établirent çà & là des plantations. En 1719, le gouverneur de la Martinique ayant formé le projet de s'emparer de la partie Orientale & d'en chasser les Caraïbes noirs, ceux-ci, moins traitables que les autres, défendirent courageusement leurs montagnes, & les François furent repoussés avec perte. Peu de tems après, les Anglois regardant St. Vincent comme une

dépendance des Barbades, firent la même tentative, mais tous les efforts du duc de Montague (auquel George II donna cette île en fief, à condition qu'il s'y établiroit) furent sans succès. Depuis 1722 jusqu'en 1763, les colonistes François s'étendirent peu à peu dans l'Isle : les Indigènes y diminueoient journellement, & les François parvinrent enfin à entrer en relation de commerce avec les Caraïbes noirs; ils furent les gagner par des présens, & ils leur envoyèrent des missionnaires qui, en leur inculquant le christianisme, leur inspirèrent de l'attachement pour le gouverneur de la Martinique.

A la paix de Paris, l'isle de St. Vincent, comptée au nombre des îles neutres, fut cédée aux Anglois. Sa population étoit alors de 3000 Caraïbes noirs, de 100 Caraïbes rouges & de 4000 François, sans compter leurs esclaves. Les possessions occidentales de l'Isle, qui avoient appartenu aux anciens habitans, furent partagées entre des planteurs Anglois. L'on exigea des noirs qu'ils resteroient dans leurs deserts, sans dépasser les limites du terrain si nécessaire pour leur entretien, on voulut les engager à reconnoître la supériorité de l'Isle Angloise; on ne put l'obtenir que par quelque avantage & quelque amitié. Les noirs ne firent rien de ces choses en respectant là

jusqu'en 1768; mais ces Sauvages, ayant plus des deux tiers des terres labourables de l'Isle, & ces terres restant en partie incultes, parce qu'ils ne pouvoient les travailler, le gouvernement Anglois prit la résolution de déterminer plus exactement le terrain nécessaire à leur subsistance, d'en reprendre le surplus, en leur payant l'arpent à raison de 8 liv. sterling, & en leur laissant la liberté d'y demeurer pendant cinq ans,

Cet arrangement étant accepté par la pluralité des Caraïbes noirs, les Anglois commencèrent à se frayer des chemins dans les districts qu'ils avoient acquis. Mais inquiétés dans leurs travaux, il fallut, en 1769, protéger leur ingénieur & leur planteur par une force militaire. Celle-ci n'étant pas assez nombreuse pour contenir les nègres, ils recommencèrent leurs hostilités, & ce furent ceux qui avoient signé le traité & consenti aux acquisitions de quelques colonistes Anglois qui se montrèrent les plus acharnés à en empêcher l'exécution, & qui commirent les plus grands excès contre ces Colonistes. Fatigués des difficultés que leur oppoisoit la mauvaise foi des Sauvages, les Anglois annullèrent tous les contract, laissèrent aux Nègres Caraïbes tout le terrain qu'ils avoient enva-

d'eux que le serment de fidélité au roi d'Angleterre; mais les Nègres, soutenus par le gouverneur de la Martinique, se refuserent encore à cette condition.

Il étoit cependant si essentiel de mettre un terme aux brigandages que le caractère de ces Nègres, ainsi que la situation de leur pays (fermé de bois) faisoit craindre, que la cour de Londres résolut de se frayer, à main armée, un grand chemin à travers de leurs possessions. Elle envoya des renforts de troupes à St. Vincent. Après cinq mois de combats, les Caraïbes se soumirent, leur chef prêta foi & hommage à George III, en promettant de se tenir tranquilles dans leurs domaines, de livrer les esclaves défectueux; enfin de protéger les cultivateurs Anglois. Pendant cinq ans, les Nègres observèrent ce traité, mais la guerre ayant éclaté, en 1778, entre l'Angleterre & la France, ils trahirent les Anglois, découvrirent aux émissaires Français les endroits faibles de l'Isle, aidèrent le comte d'Estaing à s'en emparer, & ils commirent des cruautés sans nombre dans les plantations Angloises. Loin de s'en venger à la paix, les Anglois ont toujours traité avec beaucoup d'humanité ces Sauvages, qui recommencerent en 1795, leur dévastation & leur cruauté sur les plantations Angloises,

où ils massacrèrent beaucoup de Blancs ; & quoiqu'on les aye forcé de rentrer dans leurs forêts, l'Auteur de cette notice croit que, vu leur indomptable férocité & leur mauvaise foi, les Anglois ne pouvant espérer de les subjuguier, il faudra qu'un des deux partis abandonne l'Isle à l'autre.

*Extrait des feuilles Angloises.*

---

## A E L L E.

**A**LLÉZ, foibles enfans d'un amoureux délire,  
 O mes vers, qui jadis faisiez tout mon bonheur !  
 Allez ; & puissiez vous, sur l'aîle de zéphire,  
 Voler près de l'objet qui possède mon cœur ;  
     Si, dans un hameau solitaire,  
     Vous rencontrez une beauté  
     Qui réunisse à l'art de plaire  
     Modestie & timidité,  
     Regards touchans, ame sensible,  
     Douceur, jeunesse, heureux talens,  
 C'est *Elle*. Demeurez dans son hameau paisible,  
 O mes vers ! peignez-lui mes tendres sentimens.  
 Je ne la vis qu'un jour ; dites-lui qu'en silence  
 Je promis de n'avoir jamais d'autres amours.  
 Allez, faibles enfans ; dites-lui tous les jours  
 Que je promets encore fidélité, constance.

*Journal de Littérature* J. DE LA VIENNE.

*Et de Commerce de Lille.*

## E N I G M E.

**J**AMAIS jeune, & toujours près & loin de l'en-  
fance,

Vers moi d'un pas égal, jour & nuit on s'avance,  
Et ce pas, que l'on voit chaque instant s'arrêter,  
Toutefois ne se peut rallentir ou hâter.

On m'espere, on me craint, personne ne m'évite,  
Chacun ne m'atteint pas, tous atteignent ma fuite.  
Souvent l'on rit de moi, souvent des cœurs ingrats  
Desirent ma dépouille ainsi que mon trépas.

## L O G O G R I P H E.

**Q**UATRE lettres forment mon nom,  
Je suis l'ouvrage d'un reptile;  
Je deviens sans queue un pronom,  
Et sans tête une volatile.

## C H A R A D E.

**E**MBLÈME du malheur & de la pauvreté,  
Mon premier rampe avec humilité,  
Mon second, au contraire, est la source féconde  
Qui verse, en cent façons, dans les trésors du  
monde.  
Mon tout des malheureux fait sa proie ici bas,  
Tandis que mon premier les attend au trépas.

L'explication du mot de l'énigme du N<sup>o</sup>. pré-  
cédent est *Lettres*; celui du logogriphe est *Çanon*,  
& celui de la charade est *Bateau*.

## PRÉCIS HISTORIQUE

*Des faits principaux de la révolution Suisse. Mois  
Mars & Avril.*

**L**ES relations des événemens militaires dont Berne, Fribourg & Soleure ont été les objets, se contraríoient tellement, que nous n'avons pu en donner le précis dans notre dernier numéro. Dépouillé de ces premières exagérations, il reste vrai de ces rapports, que dans cette courte mais sanglante campagne les François ont trouvé des ennemis dignes de leur valeur.

Les hostilités avoient commencé le 1 Mars; le général Schaumbourg, à la tête d'un corps de troupes de 17000 hommes de l'armée du Rhin, s'avançoit du côté de Soleure, tandis que les troupes de l'armée d'Italie, immédiatement sous les ordres du général en chef Brune, s'avançoient du coté d'Avenches & de Fribourg.

Le 2 Mars, après des combats meurtriers, Soleure & Fribourg furent prises. Les Bernois évacuèrent le même jour Morat, ville fameuse par la bataille que les Suisses avoient gagnée sur les Bourguignons, l'année 1476, le 22 Juin. (1) L'ossuaire, monument de cette

---

(1) Cette date précise de la bataille de Morat est indiquée dans toutes les anciennes chroniques,

victoire, fut brûlé & détruit le 3 Mars, par des bataillons de la Côte-d'Or, qui substituerent à ce monument de la défaite de leurs ancêtres, l'arbre de la liberté.

La journée du 3 Mars s'étoit passée en marches & en observations. Le 4 au soir, la colonne du général Rampon se montra sur Guminen; un autre corps de troupes menaçoit Laupen, & en même tems la colonne de Pigeon attaquoit sur la Sarine le passage de la Sengine (ou *Neueneck*.) Par-tout les Allemands Bernois, (car tous leurs alliés s'étoient retirés) opposerent aux François la résistance du courage & du désespoir. Le combat de la Sengine, commencé à deux heures du matin, duroit encore à quatre après midi, lorsqu'un courier vint annoncer que Berne avoit capitulé, que le général Schaumbourg, après cinq combats successifs, ayant gagné la sanglante bataille de Frauenbrune, étoit entré dans la ville. Cette nouvelle mit fin au

---

dans *l'histoire des Suisses par Muller*, & rappelée dans les *Mélanges Helvétiques* (T. I, p. 43,) elle refute l'observation que ce monument a été détruit le jour anniversaire de cette bataille. On est fâché que la vérité de l'histoire s'oppose à ce rapprochement ingénieux, car en le lisant dans les divers papiers qui l'ont répétés, on se disoit : *Se non e vero, & ben trovato*. Ce dicton italien revient souvent à la mémoire, en lisant les citations de quelques écrivains du jour. Quant à nous, il nous paroît déjà très-remarquable que ce monument ait été détruit par des bataillons de la Côte-d'Or, ci-devant Bourguignons.

combat. Les Suisses Allemands, furieux, croyant être trahis par leurs chefs, tournèrent contre eux leur rage, & massacrèrent ceux qui, pour épargner le sang, les engageoient à la retraite. Moins éclairés sur les avantages d'une révolution que ne l'étoient les habitans de l'Argovie & du pays-de-Vaud, ceux des autres parties du canton Allemand de Berne se croyoient libres & heureux sous leur ancien Souverain, auquel leur aïfance les attachoit. Ils ne vouloient pas se rendre, & ne cherchoient que la mort. Les François firent un butin immense. Cette victoire leur ouvrit le passage à Berne, où la colonne de Pigeon fit son entrée peu après celle du général Schaubourg, & où le général en chef Brune arriva le lendemain. Les villages & campagnes éprouverent toutes les horreurs du pillage & de la dévastation. La ville fut respectée par les ordres des généraux. Mais les vainqueurs s'emparèrent des trésors du gouvernement, de l'arsenal & des archives, sur lesquelles, par ordre du Directoire, on mit le scellé, promettant néanmoins aux députés envoyés par l'Assemblée Provisoire du Pays-de-Vaud, pour avoir les documens qui concernoient ce pays, qu'on les leur remettroit lorsqu'on auroit examiné ce qui pouvoit concerner la France.

Les plus vives inquiétudes s'étoient manifestées dans le Pays-de-Vaud, sur le projet formé par le général Brune, de morceler la Suisse en deux, même en trois républiques séparées; plusieurs villes & Communes s'étoient prononcées contre ce plan. Mais leurs alarmes furent bientôt dissipées par les assuran-

ces réitérées & officielles venues de Paris, que le Directoire persistoit à rejeter tout autre plan que celui de la République Helvétique une & indivisible. Une lettre du général Brune à l'Assemblée Provisoire, confirmant cette agréable nouvelle ; les électeurs, un moment indécis s'ils continueroient leurs travaux, ne doutant plus de leur utilité, les terminèrent par les élections suivantes :

*Tribunal du Canton Lemman, composé de treize Juges.*

Citoyens. 1 Delachaux, d'Onnens. 2 Lambert, d'Yverdon. 3 Briod, de Lucens. 4 Poterat, d'Orny, 5 Manuel, de Rolle. 6 Jaquier, d'Echallens. 7 Solliard, de Coffoney. 8 Burnier, de Lutry. 9 Convert, de Ballens. 10 Fayod, de Bex. 11 Secretan, juge de Lau-fanne. 12 Lili Rochat, du Chenit. 13 Dubochet, de Chailly, de Montreux.

Les Electeurs, procédant conformément à la Constitution, qui ne parle point de suppléans au Corps Législatif, n'en élurent que pour les Administrateurs & les Juges.

*Suppléans à la Chambre Administrative du Canton du Lemman.*

1 Banneret Jaïn, de Morges. 2 Auffet, de Vevey. 3 Duvillard, de Taney. 4 Doxat, d'Yverdon. 5 Testu, de Chexbres.

*Suppléant au Juge envoyé au Tribunal Suprême, par le Canton du Lemman.*

Henri de Croufaz, de Lausanne.

*Suppléans aux 13 Juges du Canton.*

1 Sam. Jan, de Chatillon. 2 Jonin, d'Aubonne. 3 Banneret Carrard, de Lausanne. 4 Le major Bauty, d'Aigle. 5 Marc Joly, de Nion. 6 Ch. Dan. Rentz, de Prengin. 7 Carrard, d'Orbe. 8 Louis D. Muret, méd. de Vevey. 9 J. F. Cavat, de Croy. 10 P. D. Boucherens fils, de Grion. 11 L. Vuagnere, de Rueyre. 12 Bontems, de Villeneuve. 13 Longchamp, de Bottens.

Ces Autorités constituées furent solennellement installées le 30 Mars, dans l'église cathédrale, où s'étoit rendu un concours immense de peuple. Après que le Président du Corps Electoral lui eut présenté ses nouveaux Magistrats, que celui de l'Assemblée Provisoire leur eut remis les pouvoirs dont elle avoit été investie, le cit. Muret, président du Corps Electoral, prononça un discours sur l'historique de la révolution. Celui que tint ensuite le citoyen Glaire, premier élu Administrateur, attira l'attention sur la manière paisible dont notre révolution s'étoit faite. Il traça avec vérité tout ce qui restoit à faire, avec éloquence les devoirs des nouvelles Autorités, aux noms desquelles il promit que les loix règneroient, que l'anarchie, la licence, la corruption des mœurs seroient reprimées, si elles osoient s'introduire parmi nous. L'espoir que faisoit naître une telle conclusion s'augmenta lorsqu'en finissant son discours, le citoyen Glaire invita le respectable pasteur Burnon à monter en chaire pour obtenir les bénédictions célestes sur les

gouvernans & sur les gouvernés , & pour imprimer l'auguste sceau de la religion à cette cérémonie entremee & terminée par une musique instrumentale & vocale , analogue aux circonstances.

L'entree des troupes Françoises dans l'évêché de Bâle, les arrêtés du Directoire en faveur des patriotes Suisses révolutionnaires, la révolution opérée à Bâle & dans le Canton du Léman, enfin les mouvemens révolutionnaires des amis de la liberté dans la Thurgovie & le Rheinthal, avoient fait craindre aux Cantons Suisses, dès le commencement de cette année, des convulsions orageuses. Pour les prévenir, celui de Zurich avoit décrété, le 29 Janvier, l'égalité des droits & remis au peuple celui d'élire ses magistrats. A Lucerne, on avoit nommé une commission chargée d'établir un gouvernement démocratique, basé sur les principes François, & la liberté & l'égalité avoient été décrétées à Schaffouse le 7 Février. Mais ces demi révolutions étoient encore trop éloignées des vues du Directoire François, clairement exprimées dans les diverses notes par lesquelles le citoyen Mengaud, son chargé d'affaires en Suisse, invitoit tous les Cantons à changer totalement la forme de leur gouvernement, & à établir une constitution démocratique représentative qui, en se rapprochant de la constitution Françoisse, resserrât les liens des deux nations. Le général en chef Brune, chargé par le Directoire de regler les destinées de la Suisse, n'avoit rien négligé pour accélérer cette réforme. Depuis la reddition de Berne

elle marchoit à grands pas; par tout on voyoit l'arbre de la liberté se planter, des assemblées provisoires s'établir, des assemblées primaires se convoquer, pour l'acceptation de la constitution, & l'on ne différoit plus que dans la maniere de l'accepter. L'adhésion du Canton du Lemman avoit été sans modification. L'Assemblée Nationale de Bâle, en l'acceptant le 15 Mars, y en avoit fait, mais elles étoient improuvées par le Directoire & ses chargés de pouvoirs, comme contraires à l'établissement d'un gouvernement Helvétique un & indivisible. Pour le hâter, le général Schaumbourg, qui avoit remplacé en Suisse le général en chef Brune, appelé en Italie, & le citoyen Lecarlier, envoyé en qualité de Commissaire près de l'armée Française en Suisse, avoient décidé, par une proclamation en date du 29 Mars, que l'acceptation de la Constitution Helvétique ne devoit s'entendre que du premier projet, envoyé de Paris, en François, en Allemand & en Italien, & répandue par toute la Suisse; que la seule chose à y ajouter étoit à l'article de la division territoriale, que l'Oberland, ci-devant partie du canton de Berne, seroit un canton séparé, dont le chef-lieu seroit Thun. Cette proclamation ne laissant plus aucun doute sur ce qui restoit à faire, les Cantons qui craignoient l'entrée des troupes Françaises s'empresserent de donner leur adhésion. Du 29 Mars au 4 Avril, Zurich, Soleure, Schaffouse, Lucerne acceptèrent la Constitution, élurent leurs électeurs, nommerent leurs députés au Corps Législatif.

Bâle, arriérée par les changemens qu'elle avoit fait, se mit à l'unisson des autres Cantons. L'Argovie, arrêtée dans son essor révolutionnaire, le reprit après la reddition de Berne. Déclarée Canton, elle eut bientôt nommé ses députés au Corps Législatif, qui provisoirement s'assembla à Arau, où la première séance des deux Conseils s'ouvrit le 12 Avril. Les Cantons dont les députés s'y étoient rendus étoient alors au nombre de onze, savoir : Bâle, Léman, Argovie, Berne, Fribourg, Lucerne, Oberland, Schaffouse, Soleure, Zurich, la Thurgovie.

Après s'être déclaré légalement constitué, le premier acte du Corps Législatif fut de faire proclamer solennellement la république Helvétique & d'envoyer en députation au citoyen Mengaud un membre du sénat, deux du grand Conseil, pour lui annoncer que la République étoit en activité.

---

## LE CHATEAU D'ORBE.

## C O N T I N U A T I O N.

**H**EUREUX fruit d'une vie austère ! Santé , qui seule nous fait jouir de tant d'autres biens , tu semes encore de quelques fleurs la triste carrière d'un octogénaire ; c'est à toi que le vénérable Landemond doit le bonheur de ses derniers jours : mais épuisé par la plus légère fatigue, il se couche avec le soleil pour se réveiller au chant matinal de la fauvette ; & debout le lendemain avant les fils de Clovis , il les trouve plongés dans un doux sommeil.

Sensible Clodomir , ardent Dagobert , oubliez-vous ces projets formés la veille avec tant de zèle ? La sagesse doit-elle veiller pour l'amour ?

Déjà les chevaux préparés par les soins de Landemond attendent l'instant du départ à la porte de la métairie ; & mille songes légers voltigeant autour du chevet des fils de Clovis, retardent encore leur réveil. Dagobert est aux pieds de sa belle fugitive ; Clodomir a retrouvé la fière Nantilde..... assise au bord de la fontaine du saule & parée d'une écharpe

couleur d'azur , il voit Nantilde refuser de la main de son rival une couronne , pour accepter de la sienne un bouquet de roses ! Les traits de Clodomir pendant ce rêve peignent tout l'enchantement d'un bonheur que son excès même fait évanouir : à l'erreur succède la vérité ; Imagina prend la place de Nantilde ; & le prestige fuit comme l'éclair.

Bientôt Dagobert réveillé par le mouvement qui se fait autour de lui , est surpris d'apercevoir le soleil sur l'horison , & s'appretant à partir pour chercher les traces de l'objet qui l'intéresse , il salue avec respect Landdemon.

„ Adieu, sage vieillard , lui dit il , plaignez un infortuné qui ne peut ni s'abuser ni se vaincre..... hier, je brûlois de donner à mon libérateur le doux nom d'ami , aujourd'hui je vais peut-être lui disputer la possession d'une femme....! Oh ! que Dagobert n'a-t-il appris de vous à se surmonter ? Il chérit la vertu , la passion l'entraîne ; & la raison qui l'éclaire en vain , lui montre l'écueil contre lequel il va se briser ! “.

— Orgueilleuse & foible raison ! dit le Prélat , s'il t'appartient d'éclairer l'homme dans la route qu'il doit suivre , il est au-dessus de ton pouvoir de l'y soutenir ; & réduit à l'a-

veu de ton insuffisance, il rend un hommage éclatant à la vertu. —

L'élève de Landemon est instruit à lutter contre ces passions tyranniques dont l'imposture nous fait espérer un bonheur qu'elles ne donnent jamais, mais hélas son cœur n'est point à l'abri de leurs atteintes : le vieillard l'embrasse, il exige que le brave Grimoald suive ses pas ; & prenant congé des trois voyageurs, il ferme sur eux la secrette issue qui conduit de la grotte au sommet de la coline.

Lorsque le fils de Clotaire est parvenu à l'extrémité de ce ténébreux passage, il ne peut se défendre d'un instant d'effroi : la chute d'eau qui s'abîme sous ses pas & fait rétentir les échos de la caverne, la profonde obscurité de ce lieu d'où l'homme ne peut s'échapper sans ramper & gravir tout-à-la-fois, rendent cette issue plus terrible & plus dangereuse que l'abord même de la grotte. Mais Dagobert est enfin rendu au jour, & reconnaissant la petite ferme où la veille il a laissé son cheval pour se conformer aux instructions que son libérateur lui avoit données, il rend grace au ciel de se retrouver parmi les humains.

Cependant le fidèle Hurtle a devancé

son maître en ce lieu avec Aquilan & la monture de Grimoald ; le courrier même de Dagobert se trouve prêt, grace à ses soins ; & les trois libérateurs d'Imagina prennent ensemble la route du Presbytère, ne pouvant ailleurs espérer que du hazard les renseignements que le vénérable pasteur a promis à Clodomir.

Absorbé par une foule de sentimens & d'idées, ce prince garde le silence depuis près d'une heure, & l'amoureux Dagobert n'échappe à l'ennui qu'en s'entretenant avec Grimoald, lorsqu'il voit venir à lui une troupe aussi leste que bien montée ; il la reconnaît pour une partie de la suite qu'il a laissée au château de Flachoald, & cette troupe lui porte les plus agréables nouvelles. Elle vient d'enlever à peu de distance, la charmante fugitive ; il a fallu la disputer à l'escorte rustique qui l'environtoit, & qui s'est dispersée au seul nom de Dagobert. Ce nom révéré paroît l'unique espoir de cette belle affligée, elle l'invoque sans cesse, elle paroît tout attendre de Dagobert.

„ Quoi, tu m'implores fille charmante ? s'écrie le Prince enchanté. Où est-elle ? Je vous suis, je vole . . . . Conduisez-moi . . . .“

— Arrêtez . . . dit Clodomir, elle est re-

trouvée, mais est-elle à vous? ... Vous ne pouvez oublier nos conventions ni mes droits, & voici le moment de les soutenir.

„ Hé ! quoi, réplique le Prince; deux amis... ? “

— Dites deux rivaux — interrompt avec fierté le fils de Thierry.

„ Je vous dois la vie. “

— Defendez la... vous ne me devez plus rien. —

En parlant ainsi Clodomir a mis pied à terre, il s'avance l'épée à la main.

„ J'atteste le Ciel que c'est vous seul qui l'aurez voulu... „ Et le fils de Clotaire se met en garde, mais tout-à-coup une réflexion semble l'arrêter, il baisse la pointe de son épée. “ Pour vous mesurer avec moi, dit-il, il faut vous nommer.

— Ordonnez à vos gens de s'éloigner, & vous allez me connoître. —

„ Nous sommes sans témoins, dit Dagobert dès qu'il se voit obéï, qui êtes-vous ? “

— Je suis... votre égal. —

„ Vous n'exigez pas que je le croie sans preuves... votre nom ? “

— L'Anneau que vous portez peut seul vous l'apprendre. —

„ Quoi l'anneau de Chilperic ? “

— Jetez les yeux sur l'anneau que vous portez. —

„ Ciel ! que vois-je..... qu'ai-je lû ? „ s'écrie alors Dagobert, en s'apercevant de l'échange des deux anneaux.

Assez semblables par leur forme pour être confondus au premier coup d'œil, ils diffèrent cependant essentiellement l'un de l'autre, puisque les noms seuls de Gontran & de Chilperic suffisent pour prévenir la méprise ; & que l'emblème adopté par chacun de ces deux frères caractérise ses inclinations. Une colombe nichant dans un casque, rappelle les penchans amoureux du Monarque Austrasien ; tandis qu'un lion qui tient fièrement entre ses griffes le sceptre royal , est le symbole de l'humeur guerrière du Roi de Bourgogne.

„ Vous Childebert ! reprend le fils de Clotaire, c'est donc vous qui m'avez sauvé sans me connaître ? C'est vous qui, cette nuit me connoissant mieux , pouviez terminer d'un seul coup la longue querelle de nos familles, venger vos frères, venger Brunehaud sur la postérité de sa rivale ; & peut-être.... recouvrer ainsi l'héritage de Gontran ? ô vertu ! je ne te connoissais pas encore. Childebert , vous me voyez à vos pieds ; & quels avan-

tages ne venez vous pas d'obtenir sur moi ? Homme, c'est à vous que je dois la vie : ennemi, votre générosité m'a vaincu : rival, je n'ai plus rien à vous disputer. Mettez un prix à votre amitié, à votre estime . . . qu'exigez-vous ? “.

— Si votre captive, répond Clodomir, est la fille du malheureux Aletée, ainsi que tout me porte à le croire, j'exige qu'elle puisse choisir entre vous & moi. Soit qu'elle aspire à s'asseoir sur le trône sanglant de Clotaire, ou qu'elle veuille suivre au fond d'un désert l'époux que son père lui a destiné, jurons l'un & l'autre de respecter son arrêt. . . . à ce prix, réglez sur des Etats usurpés, que Childebart vous a volontairement cédés au pied des autels ; il n'aspire qu'à vivre inconnu pour l'amour & pour l'amitié : & si quelque gloire le touche encore, ce n'est point celle des rois qu'il songe à vous disputer. —

Il dit : Dagobert se précipite dans ses bras, & cédant au mouvement irrésistible qui les rapproche, l'un & l'autre prennent le ciel à témoin de l'amitié qui doit les unir jusqu'au tombeau.

Grimoald qui s'est éloigné en même tems que la suite de Dagobert, contemple a quel-

que distance ce t bleau sublime. „ Que vois-je? dit-il, la terre offrit-elle jamais un spectacle plus digne des regards du ciel? Barbares Fredegonde, & toi, malheureuse Brunehaud, les fils de Clovis abjurent donc enfin votre fatale querelle! Et puis que la vertu les unit, l'ambition ni l'amour ne pourront les diviser.... ô Childebert, quand au prix de ma fortune, je sauvai tes jours dans la plaine de Châlons, je sauvais donc un héros à la France, au monde.... Je sauvais au fils de Clotaire un ami! “.

Après les sermens qui viennent de les lier l'un à l'autre; après un nouvel échange de leurs anneaux, il ne reste plus aux princes Français qu'à faire prononcer Imagina sur leur sort; car c'est en vain que Dagobert offre à Clodomir de la lui céder, il ne veut la tenir que d'elle-même; & redoute peut-être en secret d'être l'objet de son choix. Dagobert ayant ordonné à ses gens de le conduire auprès de la charmante captive, les deux amis sont bientôt à cheval; ils suivent la route indiquée, c'est celle de la Fontaine du Saule; & Clodomir qui la reconnoît à l'instant, ne doute point que ce lieu ne soit destiné à le réunir à la fille d'Aleete. N'est-ce pas là que le zéphir offrit à ses yeux l'écharpe azurée, la tresse flottante, & que

des caractères tracés sur le sable , lui présentèrent le nom de cette Imagina qu'il va voir enfin , à qui bientôt il faudra confirmer des sermens dictés par le devoir , mais défavoués depuis par son cœur.... ? C'est là qu'un mot , un seul mot d'Imagina va décider à jamais de sa destinée ! “.

Dans quel trouble cette attente jette le fils de Thierry ! Tout son courage lui suffit à peine. „ Quel fera ce mot , cet arrêt que va prononcer Imagina ? Soumise au plus faint des devoirs , au plus juste des ressentimens , elle respectera sans doute le choix de son père , elle rejettera l'hommage de Dagobert.... Imagina fera moins ambitieuse que Nantilde. Mais l'amour n'a pas moins d'empire que l'ambition ; Dagobert est charmant , sensible , il peut plaire .... les crimes de Clotaire ne sont pas les siens “.

Tour-à-tour agité par la crainte & par l'espérance , Clodomir n'ose s'avouer aucune de ces impressions , & les renferme en lui-même depuis quelque tems , lorsqu'il entrevoit au loin les chênes dont la fontaine du Saule est environnée : hors de lui à cette vue , il prend les devants sans projet , & comme poussé par cet instinct invincible qui nous fait courir où notre destin nous attend. En arrivant dans cette enceinte champêtre , il ap-

perçoit au milieu de la troupe de Dagobert une jeune femme vêtue de blanc. Assise à l'ombre du Saule près de la fontaine, & la tête appuyée sur une main, elle paroît être dans l'accablement de la douleur; tout garde autour d'elle un profond silence, tout atteste le respect qu'elle inspire à ses ravisseurs: mais qu'on juge de la surprise de Clodomir lorsque cette femme ayant levé la tête à l'approche de son cheval, il reconnoît en elle Nantilde ?

Chercher Imagina & trouver Nantilde, est pour lui le dernier coup: l'œil fixé sur cet écueil de son repos & de sa raison, il arrête tout-à-coup l'impétuosité d'Aquilan & reste immobile, mais dans l'attitude d'un homme que la surprise auroit foudroyé. En cet instant le cheval & le cavalier forment un de ces groupes admirables qu'un artiste s'efforceroit de saisir & d'éterniser; c'est la plus belle des statues équestres: & la captive étonnée demande en tremblant si c'est Dagobert. Plus troublé, plus agité que jamais à cette question, & subjugué par le son d'une voix qui va droit au cœur, mais heureux d'avoir un prétexte pour adresser la parole à celle qui s'empare à la fois de son ame & de ses sens: „ Non, dit-il, madame.... Je ne suis point Dagobert, & jusqu'à cet instant je n'ai

pas désiré de l'être... mais... vous allez être satisfaite, Dagobert me fuit de près. “.

— Je l'attends, répond elle avec douceur, pour lui demander justice, & je crois pouvoir l'espérer de lui. Enlevée en son nom par des gens qui prétendent lui appartenir...

„ Si c'est là votre seul motif.... “.

Clodomir s'arrête : il sent qu'il n'a pas le droit de montrer des doutes, ni celui de faire sur cet objet des questions. Confus de ce qu'il vient de lui échapper, il n'achève point la phrase qu'il a commencée.

— Et quel autre motif, demande la belle captive, pourroit me faire désirer de voir Dagobert? —

„ Que fais-je, madame.... ? Dagobert est... Prince... “ Clodomir hésite en articulant ce peu de mots, il cherche le secret de Nantilde dans ses beaux yeux, & laisseroit aisément deviner le sien si la visière de son casque n'étoit baissée; mais pour le trahir il suffit de l'altération de sa voix. „ Dagobert est aimable.... poursuit-il avec effort, & le voici “.

Alors la captive ayant quitté sa place sans lui répondre, fait quelques pas au devant du Prince; & s'adresse à lui avec cette modeste fierté dont si peu de femmes ont le secret,

„ Seigneur, lui dit elle , me croyant maîtresse de mon destin sur votre parole , j'allois consoler une mère que mon absence à réduite au desespoir , lorsque j'ai été arrêtée en votre nom , & sans doute à votre insçu. Ordonnez que je sois libre , il y va de votre gloire , & tout mon bonheur en dépend... “.

— Oui , vous êtes libre , interrompt le fils de Clotaire , mais c'est à vous à fixer d'un mot le destin de deux amis qui s'en remettent à votre choix —.

En meme tems la suite du prince ayant reçu de lui l'ordre de se retirer , la jeune beauté demeure sous l'ombrage du saule avec ses trois libérateurs ; Clodomir dont toutes les idées viennent d'être confondues , brûle de se faire expliquer ce qui lui paraît impossible à concevoir.

„ Quoi , dit-il à son ami , vous connoissez la fille de la vertueuse Plectrude ! Et depuis quand la connoissez - vous ? Pourquoi sur tout faire dépendre notre sort du choix de Nantilde , lorsque le mien est lié à celui d'Imagina. “.

— Nanti de ! Je ne connois point Nantilde , reprend Dagobert , je ne connois que la prisonniere charmante de Flachoald ; & c'est elle que vous voyez —.

» Quel est donc ce mystère inconcevable ? s'écrie le fils de Thierry : au nom de tout ce qui vous est cher, madame, daignez m'expliquer comment j'ai pu voir il y a deux jours chez Plectrude, la prisonnière de Flachoald ; car enfin, c'est vous que j'ai vu assise auprès d'elle ; je ne suis que trop certain de vous avoir vue.... & de vous avoir causé quelque effroi par l'importunité de mes regards. Croira-t-on que vous étiez à la fois nièce & captive de Flachoald... ?

— La méprise est aisée à concevoir, Seigneur : je ne suis point la nièce du perfide Flachoald , mais des ravisseurs à ses gages m'ayant arrachée au sein maternel me conduisirent dans le château qu'il a dans cette forêt. Mon sort avoit ému de pitié l'écuyer de ce tiran ; & sitôt qu'il me vit plus libre par l'ordre de Dagobert , il s'offrit à me conduire auprès de la généreuse Plectrude , sœur de son maître. Il est aisé d'imaginer avec quelle joye je dus accepter une semblable proposition ; aussi-tôt que Dagobert eut repris sa place à la table du festin, nous profitâmes de la confusion inséparable d'une orgie, pour nous dérober du château. Je partis donc la nuit même avec ce digne vieillard , & nous arrivâmes sans accident chez la veuve d'Ebroïn , qui daigna me donner azile. Elle s'in-

téressa vivement au récit que je lui fis; & croyant devoir réparer l'injuste violence de son frere, m'offrit de me faire escorter par ses serviteurs jusqu'aux bords de l'Orbe, lieu d'où l'odieux Flachoald m'a fait enlever. Ce matin j'ai quitté l'habitation de ma protectrice; & le cœur pénétré de ses bienfaits, je marchois accompagnée de quatre hommes choisis entre ses plus fidèles serviteurs, lorsque les gens de Dagobert ont attaqué mon escorte. Peut-être les témoins de ce combat, en voyant arracher une jeune fille aux serviteurs de Plectrude, ont-ils supposé que c'étoit la jeune Nantilde; & comme dans l'éloignement ils n'ont pu juger de mes traits, on doit excuser cette erreur. —

„ Ciel propice! s'écrie avec transport Clodomir, je n'en doute plus; c'est Imagina, c'est la fille du généreux Aletée que tu daignes rendre à mes vœux! “.

Alarmée autant que surprise de s'entendre nommer fille d'Aletée, Imagina qui voit son secret entre les mains du Prince & de deux inconnus, ne peut se résoudre à le nier ni à l'avouer; & redoutant une explication, elle détourne & baisse les yeux, lorsque débarrassé de son casque, Clodomir tombe à ses genoux.

„ Vous voyez deux fils de Clovis , madame.... l'un brûlant d'amour , & brillant de mille vertus , Dagobert met une couronne à vos pieds. L'autre détrôné , que dis-je , inconnu , ne peut vous offrir que son cœur , un exil interminable , & le souvenir de ces liens sacrés qui dès le berceau vous ont unie au malheureux Childebert. Mais la fortune n'a pris que trop soin de vous dégager : c'est au roi de Bourgogne que votre main fut promise , & le fils de Thiery , sous le nom de Clodomir , n'a d'autre droit que celui de vous adorer. Décidez donc ici du sort de sa vie.... c'est en tremblant qu'il attend l'arrêt que vous allez prononcer , mais il jure de respecter cet arrêt , dut-il anéantir son plus cher espoir “.

Qu'on juge de l'effet qu'un pareil discours ; & la découverte de l'existence de Childebert , produisent sur l'ame vertueuse & sensible de la fille d'Aletée. Avant de connoître ce jeune héros , avant d'avoir pu se former une idée de ses traits , elle ne l'avoit pas écouté sans intérêt : le son de sa voix , le désordre de ses discours qui malgré lui révéloit si bien l'excès de son trouble , ce trouble même & jusqu'à ce mouvement jaloux qu'il n'avoit pu reprimer au nom seul de Dagobert , tout

avoit fait sur elle une de ces impressions vives & rapides qui ne s'effacent jamais. Et cet inconnu dont le souvenir vient de se graver en traits de feu dans son ame, se trouve être ce Childebert à qui son père l'avoit destinée ! malheureux, charmant... ! Devoir, amour, générosité tout parle pour lui. On prévoit quel sera cet arrêt que les fils de Clovis attendent ; Dagobert est le premier instruit de son sort.

„ Prince, lui dit Imagina, il est entre nous d'insurmontables barrières ; & je n'ai pas attendu ce moment pour vous déclarer que le fils de Clotaire ne peut attendre de moi d'autre sentiment flatteur que l'estime ; je vous l'ai dit dans le château de Flachoald. Mais s'il est vrai que Childebert vive encore.... “

Ses regards rencontrent ceux du fils de Thierry, elle rougit, & n'acheve pas.

— Hé bien, madame... ? S'il vit encore.... ? —

„ Pour recevoir ses sermens, pour prendre le Ciel à témoin des miens, j'attends l'aveu de celle dont je tiens le jour. “

Au comble du bonheur, aux genoux d'Imagina, Clodomir lui présente la tresse de cheveux, & l'écharpe azuree dont il osa s'emparer ; il lui apprend comment le hasard l'a

mis en possession de ces trésors, & ne voulant les tenir que d'elle seule, il la conjure de lui confirmer ces deux charmans.

„ Ils sont à vous... lui dit-elle; en les plaçant en ce lieu, je les avois destinés à servir d'indice au libérateur que daigneroit m'envoyer le Ciel; & l'époux choisi par mon père y a des droits qu'il ne m'est pas permis de lui contester. “

— Couple auguste ! couple chéri que le Ciel a voulu réunir par des circonstances si miraculeuses, s'écrie alors le fils de Clotaire, la sainte & doute amitié t'offre ses vœux; puisse-t-elle ajouter aux delices que te réserve l'amour ! —

On n'attend pas le détail exact de cette conversation qui se prolongea quelque tems encore entre Grimoald, les deux princes & la fille d'Aletée; mais elle achève d'éclaircir comment Clodomir étoit tombé dans l'erreur si fatale à son repos qui avoit mis en apparence son penchant en opposition avec ses devoirs. On se rappelle qu'à l'instant où ce jeune héros passa près de l'habitation de Plectrude, Imagina assise auprès de ses généreuses protectrices, captura son attention: arrivé au presbytère, il oit vanter à son hôte l'extrême beauté de Nantilde, & ne

peut appliquer ce nom qu'à l'objet qui l'avoit frappé : telle fut la cause de son erreur.

Heureux de trouver dans la même personne Imagina & Nantilde , plus heureux de se voir préférer à Dagobert, le fils de Thierry peut lire dans les yeux de la fille d'Aletée que son choix n'est pas un sacrifice fait au devoir. Cependant le soleil a déjà fourni plus de la moitié de sa carrière, il est tems de songer au départ : Imagina qui brûle de consoler une mère infortunée , fait qu'elle ne peut revoir les rives de l'Orbe que le lendemain ; mais elle verra Landemond le soir même, chez Ernelinde, & tout son cœur vole au-devant de ce mortel vertueux, l'unique parent qu'un sort déplorable lui ait laissé ; & c'est avec impatience qu'elle attend l'instant de se mettre sous sa protection.

„ Adieu, madame, dit Dagobert, votre choix a vengé Childebert de la fortune ; & s'il étoit possible qu'un ami pût porter envie au bonheur de son ami.... Mais loin de moi cet odieux mouvement ! Que Childebert soit heureux autant que je l'aime ! Qui jamais mérita si bien d'être heureux ? Pour moi, si je dois un jour régner sur la France, je n'y regnerai qu'avec mon ami ; & je veux que, dans sa main, le sceau royal de Gontran continue à régir la Bourgogne

sur laquelle il a des droits aussi imprescriptibles qu'ils sont faibles.

— Non, non, dit le fils de Thierry, faites le bonheur de la France, Imagina suffit à celui de Clovis. Le pouvoir suprême n'admit jamais de partage, je n'ai point prétendu y renoncer à demi; & le nom de Childebert doit être oublié. —

Ce généreux débat terminé, les princes Français conviennent ensemble d'une correspondance secrète, nécessaire au bonheur de chacun d'eux; & s'étant promis d'ajouter foi entière aux écrits qu'ils marqueront du sceau royal de Gontran ou de Chilperic, ils se disent le plus tendre adieu.

Placée en croupe sur l'agile Aquilan, qu'on croiroit tout fier de sa double charge, Imagina a pris la route du Château d'Orbe sous la garde du bay Grimoald & de son amant: après trois heures de marche elle apperçoit au declin du jour les creneaux du sombre manoir d'Ernelinde, & s'étonne d'arriver sitôt. Pendant que l'accueil de la mère & les soins passionnés du fils semblent d'accord pour lui faire oublier les fatigues de la journée, Grimoald vole à la caverne pour aviser Landemond de l'arrivée de sa nièce; & nous pouvons suivre Dagobert sur la route de Chalons.

Ce prince, chargé par Imagina d'instruire de son sort la généreuse Plectrude, veut s'acquitter en personne de ce soin, & le regarde comme un devoir : au sortir de la forêt, on découvre le hameau habité par la veuve d'Ébroïn ; il ordonne à sa suite de l'attendre ; & croyant terminer sa mission en peu d'instans, il prend seul le chemin de cette demeure champêtre dont Clodomir lui a fait le plus ravissant de tous les tableaux. Rien de plus riant en effet que l'aspect dont ses regards sont frappés : ici l'on voit des habitations éparées dans la campagne ; ailleurs elles forment un hameau que domine l'aiguille d'un clocher ; des prairies verdoyantes contrastent avec un sombre rideau de forêts terminé au loin par des cimes *empourprées* qu'éclairent en cet instant les derniers rayons du soleil, magnifique spectacle que la nature a réservé aux contrées voisines des Alpes. Insensiblement Dagobert se perd dans cette rêverie vague mais délicieuse, qu'une aussi douce contemplation doit inspirer à tout être doué d'une exquise sensibilité. Pendant cet instant d'abandon quelques jeunes pâtres effrayent son cheval en jouant, & l'animal ombrageux se cabre avec une telle violence que tout l'art du cavalier cé-

dant à ce caprice imprévu, il se voit enfin renversé. Trop heureux de n'être que légèrement blessé de sa chute, mais ayant besoin de quelques secours, le prince espère en trouver à la métairie, & poursuivant sa route il arrive bientôt chez la veuve d'Ebroïn. Assise à la porte selon son usage, elle accueille le guerrier qui vient lui donner d'heureuses nouvelles d'Imagina : & dès qu'elle est instruite de la chute qu'il a faite, elle insiste sur la nécessité de le retenir jusqu'au lendemain pour prévenir les suites de cet accident. „ Qu'on avertisse à l'instant ma fille, s'écrie-t-elle, la liqueur balzamique qu'elle compose est le remède le plus sûr pour les contusions, & sera nécessaire à cet étranger. “

Dagobert accepte l'hospitalité qui lui est offerte, mais se rappelant qu'il est attendu à l'entrée de la forêt, il envoie à ses gens l'ordre de poursuivre leur route jusqu'à Châlons; son écuyer seul est excepté, & doit venir le joindre chez la veuve d'Ebroïn.

Bientôt on voit paroître la jeune Nautilde; fraîche comme la déesse de la santé; elle est jeune comme l'amour, & ses traits sont le chef-d'œuvre de la nature; le fils de Clotaire est d'abord ébloui de tant d'appas. Il ne fal-

loit pas moins qu'une beauté si parfaite pour effacer l'image de la fille d'Aletée ; & peut-être même sa beauté seule n'eût point suffi pour le subjuguier. Mais versée dans l'art de guerir les blessures les plus dangereuses , Nantilde voudroit faire disparaître jusqu'aux moindres traces de l'accident de son hôte ; & comment se voir l'objet des soins de cette fille charmante , lire dans ses yeux une tendre compassion , sentir ses doigts délicats appuyer avec précaution sur les meurtrissures de sa joue , & conserver son sang froid ? Le susceptible Dagobert ne résiste pas longtems à tant de dangers.

Sensible , aimable , vivement ému , le fils de Clotaire parle de sa reconnaissance avec tant de feu , que Nantilde croit entendre l'expression du sentiment pour la première fois de sa vie : elle compare cet intéressant étranger à la foule des amans qu'elle à dédaignés , & s'étonne qu'on ait osé lui parler d'amour sans avoir ce langage séduisant , sans être fait comme lui. Elle ne songe point à lui demander une couronne , il fait plaire ; il sauroit aimer sans doute... Il n'a pas besoin d'être Roi.

Le Prince lit au fond du cœur de cette fille ingénue & tendre ; il inspire un sentiment d'au-

tant plus flatter que son rang n'y a nulle part. Enchanté de se voir aimer pour lui-même, & craignant d'être décelé par l'abord respectueux de son écuyer, il court au-devant de lui pour le prévenir qu'il veut demeurer inconnu. Au moyen de cette précaution Dagobert unit le charme indélébile du mystère aux succès attrayans de l'amour-propre, au bonheur de l'amour naissant. Quel favorable accident que celui qui peut lui fournir un prétexte pour prolonger son séjour dans la métairie ! Nantilde qui s'en applaudit elle-même ne datera bientôt plus son existence que du jour où elle a vu pour la première fois l'étranger. Bientôt on verra l'héritier de la monarchie de Clovis cachant sous son casque sa royale chevelure, orner de fleurs l'agneau favori d'une bergère ; & caché dans un hameau attendre tout son bonheur d'un regard ou d'un soupir que la modestie dispute en vain à l'amour. Ainsi s'accomplissent les arrêts immuables des destinees ! Intrigues savantes des Cours, adresse, talens, beauté ! combien de fois n'avez-vous pas échoué dans le projet de vous frayer une route au trône ? Nantilde qui doit s'efforcer sur celui de Clotaire habite un d'fort éloigné du séjour des Rois, tout art est étranger à son

cœur, & depuis longtems sa main est sollicitée par les plus nobles guerriers du Canton. N'importe : Tout est moyen pour la sagesse suprême, ses vues ne trouvent jamais d'obstacles ; & lorsque l'instant sera venu, elle fera rapprocher Nantilde de Dagobert. Jusqu'à cet instant il suffit d'une prédiction faite au hazard pour défendre le cœur de la fille d'Ébroïn : tout amant qui ne peut mettre une couronne à ses pieds la trouve insensible ; & ce même amour si souvent fatal aux amans que sépare la différence des rangs, cet amour qui doit choisir la tendre Inès pour victime sur les bords du Tage, placera Nantilde sur le trône du grand Clovis. O Providence ! c'est en vain que l'orgueil de l'homme veut te méconnoître, toi seule ici-bas règle son destin : que la présomptueuse ignorance croye disposé des évènements, l'humble résignation s'y soumette, & lorsqu'il ne lui est pas possible de te concevoir, elle se borne à t'adorer.

*La suite au No. prochain.*

---

## NÉCROLOGIE ETRANGERE.

*George Keate Esq., mort le 28 Juin 1797, à Londres.*

Issu d'une famille aussi ancienne que riche de Kingston, Mr. Keate, lorsque sa première éducation fut finie, fut envoyé à Geneve où, selon l'usage de ce tems-là, les Anglois envoient leurs enfans, pour les préparer à ce qu'ils appellent faire leur grand tour; le voyage de la France, de l'Italie, du sud de l'Allemagne. L'ame sensible du jeune Keate, toujours prête à recevoir les impressions des beautés de la nature, trouva dans les Alpes la nourriture qu'il lui falloit. Le voisinage de Ferney le mit en relation avec Voltaire, dont il fut accueilli comme l'étoient de ce Nestor du parnasse françois ceux chez qui il découvroit des germes de talens.

Ses voyages finis, Mr. Keate, que ses parens destinoient au bareau, avoit commencé les études nécessaires à cette profession, mais son goût pour les belles-lettres les lui rendirent souvent désagréables; & il raconte très plaisamment les difficultés qu'il eut à vaincre dans un de ses poèmes intitulé *l'étudiant du temple*, & dans l'épître à un ami, qui

précède la vie de l'Auteur anonyme de ce poëme, qui n'est autre que Mr. Keate lui-même, quoiqu'il suppose sa mort à la fin du poëme, dans l'intention de dérouter ses lecteurs.

La notice sur le gouvernement, l'histoire, les lois de Geneve, que Mr. Keate publia en 1761, & qu'il dédia à Voltaire, fut un des fruits du séjour qu'il avoit fait dans cette ville. Il fut peu après, élu membre de la société royale & de celle des antiquités.

Mr. Keate avoit déjà fait imprimer plusieurs poëmes sans nom d'auteur : le premier qu'il avoua ce fut *Rome ancienne & moderne*, composé pendant le voyage & le séjour qu'il fit dans cette capitale en 1755, & qui ne parut qu'en 1761. Le succès général qu'eut cet ouvrage encouragea l'Auteur à continuer sa carrière poétique. En 1762, il publia une héroïde *ladi Jeanne Gray*; en 1763, un poëme didactique, *les Alpes*, qui par la poésie & la richesse des tableaux, est un de ses meilleurs poëmes. Il fut, l'année d'après, suivi d'un autre intitulé *the netley abbey*; & peu de tems avant son mariage, il en publia un troisième, intitulé *Ferney*, & accompagné d'une lettre à Voltaire, dans laquelle il se déclare l'avocat & l'apologiste de Shakespear.

La magistrature de Stratford, ville natale

de ce dernier , fut si satisfaite des éloges donnés à leur compatriote par Mr. Keate, qu'elle lui envoya, peu de tems après, un écritoire garni en argent, & dont la matiere étoit du bois d'un meurier planté par Sehakefpear lui même.

Les divers poëmes de Mr. Keate, publiés séparément, avoient été recueillis dans différentes collections. Il augmenta la sienne en 1773, d'un poëme dramatique en deux actes, *le monument en Arcadie*, dont le tableau connu de Pouffin, lui avoit inspiré l'idée. Et son *voyage sentimental* parut la même année. Treize ans après, en 1787, il fit imprimer la collection de ses œuvres en deux parties, dédiée au docteur Heberden, & dont son portrait très-ressemblant, par Pott & Scherwin, décore le frontispice. Entre les poëmes inédits jusqu'alors, & qu'il fit imprimer, se trouve le fragment d'un poëme intitulé *l'Helvétie*. Il y avoit travaillé pendant son séjour à Geneve; le sujet en étoit la révolution qui affranchit les Suisses & leur rendit la liberté que les baillifs Autrichiens vouloient leur ôter. Mr. Keate auroit fini cet ouvrage sans Voltaire, qui lui conseilla assez séchement d'employer mieux son tems; parce que, dit-il, les Suisses, qui seuls peuvent y prendre intérêt, ne l'entendront pas, & que

d'autres ne le liront pas. Docile à cette décision plus tranchante qu'honnête, Mr. Keate s'occupa d'autres objets, & fit paroître son épître à Angelique Kaufmann *the Mummy*, & un Traité sur quelques vases Romains trouvés dans la mer, au rivage de Kent. Un procès fâcheux & couteux, le détourna pendant quelques années de ses occupations littéraires. Lorsqu'il fut terminé, Mr. Keate publia, en 1787, un poëme en trois chants, intitulé *le distressed poet*, dans lequel, avec plus d'esprit & de bonhomie que d'amertume, il fait l'histoire des chagrins que cette affaire lui avoit occasionné. Son dernier, mais aussi le meilleur de ses ouvrages, *le voyage aux isles Pelews*, parut en 1788, in-4°. orné de figures. Il a été traduit dans toutes les langues, & l'histoire du prince Lee Boo, quoique travestie en cent manières dans toutes les langues, à l'usage des enfans, a toujours conservé & conserve le caractère touchant qu'elle a dans l'original.

Mr. Keate avoit le très-grand avantage d'être, par sa fortune, au-dessus du besoin d'écrire; il étoit de bonne société & aussi aimé qu'il a été regretté de tous ceux qui le connoissoient.

---

## ANNONCE D'UN NOUVEL ART.

EN donnant à nos lecteurs, dans le N<sup>o</sup>. de Septembre 1797, la notice des dispositions testamentaires du célèbre Lawater, (auteur du *Système physionomique*) en faveur de ses amis, nous observâmes qu'il paroïssoit étendre cet art jusques sur l'écriture. L'annonce suivante, inférée dans quelques journaux François, paroîtroit confirmer cette découverte. En donnant cette annonce à nos lecteurs, nous les mettons à même d'en approfondir la réalité.

„ Je viens exercer, au sein de la capitale,  
„ après l'avoir étudié soixante ans dans le  
„ silence de la retraite, un art inconnu ou  
„ depuis long-tems oublié; l'art de lire sur  
„ la *physionomie des écritures*, la tournure d'es-  
„ prit, la disposition aux talens, les goûts,  
„ les passions des individus qui les ont tra-  
„ cées. Je demande douze lignes seulement,  
„ n'importe sur quel sujet, & je dirai de  
„ l'écrivain ce que m'annonceront de son  
„ esprit & de son cœur, les caracteres de  
„ son billet; je verrai là ce qu'il aime, ce  
„ qu'il hait, ce qu'il desire, ce qu'il craint.  
„ Je fais que quelques personnes, tout en

» convenant de la réalité de cet art, ont  
 » prétendu qu'il étoit beaucoup plus cu-  
 » rieux qu'utile. C'est précisément le con-  
 » traire, & j'oserai me citer en exemple de  
 » sa très-grande utilité. Lorsque j'avois un  
 » domaine, j'avois un espede d'intendant ;  
 » son écriture très-signifiante, qu'assez long-  
 » tems je ne voulus ni croire, ni même  
 » examiner, me força pourtant à la fin d'ou-  
 » vrir les yeux. Sans ce qu'elle me révéla  
 » de ce serviteur infidèle, je ne me serois  
 » jamais avisé d'observer sa conduite, ni né-  
 » me serois douté de ses insignes friponne-  
 » ries, tant ses traits & ses discours peignoient  
 » l'homme sage, probe, & même désinté-  
 » ressé. Non, non, il n'est pas inutile, &  
 » on ne doit pas négliger un moyen de  
 » connoître, avant que de le prendre, son  
 » intendant, son cuisinier, son médecin, sa  
 » maîtresse ou son amant, son mari ou sa  
 » femme, le magistrat qui jugera les citoyens,  
 » le législateur qui leur donnera des lois, &  
 » l'agent qui les fera exécuter.

» Je ne dissimule pas qu'il me seroit diffi-  
 » cile, & même impossible, d'atteindre à des  
 » découvertes certaines, d'après les écritures  
 » factices qu'on appelle de *bureau*, de  
 » pratique, & celles encore des copistes de  
 » profession ; ces écritures se ressemblent

» toutes , & elles font elles-mêmes l'ouvrage  
 » de l'art ; elles defignent l'état de l'homme  
 » & non fon caractère ; c'est une écriture au  
 » courant de la plume que je demande &  
 » qu'il me faut ; les mouvemens de l'ame y  
 » font tracés à mes yeux , & font exprimés  
 » avec les nuances particulieres qui les ca-  
 » ractérisent. Celles travaillées & contrefaites  
 » resteront fans réponse.

## PHILOGRAPHE.

» P.S. Mes bureaux font rue Pinon , n°. 12,  
 » Boulevard Italien : on affranchit les lettres,  
 » & il faut donner une adresse sûre pour la  
 » réponse.

---

## NOTICE INTÉRESSANTE

*Sur le canton de la Russie , désigné pour de-  
 meure à l'armée de Condé. (Extraitte du cou-  
 rier de Londres.)*

**C'**EST dans la contrée des antiques Sarmates (dont l'histoire incertaine de notre origine nous fait soupçonner que sont sortis les premiers fondateurs de la monarchie française), dans une province de la ci devant Pologne , aujourd'hui une dépendance du vaste empire de Russie, que Pa a dai-

gné fixer le séjour du corps militaire de royalistes Français, connu sous le nom d'*armée de Condé*. Trois villes leur sont désignées : Luck ou Lucko, Cowel ou Kowale, & Wladimir ou Wlodzmierz. La première, ci-devant capitale de la Volhinie, est assise sur le bord de la petite rivière de Styr, qui coule dans la Przypiec & de là dans le Borysthene ou Dnieper. L'évêque de Volhinie habite le château de Lusk. Un autre évêque, grec réuni, a son siège dans la ville : il prend le titre d'*exarque de toutes les Russes*. A une vingtaine de lieues au nord de Lusk, & sur une petite rivière qui coule parallèlement à la Styr, est située la petite & triste ville de Corwel. Ses environs sont agrestes, marécageux. Wladimir, à quinze ou vingt lieues sud-ouest de Lusk, & plus éloignée que celle-ci de Cowel, est placée sur un ruisseau qui va se perdre dans le Bug..... En général ce pays ne demande que de la population, du commerce, du luxe & des arts. Le triangle formé par nos trois villes est dépourvu de rivières navigables. Il occupe les terres les plus hautes au milieu du continent, à peu-près à distance égale de la Baltique & de la mer noire, vers le quinzième degré de latitude, c'est-à-dire environ au même climat que la France septentrionale, Lille & Dunkerque ; mais l'air

y est plus âpre, la température plus rude & plus inégale. La nature est forte & vivace, le sol d'une fertilité extraordinaire. La vie animale est au plus vil prix; tout abonde, excepté l'or, & le vin que l'on tire de Hongrie. Le regne minéral est aussi riche que le végétal. Le bétail de toute espèce est superbe & nombreux; les pâturages sont aussi beaux que ceux de Flandres & de Hollande. D'immenses & magnifiques forêts sont peuplées de toutes sortes de gibier... La position géographique de ce canton, que va occuper l'armée de Condé, est telle que de tous les points des États Russes, c'est le plus voisin, ou pour mieux dire le moins éloigné de la France. Est-ce une bonté de plus, une attention délicate du souverain? Rien n'empêche de le croire. Les mœurs sont en général simples, rudes, telles qu'elles conviennent à un peuple, tout-à-la-fois agriculteur & nomade. La grande majorité des nobles est pauvre. Quelques familles sont puissantes & riches, mais l'absence rarement leurs possessions. Le langage ordinaire du peuple est le Polonois, un des dialectes de l'esclavon; les marchands & les gens d'innouïs savent l'allemand; presque toutes les classes parlent aussi un très-mauvais latin. Que l'observateur accoutumé à causer le russe

tats des mélanges moraux ; que le philosophe qui connoit les hommes dans tous les états, détermine quel va être l'effet réciproque de cet amalgame d'hommes si différens ! A quel point les Français deviendront-ils Sarmates, à quel point les Sarmates deviendront-ils Français ? Quelle figure vont faire dans les bois & les marais de la Volhinie, des enfans de Paris, de Lyon, de Bordeaux, des Gascons, des Normands, des Champenois ? Et comme la nouvelle colonie est toute composée d'hommes, pour la plupart dans l'âge des passions, quel va être l'effet de leur présence & de leurs mœurs sur le sexe le plus susceptible d'impressions vives, nouvelles & étrangères, près de qui c'est un titre réel d'être nouveau venu, & qui d'ailleurs a un penchant si décidé pour la politesse, la légèreté & les graces ? On ne peut gueres disconvenir que les Français ne portent tout cela avec eux ; & ce n'est point faire tort aux honnêtes Volhiniens que de les faire regarder comme inférieurs à eux, dans le dangereux art de séduire. Les nouveaux venus plairont donc à plus d'un titre aux femmes de cette contrée. Par les mêmes raisons, ils pourront bien déplaire aux hommes. Quoiqu'il en soit, ils opéreront un changement quelconque, une modification dans les cou-

tumes & les idées de leur seconde patrie. Ces nouvelles mœurs se répandront autour d'eux dans une certaine sphere d'activité, & un certain arrondissement prendra ainsi peu-à-peu une nouvelle face qui sera dûe aux Français; ils s'allieront d'ailleurs aux familles indigènes, contracteront infailliblement des mariages, & transmettront ainsi leurs manieres, leur langue, leurs vices & leurs vertus à la terre hospitaliere qui leur offre un asyle."

» Ils pourront, de leur côté, s'accoutumer à leur nouvel état & jouir d'une sorte de bonheur. Retirés, après tant d'orages, dans un port tranquille, le repos sera pour eux un sentiment délicieux. Assurés de leur existence, considérés par les habitans, vivant entr'eux & y goûtant les douceurs de l'amitié si précieuse à des cœurs français, la nouveauté des objets qui les frapperont, la jouissance d'une belle nature, la chasse, & le dirai-je ? encore plus que tout cela, le caractère national, léger, plaisant, qui s'accommode & qui se rit de tout, voila ce qui les defendra de l'ennui & du spleen, les deux plus grands ennemis qu'ils ayent desormais à craindre".

---

 LITTÉRATURE FRANÇAISE.

*Mémoire secret des dernières années du règne de Louis XVI, par Bertrand de Mollevill, second extrait. Voyez N<sup>o</sup>. d'Avril.*

L'IDÉE qu'ont donné de Louis XVI tous ceux qui le connoissoient, se trouve confirmée dans la seconde partie de cet ouvrage. L'auteur après avoir rappelé une anecdote connue & touchante, ajoute: un trait remarquable du caractère du Roi, étoit, que sa timidité naturelle & sa difficulté ordinaire de s'exprimer disparoissoit lorsqu'il s'agissoit de la religion, des besoins du peuple, ou du bonheur de son pays: il parloit alors avec un feu, une énergie qui étonnoit ceux de ses ministres qui avoient adopté l'opinion commune de son peu de capacité; & l'auteur est convaincu que sans être un génie, Louis XVI avoit reçu de la nature des facultés qui, bien cultivées par une bonne éducation, l'eussent rendu un des meilleurs Rois.

Il faut lire dans l'ouvrage même les causes de la rupture entre Bertrand & Narbonne: des intrigues ministerielles, & leur résultat remplissent le 18 & 19<sup>e</sup>. chapitre: Bertrand resigna, Narbonne fut renvoyé, le Roi se vit contraint de former un nouveau ministre

dans un moment où il n'avoit pas le pouvoir de nommer un seul homme qui eût sa confiance. Un decret d'accusation ayant attesté Mr. Delessart, le Roi donna sa place à Dumoulier, dont l'auteur raconte l'entrée au ministère d'une façon un peu moins avantageuse que ne l'est celle dont la raconte Du nouvier lui-même.

Nous passons sous silence le 20<sup>e</sup>. chapitre, uniquement rempli de détails concernant l'administration de l'auteur. En faisant du ministère il avoit conféré & montré au Roi le desir de lui être utile. Bientôt après Louis XVI lui donna la surveillance de diverses opérations secrètes, dont la nature & l'étendue sont révélées ici avec une franchise étonnante. Un nombre d'observateurs (ils étoient 35 lorsque Bertrand reçut du Roi la direction de cette affaire) devoient jour par jour observer les opinions dominantes, écouter les discours d'un bout de la capitale à l'autre, & chercher à les diriger; chaque jour ils devoient rendre compte de ce qu'ils avoient vu, entendu ou fait. Cette opération qui coutoit L. 8000 par mois, avoit été, dit l'auteur, imaginée par Charles de Lameth, qui la dirigeoit en chef dans les commencemens, & depuis par le ministre Delessart. Un autre établissement pareil, à la tête duquel étoit un homme

intrigant ( que Bertrand ne veut pas nommer )  
coutoit au Roi L. 400,000 annuellement.  
L'auteur engagea S. M. à le supprimer, en  
lui prouvant que l'avantage qu'il en tiroit  
ne valoit pas cette dépense, & il observe  
que le Roi qui approuvoit ces établissemens  
secrets, par une suite de son aversion insur-  
montable pour toute mesure violente, n'en  
tiroit d'autre fruit que d'augmenter ses an-  
goisses & ses inquiétudes. Montmorin &  
Delessart étoient initié dans ces mystères. L'on  
voit avec étonnement dans ce chapitre, qu'un  
des fondateurs de la République française, le  
fameux Danton, retira sous le ministère de  
Montmorin plus de 100,000 écus pour avoir  
fait ou appuyé diverses motions dans le club  
des Jacobins. Un jour que le ministre Deles-  
sart étoit prêt à acheter de nouveau son  
secours, par une somme de L. 24,000, Mr.  
Bertrand lui dit qu'il pouvoit faire faire à  
meilleur marché la motion qu'il désiroit, &  
le jour suivant Dubois Crancé s'en chargea  
& la fit passer. L'agent secret de ces sortes  
d'affaires, assura l'auteur que les Députés  
Brissot, Vergniaud, Guadet, Fauchet, & un  
autre, vivant encore, étoient prêts à vendre  
au ministre Delessart, leurs voix & leur in-  
fluence dans l'assemblée, chacun pour L. 6000  
par mois, & que le marché ne tint qu'à l'im-

possibilité où étoit le ministre de leur donner autant.

On retrouve dans le 21<sup>ème</sup>. chapitre ce qu'on favoit sur le chagrin que causa au Roi la déclaration de guerre à l'Empereur, & les détails de la conduite qu'il tint dans cette occasion difficile.

Deux digressions intéressantes terminent ce chapitre, l'une sur le baron de Breteuil, premier instigateur de la fuite du Roi, à laquelle le général de Bouillé s'opposa d'abord de tout son pouvoir. L'autre sur l'origine de l'animosité entre Breteuil & Calonne, & celle de la haine qu'avoit la Reine contre celui-ci, anecdote qui répand un très-grand jour sur l'histoire secrète de la dernière cour de France.

Mr. Bertrand vit avec la plus grande frayeur, le décret qui dissolvoit la garde accordée au Roi par la Constitution. Il n'épargna rien pour l'engager à prendre des mesures capables d'anéantir la sanction qu'on lui avoit arrachée. Le Roi lui écrivit de sa propre main. " Vous savez qu'il ne dépend  
 » pas de moi que ce qui est ne soit pas ;  
 » mon cœur est rempli d'angoisses ; que puis-  
 » je faire, entouré de pareils ministres, &  
 » sans avoir près de moi un seul homme en  
 » qui je puisse me confier " ?

Rien n'est plus touchant que le tableau

trac rli. d la i uation de Louis XVI, l rsiq e l Gron list urent amené le 20 Juin. il l f souvent l'histoire de Charles I, & tous ses soins tendirent a éviter chaque demarches qui auroient pu servir de pretexte à un proces j i i lique; le sacrifice de sa vie lui cou oi peu. Ce qui l'occu oit étoit l'honneur de la Nation : l'idee d'etre assassiné publiquement au nom du peuple le révoltoit ; il desiroit mourir de la main d'un meurtrier pour que ce crime ne put être imputé à la Nation; & l'auteur le felicitant d'avoir échappé le 20 Juin , au complot formé contre lui ; à quoi cela m'aidera-t-il, répondit le Roi, n'est-il pas égal que je sois assassiné quelques mois plutôt, ou quelques mois plus tard ? Je suis prêt à la mort.

Les inquiétudes des amis du Roi avoient redoublé depuis le 29 Juillet, après avoir long-tems & vainement sollicité Louis de fuir, ils obtinrent enfin la permission de lui présenter un plan de retraite, mais sous condition expresse qu'il n'enfreindroit pas la constitution, en s'éloignant de plus de 20 lieues de Paris.

Le projet formé par Bertrand, Montmorin, Malouet, Clermont-Tonnerre, en vertu de c tte permission, paroît dans les détails qu'en donne l'auteur, aussi sagement conçu que de

facile exécution : tout étant préparé, Bertrand (qui avoit reçu la certitude qu'on avoit fixé le 9 ou 10 Août pour l'insurrection) écrivit au Roi en le conjurant de marquer le moment de sa fuite, dans la nuit du 7 au 8. Il reçut une réponse verbale par un homme de confiance que le Roi chargea de lui dire, qu'il falloit renvoyer le départ jus qu'à nouvel ordre, L. L. M. M. ne voulant faire cette démarche qu'à la dernière extrêmité Cette réponse fut un coup de foudre pour Bertrand, qui voyoit le danger qu'il y avoit à différer : il courut chez Montmorin. Ce ministre pressentoit sa mort prochaine sans vouloir s'éloigner du Roi : ils conclurent qu'il falloit encore lui écrire, & le 5 Août au soir, l'auteur reçut un billet de la propre main de Louis XVI avec ces mots : " Je fais de bonne part  
 „ que l'insurrection n'est pas si près que  
 „ vous le pensez, il y a d'ailleurs encore des  
 „ moyens de la prévenir ou de l'arrêter; je  
 „ m'en occupe; tout dépend de gagner du  
 „ tems : j'ai lieu de croire qu'il y a moins  
 „ de danger à rester qu'à fuir; veillez en  
 „ attendant comme vous l'avez fait jusqu'ici  
 „ & continuez de m'écrire". Cette lettre leur montra que le Roi écoutoit d'autres conseils que les leurs, & Montmorin apprit avec certitude, que la Reine, eblouie par de mal-

heureux conseils, avoit rejeté le plan de la fuite qu'on leur proposoit. Cette malheureuse Princesse conserva (dit l'auteur) l'espoir jusqu'au dernier moment. Il en cite une preuve remarquable. Déjà dans la loge du Logographe avec toute sa famille, la Reine séduite par quelques phrases du discours du président de l'Assemblée, se tourna vers Mr. d'Hervilly en lui disant, hé-bien ! Monsieur, n'avons-nous pas bien fait de rester.

Après le 10 Août, Mr. Bertrand contraint, ainsi que tous les amis de Louis XVI, à se cacher, se réfugia chez un chirurgien, où il lui arriva de très-singulières aventures. Les jours affreux du 2 & 3 Septembre, lui enlevèrent son père, & mirent en péril les jours de son frère : il fut assez heureux pour pouvoir s'embarquer le 10 Octobre, & arriva en Angleterre, où il a composé son ouvrage que termine le procès de l'infortuné Monarque, les détails des efforts tentés pour le sauver, son jugement & sa mort. Le respectable abbé Edgworth qui accompagna le Roi à l'échafaud, a donné à l'auteur les dates de l'histoire de ses dernières heures qu'on ne trouve par conséquent nulle part aussi complètement détaillées & avec autant d'intérêt. En général cet ouvrage est un supplément aussi nécessaire qu'intéressant à l'histoire.

## LITTERATURE ALLEMANDE.

Hydrographische und militairische Karten von dem nieder-Rhein, von Lintz bis unter Arnheim, in 10 blat, von Wiebeking Heffen Darmstädtische Steuerrath, &c. beandigt in August 1796; ou *Carte Hydrographique & militaire du bas-Rhin, depuis Lintz jusju'à Arnheim, en dix feuilles, par Mr. Wiebeking, 1796.*

CES dix feuilles composent une Carte de vingt pieds de long & d'un pied de large, qui contiennent une étendue d'environ deux degrés de l'équateur, de façon qu'un pouce renferme à peu-près deux-cents verges du Rhin, dimension favorable pour rendre la largeur de ce fleuve & chaque contour & sinuosité de son rivage. De l'avis des connoisseurs, cette Carte surpasse toutes celles qui ont été publiées jusqu'à présent de ce fleuve. L'utilité dont elle est pour les militaires lui mérite le titre que lui donne son Auteur; & la connoissance du Rhin est très-importante aussi sous ce point de vue. Le journaliste Allemand, dont nous extrayons cette annonce, regrette que l'Auteur n'aye pas désigné les ponts volans & les endroits

gueables de cette riviere, indication qui faciliteroit le passage d'une rive à l'autre. Sans doute que les événemens qui ont eu lieu dans l'époque où nous vivons, ont persuadé l'Auteur avec quelque raison, que ces passages étoient connus. En général, cette Carte a été accueillie en proportion de son utilité.

---

Das gelehrte Frankreich, oder lexicon der franzosischen schriftsteller, von 1791 à 1796, ou la France littéraire, contenant les auteurs François de 1771 à 1796, par J. S. Ersch, tome 1, 1791.

CET ouvrage auroit dû être entrepris par un François : un étranger, ami des lettres françaises, en a la gloire : & Mr. Ersch a déjà prouvé par ses travaux sur la littérature Allemande & sur la littérature Anglaise, qu'il possède la patience, l'exactitude, l'érudition nécessaire à une telle entreprise. En dédiant celle-ci à l'institut national, il prouve, dans une préface Française, la nécessité d'un tel ouvrage dans la nouvelle période de cette littérature. Il est convaincu que le système politique dominant est étranger à la république des lettres, qui réunit tous les Auteurs & les considère comme étant conçi-

toyens, quelque éloignée que soit leur opinion politique ou religieuse. Dans une préface allemande, l'Auteur s'étend davantage sur le plan de son travail; il s'en est occupé depuis plusieurs années, mais diverses circonstances en ont retardé la publication. L'ouvrage y a gagné en perfection & en exactitude, de manière qu'il renferme non seulement toute l'époque de la révolution, mais encore les journaux littéraires qui ont paru depuis le regne de la terreur; & par ce délai, Mr. Ersch a pu se procurer des lumières & des renseignemens sur beaucoup d'articles qu'il a rectifiés.

L'Auteur a travaillé sur le plan qu'a suivi Reussens dans son *Angleterre littéraire*; mais étant dans le cas d'avoir quelquefois des guides incertains, dans le doute si tel ou tel ouvrage avoit paru sans, ou avec le nom de l'Auteur, il a marqué ces ouvrages d'un signe particulier; il a de plus indiqué les traductions des ouvrages dont il parle.

*La France littéraire*, publiée en France, a fini en 1784; celle de Mr. Ersch, commencée depuis 1771, va jusqu'en 1796. Comme il aspire à donner une idée complète de cette période, il y comprend tous les Auteurs vivans ou morts depuis 1771, ce qui formera trois volumes, dont le premier ren-

ferme les quatre premières lettres de l'alphabet & termine la lettre D. On voit d'un coup-d'œil, de quelle utilité est un pareil ouvrage; & en trouvant quelques erreurs ou omissions, on est surpris de n'en pas trouver un plus grand nombre.

---

Accentuation sistem der Deutschen, Englischen und Französischen Sprache, ou *système d'accentuation des langues Allemande, Angloise, Françoisse. Hanovre.*

On peut se procurer cet ouvrage séparé pour chaque langue. L'Auteur avoit déjà publié en 1790, son *système d'accentuation pour la langue Angloise*, sous le titre de *prononciation Angloise* appelée à son principe. Cet ouvrage avoit été fort accueilli; il est augmenté dans cette seconde édition, où le système d'accentuation Allemand & François paroissent pour la première fois.

---

Elisa, oder das Weib wie es sein solte.  
*Elisa, ou la femme telle qu'elle doit être.*

**L**E but moral de ce roman, très-accueilli en Allemagne, (& qui en est à la seconde édition) est de présenter l'exemple des de-

Voirs pratiques qu'une femme a à remplir. Comme fille, Elisa sacrifie sa première, sa plus tendre inclination à l'obéissance filiale & au bonheur d'une sœur peu digne de ce sacrifice; comme femme, elle supporte un mari hypochondre, libertin, mécontent de tout, même de la trop grande vertu de sa femme, qu'il tourmente sans relâche. Comme mère de deux fils, l'aîné mauvais sujet l'accable de chagrins, le cadet qui donne les plus belles espérances lui est enlevé par une mort prématurée. La pauvre Elisa malgré sa philosophie & sa patience succombe & meurt sans que le lecteur aye la consolation (que lui donne tant d'autres romans) de la voir devenir plus heureuse par la mort de son mari & son union avec son premier amant.

L'auteur, femme elle même, n'a point voulu dit-elle, représenter les femmes comme elles sont d'ordinaire, mais telles qu'elles devroient être. Elle espere qu'il s'en trouve-a qui, électrisées par ce modele, s'approcheront de cet idéal, d'autant qu'en donnant dans cet exemple des regles générales, elle n'a pas prétendu exclure les modifications. En effet, Elisa n'est point un modele qu'on ne puisse at eindre; elle a des passions; elle essuie des combats pour les vaincre; souvent on en re rouve des traces. Il est peu de choses qui soient

invraisemblables dans son histoire , si ce n'est peut être le sacrifice de ses bijoux pour payer les dettes de la maîtresse de son mari. Mais une chose que nous croyons devoir relever, & qui nous paroît diminuer de beaucoup le mérite de cet ouvrage, c'est que l'Auteur fonde toutes les vertus de son héroïne sur la morale naturelle, qu'il l'annonce dans sa préface, en disant qu'il n'a donné d'autres motifs aux actions d'Elisa que la pure morale philosophique, parce que les principes de la religion sont *souvent incertains*. Les doutes que témoigne la mourante Elisa sur l'immortalité de l'ame & sa résignation sur l'idée de l'anéantissement, sont bien peu vraisemblables dans une personne qui a tout sacrifié à ses devoirs. De tels Romans, quelque instructifs ou prétendu moraux qu'ils soient, sont trop dangereux pour qu'une mere sage n'en craigne la lecture pour sa fille. L'Editeur de celui-ci, qui n'a pas cette crainte, l'a fait traduire en françois, à l'usage des institutrices & des maîtres de langue.

---

Clare von Walbourg, von der Verfasserin der Jacobine, zwei Theile 1796, ou *Clare de Walbourg*, par l'auteur des *Jacobines*.

CE Roman en forme de lettres, a eu en  
 Allemagne

Allemagne un succès mérité, parce que, sans être exempt de quelques invraisemblances & longueurs, il a le rare mérite d'intéresser l'esprit & le cœur. L'Auteur est déjà connue par des productions estimées : la lecture de celle-ci est attrayante, & c'est avec plaisir que nous annonçons la traduction déjà faite & prête à paroître, de cet ouvrage.

---

Leben und thaten des Weiland hochwür-  
diger Pastor Rindvigius, 2 theile, *ou his-  
toire de la vie du pasteur Rindvigius ; ouvrage  
posthume du célèbre Bahrd.*

CE Roman appartient dans la classe peu nombreuse de ceux qui ne se bornant pas à l'amusement des lecteurs, leur présente autant d'utilité que d'instruction. C'est, sans contredit, un des meilleurs ouvrages de cet homme singulier & célèbre, comme le pere des établissemens philanthropiques, destinés en Allemagne à la jeunesse. L'on trouve dans cet ouvrage des vérités frappantes, de l'esprit, de la grace dans le ton & la maniere ; & l'on ne peut voir sans intérêt la vertu triomphante, après avoir été long-tems opprimée par le vice.

## DIATRIBE PHILOSOPHIQUE.

**V**OLEZ au temple de mémoire  
 Héros de l'honneur amoureux.  
 Pour moi le char de la victoire ,  
 Lancé dans le chemin poudreux  
 Qui mène aux fastes de la gloire  
 Va d'un cours trop impétueux ,  
 Et les oracles de l'histoire  
 Ouverte aux favoris des dieux ,  
 Dont ils célèbrent le courage  
 Ne m'ont pas d'un mortel heureux  
 Retracer la touchante image :  
 D'un sentiment voluptueux  
 Ont-ils jamais flatté le sage ,  
 Et des auteurs audacieux  
 Racontant la superbe rage  
 Font-ils briller l'azur des cieus  
 Ramenant après un orage  
 L'espoir dans les cœurs malheureux.

Est-ce l'honneur qui fit descendre  
 Des Grecs les princes irrités  
 Sur les bords heureux du Scamandre  
 Par leurs forfaits ensanglantés.  
 Est ce l'honneur, fier Alexandre ,  
 Qui court à pas précipités  
 Mettre à tes yeux Thèbes en cendre?

Contemple après tes grands travaux  
Quels font tes superbes trophées :  
Ici des urnes , des flambeaux ,  
La des familles desolées.  
Va donc regner sur les tombeaux  
Que les épouses eplorées  
Embrassent malgré tes bourreaux.  
Va , cette main pour toi cruelle  
T'arrachant tes regrets amers  
Teinte du sang (\*) le plus fidèle ,  
Vengera bientôt l'univers.  
La gloire aveugle & fanguinaire  
Couronne tes affreux succès ;  
L'humanité juste & sévère ,  
Verse des pleurs sur tes forfaits.

Philosophe de tous les âges  
Dont l'esprit vif & sérieux  
Donne des préceptes aux sages  
Et des leçons aux amoureux.  
O toi , qui dans la double yvresse  
Du sentiment & du plaisir  
Offres à l'ardente jeunesse ,  
Le charme piquant des desirs  
Et fais revivre la vieillesse  
Sous l'astre heureux de la raison ,  
Avec toi j'irai dans la Grèce  
M'asseoir au banquet de Platon ,  
Et sur les rives du Parmesse ,

---

(\*) Le meurtre de Clytu .

à piller les fleurs d'Anacréon.  
 Quelquefois j'ai vu sourire  
 L'idieu d'amour à mes chansons,  
 Ses beautés de son empire  
 Et trouvé du charme à mes jours.  
 Ses doutes pleins de ton délire  
 Le luth frédonnoit les accens  
 Et tu scus animer ta lyre  
 Quand Lydie écoutoit tes chants.

à se borne toute ma gloire  
 Je ne veux d'autres faveurs  
 Que les myrthes de la victoire  
 Qui peut remporter sur les cœurs,  
 Et moi le temple de mémoire  
 Et près d'amour & des neuf sœurs,  
 Et si d'une galante histoire,  
 Je peux amuser mes beaux jours,  
 Je chanterai sur un air tendre  
 De ma maîtresse & mes amours,  
 Dont le souvenir puisse rendre  
 Quelque douceur à mes vieux ans,  
 Et réchauffer leur froide cendre  
 Avec les feux de mon printemps.  
 Loin de la pourpre consulaire,  
 Des cœurs jaloux & des faisceaux,  
 J'aurai goûté dans le mystère  
 L'ignorance de tous les maux.  
 Semant le soutien de la vie  
 Des fleurs qui naissent du désir,

Je vivrai fans craindre l'envie,  
 Heureux de borner mes plaisirs,  
 Dans mon azyle folitaire,  
 A gouter le doux entretien  
 D'Anacréon & de Voltaire,  
 De ma maîtresse & de Lucien :  
 Heureux de monter au Parnasse  
 Guidé par la Fare & Chaulieu,  
 Pour aller au temple d'Horace  
 Implorer les faveurs du Dieu :  
 Heureux d'y suivre St. Aulaire,  
 Qui, courbé sous le poids des ans ;  
 Fit sur son front octogénaire  
 Fleurir les roses du printems.

Victime d'une erreur grossière  
 Je n'irai point par vanité  
 Elever ma douce chimère  
 Sur celles de l'humanité.  
 Je n'irai point, critique austère,  
 Frondant l'empire des destins  
 Verser un fiel atrabilaire  
 Sur les idées des humains.  
 Louer ce zoïle littéraire  
 Obscur tyran de la raison,  
 Qui de sa plume mercenaire  
 s'en va répandre le poison.  
 Des dieux la sagesse infinie  
 Va par la variété  
 Du caractère & du génie

Les rangs de la société.  
Nous reçumes de la nature  
Des gout , des esprits différens ;  
L'un se consacre à la culture  
Des fleurs, des vergers, & des champs,  
Et vit heureux de l'ignorance  
Des biens qui n sont pas pour lui.  
L'autre amoureux de l'opulence  
Dans un comptoir goûte l'ennui  
De calculer avec Bareme,  
Et son bien & celui d'autrui ;  
L'autre au teint livide & bême  
Près d'un fourneau veillant la nuit,  
Puisse au creuset de l'espérance  
La soif de l'or qui le poursuit :  
Fougueux amant de l'éloquence  
Assis dans un greffe poudreux,  
Gerbier fait pencher la balance  
Selon l'espoir des malheureux,  
Selon les vœux de l'innocence.  
Enfant de Bellone & de Mars  
Louis va chercher la victoire  
Parmi les morts & les hazards,  
Et sur son front soudain la gloire  
Vient s'unir à la majesté :  
Digne interprète de l'histoire  
Des héros sans cesse occupé,  
Voltaire au temple de mémoire  
L'inscrit pour l'imortalité :  
Cet autre, & c'est là ma folie,

Ami des vers & des plaisirs ,  
 Entre Venus & Polymnie  
 Partage les heureux desirs ;  
 Il voit son temple & son étude  
 Dans la nature & la beauté.  
 Même au sein de la solitude ,  
 Son cœur goute la volupté.

Aimons-nous tous tels que nous sommes ;  
 Car le pire de tous les maux  
 Est , je crois, de hair les hommes ,  
 Pour leurs biens & pour leurs défauts.  
 Dans un séjour simple & tranquille ,  
 Près du commerce des mortels ,  
 Loin du tumulte de la ville ,  
 Je demande aux Dieux immortels  
 Un luth , des pénates d'argile ,  
 Des livres , des amis heureux ,  
 Un esprit aimable & facile ,  
 Une beauté sensible aux vœux  
 De l'amour & de la constance ,  
 Un cœur fier de sa liberté ,  
 Soumis au joug de l'indolence ,  
 A l'effor de l'activité ,  
 La douce erreur de l'espérance ,  
 Et les trésors de la santé.

Quand Atropos , noire furie ,  
 M'apportera l'arrêt du fort ,  
 J'aurai su jouir de la vie ,

Mais saurai-je braver la mort ?  
 Ah ! c'est alors , philosophie ,  
 Que j'implorerai ton secours ,  
 Pour quitter les champs d'Idalie ,  
 Et mes amis , & mes amours.

---

## L O G O G R I P H E.

**J**E suis sur mes six pieds un géant furieux ;  
 Retranchez le second , je méconnois les Dieux.

---

## C H A R A D E.

**A**UTOUR d'un tapis verd, la fortune volage  
 Souvent de main en main , promene mon premier ;  
 Lourd instrument utile au labourage ,  
 Dans les champs on voit mon dernier.  
 Ah ! sauve-toi jeune bergere ,  
 Qui dans les prés cueilles des fleurs ;  
 Mon tout caché sous la fougère  
 Va te faire verser des pleurs.

---

Le mot de l'énigme du N<sup>o</sup>. précédent est *vieillesse* , celui du logogriphe est *foie* , & celui de la charade est *vermine*.

---

## PRÉCIS HISTORIQUE

*Des principaux faits de la révolution Suisse.*

QUELQUE rapides qu'eussent été en Suisse les premiers pas de la révolution, & quoique, soit volontairement, soit par la puissante influence de la Grande Nation, on vîsse déjà, dès le 12 Avril, les députés des dix principaux Cantons réunis à Arau, il restoit encore bien des obstacles à surmonter pour vaincre la répugnance qu'avoient au nouvel ordre de choses les cantons de Zug, Schwitz, l'abbaye d'Einselden, Uri, Glaris, une partie d'Underwald & d'Appenzel, & enfin la partie catholique du Toggenbourg & les sujets de l'abbé de St. Gall. Chaque jour augmentoit l'agitation que causoit à ces peuples heureux depuis tant de siècles, par un gouvernement protecteur de leur religion, de leurs mœurs, de leurs usages, (& sous lequel ils se croioient libres) la proposition d'en changer.

Le 9 Avril, les sujets de l'abbé de St. Gall, & les payfans d'une partie du canton d'Appenzel, s'étoient armés contre la Thurgovie protestante, qui s'étoit déclarée pour la constitution. Ils entrèrent à Arbon, à Burglen, à Gersau, & le sang coula près de Zumstein & de Hundwyl.

Les mêmes inquiétudes se manifestent dans le canton de Lucerne : le peuple de la campagne, craignant pour sa religion, s'étoit

révolté contre la partie de ce Canton qui avoit accepté la Constitution ; & celui de Zug s'étant armé, inquietoit les frontieres de Zurich.

Ces circonstances allarmantes exigeoient impérieusement la création du pouvoir Exécutif : les deux Conseils en activité à Arau, depuis le 12 Avril, après s'être organisés eux-mêmes, s'étoient hâté de nommer pour directeurs les citoyens Legrand, de Bâle; Glayre, de Lausanne; Oberlin, de Soleure; Bay, de Berne; Pfyffer, de Lucerne; & ces Directeurs, réunis à Arau vers la fin d'Avril, avoient annoncé le 30, leur installation aux deux Conseils : le Sénat la sanctionna comme légale, en vertu de l'arrêté du grand Conseil, par lequel ils avoient été invités à siéger, dès qu'ils seroient à Arau, au nombre de trois, & il commença l'exercice de ses fonctions par une proclamation au peuple de l'Helvétie, tendante à l'éclairer sur les avantages de l'unité, de l'indivisibilité, sur ceux que lui promettoient la Constitution ; enfin, sur la vraie nature de la liberté & de l'égalité, qui en étoient les bases, & dont on abuse si facilement.

Dans les Cantons qui les premiers avoient adhéré à la Constitution, on s'étoit pressé, pour éviter l'anarchie, d'organiser les chambres Administratives, revêtues par la Constitution des pouvoirs législatifs & exécutifs, en attendant l'établissement du Corps Législatif & du Directoire. Celle du canton Lemman, en vertu de ces pouvoirs, avoit nommé Prefet National provisoire, le citoyen Mau-

rice Glayre, & organisé le tribunal du Canton; & le Préfet, au terme de la Constitution, avoit nommé aussi provisoirement les sous-Préfets & les agens dans tout ce Canton, mesure qui y avoit maintenu la tranquillité publique, & qui n'éprouva de changement, après l'établissement du gouvernement Helvétique, que la nomination d'un Préfet national pour remplacer le citoyen Glayre, appelé au Directoire par le Corps Législatif.

Les premiers soins des Directeurs s'étoient portés sur l'organisation de la justice, & ils avoient, dès les premiers jours de leur installation, nommé pour chaque Canton réuni à Arau, les Préfets nationaux suivans :

*Zurich*, Pfeninguer de Stäffer; *Berne*, Tillier, de Berne; *Lucerne*, Buttiman de Lucerne; *Bale*, Smidt, de Bâle; *Fribourg*, Deglise de Châtel St. Denis; *Soleure*, Zeltner, de Soleure; *Schaffouse*, Maurer, de Schaffouse; *Argovie*, Fehr, de Brugg; *Oberland*, Jonelli; *Leman*, H. Polier, de Lausanne.

La division du territoire Helvétique, les finances, l'organisation du Directoire, celle de la police, la maniere de promulguer les loix, les couleurs nationales, le cérémoniel avec les puissances étrangères, le sceau national, le choix du chef-lieu de l'Helvétie, la defense d'employer le titre de Monsieur dans les actes publics, la milice nationale, le sequestre mis sur les propriétés Angloises, en represaille des payemens Suisses arrêtés par les Anglois, les maîtrises, les costumes des deux Conseils, du Pouvoir Exécutif, du tribunal suprême & des autorités des Cantons,

L'examen des biens & des dettes qui devoient être regardées comme nationales , l'attribution exclusive du commerce des sels au gouvernement ; tels avoient été , du 12 Avril au 15 Mai , les objets des discussions & des débats du grand Conseil , entre lesquels le Sénat avoit sanctionné les arrêtés suivans :

1°. Celui qui fixoit le verd , le rouge , le jaune comme couleurs de la cocarde nationale Helvétique.

2°. Ceux qui déterminoient le sceau de la République Helvétique ; les costumes du Corps Législatif , du Pouvoir Exécutif , du Tribunal Suprême & des Préfets nationaux.

3°. L'arrêté qui défendoit d'employer le titre de Monsieur dans les actes publics.

4°. Celui qui invitoit le Directoire à nommer provisoirement trois Commissaires de trésorerie sous sa responsabilité.

5°. Le sequestre sur les propriétés angloises.

6°. L'arrêté qui réserve le commerce des sels exclusivement à l'Etat.

7°. Le choix d'Arau pour chef-lieu de la République.

8°. Celui qui déclare intacte l'hypothèque du produit de la vente des sels donné par le gouvernement provisoire du canton Le-man , pour l'emprunt fait lors de l'entrée des François en Suisse.

9°. L'arrêté qui abolit la torture.

10°. La division des cantons de Bâle , de Be ne , de Schaffouse & de Soleure ; il avoit rejeté celle proposée par le Conseil pour le canton de Zurich & le canton de Baden , comme contraire a la Constitution. Mais

adopta la nouvelle division proposée le 14 Mai.

11°. La résolution qui supprimoit sans indemnité les droits féodaux personnels.

12°. Et enfin, le séquestre des biens de tous les couvens, chapitres & abbayes.

Entre les fonctions les plus pénibles du Directoire Helvétique étoit sans doute la nécessité de maintenir les droits de la nouvelle République, même vis-à-vis de ses protecteurs. Le trésor de Berne, emmené par les Français, il falloit fournir au besoin de leur armée; & le citoyen Lecarlier avoit imposé une contribution de quinze millions sur les anciens gouvernans de Berne, Fribourg, Soleure, Lucerne, Zurich; douze ôtages de Berne, huit de Soleure, cinq de Lucerne, pris entre les membres de l'ancien gouvernement, avoient été emmenés à Strasbourg pour assurer le payement de cette somme, dont Berne devoit payer six millions, chacun des autres Cantons deux millions, & les clergés de Lucerne, de St. Urbain, d'Ensfil-den, le million restant. L'administration de Berne, requise par le citoyen Rouhier, de livrer sans délai le produit de cette contribution, avoit répondu qu'il lui étoit ordonné, par le Directoire Helvétique, de rendre compte de tous les fonds qu'elle pourroit avoir. Aussitôt le citoyen Rouhier fit arrêter, au milieu du corps électoral qu'il présidoit, le citoyen Bay, membre de l'administration. Vivement affecté de cette nouvelle, le Directoire Helvétique, par ses réclamations auprès du général Schaumbourg & du citoyen Lecarlier, obtint la mise en liberté de cet administrateur.

Il avoit aussi obtenu une réponse favorable du général Schaumbourg sur les plaintes qu'il lui fit des excès auxquels s'étoient portés des marodeurs François dans le canton de Zurich ; le général promit de rétablir la discipline & approuva l'établissement de piquets Suisses dans chaque village pour y maintenir l'ordre.

Bientôt des objets plus importants encore forcèrent le Directoire à déployer l'énergie avec laquelle il défendoit les droits du peuple Suisse. Le commissaire Pomier avoit fixé, par un arrêté, le cours de vieilles espèces : cette mesure paroissant blesser le droit de la nation, le Directoire défendit provisoirement cet arrêt. Les agens du commissaire Rouhière faisoient vendre à Berne, à vil prix, la collection des instrumens servant à la fonderie des canons, établissement précieux & unique en Helvétie. Instruit de cette vente ruineuse, le Directoire Suisse s'étoit adressé au citoyen Rapinas, successeur de Lecarlier (rappelé en France) il l'avoit conjuré de la suspendre jusqu'à la réponse du Directoire François, auprès duquel le ministre Helvétique à Paris avoit ordre de solliciter une décision sur cet objet. Tandis que le Directoire attendoit l'effet de sa lettre, le commissaire Barbier fit mettre les scellés sur la caisse publique de Soleure. Le Directoire aussitôt fit apposer ceux de la République Helvétique sur toutes les caisses de Berne, de Soleure, de Lucerne, Fribourg & Zurich. Il envoya un courrier à Paris pour cet objet, & en prévint le général, les commissaires en chef & le minist-

tre François, le citoyen Mengaud, qui par une lettre adressée au Directoire, applaudit à cette précaution, ne doutant pas, dit-il, qu'elle n'obtînt l'approbation du gouvernement François. Cette assurance causa la plus vive joie au gouvernement Suisse, en le confirmant dans l'idée que le gouvernement François étoit bien éloigné de vouloir, en protégeant la liberté des Suisses, leur ôter tous les moyens de soutenir leur gouvernement.

Pendant que le Corps Législatif & le Directoire cherchoient, la Constitution à la main, à débrouiller le cahos d'une nouvelle création, l'invasion des petits Cantons diffidens dans ceux qui avoient accepté la Constitution, répandit sur ces contrées toutes les horreurs de la guerre civile.

Le 28 Avril, les troupes de Schwitz, Glaris, Zug, Underwald, avoient surpris Lucerne & l'avoient traitée en ville ennemie, dépouillant l'arsenal, les greniers; exigeant des contributions. L'arrivée des François les fit retirer dans leurs montagnes, où des combats sanglans se livrerent. Le même jour, les troupes de Glaris & d'Underwald s'étoient emparées de Rappeschwyl qui le 24 Avril, avoit accepté la Constitution; elles s'avancerent à Feldbach. Les François, cantonnés à Zurich depuis le 26 Avril, secondés des Zurichois, avoient repoussé les Suisses jusqu'aux portes de Rapperschwyl. La ville paroissoit vouloir se rendre, mais un bataillon d'Underwald, ayant pris les François à dos, les força de se replier. Secouru par des renforts, ils prirent

Rapperschwyl; le 29 ils entrèrent à Zug, s'emparèrent de la maison de ville, de l'arsenal, & désarmèrent le peuple, qui accepta la constitution.

Plusieurs affaires aussi scrieuses s'étoient passées près du lac de Zurich. Les Suisses, retranchés à Richtersweile, se defendoient pas à pas; leur héroïque valeur étonnoit leurs ennemis. Des combats long-tems indécis & fort meurtriers, fournirent à l'histoire des traits d'héroïsme & de désespoir, dont les suites ont été funestes à ces malheureuses contrées: ses habitans se laissoient massacrer plutôit que de se rendre. Le général Schaubourg entra, le 3 Mai, en vainqueur irrité dans l'abbaye d'Embsiden, où les François trouverent un riche butin. Les Suisses, forcés enfin de céder dans cette lutte inégale, qui malgré leur étonnant courage, ne pouvoit durer, obtinrent du général la capitulation la plus honorable: elle fut conclue le 3 Mai: les conditions en furent, qu'ils accepteroient la Constitution, que les François ne désarmeroient pas le peuple au-delà des pays qu'ils occupoient à ce moment, & qu'ils n'exigeroient pas de contributions. Schwitz obtint de plus une garantie pour l'exercice de la religion catholique. Bientot le Directoire reçut de tous côtés des nouvelles officielles de la fin de cette malheureuse guerre & de l'acceptation de la nouvelle Constitution par la généralité des Suisses, à l'exception des Grisons & du haut Vallais, encore agité par le soulèvement des dixains superieurs contre le bas Vallais, qui a depuis long-tems acquiescé à la Constitution.

---



# T A B L E

## D E S M A T I È R E S ,

Contenues dans les Nos. 1, 2, 3, 4, 5, 6,  
du Tome IX.

---

### N<sup>o</sup>. 1

<i>LE</i> château d'Orbe.	page 3
<i>Henri Freudweller. Supplément à la biographie des artistes Suisses.</i>	13
<i>Coup-d'œil sur les vies &amp; les écrits des femmes poètes, &amp;c.</i>	31
<i>Littérature allemande Suisse.</i>	51
<i>Littérature allemande.</i>	53
<i>Algen e ne blick auf Italien &amp;c. Ou coup-d'œil général sur l'Italie, &amp;c.</i>	55
<i>Article extrait des feuilles allemandes.</i>	57
<i>Art dramatique.</i>	60
<i>Errata pour le Numéro de Décembre 1797</i>	70
<i>L'enfant, la mere &amp; les chats.</i>	71
<i>Lo ogriphe.</i>	ibid.
<i>En me.</i>	72
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication du L ogriphe, de l'Enigme &amp; de la Charade du Numéro précédent.</i>	ibid.

N<sup>o</sup>. 2.

<b>L</b> E château d'Orbe. suite.)	page. 73
Coup-d'œil sur la vie & les Ecrits des femmes Poètes (second extrait)	93
Une femme Philosophe.	112
Littérature Allemande.	134
Littérature Française.	137
Extrait d'une Epître au Plaisir.	140
Enigme.	142
Logogriphe.	143
Charade.	ibid.
Errata pour le Journal de Janvier.	144
Explication du Logogriphe, & de l'Enigme du Numéro précédent.	ibid.

N<sup>o</sup>. 3.

<b>S</b> uite des Confessions d'une femme Philosophe.	145
Coup-d'œil sur la vie & les Ecrits des fem- mes poètes, &c. Troisième extrait.	176
Botanique.	200
Livres nouveaux.	204
L'aveugle & les Etourdis. Fable.	207
Enigme.	ibid.
Logogriphe.	208
Charade.	ibid.
Explication du Logogriphe & de l'Enigme du Nu- méro précédent.	ibid.

N<sup>o</sup>. 4.

<b>L</b> E Château d'Orbe, continuation.	Page. 209
Nécrologes étrangers.	239
Sur la pensée.	251
Littérature française.	258
L'avez-vous vu? Air: Ainsi jadis un grand Pro- phète, ou la prise de tabac.	268
Le lierre & le mur. Fable.	270
Blaise & l'Oie. Conte.	271
Enigme.	272
Logogriphe.	ibid.
Charade.	ibid.
Explication de l'Enigme, du Logogriphe, & de la Charade du N <sup>o</sup> . précédent.	ibid.
Avis du Rédacteur du Journal Littéraire de Lausanne.	273
Précis historique des faits principaux de la révo- lution du Pays-de-Vaud.	ibid.

N<sup>o</sup>. 5.

<b>L</b> E château d'Orbe. Suite.	Page. 289
Coup-d'œil sur la vie & les écrits des femmes poètes, depuis l'origine du Parnasse françois.	332
Notice sur les Negres Caraïbes de St. Vincent.	354
A Elle.	359
Enigme.	360
Logogriphe.	ibid.
Charade.	ibid.

<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphe &amp; de la Charade du Numéro précédent.</i>	ibid.
<i>Précis historique des faits principaux de la révolution Suisse.</i>	361

N<sup>o</sup>. 6.

<b>L</b> <i>E</i> château d'Orbe, continuation.	page 369
<i>Nécrologie étrangère.</i>	394
<i>Annonce d'un nouvel art.</i>	397
<i>Notice intéressante sur le canton de la Russie, désigné pour demeure à l'armée de Condé.</i>	399
<i>Littérature française.</i>	404
<i>Littérature allemande.</i>	411
<i>Diatribes philosophiques.</i>	418
<i>Logogriphe.</i>	424
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphe &amp; de la Charade du Numéro précédent.</i>	ibid.
<i>Précis historique des principaux faits de la révolution Suisse.</i>	...

